
ANDOVER-HARVARD LIBRARY
AH 3ZBA 0


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

1,2

SAINT PAUL

SA VIE

SON ŒUVRE ET SES ÉPITRES

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

SAINT PAUL

SA VIE

SON ŒUVRE ET SES ÉPITRES

PAR

'a ..ence Louis FÉLIX BUNGENER



C.
PARIS

J. CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

33, RUE DE SEINE

GENÈVE — MÊME MAISON

AMSTERDAM — VAN BAKKENES

1867

INTRODUCTION

I

Un jour — c'était en l'an 37 ou 38 de l'ère chrétienne — une foule bruyante sortait de Jérusalem, probablement par la même porte qui avait vu passer, trois ou quatre ans auparavant, un condamné chargé d'une croix. Un autre condamné marchait maintenant à la mort, et c'était pour s'être déclaré le disciple et l'adorateur du premier.

On arrive; on le jette, déjà tout sanglant, par terre. On s'éloigne de quelques pas, et les pierres commencent à voler. Étienne prie, et sa prière est un nouvel hommage à celui pour qui il va mourir. « Seigneur Jésus, dit-il, reçois mon âme! » Puis, sous les pierres qui redoublent, il réussit à se relever sur ses genoux, et, joignant les mains,

il s'écrie : « Seigneur, ne leur impute point ce péché ! » Enfin, il meurt, ou, comme nous dit son historien, *il s'endort*, — douce image de cette paix que le chrétien expirant peut garder, même au milieu des horreurs du supplice.

Parmi ceux que n'avait pu émouvoir ni cette paix déjà céleste, ni cette prière touchante, ni les affreuses meurtrissures de ce pauvre corps brisé, un jeune homme s'était distingué par son ardeur. On ne dit pas qu'il eût, de sa main, lancé des pierres ; mais il avait comme présidé au supplice, et quand les accusateurs, selon l'usage, s'étaient mis en devoir de lancer les premières pierres, c'était devant ce jeune homme qu'ils avaient déposé leurs robes. Il s'en alla ne respirant que menaces, que meurtres. La vue du sang n'avait fait que lui en donner la soif.

Traversons maintenant vingt-huit ou trente années. Nous sommes à Rome. Le règne de Néron touche à sa fin ; mais Néron a encore plus d'une victime à immoler, et, parmi ces victimes, un homme que sa main sanglante avait paru oublier quelque temps. Il a donc pu, cet homme, savourer à loisir les perspectives du martyre ; mais son courage, et, mieux que cela, sa joie, n'en a reçu nulle atteinte. Un jour, enfin, les bourreaux viennent. Sous quelle forme la mort lui fut-elle apportée? Qui entendit ses dernières paroles? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est qu'il mou-

rait, comme Étienne, pour Jésus de Nazareth, et que c'était lui, trente ans avant, qui avait voulu la mort d'Étienne.

II

Supposez donc que ce soit là tout ce que nous savons de ce Jésus pour lequel ils moururent l'un et l'autre. Que dirons-nous? Quel horizon s'ouvrira devant nous?

Un persécuteur devenu martyr, martyr de l'idée même qu'il a voulu arracher de la terre, — c'est une de ces antithèses qui peuvent, selon les cas, prouver peu ou prouver beaucoup.

Prouver peu, disons-nous. — Esprit léger, tête poétique, le persécuteur aura pu être séduit par l'antithèse même, par le bruit qu'elle allait faire, par cet éclat de sincérité qu'elle allait donner à sa foi.

Donc, pour prouver beaucoup, il faut qu'elle se produise dans un esprit sérieux, dans un cœur profond, dans une vie dont la grande et persistante unité encadre dignement la conversion qui en sera devenue le centre.

Avons-nous, chez saint Paul, cet esprit, ce cœur, cette vie? L'homme, en un mot, est-il ce qu'il devait être pour ce que le changement du persécuteur en martyr nous attestât, non-seule-

ment la sincérité de l'homme, mais la vérité, la divinité de sa foi?

C'est la question que nous avons surtout eue en vue dans cet écrit.

III

Un écrivain du siècle dernier a dit que le vrai fondateur du christianisme n'est pas Jésus-Christ, mais saint Paul.

Cette assertion a été reproduite, de nos jours, sous diverses formes. Deux buts, divers aussi, mais moins en réalité qu'en apparence, ont été poursuivis par là.

Les uns, ouvertement hostiles au christianisme, voulaient se débarrasser du prestige attaché au nom de Jésus. Œuvre de Paul, le christianisme devenait l'œuvre d'un homme, et descendait, sans contestation, à la place où l'on désirait le voir.

Les autres ne voulaient que se ménager un moyen d'opposer au christianisme de saint Paul, qui est celui de l'Église, le christianisme du Christ, bien plus simple et bien plus pur, disaient-ils.

Nous repoussons, quel qu'en soit le but ou la forme, ces idées. Nous croyons à la pleine unité du christianisme, unité qui n'est, à nos yeux, que le plan même et la pensée de Dieu, incarnée en Jésus, prêchée par Jésus d'abord et par les apôtres

après lui. Nous croyons que la source de tout ce qui constitue, pour nous, le christianisme, est unique; nous la voyons dans cet esprit divin qui fut donné à Jésus *sans mesure*, nous dit saint Jean, et qui, dans une mesure que nous ne pouvons déterminer absolument, mais grande, mais suffisante, inspira la prédication des apôtres et les écrits que nous avons d'eux.

Voilà notre foi.

Mais nous ne nous en tiendrons pas à l'affirmer. Nous étudierons les négations: nous aurons partout principalement pour but de raffermir ceux qu'elles ont ébranlés, de rassurer ceux qu'elles effrayent.

Plusieurs voies s'offraient. Celle que nous avons choisie n'est pas neuve; il y a longtemps que l'histoire de saint Paul a été considérée comme présentant, dans son ensemble, un cours complet d'apologétique chrétienne.

Mais l'apologétique varie selon les temps. Toute défense se modèle nécessairement sur les attaques.

Si donc notre voie n'est pas nouvelle, nous aurons cependant à y marcher, sinon toujours, du moins souvent, autrement que nos devanciers d'autres époques. Souvent aussi, il est vrai, nous aurons à constater que les attaques sont à peu près les mêmes, que la forme seule a changé.

Ce changement a son importance, sans doute,

et, à certains égards, nous pouvons en féliciter notre siècle. On ne rit plus du christianisme; on blâmerait, du moins comme gens de mauvais ton, ceux qui ressusciteraient les vieux sarcasmes. On démolit avec respect, avec douleur même; douleur et respect souvent joués, nous ne le savons que trop, souvent aussi plus sincères que les croyants ne l'ont quelquefois pensé. D'ailleurs, c'est toujours du respect que d'accorder aux choses religieuses tant d'attention, tant d'études, et, certes, il y aurait là grande surprise pour ceux qui, il y a cent ans, croyaient de si bonne foi le christianisme enterré.

Mais ce changement a aussi ses côtés fâcheux, dangereux. Des gens que le sarcasme indignerait, chasserait, approchent, écoutent, se laissent prendre. Ce sérieux leur plaît; cette science leur impose. Non-seulement, faute d'armes, ils ne la combattent pas, mais ils ne songent pas même à la combattre. Elle a parlé; elle est *la science;* elle doit avoir dit le dernier mot. Puis, ce dernier mot, qui est la négation de toute foi positive, notre siècle a trouvé beaucoup de manières de le dire, ou plutôt de ne pas le dire. On l'enveloppe de nuages, souvent de fort beaux nuages; on le noie dans des flots de philosophie ou de poésie; on emprunte au christianisme son langage, et souvent c'est sous le couvert de mots chrétiens, d'allures chrétiennes, que se produisent les plus radicales hardiesses.

Voilà pourquoi tant de gens se sont laissé conduire si avant dans le vide sans s'effrayer, sans se défier. Ils ne s'étaient pas aperçus que le terrain chrétien manquait depuis longtemps sous leurs pieds.

Autre raison, par conséquent, pour diriger nos regards sur l'homme que Dieu avait choisi, aux temps apostoliques, pour déterminer ce terrain, et pour y marcher le premier dans la plénitude d'une foi aussi raisonnée que profonde. Un incrédule, que des aspirations plus élevées ballottaient douloureusement entre la foi et l'incrédulité, s'écriait un jour : « Heureux saint Paul ! » Et ce mot, dans sa bouche, ne voulait pas dire seulement : « Heureux ceux qui peuvent croire ! » — mais : « Heureux ceux qui peuvent, comme saint Paul, trouver dans l'Évangile de quoi satisfaire à la fois aux exigences d'une raison sévère, et aux besoins d'un cœur pieux ! »

C'est à ce bonheur que nous venons convier les esprits sérieux et les cœurs droits. Que le maître des cœurs et des esprits nous soit en aide !

IV

Nous laisserons tout ce qui ne serait qu'érudition, et n'aurait pas d'importance réelle ; même les questions graves, nous ne céderons pas à la tentation de les entourer d'un appareil scienti-

fique dont nous avons eu, dans tant de livres, tous les éléments entre les mains. Avec ce qui s'est publié, depuis vingt ans, sur saint Paul et l'âge apostolique, il nous eût été plus facile d'écrire deux volumes, même quatre, que celui-ci; beaucoup de nos lecteurs ne se douteront sûrement pas de ce qu'a pu quelquefois nous coûter telle ou telle page toute simple, résumé de recherches où nous n'avions épargné ni temps ni peine. Nous avons tâché de faire un livre qui n'effrayât ni ne fatiguât personne, et cependant ne craignît pas trop les regards de ceux qui veulent approfondir. Mais, aux uns comme aux autres, à tous ceux qui approuveront le but et l'esprit de notre travail, — nous leur demanderons d'en voir l'ensemble, et de ne pas s'attacher, comme trop souvent il arrive, à certains points, toujours ceux sur lesquels on n'est pas d'accord avec l'auteur. Dans un livre où nous avons dû nous prononcer sur tant de questions de tout genre, chronologie, histoire, exégèse, dogme, il est clair qu'aucun de nos lecteurs tant soit peu versé dans ces matières ne pourra être partout de notre avis. Qu'ils sachent donc, nous les en conjurons, ne pas grossir ces inévitables divergences. Ce n'est pas au milieu de la bataille que les soldats du même chef doivent se défier les uns des autres pour quelque variété dans l'uniforme, dans les mouvements ou dans les armes.

Cela dit, commençons.

CHAPITRE PREMIER.

TARSE. — JÉRUSALEM.

I. Dieu et ses ouvriers. — Comment il se les prépare. — Deux voies. — Paul et le paganisme. — Paul et le judaïsme. — Une famille juive à Tarse. — Premières années de Saul. — Le faiseur de tentes.

II. A Jérusalem. — Gamaliel. — Ce que nous savons de lui. — Beau côté de son pharisaïsme. — Comment le pharisien, chez Paul, a préparé le chrétien. — Ni lui ni Gamaliel ne s'en doutent. — Théologie terre à terre. — L'école juive d'Alexandrie; celle de Jérusalem. — Subtilités et sécheresse. — Fidélité jalouse, intolérante.

III. Ce que produisit, chez Paul, la mort d'Étienne. — Exagérations sur ce point. — Ce que nous pouvons admettre. — Question politique et nationale. — Espérances d'affranchissement. — Ardeur et sincérité de Paul. — Explication historique de son rôle. — Son départ pour Damas.

I

Quand Dieu a besoin d'un homme pour l'accomplissement de ses desseins, Dieu commence par réunir en cet homme les éléments qui, fécondés ou transformés plus tard, deviendront ceux de l'action divine exercée.

Ces éléments de conviction, d'activité, de force, — l'homme choisi de Dieu les devra tantôt au cours naturel des choses et de son éducation, tantôt, et le plus souvent, à des luttes intimes peut-être d'abord inconscientes, à une réaction d'autant plus vive qu'elle aura eu plus de peine à éclater. En d'autres termes, tantôt l'ennemi à vaincre sera désigné, dès le début, à ses coups, — tantôt c'est en le servant d'abord qu'il apprendra à le connaître, et, par conséquent, à le combattre.

Les deux cas devaient se réaliser successivement pour notre apôtre.

L'ennemi désigné, dès le début, à son courage, ce fut le paganisme. Le futur *apôtre des Gentils* ne naquit pas en Judée, mais à Tarse, et il put voir là le paganisme dans ce qu'il avait à la fois de plus grossier et de plus raffiné. Un culte chargé de superstitions, et des écoles où la sagesse humaine se glorifiait de tout savoir et de tout enseigner, une civilisation à la fois barbare et corrompue, voilà ce qui s'offrit à l'âme naturellement élevée du jeune enfant d'Abraham. Il comprit de bonne heure quel trésor Dieu avait mis entre les mains de son peuple en lui donnant une religion plus pure, une morale plus sainte, et combien noble était la tâche de conserver ce dépôt au milieu des cités païennes, comme dans les cités et les campagnes de la vieille terre nationale.

Mais ce dépôt sacré était devenu, par là même, l'objet d'un amour jaloux, exclusif. Le jeune Saul avait sucé cet amour avec le lait. Il était né dans une de ces familles à qui la patrie absente rappelait d'autant plus sévèrement le devoir d'une fidélité inébranlable, absolue. Nous ne savons pas comment son père avait acquis ce titre de citoyen romain dont nous le verrons se prévaloir dans quelques moments critiques ; mais l'héritage religieux était, pour ces Juifs, d'un tout autre prix, et rien ne fut négligé pour que l'enfant le recueillît intact. Ce nom de Saul — le *Désiré* — a même conduit à croire qu'il était né, comme Samuel, après une longue attente, et avait été voué d'avance, par la piété de ses parents, au service de Dieu, à l'étude et à la défense de la Loi. Mais nous n'avons nul besoin de cette tradition pour comprendre ce que dut être l'éducation du jeune Saul. Il ne paraît pourtant pas que son père l'eût envoyé à Jérusalem dès sa première enfance, comme on l'a aussi supposé. La culture littéraire dont ses écrits portent l'empreinte indiquerait plutôt une première instruction reçue à Tarse, dans les écoles grecques ou sous l'influence grecque. Ce fut aussi à Tarse qu'il apprit le métier de faiseur de tentes, ou plutôt d'étoffes de tentes, c'est-à-dire l'art de tisser ces rudes poils que fournissaient les chèvres de la Cilicie. L'usage voulait que tout docteur de la Loi eût un métier manuel; mais ce qui semblait

ne devoir être, chez lui, qu'une déférence à l'usage et un vain formalisme, allait être une précieuse ressource dans le dénûment auquel se condamnerait le prédicateur de l'Évangile.

II

Arrivé donc à l'âge des études sérieuses, ce fut à Jérusalem, « aux pieds de Gamaliel, » comme il nous le dit lui-même (Actes xxii, 3), qu'il recueillit ce que les docteurs de la Loi, par la bouche du plus distingué d'entre eux, pouvaient lui enseigner de meilleur et de plus mauvais.

Gamaliel, en effet, nous est connu d'abord comme étranger à ce judaïsme fanatique qui repoussait l'idée de toute transformation, de tout progrès. Quand les âpôtres comparaissent devant le Sanhédrin : « Prenez garde, dit-il (Actes v, 35-39), à ce que vous allez faire..... Si cette œuvre vient des hommes, elle tombera; mais si elle vient de Dieu, vous ne la pourrez détruire, et prenez garde que vous ne vous trouviez avoir fait la guerre à Dieu. » Quoique nous n'apercevions, chez Paul persécuteur, aucune trace de cette prudente tolérance, il n'est pas admissible que les vues larges et le cœur droit du maître n'eussent influé en rien sur les sentiments du disciple, sur la nature, au moins, de sa piété. Relisez attentivement

ce que Paul a écrit, plus tard, sur l'état de son âme à cette époque, et vous verrez que, tout en exprimant une profonde pitié pour son ignorance et sa misère, il ne va jamais jusqu'à dire qu'il ait été un de ces pharisiens chez qui les petites observances tuaient le sentiment de la justice et du devoir. Observateur zélé, minutieux, de la Loi de Moïse, il l'a au moins été de *toute* la loi, des grandes choses comme des petites; il a cherché de toutes les forces de son âme cette justice que la Loi promettait, ou plutôt semblait promettre. Il a cru y toucher; mais, quoique « sans reproche quant à la justice par la Loi » (Phil. III, 6), et ne voyant plus, par conséquent, comment il pourrait être, sur ce terrain de la Loi, plus fidèle et plus juste, — c'est précisément pour cela qu'il a eu le sentiment vague, mais profond, d'une justice et d'une pureté supérieures, sources d'une tout autre paix. Ainsi se préparait, s'élaborait, dans le pharisien, le chrétien; ainsi s'est préparé le chrétien, à toute époque, chez quiconque avait inutilement demandé la justice, la paix, aux observances d'une loi. Gamaliel avait donc déposé sans le savoir, dans l'âme de son disciple, les germes d'une rénovation profonde; ou, pour mieux dire, nous prenons là sur le fait l'action providentielle de l'ancienne Loi elle-même, préparant et nécessitant la nouvelle. C'était Moïse abdiquant silencieusement aux mains du Christ.

Mais Paul était encore bien loin d'entendre ainsi ce qui se passait dans son âme, et ce n'était pas Gamaliel qui eût pu le lui expliquer. Gamaliel, le pharisien droit et juste, n'en professait pas moins cette théologie terre-à-terre qui se croyait d'autant plus sûre d'exprimer la pensée divine, de la sonder sans chance d'erreur, qu'elle étudierait plus minutieusement la lettre même de la Loi, analysant, combinant, pressant, fouillant. Une autre école juive, celle d'Alexandrie, avait pris un autre chemin. Dédaignant la lettre, appliquant partout l'interprétation allégorique, elle avait fini par trouver dans l'Ancien Testament toute la philosophie et toute la théologie de Platon. L'école de Jérusalem, justement effrayée, avait redoublé de respect, d'amour, pour les saints livres si étrangement travestis; mais cet amour inintelligent et servile n'avait su que plonger toujours plus avant dans la lettre, et se délecter aux arguties d'une dialectique sèche et morte. Voilà de quelle science Gamaliel était le représentant le plus illustre; voilà donc aussi à quelle science Paul fut initié. Que Gamaliel y apportât plus de modération et plus de bon sens que certains autres, c'est possible; que les puérilités, les arguties, aient été assez peu du goût de Paul, c'est probable. Mais il n'en fut pas moins nourri de cette tendance profondément juive, littérale, ultrà-conservatrice, comme nous dirions aujourd'hui. Si la beauté de l'ancienne Loi ne disparut pas pour

lui, comme pour tant d'autres, sous une minutieuse et sophistique dissection, s'il y trouva le germe et la matière d'aspirations plus élevées, d'une droite et haute vie morale, — ce ne pouvait être, chez lui, jusqu'au moment où ses yeux s'ouvriraient, qu'un motif de plus pour l'aimer de cet amour jaloux, farouche, qui était devenu, à Jérulem, inséparable de la fidélité. Et c'est ainsi que ce travail intime qui préparait en lui le chrétien, l'apôtre, ne pouvait aboutir d'abord qu'à susciter au christianisme un de ses plus ardents ennemis.

III

De là ce redoublement d'antipathie et de fureur qui suivit, chez lui, la mort d'Étienne. Nous ne pouvons savoir jusqu'à quel point cette fureur indiquait aussi les angoisses d'une conscience ébranlée se raidissant contre elle-même, s'étourdissant pour ne pas céder. On a beaucoup insisté, de nos jours, sur l'intensité de cette crise, les uns pour mettre en relief la puissance de l'Évangile, saisissant, broyant une âme rebelle, les autres pour s'autoriser à éliminer comme superflu, puis comme faux, l'événement miraculeux auquel le récit scripturaire a rattaché la conversion de Paul. Exagération, croyons-nous. Nous resterons donc

en deçà, non pour ménager, par calcul, une place et un rôle à l'élément miraculeux, ce qui ne serait qu'une tactique indigne de la cause, mais parce que la vérité historique le permet, le veut. Si cette lutte intérieure avait été aussi vive, surtout aussi distincte qu'on a cru pouvoir l'affirmer, de telle sorte que le persécuteur se fût positivement senti sollicité d'être chrétien, — Paul n'aurait pas manqué, lorsqu'il s'accuse et s'humilie pour avoir persécuté l'Évangile, de mentionner cette résistance directe et en quelque sorte volontaire. Une lutte exista donc, nous n'en pouvons douter, mais confuse, mais cachée pour lui comme pour les autres dans les ténèbres de son cœur, — et ce ne fut qu'à la lumière de l'Évangile enfin rencontré, enfin reçu, qu'il commença de s'en rendre compte. Mais n'importe : cette angoisse pouvait, devait, jusqu'au moment où il serait brisé, contribuer à le rendre impitoyable.

D'autres causes, moins intimes, y contribuaient en même temps.

Détruite ou presque détruite en politique, la nationalité israélite se réfugiait dans la religion. Point de compromis, sur ce terrain, avec les Romains, maîtres du pays; aucune trace de ces complaisances idolâtres contre lesquelles les prophètes avaient eu jadis à lutter. Jamais peut-être le mosaïsme n'avait été plus réellement la religion de la nation, et n'avait mieux paru la sauve-

garde du présent, l'espoir de l'avenir; jamais, par conséquent, aux yeux d'un israélite pur, jamais il n'y avait eu aussi grand crime à compromettre, à ébranler l'édifice, et c'était déjà pour ce *crime* que Jésus avait été condamné. Diverses circonstances, depuis la mort de Jésus, avaient accentué encore plus cet état de choses. Le joug romain s'était relâché; les Juifs avaient ressaisi quelques parcelles de leur indépendance; ils pouvaient se croire appelés, sous le gouvernement lâche et fou d'un Caligula, à la ressaisir entière. Nouveau motif pour s'opposer à qui rompait l'unité religieuse, principal élément, se disait-on, de cette restauration tant espérée. Paul, probablement, l'espérait, l'appelait avec plus d'ardeur que personne; Paul devait voir avec plus d'indignation que personne qu'on travaillât à diriger ailleurs les vœux et les espérances du peuple. Chez lui, du reste, aucune ambition personnelle, aucun calcul pour se trouver à la tête de cette reconstitution du peuple Juif. Il était dévoré de zèle, mais, nous, dit-il (Actes XXII, 3; Gal. I, 14), *pour Dieu*, *pour les traditions de ses pères*, et, encore ici, ce qu'il dit, nous pouvons le croire, puisqu'il le dit en s'humiliant et s'accusant. Mais la pureté même de ses intentions et de ses vues, le témoignage qu'il pouvait se rendre, devant Dieu de ne songer qu'à la gloire de Dieu, — c'était, dans l'aveuglement de son âme, une raison de plus pour

qu'il ne s'arrêtat pas dans cette voie de violence et de persécution. Dieu, Dieu seul, pouvait éclairer cette âme.

Ce fut aussi à ce relâchement de l'autorité romaine qu'il dut de pouvoir jouer le triste rôle auquel le portait son zèle. Quand les Juifs avaient amené Jésus devant Pilate, et que celui-ci leur dit : « Jugez-le selon votre loi, » ils répondirent (Jean XVIII) : « Nous n'avons pas le droit de mettre personne à mort. » Ce droit, bien qu'on ne le leur eût pas officiellement rendu, nous le leur voyons exercer à l'occasion d'Étienne, dont la mort, il est vrai, a plutôt l'air d'un assassinat populaire que d'un supplice régulièrement ordonné. Mais de quelque manière que l'événement soit envisagé, il nous montre, dans le pays, un certain état d'anarchie sans lequel on ne comprendrait pas bien comment Paul put faire ce qu'il fit, soit à ce moment, soit après. Nous tenons à cette observation, car il a été objecté que l'historien de saint Paul lui attribuait là, dans l'intérêt du contraste futur, des choses évidemment impossibles sous la domination romaine. L'impossibilité, nous venons de le voir, n'existait pas ; et nous verrons, même en d'autres temps, combien Rome était indulgente pour ces réveils de souveraineté, tant qu'ils se renfermaient sur le terrain des haines religieuses.

Paul donc, tandis que « des hommes pieux menaient grand deuil » sur le premier martyr de

l'Évangile, se mit « à ravager l'église, entrant dans les maisons, traînant par force hommes et femmes, et les livrant pour être emprisonnés (Actes VIII, 3). » Ceux mêmes qu'il n'avait pas à aller chercher dans leurs maisons, et qui, chancelants encore ou timides, continuaient à se rendre aux synagogues, il allait les y chercher, et, nous dit-il (Actes XXVI), « en les punissant, je les contraignais de blasphémer, » car « il n'y avait rien, me semblait-il, que je ne dusse faire contre le nom de Jésus. » Jérusalem, bientôt, ne suffira plus à son zèle, tous les chrétiens étant ou en prison, ou cachés, ou en fuite. « Ne respirant que menaces et meurtres, » il demande au grand-prêtre une mission officielle auprès des synagogues de Damas, « afin que, s'il s'y trouvait quelques gens de cette secte, il les amenât, enchaînés, à Jérusalem (Actes IX, 2). »

Il partit. Dieu l'attendait en chemin.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA CONVERSION.

I. Trois récits dans les Actes. — Différences de détail. — Si elles étaient graves, l'auteur les aurait effacées. — Analyse parallèle. — La voix entendue. — La lumière. — Le trouble des assistants. — Pourquoi juger autrement que dans toute autre histoire? — Différences d'ensemble. — Chacun des récits est ce qu'il doit être. — Analyse à ce point de vue.

II. Conviction, chez Paul, invariable. — Hypothèse d'une illusion. — Le vieux rationalisme. — Le nouveau. — Formes plus douces; conclusions bien plus radicales. — Peu à changer dans la réfutation. — Paul pouvait-il ne pas s'être fait l'objection? — L'épreuve et les périls la lui font sous toutes les formes. — Paul n'a *rien* d'un enthousiaste.

III. Éléments naturels. — Raison de plus pour que Paul jugeât sainement. — Ces éléments infirment-ils le miracle? — La puissance divine agit comme bon lui semble, tantôt seule, tantôt non. — Les deux aveugles. — *Selon votre foi.* — Paul a pu être associé à l'œuvre de sa conversion. — Que savons-nous quant aux limites du naturel et du surnaturel? — Dernière opinion de Baur sur la conversion de Paul.

I

Laissons parler les Actes.

« Comme il était en route et qu'il approchait de Damas, tout à coup une lumière venue du ciel l'enveloppa. Et étant tombé par terre, il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? — Mais il dit : Qui es-tu, Seigneur ? — Et le Seigneur répondit : Je suis Jésus, que tu persécutes. Mais lève-toi et entre dans la ville, et l'on te dira ce qu'il faut que tu fasses. — Or, les hommes qui faisaient route avec lui s'étaient arrêtés, muets, entendant la voix, mais ne voyant personne. Cependant Paul se releva de terre, mais, les yeux ouverts, il ne voyait pas, et ses compagnons le menèrent à Damas en le conduisant par la main. Et il resta trois jours sans voir ; et il ne mangeait ni ne buvait. Or, il y avait à Damas un disciple nommé Ananias ; et le Seigneur lui dit dans une vision : Ananias ! — Et il dit : Me voici, Seigneur. — Et le Seigneur lui dit : Lève-toi, et va dans la rue appelée Droite, et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul, de Tarse, car, voici, il prie, et il a vu en vision un homme nommé Ananias, qui entrait et lui imposait les mains afin qu'il recouvrât la vue. — Mais Ananias ré-

pondit : Seigneur, j'ai ouï dire à bien des gens tous les maux que cet homme a faits à tes saints à Jérusalem; et il apporte ici une autorisation du chef des prêtres pour charger de chaînes tous ceux qui invoquent ton nom. — Mais le Seigneur lui dit : Va, car cet homme est pour moi un instrument de choix pour porter mon nom devant les Gentils et devant les rois, et devant les enfants d'Israël; et je lui montrerai tout ce qu'il faut qu'il souffre pour mon nom. — Ananias donc s'en alla et entra dans la maison, et, lui ayant imposé les mains, il dit : Saul, mon frère, le Seigneur m'a envoyé, le Seigneur Jésus qui t'est apparu sur la route par laquelle tu venais, afin que tu recouvres la vue, et que tu sois rempli d'Esprit saint. — Et aussitôt, il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue, et, s'étant levé, il fut baptisé. » (Actes IX, 3-18.)

Voilà le récit des Actes selon le texte le plus simple, car, ce récit revenant deux fois encore (Actes XXII et XXVI), quelques manuscrits et la plupart des versions ajoutent au premier texte quelques détails pris dans les deux autres. Il y a donc, entre les trois récits, quelques différences.

Ces différences ont-elles la gravité qu'on leur a donnée, de nos jours, pour ébranler l'authenticité du grand fait raconté dans les trois récits ? — Qu'on en juge.

Remarquons, d'abord, une chose : c'est que les

trois récits se lisent dans le même livre. La première fois, c'est l'auteur qui parle; les deux autres, c'est Paul lui-même. Croirons-nous que l'auteur eût mis dans la bouche de Paul des détails qu'il eût considérés comme contredisant son récit à lui, l'historien? Qui l'empêchait de modifier ou le premier récit d'après les autres, ou ceux-ci d'après le premier? Donc, aux yeux de l'auteur, aucune contradiction; et quand il y en aurait quelqu'une que nous ne pourrions, nous, expliquer suffisamment, nous pourrions encore dire que l'auteur avait sûrement par devers lui de quoi l'expliquer mieux, puisqu'il ne l'effaçait pas.

Mais nous n'avons nul besoin de cette ressource.

Dans le premier récit, il est dit que les compagnons de Paul « *entendaient* la voix, mais ne voyaient personne, » et, dans le second, qu' « ils virent la lumière et furent saisis de crainte, mais *n'entendirent pas la voix* de celui qui parlait à Paul. » — Que penser de cela?

Relisez attentivement les deux passages, et vous verrez que *la voix*, dans le premier, peut très-bien signifier *une voix*, le son d'une voix, et, dans le second, les paroles prononcées par cette voix. Les compagnons de Paul entendent *la voix*, non *les paroles*; et ce dernier détail se lie fort bien à ce que Paul vient de dire qu'ils avaient été saisis de crainte à la vue de la lumière.

Mais cette crainte, ce trouble attribué ici à la lumière, le premier récit l'attribuait à ce qu'ils ne voyaient personne et entendaient cependant une voix. Deux causes donc, très-différentes.

Oui, mais qui ne s'excluent nullement, et qui ont pu être assez mêlées pour que le résultat fût attribué indifféremment tout à l'une ou tout à l'autre. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que chacun des récits n'en ait mentionné qu'une.

Différence, enfin, semble-t-il, dans le résultat même. Le premier récit nous fait voir les compagnons de Paul muets de frayeur et *s'arrêtant*, et le troisième nous dit qu'*ils tombèrent à terre.*

Nous répondrons, comme ci-dessus, que les deux faits ne s'excluent pas. Les mots, déjà, s'excluent-ils ? Est-il sûr que *tomber à terre* ne soit pas simplement l'expression plus colorée, plus vive, de cet *arrêt* et de cette frayeur dont parle le premier récit ? Mais acceptons le désaccord des mots. Entraînera-t-il celui des choses ? Les compagnons de Paul sont-ils nécessairement tous tombés, ou n'ont-ils fait nécessairement, tous, que s'arrêter ? Chaque récit peut donc être vrai de quelques-uns, et nous savons assez que c'est un usage constant, chez les Évangélistes, comme chez beaucoup d'auteurs anciens, d'attribuer à tous les personnages d'une scène ce qui a été fait ou dit par quelques-uns seulement.

Voilà pour les contradictions, car nous ne sa-

chions pas qu'on en ait signalé d'autres. Ajoutons seulement qu'avec de semblables procédés, il est facile d'en créer. Où trouver deux récits qui, disséqués au microscope, puissent être d'accord? Et si la haute importance des saints Livres appelle inévitablement sur leurs moindres détails une attention minutieuse, oublierons-nous, pour cela, que la proportion d'importance entre les détails et l'ensemble est la même que dans un écrit quelconque? Une difficulté qui ne nous ferait pas repousser un récit de l'histoire grecque ou romaine, — pourquoi nous rendrait-elle invraisemblable, inacceptable, un récit de l'histoire apostolique?

Mais à côté des quelques différences qu'on érige en contradictions, il y en a qu'on nous signale comme des amplifications; autre obstacle à la crédibilité du tout. Ainsi, dans le second récit (Actes XXII), quand Ananias vient trouver Paul, il lui parle un peu plus longuement que dans le premier; dans le troisième (Actes XXVI), c'est Jésus qui, au moment même de son apparition miraculeuse, parle un peu plus longuement à Paul.

Qu'on relise, répondrons-nous, les trois récits, mais à leur place, dans leur cadre, et l'on verra qu'ils sont, chacun, ce qu'ils devaient être en cet endroit.

Dans le premier, c'est l'historien qui parle. Il donne l'ensemble des faits; il omet des détails et des paroles. Rien de plus naturel puisque le récit

doit revenir, et revenir là où ces détails et ces paroles se lieront à la situation.

Dans le second, nous sommes à Jérusalem avec l'apôtre, devant une foule irritée. Il raconte sa conversion. Il prononce, en toute hardiesse, le nom de ce Jésus que la même foule a mis à mort. Mais doit-il, peut-il s'appesantir sur ce que Jésus glorifié lui a dit? La foule en a déjà trop; elle frémit; elle va l'interrompre. Il se hâte donc d'arriver à ce qui peut encore produire quelque impression sur elle, à cet Ananias, « homme pieux selon la loi, et à qui les Juifs de Damas rendaient tous un bon témoignage, » et qui, pourtant, est devenu chrétien. Paul s'étendra donc davantage sur ce que lui a dit Ananias; et il pourrait, sans nulle invraisemblance, s'étendre bien plus encore, car on ne peut douter qu'Ananias n'eût eu beaucoup à lui dire.

Au troisième récit, nous sommes devant Festus, le gouverneur, et devant le roi Agrippa. Le gouverneur n'est pas hostile; le roi a demandé, de lui-même, à entendre Paul, et sa curiosité est presque de l'attrait. Rien n'empêche que le récit, cette fois, ne prenne la forme d'une prédication de l'Évangile. Paul pourra donc insister davantage sur les paroles que Jésus lui a adressées. Il le montrera lui conférant cette double mission d'apôtre auprès des Juifs et d'apôtre auprès des païens. Puis : « Je ne résistai donc point, ô roi, à la vision

céleste. » Et il raconte comment Dieu lui a donné, depuis lors, courage et force.

II

Ainsi, des diversités mêmes ressort la profonde unité du sentiment dont les trois récits sont l'expression. Cette mission divine, Paul est pleinement convaincu qu'il l'a reçue, miraculeusement reçue. Cette conversion qui a fait de lui un nouvel homme, Paul a la certitude qu'elle a été miraculeusement opérée par celui dont il allait être l'apôtre. Et quand les Actes nous montreraient moins clairement, chez lui, cette conviction, cette certitude, — nous la verrions assez éclater dans ses épîtres.

En présence d'une conviction pareille, une seule voie restait ouverte à qui voudrait nier le miracle. —Paul a été, de bonne foi, le jouet d'une illusion. Il s'est cru l'objet d'un miracle, et ce miracle n'était que le concours de circonstances naturelles, activant et consommant une révolution déjà commencée en lui.

Le vieux rationalisme allemand ne s'était pas même donné la peine d'arranger avec un peu d'art les éléments de la scène ainsi conçue. Paul a été renversé par un orage. Si, comme c'est pro-

bable, il était à cheval, c'est son cheval qu'un éclair aura effrayé, et le cavalier, renversé, recevant peut-être à la tête un de ces chocs qui facilement troublent l'esprit, aura eu quelques moments de délire. Il a cru recevoir le coup de la mort. Aussitôt, selon l'idée juive, il a lié à cette pensée celle d'un châtiment. Châtiment de quoi? Évidemment de ce qu'il avait fait à Jérusalem, de ce qu'il voulait faire ailleurs, de ce voyage même, entrepris pour aller chercher des victimes. Bientôt l'idée prend un corps. Seulement, ce ne sont pas ses victimes qui se dressent, sanglantes, devant lui; c'est Jésus même qui lui apparaît et lui parle : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? »

Le nouveau rationalisme ne dit, au fond, pas autre chose; mais il y met plus de façons. Les conclusions qu'il a en vue sont pourtant tout autrement radicales. Il ne s'agit plus seulement d'effacer un miracle, d'effacer les miracles, laissant d'ailleurs au christianisme le caractère d'une révélation, c'est-à-dire d'un fait surnaturel et divin. Ce qu'on veut aujourd'hui pouvoir nier, ce qu'on attaque dans tout miracle attaqué, conversion de saint Paul ou résurrection de Jésus-Christ, — c'est le surnaturel en général, l'idée même d'une révélation surnaturelle, de toute *révélation*, par conséquent, car c'est jouer sur le mot que de continuer à l'employer lorsqu'il n'a plus rien de l'ancien sens. Mais, plus hardie quant au but, l'attaque

veut paraître, dans les moyens, plus modérée, plus philosophique, surtout. De là ces habiletés dont nous parlions ; de là, pour en revenir à notre apôtre, les arrangements et les adoucissements introduits dans le roman de sa conversion, substitué au simple récit des Actes. Mais écartez ces détails pittoresques ; écartez ces fines analyses où le passage des réalités aux fictions est presque impossible à saisir, — et vous avez, pour tout changement, au lieu d'une chute de cheval, un accès de fièvre, un coup de soleil.

Que le nouveau rationalisme ne se figure donc pas nous avoir mis dans la nécessité de chercher ici, contre lui, des arguments tout autres que contre ses devanciers. Quand il sourit de leurs interprétations, il n'est jamais bien loin de faire aussi le procès aux siennes.

Nous demanderons donc à propos du coup de soleil, comme nous l'aurions demandé à propos de l'orage et de la chute, si Paul, d'après l'ensemble de sa vie et de ses écrits, paraît avoir été homme à se tromper sur la nature et les effets d'accidents si vulgaires. Plus vous trouverez simple de ne voir là qu'un transport au cerveau, plus il sera invraisemblable, impossible, que Paul ne se soit pas fait l'objection, que d'autres, en grand nombre, ne la lui aient pas faite, et que, l'éveil une fois donné à sa raison, à sa conscience, il n'ait pas bien vite aperçu que tout rentrait dans un

phénomène naturel. De quel droit supposerions-nous, chez un tel homme, un aveuglement, une folie dont nous nous sentons, nous, si absolument incapables?

Cette objection qui certainement lui vint, que tant d'ennemis, tant d'amis aussi, très-probablement, ne manquèrent pas de lui faire, — l'épreuve et les périls allaient la lui faire aussi à leur manière. Les privations, les outrages, les coups, la mort perpétuellement devant les yeux, tout lui était, chaque jour, une invitation nouvelle à bien savoir pourquoi il persistait; et ce pourquoi le ramenait nécessairement toujours au chemin de Damas, à la lumière éblouissante, à la voix entendue, au terrible et touchant : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu! » S'il a été, ce jour-là, le jouet d'une illusion, tout, pour lui, s'écroule. Que d'autres soient devenus chrétiens sans le concours d'aucun miracle, — il le sait bien; mais, lui, puisqu'il a commencé par ne pas douter que sa conversion ne fût miraculeuse, le moindre doute à cet égard serait, chez lui, un ébranlement complet. Enchaîné à Jésus par la reconnaissance et par l'amour, si le premier anneau est brisé, adieu tout le reste. Mais loin de là. Plus il avance dans cette rude vie, plus le point de départ est, dans sa mémoire, certain, clair, fixe. Il sait, non-seulement *en qui* il a cru, mais *comment* il a cru. A Jérusalem devant la foule, à Césarée devant Agrippa

et Festus, au commencement, au milieu, à la fin de sa carrière, partout où il sera appelé à dire ce qu'il a été, ce qu'il est, partout il en reviendra à cette histoire, merveilleuse et divine origine de sa foi.

Et qu'on ne nous parle pas, ici, d'enthousiasme. Si *enthousiasme* veut dire suspension du bon sens, interrègne de la raison, jamais homme ne fut moins enthousiaste que lui. Dans ses plus chaleureuses pages, il a beau vous emporter haut et loin; on ne cesse pas de se sentir avec un homme qui raisonne, qui sait d'où il vient et où il va. Son style entrecoupé peut bien n'être pas toujours logique; mais sa pensée l'est toujours, et, plus on la serre de près, mieux on la voit comme un tissu de fils hardis, puissants, qui dénotent la fermeté et la sûreté de la main. Voilà l'homme qui aurait été trente ans le jouet d'une illusion, et d'une illusion consistant à se rappeler comme vrai un fait manifestement faux, comme surnaturel un fait manifestement naturel!

III

Dans ce fait surnaturel, nous l'avons déjà reconnu, des éléments naturels ont trouvé place; un certain travail intérieur avait évidemment préparé

Paul à subir l'influence du miracle. Ce que nous nions, c'est que cette préparation ait pu créer, chez lui, le miracle même, la foi erronée à ce miracle. Si Paul, en revenant sur ses impressions antérieures, avait été conduit à constater qu'il était alors déjà prêt, tout prêt, à se convertir, — n'était-ce pas une raison de plus pour qu'il jugeât sainement sa conversion, la dépouillant de ce surnaturel manifestement inutile? Mais non. Sa conviction invariable, inébranlable, est qu'il a fallu un miracle pour que le persécuteur devînt chrétien. Donc, encore une fois, il n'a pas pu ne pas se rendre compte du degré de préparation auquel il était arrivé avant le voyage à Damas, et c'est à bon escient qu'il est resté convaincu du miracle.

Mais on insiste. Suffisante ou non, nous dit-on, la préparation existait. Le miracle renferme des éléments naturels ; donc le tout est suspect.

C'est comme si l'on disait : « A nous de déterminer sous quelles formes interviendra la puissance divine, si elle veut que nous croyions à son intervention. » On la suppose toujours se préoccupant de nos objections, s'empressant d'aller au devant, comme le vulgaire opérateur qui jamais ne fait ses prodiges sans inviter préalablement les gens à constater qu'il n'y a pas d'entente, pas de fraude. Non, ce n'est pas ainsi qu'elle procède. Quand il lui convient d'agir seule, elle agit seule;

quand il lui convient de prendre dans l'âme humaine, non pas des aides, car elle n'en a pas besoin, mais un certain concours d'impressions, d'idées, elle le prend. Étudiez, à ce point de vue, les miracles de Jésus-Christ. Jamais vous ne le verrez se préoccuper de les faire tels qu'on soit frappé uniquement du prodige opéré, uniquement de son pouvoir à lui ; il tient, au contraire, toutes les fois que la chose est possible, à demander aux hommes ce concours d'intention qui ne sera pour rien dans le miracle, mais le leur rendra d'autant plus impressif et fructueux. Deux aveugles lui disent (Matth. IX) : « Fils de David, aie pitié de nous ! — Croyez-vous que je puisse vous guérir ? leur dit Jésus. — Oui, répondent-ils. Alors il leur touche les yeux, disant : Qu'il vous soit fait *selon votre foi.* » Et les deux aveugles sont guéris. En d'autres occasions, il ne fera point de question d'avance ; mais, la guérison opérée, il constatera que ce qui vient d'être fait a été fait aussi *selon la foi* des gens qui étaient venus à lui. L'œuvre divine reste entière, et l'homme, le cœur de l'homme, y est cependant associé.

Paul donc, le cœur de Paul, a pu être associé, quoique autrement, à l'œuvre de sa conversion. Le Seigneur ne pouvait lui dire : « Il te sera fait selon ta foi, » ni, ensuite : « Il t'a été fait selon ta foi, » puisque sa foi était encore bien loin d'aller jusqu'au désir d'être chrétien ; mais le Seigneur

n'a ni pu ni voulu exclure les éléments de conversion que pouvait renfermer cette foi inquiète et travaillée Ce travail, d'ailleurs, cette inquiétude, pouvons-nous affirmer que ce ne fût pas déjà son œuvre, et, par conséquent, la première partie du miracle? Cette ligne que nous traçons si hardiment entre le champ de l'homme et le champ de Dieu, entre le naturel et le surnaturel, — sommes-nous sûrs que Dieu la trace juste au même endroit? Sommes-nous bien sûrs, seulement, qu'elle existe pour lui, et que le travail préliminaire opéré dans l'âme d'un saint Paul fût, en soi, moins miraculeux que l'événement qui allait consommer l'œuvre? Mais réduire le tout à ce travail préliminaire, considéré, dès lors, comme purement psychologique, et se figurer, cela dit, que l'explication est trouvée, c'est montrer que l'on ne s'est guère mis sérieusement en face du fait même de la conversion de Paul. Nous pouvons en appeler, là dessus, à l'homme qui a le plus consciencieusement étudié, au point de vue critique et négatif, la vie de notre apôtre. Baur, avec les années, sans renoncer à l'explication dite *naturelle*, a laissé voir qu'il en était de moins en moins satisfait. Dans son dernier grand ouvrage, *Le Christianisme et l'Église aux trois premiers siècles*, dont une seconde édition retravaillée a paru peu avant sa mort, il déclare que la conversion de saint Paul lui est toujours demeurée un problème, et qu' « au-

cune analyse psychologique ni dialectique ne peut expliquer suffisamment le mystère de l'acte par lequel Dieu lui a révélé son Fils. »

Nous n'en demandons pas davantage.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA QUESTION DU SURNATUREL.

I. Ce qui est aujourd'hui en cause. — Les chefs du mouvement. — Leur tactique ou leurs illusions. — Dieu ; l'immortalité ; l'âme. — Tantôt après, tantôt avant le christianisme, tout tombe. — Enquête à faire et marche à suivre.

II. Regarder les objections bien en face, et ne pas fuir devant des mots. — Avant de céder à *On*, lui demander ses titres. — La vieille apologétique. — La nouvelle. — Danger des réfutations transcendantes. — Retour au témoignage. — *Pas voulu; pas pu*. — Singulier milieu qu'on a prétendu trouver.

III. La discussion philosophique. — Dieu *n'a pas pu vouloir*. — Pur panthéisme. — Dieu *n'a pas voulu*. — Témérité. — L'honneur de Dieu. — On en a abusé en théologie ; on en abuse en sens inverse. — Retourner l'argument.

IV. Le surnaturel, pâture d'une piété grossière. — Le surnaturel, besoin des plus nobles âmes. — Clarté projetée sur toutes les questions de cette vie et de l'autre. — Règne de l'esprit sur la matière. — Si nous en doutons, tout devient douteux. — Plus de religion possible. — Regrets ; douleur. — Cherchez et vous trouverez. — Les tempêtes et la prière.

I

Mais ajoutons quelques observations plus générales, qu'il serait impossible, aujourd'hui, de ne pas faire.

Cette ligne que nous traçons, toujours assez témérairement, nous l'avons dit, entre le naturel et le surnaturel, — beaucoup de ceux qui tiennent le plus à la tracer, à la maintenir, la respectent, en fait, très-peu. S'ils n'attaquent ouvertement que ce qui est au delà, les manifestations surnaturelles de la puissance divine, — beaucoup, au fond, n'admettent pas davantage les manifestations naturelles, ordinaires, de ce pouvoir, si même ils vont jusqu'à conserver intacte l'idée d'un Dieu personnel et agissant. Le monde surnaturel est seul en cause, semble-t-il; regardez mieux, et vous verrez que ce qui est réellement nié, c'est le monde spirituel, l'âme, l'immortalité, Dieu.

Nous parlons, cela va sans dire, des chefs. Parmi la foule qui les suit, même parmi les chefs de second ordre, on trouverait des exceptions. Beaucoup de gens, en cessant de croire au surnaturel, n'ont rejeté ni Dieu, ni la Providence, ni l'âme, ni même, dans une certaine mesure,

l'Évangile. Cela se maintiendra-t-il? Un certain temps, oui; indéfiniment, non, et déjà plus d'une grande chute est venue donner raison à qui disait que ni le christianisme, ni rien qu'on puisse appeler, de bonne foi, une religion, ne subsistera longtemps ainsi. Mais restons-en, pour le moment, aux chefs, et demandons qu'avant de s'abandonner à eux, on s'enquière un peu mieux de leur véritable pensée.

L'enquête n'est pas difficile. Si les auteurs dont nous parlons sont généralement plus réservés lorsqu'ils s'occupent du christianisme et du Christ, ils ont tous eu, ailleurs, des occasions d'être francs. Voyez, par exemple, celui dont nous chercherions en vain à ne jamais écrire ici le nom, bien que nous ayons résolu de nous attaquer le moins possible à tel ou tel adversaire en particulier. Que de gens ont cru et croient encore qu'en attaquant le surnaturel chrétien, M. Renan a respecté les bases de la religion naturelle, et, à certains égards, le christianisme lui-même! Que de gens ont lu avec émotion, chez lui, certaines pages d'un spiritualisme si élevé, si pur, qu'on en ferait, presque sans changement, des pages chrétiennes, très chrétiennes! Nous ne dirons pas que ce soit calcul, tactique; nous croyons, nous croirons, aussi longtemps que nous le pourrons, qu'il y a là une émotion de poète, un reflet encore sincère des idées, des souvenirs, que l'auteur ren-

contre sous sa plume. Mais nous ne pouvons pas ne pas savoir ce que nous savons, ce que l'auteur a dit, dans d'autres livres, clairement, formellement, crûment. Ceux donc qui se laisseraient prendre à ces quelques pages élevées, voici ce que nous leur dirons. M. Renan vous parle comme croyant en Dieu : il n'y croit pas ; il est panthéiste. M. Renan vous parle comme croyant à l'immortalité de l'âme : il n'y croit pas ; il a déclaré n'entendre par là que le souvenir qu'un homme laisse parmi les hommes. M. Renan vous parle comme croyant à l'âme : il n'y croit pas ; son matérialisme élégant, fleuri, est aussi complet que le plus grossier. Donc, encore une fois, ne voir en lui que l'adversaire du christianisme historique, c'est ignorer sa vraie pensée, ou, pour mieux dire, c'est vouloir l'ignorer, puisqu'il l'a dite si clairement ailleurs.

On voudra bien remarquer que nous ne disons pas : « Voilà où l'a conduit, voilà où conduit nécessairement l'abandon du surnaturel chrétien. » Nous disons : « Voilà où en est réellement l'homme dont le nom résume, depuis quelques années, les attaques dirigées contre le surnaturel chrétien. » Nous constatons le fait, et le fait a pu, selon les esprits, se produire diversement. Tantôt le christianisme est tombé le premier, et, après lui, la religion dite naturelle, Dieu, l'immortalité, l'âme ; tantôt c'est la religion naturelle qui, emportée la

première par une philosophie dévorante, emporte le christianisme, devenu impossible. Ce dernier cas est même le plus ordinaire aujourd'hui. On ne commence pas par attaquer le christianisme ; on ne se tourne contre l'édifice chrétien qu'après avoir détruit les bases de toute religion, et l'édifice, immédiatement, est à bas. Quand Dieu s'est évaporé en abstractions ou pétrifié dans la matière, il est clair que Dieu, devenu un mot, anéantit toute doctrine où c'était un être vivant, voulant, agissant, exauçant. Quand l'âme, comme Dieu, ou n'est rien, ou n'est que matière, — impossible de rien garder d'une doctrine plaçant hors d'ici-bas le but de la vie humaine.

Ceux donc chez qui la négation du surnaturel chrétien n'est qu'un des épisodes de cette démolition où disparaissent Dieu et l'âme, — nous n'avons pas à leur parler ici. Mais tous ceux qui, bien que subissant leur influence, croient encore à Dieu et à l'âme, tous ceux chez qui la foi au surnaturel chrétien, quoique ébranlée, renversée même, est néanmoins possible encore parce que les éléments subsistent, — voici la marche que nous leur indiquerons.

II

Il faut, d'abord, regarder les objections bien en face, et leur demander nettement ce qu'elles

valent, ce qu'elles veulent. Si les croyants, dans leur désir de croire, se sont trop souvent payés de mots, beaucoup de gens aussi ne sont devenus incrédules que pour s'être payés de mots, ou, plus souvent encore, pour avoir eu peur de certains mots. Ces mots — *lumière*, *progrès*, *siècle*, — il suffit qu'un homme les prononce pour qu'une question soit résolue, l'homme n'eût-il d'ailleurs qu'une très-petite valeur intellectuelle et morale. Mais en eût-il, au contraire, une grande, nous n'en dirions pas moins : « Avant de vous rendre, examinez. » Étrange conseil, semble-t-il, puisque c'est précisément à la liberté, à l'examen, que les adversaires de la foi semblent nous convier. Encore des mots, hélas! sinon toujours, du moins dans bien des cas. Parmi ceux à qui on a enseigné à s'intituler libres penseurs, combien y en a t-il qui le soient véritablement, qui aient usé, sérieusement usé, de cette liberté tant recommandée, et qui n'aient pas accepté les négations à peu près comme ils nous reprochent d'avoir accepté la foi? Soyez donc des libres penseurs, mais soyez-le tout de bon. On veut que vous vous affranchissiez de la tradition chrétienne ; affranchissez-vous, en même temps, de la tradition incrédule, de l'autorité incrédule, et vous ne verrez plus aucune impossibilité philosophique à rester librement sous la tradition chrétienne, ou, si vous l'avez délaissée, à y rentrer.

La question du surnaturel, qui est aujourd'hui au premier rang, appelle tout particulièrement l'application de ce premier conseil. « On ne croit plus au surnaturel, » vous dit-on. Demandez qui est ce *On* dont on parle ; et si vous en retranchez ceux qui font nombre sans faire autorité, si vous groupez, d'autre part, non pas tous les croyants, car tous ne font pas non plus autorité, mais ceux que leurs réflexions, leurs études, ont conduit à rester croyants ou à le redevenir, — vous forcerez les non-croyants de reconnaître au moins que la question n'est point tranchée. Voilà pour vous, en tout cas, un point d'appui. Vous n'êtes plus cet homme à qui on avait fait peur de son isolement au milieu des générations présentes. Vous retrouvez le calme nécessaire pour rassembler vos raisons, et le courage pour les énoncer librement.

Ne croyez pas, du reste, qu'il faille nécessairement abandonner celles de la *vieille* apologétique, comme disent aujourd'hui un peu dédaigneusement, un peu imprudemment, quelques jeunes défenseurs de la vérité chrétienne. Si l'apologétique a eu quelquefois le tort de n'être pas assez philosophique, elle l'a souvent été, de nos jours, un peu trop, et, en présence d'objections positives, de celles, par exemple, que nous avons ci-dessus rencontrées, une réponse transcendante peut facilement avoir l'air d'éluder plutôt que de réfuter. Toute question, sans doute, a ses côtés

transcendants, et il est bon que le christianisme se montre capable de suivre ou d'aller chercher ses adversaires dans n'importe quelle région de la pensée humaine; mais ne dédaignons pas, pour cela, le terre à terre, car c'est le plus souvent par les attaques terre à terre que l'incrédulité fait son chemin. Nous l'avons dit : au fond, les objections sont demeurées les mêmes. Voltaire ne rit plus, ou ne rit plus qu'en dedans ; mais c'est toujours Voltaire. Ne craignons donc pas trop, lorsqu'il s'agit du Nouveau-Testament, de commencer, comme nos bons vieux catéchismes, par ces deux arguments inséparables : « Les apôtres n'ont pas voulu nous tromper ; les apôtres n'ont pas pu nous tromper. » N'est-ce pas, en somme, contre ces deux propositions que l'incrédulité contemporaine a concentré toute sa science et toute son habileté? Il n'y a guère eu de nouveau que la prétention d'établir, chez les apôtres, un milieu entre le mensonge et la véracité. Ils ont cru sans croire, menti sans mentir; ils se sont fait une sincérité à leur usage, ou, plutôt, précisément telle qu'il la fallait absolument pour que leurs nouveaux historiens pussent repousser leur témoignage, et ne pas avoir pourtant trop l'air de les mépriser. C'était, au fond, les mépriser beaucoup; personne encore ne les avait mis si bas, ni comme intelligence, ni surtout comme conscience. Ainsi en a-t-on généralement jugé, et les deux vieilles questions sont

demeurées comme le vrai terrain de ce débat. Abordez-les donc, et hardiment, avec tout ce que vous fournira l'histoire, l'étude du cœur humain, le bon sens. Vivez avec ces hommes qui seront alors de mieux en mieux, pour vous, les garants des faits évangéliques. Une démonstration intime complétera, vivifiera celle que vous aurez puisée dans leur histoire, et vous vous trouverez avoir été avec eux, en quelque sorte, témoins oculaires des faits qu'on voudrait vous faire abandonner.

III

Mais si nous insistons sur l'importance à donner — ou plutôt à rendre — aux arguments de témoignage, nous ne voulons point pour cela, nous l'avons dit, qu'on se refuse à la discussion sur le terrain philosophique.

Ce terrain a été, de nos jours, modifié. On accordait jadis, et même sans peine, que Dieu *a pu* vouloir des faits surnaturels; toutes les objections se concentraient sur la question subsidiaire : « Dieu les a-t-il voulus? » Aujourd'hui donc, on remonte plus haut. « Dieu *n'a pas pu* vouloir des faits surnaturels. Immuable, — les lois physiques, qui ne sont que l'incarnation de sa pensée, sont immuables comme lui, et lui imposent, sous peine

de se contredire, l'obligation de ne les jamais suspendre. Bref, le surnaturel est impossible parce que Dieu ne peut pas le vouloir. »

Nous voilà en plein panthéisme; si ceux qui raisonnent ainsi ne sont pas tous des panthéistes, tous, en bonne logique, devraient l'être. Méfions-nous de ces argumentations basées sur ce que Dieu *a dû* ou *a pu* vouloir ou ne pas vouloir. On en a singulièrement abusé en théologie; on en abuse aujourd'hui tout autant dans la dialectique de l'incrédulité. En théologie, elles avaient au moins l'avantage de maintenir solidement la doctrine d'un Dieu personnel, libre; dans les systèmes d'aujourd'hui, elles ne font qu'immobiliser, qu'anéantir l'action divine, et, par conséquent, Dieu lui-même. Ici donc pourraient revenir plusieurs de nos remarques sur la portée réelle de certaines tendances et de certaines objections. Pour saper le surnaturel, on incarne Dieu dans la nature. Pour être sûr qu'il n'a point voulu de miracles, on lui enlève la possibilité de rien vouloir en dehors des lois physiques. Ces lois ne sont plus le produit libre de sa volonté souveraine; elles sont sa volonté même, qui ne se manifeste et n'existe réellement que par elles, en elles. En vain s'efforcera-t-on, après cela, de conserver à Dieu une existence indépendante de celle de l'univers. Le mélange, l'unité, revient inévitablement, et, cette unité, c'est le panthéisme. — Voilà ce qu'on peut montrer à

quiconque pose pour base que Dieu *n'a pas pu* vouloir le surnaturel.

Il faut donc, là-dessus, ou s'enfoncer résolument dans le panthéisme, ou en revenir simplement à : « Dieu *n'a pas voulu.* »

La liberté divine est au moins, alors, maintenue ; Dieu, qui ne serait rien s'il n'était libre, demeure. Prenons garde, pourtant. Lui rendre sa liberté à condition qu'il n'en use pas, est-ce la lui rendre ? Aussi s'empresse-t-on d'introduire un autre élément, qui sauvera, pense-t-on, les apparences. « Il est de la dignité de Dieu, nous dit-on, de ne jamais interrompre le cours des lois auxquelles il a soumis la création. » La dignité de Dieu ! Méfions-nous de cette argumentation comme de l'autre. La théologie n'en a pas moins abusé ; la *dignité* de Dieu, l'*honneur* de Dieu, a fait verser des flots de sang. La philosophie aurait-elle davantage le droit de s'en emparer ? Sait-elle mieux ce qui est ou n'est pas, pour Dieu lui-même, de la dignité de Dieu ? L'idée, d'ailleurs, pourrait facilement être retournée. Il est de la dignité du Créateur, dirions-nous, qu'il puisse, quand bon lui semble, se mettre au-dessus des lois auxquelles il a soumis la création. Il est de la dignité d'un Être souverainement intelligent qu'il puisse, quand bon lui semble, employer ou créer des moyens extraordinaires. Il est de la dignité d'un Être souverainement bon qu'il puisse ne pas l'être immua-

blement sous les mêmes formes. — Ce raisonnement est-il juste? Nous ne l'affirmons pas; mais on voit qu'il prouve pour nous tout autant que pour nos adversaires.

IV

Si nous ne pouvons affirmer que la question de dignité se pose pour le Créateur, pour l'être souverainement sage et bon, comme nous venons de la poser, — un fait, cependant, est incontestable : c'est que la question ainsi posée correspond à un des besoins les plus réels et les plus nobles de notre nature religieuse.

Le surnaturel, nous dit-on, ne peut être que la pâture d'une piété grossière et grossièrement exigeante. — Oui, cela s'est vu, cela se voit, témoin tant de faux miracles inventés ou acceptés par cette piété-là. Même ceux que nous proclamons vrais, cette piété-là ne les a souvent compris que comme elle comprenait les plus grossiers prestiges, les plus ridicules inventions. Mais où trouver, en religion, une chose, une seule chose, tant belle et grande soit-elle, qui n'ait été aussi rapetissée, déshonorée? Ce qu'on nous dit là des miracles, on le dirait des plus hautes doctrines, toutes devenues, en certains temps, chez certaines personnes,

des sources de superstition. L'abus ne prouve donc rien. Sainement et spirituellement saisi comme affirmation de la liberté divine, du règne de l'esprit sur la matière, le surnaturel évangélique projette une précieuse clarté sur toutes les questions de cette vie et de l'autre. Cette clarté, n'allons pas nous tromper sur ce qu'elle est ou sur ce qu'elle promet. Le surnaturel ne fut pas une révélation nouvelle et supérieure; il ne nous ouvre pas, comme on l'a cru quelquefois, les secrets du monde invisible; il ne nous apprend rien de ce que Dieu ne nous a pas enseigné dans sa Parole. Mais cette souveraineté de l'esprit sur la matière, de l'invisible sur le visible, c'est ce qui peut le mieux, d'un côté, nous rappeler la loi fondamentale de notre existence ici-bas, et, de l'autre, donner comme un fondement palpable à nos espérances d'au delà. Quoique ce dernier résultat ait été souvent considéré comme découlant surtout de la résurrection de Jésus-Christ, *prémices* de la nôtre, dit saint Paul, il découle, non moins clair, si nous avons des yeux pour voir, de tous les autres faits où l'Esprit divin s'est montré libre, maître, dominateur. Tant que je ne verrai dans le monde que des lois fixes, absolues, qui me garantira qu'une de ces lois brutales ne me condamne pas à disparaître tout entier? Je pourrai bien, par quelque effort de mon imagination et de mon cœur, me persuader par moments que cela ne peut être, que Dieu ne peut

m'avoir créé pour m'anéantir; mais quand l'inexorable mécanisme, toujours allant, toujours courant, aura emporté ou broyé quelque élément de ma vie terrestre, santé, fortune, objets de mon affection, qui me sauvera de la désolante pensée que ce qui est emporté pêle-mêle périt aussi pêle-mêle, les biens de l'âme comme les biens terrestres, l'âme comme sa chétive enveloppe? — Voilà où me rejette l'abandon du surnaturel.

Et ce n'est pas là un tableau fait à plaisir, assombri pour les besoins de la cause. S'il est un fait qui de mieux en mieux ressort de tous les débats contemporains, c'est que, en dehors de la foi au surnaturel, il n'y a pas, il n'y a plus ce qui peut s'appeler *foi*. N'en jugeons pas sur ceux qui, nourris dans une atmosphère croyante, semblent garder, gardent même, tout en reniant la base, les convictions et la piété qu'elle portait. Cette philosophie qui veut être une religion, jamais elle n'en aura que l'apparence, et encore si l'on veut bien n'y regarder que de loin ; les lambeaux dont elle se pare ne lui appartiennent pas, ne peuvent lui appartenir. Et voyez, d'ailleurs, comme ils tombent! Si quelques hommes plus foncièrement religieux les retiennent d'une main plus ferme et plus pieuse, d'autres, beaucoup d'autres, en sont bientôt à les lâcher sans regret. Sans regret! Pas toujours. Plus d'un gémit de cette logique impitoyable qui l'enchaîne aux choses visibles et le

condamne à ne rien savoir au delà; plus d'un regrette le temps où Dieu lui parlait ce langage qui a, depuis tant de siècles, instruit et consolé l'humanité. Ah ! sans doute, ces regrets ne sont pas une preuve. Si le christianisme n'est pas la vérité, nous aurions beau gémir de le voir s'éteindre ; nous ne lui rendrions pas la vie, pas plus qu'on ne ressuscite un mort en le pleurant. Mais que la perspective des ténèbres qui succéderaient à sa lumière, du vide affreux qui se ferait à la place occupée par lui, nous fasse chercher, recueillir, embrasser avec toujours plus d'amour les marques éclatantes auxquelles Dieu a permis que nous y reconnussions son œuvre, sa volonté, son esprit, sa miséricorde. *Cherchez et vous trouverez, demandez et il vous sera donné*, est-il écrit ; et si la chose est vraie de toute espèce de grâce, pourquoi ne le serait-elle pas de cette grâce première et fondamentale, — l'affermissement de la foi ? Et qu'on ne dise pas qu'en conseillant la prière à qui chancelle, à qui doute, nous faisons un cercle vicieux. Il est toujours possible à l'homme de demander à Dieu son aide ; et si le navigateur n'a pas besoin d'être un bien solide croyant pour élever son cœur vers Dieu quand il sent venir les tempêtes, pourquoi ce même élan serait-il impossible à qui navigue, incertain et troublé, parmi les écueils de la pensée, sur cet autre océan qui peut le conduire aux abîmes, ou le déposer, vainqueur, sur le *Rocher des siècles ?*

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES SOURCES HISTORIQUES.

I. Le vainqueur; le vaincu. — Les trois premiers jours à Damas. — Ananias. — Toujours deux parts dans le miracle. — Étonnement des Juifs.
II. Deux récits à combiner. — Les Actes et les épîtres.— Difficultés réelles; difficultés imaginaires. — Ce qui en ressort quant à l'authenticité. — Pierre et Paul. — But attribué au livre des Actes, écrit, disait-on, au deuxième siècle. — Singulier procédé.
III. Luc auteur des Actes. — Même intention à lui attribuée. — Dans quelle mesure on peut l'admettre. — Vraies proportions de la lutte entre Pierre et Paul. — Leur historien avait-il besoin d'être inexact?
IV. Le séjour à Damas et le voyage en Arabie.

I

Là donc venait d'aborder, vainqueur aussi, quoique brisé, l'homme du chemin de Damas. Le vainqueur, c'était le nouvel-homme, créé en lui par la mystérieuse parole du Seigneur; l'homme

brisé, c'était le pharisien, le champion aveugle de la loi, le persécuteur de la grâce.

Pour consommer cet écrasement du vieil-homme, Dieu a brisé le corps comme l'esprit. Trois jours, nous disent les Actes, Paul ne peut ni manger ni boire ; ses paupières, trois jours, restent fermées, et, malgré ce qu'il croit avoir compris des desseins de Dieu à son égard, peut-être se demande-t-il, par moments, s'il ne se serait pas trompé sur le sens des paroles prononcées, si les ténèbres où il reste plongé ne seraient pas le châtiment terrible, irrévocable, de son endurcissement. Puis, que sait-il encore de cette religion sous le joug de laquelle il a été si violemment jeté? Il la subit, mais il la connaît peu ; elle le dompte, mais elle ne peut guère encore le consoler. Le Seigneur aime à se faire attendre ; il sait quels éléments de progrès, de reconnaissance, peuvent s'élaborer dans une âme ainsi travaillée. Voici venir, enfin, divinement averti, Ananias, et, avec lui, la guérison du corps, le relèvement de l'âme ; la lumière rendue aux yeux sera comme le symbole de la lumière apportée à l'esprit par cet humble chrétien qui a précédé le grand apôtre dans la connaissance du Christ. Toujours, dans le miracle, ces deux parts, l'une pour le corps, l'autre pour l'âme, et les deux resteront indissolublement unies dans la mémoire de l'apôtre. Réponse encore, par conséquent, à une objection souvent faite. Le surnaturel est inutile,

nous dit-on. Demandez à saint Paul, et, jusqu'à la fin de sa carrière, vous verrez ces faits miraculeux se confondre dans son esprit, dans son cœur, avec la grâce qu'ils lui rendirent sensible en ces jours où Dieu s'emparait de lui. Et si vous vous rappelez que c'est à lui, à lui, tel que ces jours l'ont façonné, l'ont créé, que tant de millions d'âmes ont dû de connaître l'Évangile, — ces faits qu'on nous dit inutiles se trouvent avoir joué un rôle immense dans l'histoire du genre humain.

Voilà donc Paul chrétien et prêt à prêcher l'Évangile. Est-il, dès ce moment, en pleine possession de la doctrine? Nous reviendrons sur cette question. Il est prêt, en tout cas, à proclamer ce fait fondamental : Jésus est le Fils de Dieu. A cette parole étrange, les synagogues de Damas se disent avec étonnement : « N'est-ce pas lui qui, à Jérusalem, persécutait ceux qui invoquent ce nom? Et n'était-il pas venu ici pour les emmener, enchaînés, à Jérusalem? » Mais Paul, ajoutent les Actes, « s'enhardissait toujours plus, et confondait les Juifs de Damas, leur démontrant que Jésus était le Christ. »

II

On voudrait pouvoir le suivre pas à pas dans cette seconde période de sa vie, entre sa conver-

sion et son apostolat proprement dit. Malheureusement, beaucoup de détails nous manquent, et l'ordre même des événements principaux n'est pas facile à établir. Il s'agit de combiner deux récits qui, évidemment, s'appellent l'un l'autre, se complètent, mais qui, écrits indépendamment l'un de l'autre et sans songer à se compléter, omettent souvent ce qui faciliterait la tâche. Ainsi, dans les Actes, tout ce qui se rapporte à Paul pendant les premières années de cette période est raconté comme en passant, et uniquement, semble-t-il, pour que l'homme ne nous soit pas inconnu lorsqu'il paraîtra au premier rang; dans l'épître aux Galates, c'est Paul lui-même qui, non pas comme historien, mais en développant une idée, rappellera quelques traits de sa vie à cette époque, et, naturellement, omettra ce qui ne rentrerait pas dans son sujet.

On a fait grand bruit, de nos jours, de ce prétendu manque d'accord entre les Actes et l'épître aux Galates, ou telle portion d'autres épîtres. Toutes les difficultés, au lieu de ne les considérer que comme des conséquences d'une évidente diversité de buts, on en a fait des impossibilités. Aux difficultés réelles, on en a ajouté d'imaginaires, subtiles découvertes de cette analyse pointilleuse devant laquelle aucun écrit historique ne tiendrait. Peut-être donc est-ce le moment de revenir quelque peu sur ce sujet, et puisque nous voici devant

les sources de l'histoire de Paul, d'exposer avec quelque soin les motifs de notre confiance.

Ces difficultés qu'on exploite sont déjà, dans beaucoup de cas, un argument indirect en faveur de la sincérité et de l'authenticité des Actes. Si ce livre, comme on a tâché de l'établir, était un écrit du deuxième siècle,—est-ce que l'auteur, qui se donne pour un des compagnons de Paul, n'aurait pas cherché avant tout à être d'accord, toujours d'accord, avec les épîtres de l'apôtre? Aurait-il, en particulier, pour les années dont nous parlions ci-dessus, négligé l'épître aux Galates, la plus précise, historiquement, de toutes?

Cette précaution, l'auteur y eût été encore plus infailliblement conduit s'il avait eu, comme on le prétend aussi, un but caché, celui d'opérer un rapprochement entre les chrétiens judaïsants, disciples de Pierre, et les disciples de Paul. Le livre, dans cette hypothèse, ne serait plus une histoire, mais une sorte de roman historique dans lequel Pierre et Paul, représentants des deux tendances, seraient montrés marchant dans la même voie, ou à peu près. Décidé, alors, à être inexact sur certains points, il est clair que l'auteur aurait tenu d'autant plus à suivre rigoureusement les épîtres partout où elles ne le gênaient pas, et à se faire un rempart de cette facile exactitude.

Plusieurs donc des désaccords qu'on signale seraient, avec cette hypothèse, inexplicables, et peu-

vent servir à la combattre. Mais voyons, en soi, ce qu'elle vaut.

Le procédé, d'abord, est à noter. On commence par représenter les deux apôtres comme séparés par un abîme ; puis, parce que cet abîme, dans les Actes, se réduit à tout autre chose, voilà les Actes convaincus d'inauthenticité, de fausseté.

Mais, nous dit-on, cet abîme entre Paul et Pierre, ce sont les épitres de Paul qui nous le montrent dans toute sa profondeur. — Nous aurons bientôt à exposer la question. Bornons-nous, pour le moment, à déclarer qu'un examen sérieux peut conduire à une opinion tout autre, et raffermir d'autant la crédibilité des Actes.

III

L'antiquité chrétienne est unanime à désigner comme auteur de ce livre l'auteur du troisième Évangile, Luc, compagnon des voyages de Paul. Ce « *premier écrit* » que la préface mentionne, ce ne peut être, en effet, que l'Evangile attribué à Luc, les deux écrits se distinguant par un style plus pur, plus vraiment grec, que celui de bien d'autres parties du Nouveau Testament. Les témoignages des Pères sont nombreux, et n'indiquent aucune hésitation.

En présence de cette unanimité, dont il était difficile de ne pas tenir compte, il s'est formé, dans l'école critique, une opinion moyenne. On laisse la composition du livre à sa date traditionnelle, c'est-à-dire vers la mort de Paul, mais on insiste pour y voir une histoire arrangée dans le sens de la conciliation. L'arrangeur serait Luc lui-même.

Accepterons-nous l'idée ?—Si l'on persiste à vouloir que l'auteur ait eu à effacer, entre Pierre et Paul, une opposition profonde, fondamentale, il est clair que nous ne pouvons pas plus qu'auparavant admettre une hypothèse dont la base nous paraît fausse ; mais s'il s'agit seulement d'accorder que l'auteur a pu adoucir, omettre même, certains traits d'une lutte notablement calmée à l'époque où il écrivait, — volontiers, alors, nous accorderons, et, cela, sans que ni son autorité ni sa bonne foi soient en cause. Nulle contradiction, en effet, à ce point de vue, entre les récits de l'historien, plus calmes, et la vivacité avec laquelle, au plus fort de la lutte, Paul aura pu raconter les mêmes faits, caractériser les mêmes idées.

Cette lutte, d'ailleurs, il faut encore avoir soin, dans chaque cas, de bien voir contre qui l'apôtre la dirigeait. Toute l'irritation qu'il exprime, dans ses épîtres, contre les docteurs judaïsants de Corinthe ou de Galatie, on veut que Pierre en ait été le véritable objet. Nullement. Ces docteurs, comme nous le verrons plus loin, toujours plus juifs dans

leur christianisme, combattaient à outrance le christianisme universaliste de Paul ; mais quant à Pierre, s'il eut d'abord quelque peine à accepter cette conception plus large, et si, même l'acceptant, il fit encore, dans les premières années, trop de concessions au judaïsme, ce qui lui attira les reproches de son collègue, — rien ne nous autorise à supposer que ce dissentiment, déjà sorti du terrain des principes, déjà devenu plutôt affaire de conduite, n'ait pas été s'affaiblissant, s'effaçant. N'avons-nous pas, d'ailleurs, une preuve? Aussi longtemps que nous croirons à l'authenticité de la première épître de saint Pierre, impossible de croire à un désaccord de quelque importance entre l'auteur et Paul. Il est vrai que les mêmes critiques qui placent au deuxième siècle la composition des Actes, n'ont pas manqué d'y placer aussi l'épître, rédigée, disent-ils, dans cette même pensée de conciliation posthume. Il faut, on le voit, que tout se plie aux nécessités du système. Restons-en au nôtre, c'est-à-dire aux faits, et disons : L'historien n'avait que faire de réconcilier après leur mort, à grands frais d'arrangement, d'invention, des hommes qui, avant de mourir, avaient marché d'accord durant de longues années. Et quant aux années de lutte, si ce même historien en a adouci quelques traits, peut-on dire qu'il ait altéré l'ensemble, travesti la situation ? A-t-il dissimulé le caractère judaïque de la foi et du culte des chrétiens de Jéru-

salem ? Les premiers discours de Pierre ne sont-ils pas tout imprégnés du souffle mosaïque? Et quand pénètre, peu à peu, le souffle universaliste de Paul, que signalera-t-on d'invraisemblable ou de forcé dans le tableau de ce grand changement?

IV

Mais nous aurons plus d'une fois à revenir sur ce livre. Les épîtres de Paul, autre source de son histoire, nous mèneront plus d'une fois aussi aux questions d'authenticité. Mais l'épître aux Galates, la seule que nous ayons, pour le moment, à étudier parallèlement aux Actes, n'a jamais été réellement attaquée.

Voici donc encore un exemple de ces difficultés qui disparaissent pour peu qu'on ne se hâte pas de les déclarer insolubles.

Selon les Actes, Paul devenu chrétien reste à Damas jusqu'à ce que la persécution le force d'en sortir ; selon l'épître, il ne reste à Damas que peu de temps, puis se rend en Arabie, puis revient à Damas, et ce n'est qu'après un nouveau séjour que, chassé par la violence, il retourne à Jérusalem.

Tout se réduit à savoir si le voyage en Arabie peut être intercalé dans ce que les Actes présentent comme un séjour continu à Damas. Or, ce séjour

fut long, et ce sont les Actes qui le disent; une traduction erronée a seule pu faire penser qu'il s'agissait de quelques jours. Le texte, en effet (ix, 23), porte : « Lorsque furent accomplis des jours en assez grand nombre, » — forme antique assez large pour qu'il n'y ait nulle invraisemblance à y faire entrer les trois années qui s'écoulèrent, nous dit l'apôtre, entre sa conversion et son retour à Jérusalem. Rien d'étonnant, d'autre part, à ce que les Actes aient omis ce voyage en Arabie, dont Paul ne dit là qu'un mot, et dont il n'a jamais reparlé. Ajoutez, enfin, que l'*Arabie* n'est point ici le vaste pays de ce nom, mais une petite province voisine de Damas, et à laquelle ce nom était vulgairement donné.

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'APOSTOLAT CHEZ PAUL.

I. Travail intime. — L'inspiration.
II. Paul et les Douze. — Il repousse toute idée d'infériorité. — Aucune résistance chez les Douze. — Forme moderne de la même objection. — Deux christianismes : celui de Jésus, celui de Paul. — Nul fondement historique à cela.
III. L'homme de la Loi ; l'homme de la Grâce. — Transformation, chez Paul, complète dès le premier jour. — D'autres voulaient un milieu. — Paul déchire le compromis. — Un seul et définitif ministère. — Le particularisme ; l'universalisme. — Paul n'abandonne point l'antique cause d'Israël. — Son amour pour son peuple.

I

Trois années donc, nous dit l'apôtre, s'écoulèrent entre sa conversion et son retour en Judée. Combien dura le voyage en Arabie ? Il ne le dit pas. Aucun détail n'étant donné dans les Actes sur son séjour à Damas, sauf au commencement et à

la fin, nous pouvons supposer que l'absence fut plutôt longue. L'intérêt de cette question, le voici : Que faisait l'apôtre en Arabie? Si nous considérons combien cette période eut d'importance pour son développement religieux, il serait difficile de ne pas nous le figurer consacrant à la méditation, à la prière, les jours passés dans ce pays relativement désert, et où nous n'avons d'ailleurs aucun indice qu'il ait activement exercé son ministère. Ainsi avaient commencé, dans la retraite, Moïse et Jean-Baptiste; ainsi avait voulu commencer le Maître divin auquel Paul allait consacrer sa vie. C'est probablement à cette retraite que l'apôtre fait allusion lorsqu'il se représente, en plusieurs endroits de ses épîtres, comme ayant reçu de Dieu même, sans le ministère d'aucun homme, la connaissance des vérités chrétiennes. Toute sa science comme docteur de la Loi, il en fait hommage à Gamaliel; mais, toute sa science comme docteur de la grâce, il ne veut pas qu'on l'envisage autrement que comme un don direct et miraculeux du Saint-Esprit. Quelle idée se faisait-il de ce don? Quelle part accordait-il à ses méditations, à ses prières, dans cette intime et féconde élaboration de sa foi? De quelle manière, en un mot, pour employer l'expression consacrée, envisageait-il l'inspiration? — Cette question nous mènerait loin. Il est douteux que l'apôtre se la soit jamais posée, ou, du moins, ait jamais songé à la résou-

dre systématiquement. Mais deux choses n'en demeurèrent pas moins, dans sa pensée, inébranlables. L'une, nous venons de le voir, c'était que son christianisme, ou, comme il disait, son *Evangile*, avait été, en lui, un produit de l'Esprit de Dieu ; l'autre, conséquence de la première, que son temps, ses forces, sa vie, appartenaient désormais sans réserve à l'œuvre pour laquelle Dieu l'avait choisi et préparé.

II

Sur ce dernier point, une question serait à examiner encore, question qu'on pourrait appeler officielle, ce qui est bien, nous en convenons, un peu étrange. Mais cette question fut posée, débattue, et Paul eut souvent à y revenir; elle a d'ailleurs été reprise, de nos jours, dans d'autres vues.

Quelle était donc, légalement, hiérarchiquement, si l'on veut, la position de Paul en regard des autres apôtres, choisis, instruits, envoyés par Jésus lui-même?

Paul repousse énergiquement l'idée d'une infériorité quelconque; il croirait faire injure à cette vocation miraculeuse, exceptionnelle, qui a été la sienne, s'il admettait qu'elle ne vaut pas l'appel vi-

sible qui a fondé l'autorité des douze. Quand les judaïsants veulent exploiter contre lui, contre son enseignement plus large, cette position que leur formalisme et leurs antipathies plus encore leur faisaient regarder comme anormale, illégale, il ne s'arrêtera même pas à discuter en détail leurs objections. « Ne suis-je pas apôtre? » écrit-il (IX, 1) aux Corinthiens; et, niant hardiment que d'avoir vécu avec Jésus constitue, à cet égard, un privilége : « N'ai-je pas *vu*, ajoute-t-il, Jésus notre Seigneur? » Il l'a vu, en effet, vu dans sa gloire; n'est-ce pas autant, et même plus, que de l'avoir vu trois ans dans son humanité? Au reste, rien n'indique que les apôtres eux-mêmes aient eu de la peine à reconnaître la légitimité de cet appel exceptionnel, dont ils n'avaient pourtant d'autre preuve que l'affirmation de Paul. Dans les tout premiers temps après la mort de Jésus, lorsqu'il s'agit de donner un successeur à Judas, la condition, disent-ils, sera « d'avoir été avec nous tout le temps que le Seigneur Jésus a été parmi nous. » Mais la suite nous montre qu'il y avait là plutôt un sentiment de convenance, un hommage à la mémoire du maître, que l'intention de poser une condition légale. En fait, nous voyons les apôtres reconnaître comme collaborateurs, comme collègues, avant Paul, tous ceux qu'une mesure abondante de foi, de zèle, leur désignait comme choisis de Dieu pour faire avancer son œuvre.

Quand saint Pierre avait dit, le jour de la Pentecôte : « Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour la rémission de ses péchés, » — certainement le salut par grâce était là, tout aussi bien qu'il le fut plus tard, sous la plume de saint Paul, dans l'épître aux Romains. Mais au lieu de comprendre que c'était l'abolition de la Loi, que la justice par la Loi devenait, dès lors, inutile, quelques chrétiens avaient cru ne pouvoir mieux faire que de maintenir cette justice, inférieure, ils le reconnaissaient, à la justice chrétienne, à la justice par grâce, mais ayant encore sa valeur. Hélas! c'était le cœur humain qui, sous la forme d'un attachement pieux à l'antique loi des ancêtres, maintenait chez les fils l'idée chère à notre orgueil, celle de la justice propre, et le culte cher à notre paresse, celui des faciles observances. Les apôtres n'en étaient assurément pas là, et rien, redisons-le, n'autorise à les confondre avec le parti extrême, violent, contre lequel Paul eut à lutter; mais ils paraissent n'avoir pas été loin, à cette époque, d'admettre une sorte de compromis qui sauvegarderait, pensaient-ils, le grand principe évangélique, sans abandonner celui de la Loi. Paul arrive, et le compromis est déchiré. Non que la Loi soit abolie ni doive jamais l'être en tant que loi morale, expression positive du devoir; mais, au lieu d'être la source de la justice, c'est elle qui en découlera, l'amour devenant

le principe de toute obéissance et de tout bien. Voilà, saisie enfin dans sa divine plénitude, la pensée de Jésus-Christ; voilà de quelle pensée l'apostolat s'inspirera, tranformé, agrandi, par la transformation et par l'agrandissement de sa tâche. Après avoir été quelque temps comme un mélange du ministère de la Loi et du ministère de la grâce, il ne sera plus, maintenant, que ce dernier et définitif ministère, émanation directe de celui du Sauveur.

De là aussi la lutte entre ce qu'on a appelé le *particularisme* juif et *l'universalisme* de saint Paul. Le ministère de la Loi n'était que pour les Juifs; le ministère de la grâce est pour tous. Dans cette question comme dans l'autre, c'est Paul qui dégagera nettement, définitivement, l'idée chrétienne, moins claire d'abord pour ses collègues, ou du moins embarrassée, chez eux, par la crainte de paraître abandonner l'antique cause d'Israël. Il montrera que ce n'est point l'abandonner, cette cause, mais, au contraire, la relever, l'ennoblir, que d'abdiquer les priviléges juifs pour ceux de l'économie nouvelle; et sa démonstration ne sera pas de théorie seulement, mais aussi, mais surtout de pratique et de charité. Jamais il ne manquera, nulle part, de s'adresser d'abord aux Juifs, les sommant, au nom de leur passé, d'accepter l'avenir qui s'ouvre; jamais il ne se heurtera à leur résistance, à leurs outrages, que nous ne sentions

Ainsi Étienne, ainsi Philippe, simples diacres chargés de distribuer les aumônes, et qui bientôt s'élèvent à un tout autre rôle. Ainsi put être accepté par les apôtres, sans nulle contestation, l'apostolat d'un homme que son zèle et ses éminentes facultés, même indépendamment de tout appel miraculeux, désignaient à leur adoption.

Mais, enfin, Paul n'avait pas vécu avec Jésus, n'avait pas recueilli les enseignements de Jésus, et c'est à ce point de vue que la question a été reprise de nos jours. On demande si la parole de Paul, conservée dans ses épîtres, peut avoir la même autorité que celle des autres apôtres. Le but ordinaire de cette difficulté nouvelle, nous l'avons déjà indiqué ailleurs : ébranler le christianisme de Paul au profit du christianisme de Jésus et des Évangiles, plus simple, ou, du moins, plus facile à simplifier selon les exigences d'une foi qui veut avoir peu à croire. Nous avons déjà dit aussi ce que nous pensons de cette foi ; nous avons dit l'unité indissoluble qui existe, à nos yeux, entre le christianisme de Paul et le christianisme de Jésus, — pour employer encore une fois ces expressions que nous condamnons. Mais ce que nous avons dit, nous le confirmons maintenant par un témoignage irrécusable, celui des apôtres eux-mêmes. S'ils reconnurent son droit de prêcher l'Évangile, ils ne reconnurent pas moins sa prédication même, *son évangile*, comme il disait. A

l'époque où ils lui tendirent cette « main d'association » dont il parle (Gal. II, 9), quatorze ans s'étaient écoulés depuis sa conversion. Ce n'est donc pas seulement Paul chrétien, Paul apôtre, qu'ils reconnaissent et adoptent, mais Paul tel qu'il avait eu depuis longtemps occasion de se dessiner, Paul apôtre de la grâce, Paul, enfin, tel que ses épîtres allaient le montrer à l'Église et le faire vivre jusqu'à nous. Ainsi, il ne tient point son autorité des apôtres; mais le maître commun, mais l'Esprit de Dieu parlera et par leur bouche et par la sienne, et, s'il lui est donné de sonder plus profondément les grandes doctrines de la foi, — nous, au lieu de voir là une raison pour nous défier de sa parole, nous y verrons une preuve nouvelle, éclatante, de sa mission.

III

Mais revenons à ses débuts.

A l'homme de la loi succédait donc l'homme de la grâce. A peine cette transformation s'est-elle opérée chez lui, qu'elle est complète, plus complète que chez quelques-uns de ceux qui ont été appelés avant lui à la prédication de l'Évangile, — et voilà ce qu'il y a eu de réel dans l'opposition qu'on signale entre lui et les douze.

dans ses regrets une affection profonde, un touchant reflet de Jésus pleurant sur Jérusalem rebelle. « J'éprouve, dira-t-il (Rom. xi, 2), une grande tristesse, une douleur incessante dans mon cœur. » Il ajoutera même, le sentiment débordant la pensée, qu'il voudrait être « anathème » pour eux. Le citoyen donne sa vie pour le salut terrestre de ses frères ; Paul, pour leur salut éternel, sacrifierait, dit-il, le sien. Il sait bien que Dieu ne l'accepterait pas, ce sacrifice ; mais rien ne lui est trop fort pour exprimer les douleurs et les vœux de ce religieux patriotisme qui se maintient, chez lui, à travers la plus large et la plus sublime conception du christianisme universel.

CHAPITRE SIXIÈME.

JÉRUSALEM. — ANTIOCHE.

I. Emeute à Damas contre Paul. — Il fuit. — Le vrai soldat. — Paul à Jérusalem. — Barnabas. — Paul et les apôtres. — Vra sens de cette visite.

II. Les Hellénistes. — Vision dans le temple. — Paul étonné de ne pas réussir mieux. — Nouvelle fuite. — Séjour à Tarse. — On voudrait des détails sur sa position, sa famille. — Nous n'en avons réellement pas besoin.

III. Barnabas arrive à Tarse. — Ce qui se passait à Antioche. — Comment Paul y avait contribué. — Barnabas envoyé de Jérusalem à Antioche. — Il vient chercher Paul.

IV. Antioche. — Son importance dans le monde païen. — Le paganisme à Antioche. — Vaste champ ouvert à l'Evangile. — Les *chrétiens*. — Ce que ce nom signifiait, signifie.

V. Antioche et Jérusalem. — Les *prophètes*. — Agabus. — Envoi de secours. — Pourquoi Paul a omis, dans l'épître aux Galates, ce voyage. — Ce qu'il trouve à Jérusalem.

I

Nous avons laissé Paul à Damas, prêchant Jésus dans les synagogues étonnées. Il arriva ce qui

arrive toujours en pareil cas. Dire : « J'adore maintenant ce que je brûlais naguère, » c'est un noble argument, sans doute ; mais quiconque l'emploie commence toujours par être un traître aux yeux de ses anciens amis. Ainsi en fut-il à Damas ; et comme les Juifs étaient fort nombreux dans cette ville, ce fut un véritable mouvement populaire. Paul dut se cacher. Alors on se mit « à veiller aux portes jour et nuit, nous disent les Actes, afin de le faire périr. » Des amis « le prirent de nuit, et le firent descendre par dessus la muraille. » Jésus avait dit : « Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. » Le vrai soldat de la foi, comme le vrai soldat dans les batailles, n'est pas celui qui a soif de mourir. Il a assez de confiance en lui-même, assez, surtout, en ce maître divin qui le soutient, pour n'avoir pas besoin de se rassurer sur son propre courage et de faire parade de sa fidélité.

Paul, d'ailleurs, ne quitta Damas que pour se rendre à Jérusalem, où l'attendaient les mêmes périls. Mais, avant les périls, il eut à subir une autre épreuve qu'aurait dû lui épargner, semble-t-il, sa courageuse profession du christianisme à Damas. Les chrétiens de Jérusalem se défiaient de lui, s'éloignaient de lui. Sa conversion était décidément, à leurs yeux, trop étonnante. Un homme, enfin, l'accueillit. C'était Barnabas, originaire de Chypre, esprit large, cœur droit, un de ceux qui

allaient bientôt se trouver le mieux d'accord avec lui en toutes choses. Les apôtres l'estimaient fort ; c'est d'eux qu'il avait reçu (Actes vi) ce nom de Barnabas, *fils de consolation*, ou plutôt *d'exhortation*, ce qui indique qu'il s'était déjà fait remarquer par cette éloquence vivante, persuasive, que nous lui verrons déployer comme compagnon de Paul. Ce fut donc lui qui l'introduisit (Actes ix) auprès des apôtres ; non pas de tous, pourtant, car Paul affirme (Gal. i) n'avoir vu, dans ce voyage, que Pierre et Jaques, lequel Jaques, *frère du Seigneur,* n'était même pas l'apôtre Jaques, et ne portait ce nom d'apôtre que comme ayant part à l'œuvre. Que les Actes nous disent *les apôtres* pour *deux apôtres*, ce n'est pas une difficulté ; nous avons vu que les inexactitudes de ce genre n'en étaient pas dans le langage du temps. Mais on pourrait demander pourquoi donc Paul ne vit que Pierre et Jaques. Quelques-uns pouvaient être dans ces « Églises de Judée » dont aucune, dit-il (Gal. i, 22), ne fut visitée par lui dans ce voyage ; et ce dernier fait s'explique par les menaces de mort qui le forcèrent de quitter brusquement Jérusalem et le pays. Son séjour, en effet, depuis le moment où il vit Pierre, ne fut que de deux semaines. Puis, c'était surtout Pierre qu'il avait voulu voir, Pierre, l'homme de la Pentecôte, l'apôtre que son courage, son ardeur, peut-être aussi le souvenir de telle ou telle circonstance de

ses relations avec Jésus, avait plus d'une fois fait figurer au premier rang. Mais Paul a soin qu'on ne puisse voir là une contradiction avec ce qu'il a toujours pensé, toujours dit de son propre apostolat. S'il rappelle aux Galates ce voyage, c'est précisément pour affirmer qu'il n'est nullement allé chercher une consécration dont il n'avait pas besoin. Apôtre, il est allé voir les apôtres, voir Pierre.

II

Continuant donc, à Jérusalem, ce ministère inauguré à Damas, il se mit surtout en rapport avec les Juifs dits hellénistes, c'est-à-dire nés, comme lui, en pays grec, et généralement moins étroits, plus accessibles, que les enfants de la vieille Judée. Comme lui, pourtant, ils avaient joué un grand rôle (Actes VI) dans la tragédie d'Étienne ; mais peut-être pensa-t-il qu'il en serait d'autant mieux écouté. Il se trompait. Leurs cœurs restèrent fermés, et « ils tâchaient de le faire périr. » Mais « les frères, l'ayant su, le conduisirent à Césarée et l'envoyèrent à Tarse, » sa ville natale.

Dieu n'avait pas voulu que cette nouvelle fuite risquât de décourager son serviteur. Un jour que

Paul priait dans le temple, il se trouva, nous dit-il (Actes xxii), en extase, et il vit le Seigneur qui lui disait : « Hâte-toi et sors de Jérusalem, car ils ne recevront pas ton témoignage sur moi. » Paul ne savait que trop jusqu'où allait leur endurcissement. Il s'étonnait cependant encore que sa conversion, que son exemple, n'eussent pas plus d'influence sur eux, et ce n'est pas sans quelque surprise, dirait-on, qu'il entend le Seigneur ne lui promettre pas plus de succès. Ils savent pourtant, Seigneur, dit-il, que j'ai persécuté les disciples; ils savent que j'ai voulu la mort d'Etienne. Mais le Seigneur répond : « Va, car je t'enverrai au loin vers les Gentils. »

C'est cette parole qu'il avait emportée à Tarse, consolation dans ses échecs, confirmation de ce qu'il savait déjà des vues de Dieu sur lui. On s'est demandé pourquoi il n'avait pas encore commencé à prêcher aux païens. Mais, d'abord, rien ne prouve qu'il ne se fût adressé à aucun ; puis, s'il ne l'avait pas encore fait en grand, c'est que les Juifs, nous l'avons vu, lui paraissaient avoir droit, en vertu de leur vocation, à recevoir, les premiers, la Bonne Nouvelle. On sent toujours qu'il lui en coûte, non pas de la porter aux païens, puisqu'il est bien convaincu qu'elle est pour tous, mais de la leur porter avant que les Juifs l'aient reçue.

Il est probable que son séjour à Tarse, qui dura environ trois ans (de 40 à 43), le vit se donner da-

vantage à cette portion de son œuvre. Mais nous ne savons rien sur ces trois ans. Quelle était, à côté de l'apostolat, sa position ? Avait-il à Tarse un père, une mère ? Nous lui voyons plus tard, à Jérusalem, un neveu ; dans l'épître aux Romains, il salue Andronicus et Junie, ses *parents ;* mais voilà tout ce que nous savons sur sa famille. Comme tous les grands hommes dévoués à une grande œuvre, il n'a pas eu la pensée que la postérité pût jamais s'occuper de lui autrement que pour son œuvre même ; l'auteur des Actes, qui ne peut pas avoir ignoré ces détails, n'a pas songé davantage à nous les dire. Peut-être y trouverions-nous l'explication de bien des choses restées plus ou moins obscures ; mais, après tout, ce que nous avons réellement besoin de savoir, nous le savons, et nous pouvons concentrer sur l'apôtre toute l'attention qui s'égarerait peut-être sur l'homme et sur les siens.

III

Un jour donc, Paul voit arriver à Tarse son ami de Jérusalem, Barnabas. Il ne vient pas de Jérusalem, mais d'Antioche, et il apporte une grande nouvelle : l'évangélisation pour tous, l'apostolat tel que Paul l'a compris, est en plein exercice à An-

tioche. Il faut que Paul vienne mettre la main à ce grand mouvement selon son cœur.

Paul, l'ancien Paul, l'ennemi de l'Évangile, avait été un des auteurs de cette bénédiction accordée à Antioche par Celui qui tire le bien du mal. La mort d'Etienne avait été le signal d'une persécution qui chassa de Jérusalem un grand nombre de chrétiens. Nous les voyons se disperser d'abord (Actes VIII, 1) « dans les contrées de la Judée et de la Samarie, » partout annonçant l'Évangile ; puis, nous dit-on (Actes XI, 19), « quelques-uns passèrent jusqu'en Phénicie, dans l'île de Chypre et à *Antioche.* » A Antioche, comme ailleurs, ils prêchent la foi pour laquelle ils ont souffert. Mais tandis que les uns, Juifs de Judée, ne s'adressent qu'aux Juifs, d'autres, originaires de Chypre et de Cyrène, s'adressent aussi aux Grecs. « Et la main du Seigneur était avec eux ; et un grand nombre, ayant cru, se convertit au Seigneur. » La nouvelle en vint à Jérusalem. C'était peu après que Pierre, accusé par quelques chrétiens étroits d'avoir profané le baptême en l'accordant au centurion Corneille, eut exposé comment ses derniers scrupules étaient tombés devant une vision miraculeuse, devant la piété de Corneille et de sa famille, devant une éclatante effusion de l'Esprit-Saint sur ces prémices de la gentilité. « Dieu a donc aussi donné aux Gentils la repentance pour avoir la vie ! » Ainsi s'étaient écriés avec joie les chrétiens de Jérusalem.

Or, ce qui avait eu lieu à Césarée, ils apprennent que leurs frères exilés l'ont renouvelé à Antioche, si même ils ne l'ont pas fait les premiers ; ils veulent que Barnabas aille voir de ses yeux cette œuvre qu'ils reconnaissent maintenant comme légitime, comme sainte, mais qui n'est pas peut-être sans les inquiéter encore un peu. Barnabas alla donc, et « lorsqu'il eut vu la grâce de Dieu, » si clairement manifestée dans le zèle et les progrès de cette jeune Eglise, il ne put que « les exhorter tous à demeurer fidèles, dans le Seigneur, à la résolution prise en leur cœur. » Mais il comprit qu'il avait mieux à faire que de retourner à Jérusalem pour raconter ce qu'il avait vu, et il alla chercher à Tarse l'homme qui pouvait le mieux diriger et fortifier ce mouvement.

IV

Paul vint donc, avec lui, à Antioche. Le champ qui s'ouvrait devant eux n'était pas beau seulement comme champ chrétien et moisson d'âmes ; la plus humble bourgade peut être un champ magnifique dans ce sens. Mais Antioche était une des métropoles de la civilisation païenne. Ancienne résidence des rois de Syrie, centre d'un pays fertile, — ses édifices, sa population, son commerce, son goût

pour les beaux-arts et pour toute espèce d'études, en avaient fait, dit l'historien Josèphe, la troisième ville de l'Empire, et Cicéron, avant Josèphe, en avait parlé à peu près de même. C'était donc la première fois que le christianisme se trouvait en présence du paganisme éclairé, savant, incrédule aussi, comme il l'était généralement dans les grands centres, et porté à envelopper toute croyance religieuse, nouvelle ou vieille, dans le mépris qu'il avait pour les siennes. Mais, d'autre part, il n'avait encore eu ni le temps ni la pensée de préparer contre le christianisme ces armes dont Alexandrie fut plus tard le grand arsenal. Il n'avait ni spiritualisé ses dogmes, ni épuré ou symbolisé son culte ; rien, en un mot, n'adoucissait encore le contraste entre ses croyances puériles et la noble foi des chrétiens, entre son culte surchargé de superstitions grossières, et le nouveau culte « esprit et vie. » De là l'attrait du christianisme pour quiconque avait conservé, tout en méprisant les vieilles formes, quelques besoins religieux et moraux.

Paul donc et Barnabas virent grossir de jour en jour le nombre de leurs disciples, et c'est à Antioche que les chrétiens, pour la première fois, furent appelés *Chrétiens.* Ce nom, le prirent-ils d'eux-mêmes ? Leur fut-il donné, imposé, soit sérieusement, soit par mépris ? Peu importe. C'était l'expression d'un fait, et d'un fait grave : le christianisme se montrant, pour la première fois, assez

distinct du mosaïsme, assez lié à la vie et à la personne du Christ, pour que le nom du Christ formât le nom de ses disciples. Mais il y a là autre chose qu'un nom formé d'un autre, comme l'était *platonicien* de *Platon*. Le chrétien est plus et mieux qu'un *disciple* du Christ. Il est ce qu'exprimera saint Paul lorsqu'il dira : « C'est Christ qui *vit* en moi ; » et le nom trouvé à Antioche ne sera pas seulement un nom, mais le symbole de cette communion intime, divine, qui seule fait le chrétien.

V

Ainsi, tandis que Jérusalem restait, en quelque sorte, la métropole du christianisme timide qui n'arrivait que peu à peu à se sentir affranchi du judaïsme, — Antioche, du premier coup, devenait celle du christianisme plus large auquel Dieu avait promis l'avenir.

Mais des relations fréquentes avaient lieu entre les deux villes, et les Actes mentionnent, en particulier (xi, 27), plusieurs *prophètes* qui « descendirent de Jérusalem à Antioche, » sans doute pour voir de leurs yeux, comme Barnabas, la marche et les progrès de l'Église. Notons, en passant, que ce mot *prophète* a été souvent mal compris. Le vrai sens est *prédicateur*, comme on peut le voir par

tous les endroits où Paul parle du don de *prophétie;* même dans l'Ancien-Testament, la charge ordinaire du prophète est d'exhorter, de menacer, de consoler, et, quand il *prophétise,* dans le sens vulgaire de ce mot, c'est en vertu d'une inspiration spéciale et supérieure. Ainsi en fut-il d'Agabus, un des *prophètes* venus à Antioche, qui, nous est-il dit, « annonçait *par l'Esprit* qu'une grande famine devait avoir lieu prochainement. » L'Église de Jérusalem était pauvre ; celle d'Antioche, plus riche, résolut de lui envoyer quelques secours, peut-être aussi pour montrer que les sentiments fraternels n'avaient point souffert des idées qui prévalaient à Antioche. La somme recueillie, on l'envoya par Barnabas et Paul ; autre indice de l'intention que nous venons d'indiquer. La date de ce voyage nous est donnée par celle de la disette, qui eut lieu, selon Josèphe, la quatrième année du règne de Claude, soit l'an 44 ou 45 de notre ère.

Ce second voyage à Jérusalem ne peut donc être le même que le second dont Paul nous parle dans l'épître aux Galates (II, 1). Cette difficulté, dont on s'est beaucoup préoccupé, se réduit à voir s'il est possible que Paul n'ait rien dit, dans l'épître, de ce second voyage raconté dans les Actes. Or, ce n'est pas seulement possible, mais tellement naturel, que le contraire ne se comprendrait pas. Pourquoi parler aux Galates d'un événement dont

ils n'ont que faire dans le débat dont Paul les entretient en ce moment? Il est allé une première fois à Jérusalem, trois ans après sa conversion, pour voir Pierre; il y est retourné, quatorze ans après sa conversion, pour s'entretenir avec les chefs de l'Église. A quoi bon mentionner, dans l'intervalle, un voyage où il n'a fait que porter aux chrétiens de Jérusalem les dons de ceux d'Antioche? Ce voyage, d'ailleurs, avait eu lieu dans des circonstances telles, que, même le voulant, il n'eût guère pu rien faire d'important à Jérusalem. La persécution venait de se réveiller. Hérode-Agrippa, roi des Juifs par la grâce de Claude, qui lui en avait rendu le titre, cherchait à plaire aux Juifs en persécutant les chrétiens. Il avait fait périr Jaques, l'apôtre. Pierre, sans une miraculeuse délivrance, aurait eu le même sort. Voilà l'état dans lequel Barnabas et Paul trouvèrent l'Église. Le persécuteur, frappé d'une maladie terrible, mourut; l'Église respira. Paul et Barnabas repartirent pour Antioche, et les derniers mots du récit (Actes XII, 25), ne permettent pas de supposer que leur séjour eût été long. Tout se réunit donc pour prouver que Paul a pu omettre, écrivant aux Galates, toute mention de ce voyage, et que le second de l'épître est le troisième des Actes. — Nous aurons à nous occuper sérieusement de ce dernier.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CHYPRE. — ANTIOCHE DE PISIDIE.

I

De retour à Antioche, Paul et Barnabas jugèrent le moment venu de porter en d'autres pays la prédication de l'Évangile. L'Église d'Antioche

abondait en docteurs et en *prophètes ;* elle pouvait se passer d'eux, et, d'ailleurs, l'intéresser à une grande œuvre au dehors, c'était déposer dans son sein un élément nouveau de persévérance et de progrès. Quoique ses chefs connussent probablement depuis quelque temps l'intention de Paul et de son ami, ce fut, nous disent les Actes (XIII, 2), sur un ordre formel du Saint-Esprit, invoqué par la prière et le jeûne, qu'ils leur conférèrent cette mission ; puis, la chose arrêtée, ce fut encore au milieu de jeûnes, de prières, qu'ils leur imposèrent les mains, consécration nouvelle pour une nouvelle et grande charge. Cette scène, que les Actes racontent en deux lignes, — qui la contemplerait sans émotion ? C'est l'Évangile partant décidément pour la conquête du monde. C'est le fleuve de Dieu, chétif encore, mais sûr de ses glorieuses destinées, qui se prépare à traverser les royaumes et à voir indéfiniment grossir ses eaux.

Ils partirent. Avec eux était un parent de Barnabas, amené par lui de Jérusalem, — Jean, surnommé Marc.

L'île de Chypre fut leur première étape ; Barnabas avait sans doute voulu revoir, en passant, sa patrie. On regrette que les Actes nous donnent si peu de détails sur les premiers temps de leur séjour. A Salamine, où ils étaient débarqués, ils prêchent dans les synagogues ; le résultat, nous l'ignorons. Traversant l'île de l'est à l'ouest, ils

arrivent à Paphos, la ville de Vénus, le centre de son culte infâme. Là, une belle victoire attendait Paul.

Paphos était la résidence du proconsul, Sergius Paulus, un de ces hommes, paraît-il, à qui pesaient les superstitions du paganisme, et qui n'étaient cependant pas arrivés à se passer de religion. Mais, dans son ignorance, il cherchait la foi au hasard et la demandait à toutes choses, particulièrement aux jongleries d'une espèce de magicien, le juif Barjésus, si l'on peut encore appeler juif un homme livré à ces pratiques si formellement condamnées par la loi de Moïse. Mais le magistrat romain n'était pas tellement séduit qu'il renonçât à trouver mieux. Il fit venir Paul et Barnabas ; il leur demanda ce qu'ils prêchaient, et le magicien vit, non sans frayeur, qu'il écoutait avec plaisir, avec joie. Que de gens l'éprouveraient, cette joie, s'ils voulaient, comme Sergius Paulus, avoir des oreilles pour entendre ! Le magicien faisait de son mieux pour le soustraire à cette influence bénie. Paul, enfin, s'indigne. Apostrophant vivement cet homme, il lui reproche de « pervertir les voies du Seigneur. » — « Et maintenant, ajoute-t-il, voici, la main du Seigneur est sur toi, et tu seras aveugle, et, pour un temps, tu ne verras plus le soleil. » Et aussitôt le malheureux fut « enveloppé de ténèbres, et, allant çà et là, il cherchait qui le pût conduire. » L'aveuglement des yeux avait puni l'aveuglement

du cœur ; et quoique nous ne sachions rien de plus sur cet homme, on aime à se le figurer apprenant, comme Paul, dans la solitude et les ténèbres, à ne plus « regimber contre l'aiguillon » du Seigneur. Mais le proconsul, en même temps, recevait la récompense de son zèle et de sa candeur. Dieu lui donna de croire, et il était, nous dit l'historien (XIII, 12), « rempli d'admiration de la doctrine du Seigneur. » Le mot original dirait plutôt « rempli *d'étonnement.* » Et quoi de plus étonnant, en effet, pour qui avait interrogé sans doute tous les oracles de la sagesse humaine, que de trouver, chez un docteur inconnu, ce qu'il avait en vain demandé aux plus illustres ?

II

Telle fut donc, non pas la première conquête de Paul sur le paganisme, car on ne saurait admettre qu'il n'en eût encore fait aucune, du moins la plus remarquable de cette portion de sa carrière. Est-ce à cette raison que nous devons attribuer le changement du nom de *Saul* en *Paul*? Une tradition fort ancienne veut que l'apôtre ait pris ce dernier comme une sorte de trophée de sa victoire sur le proconsul Paulus. Cet orgueil est peu vraisemblable, et la forme en eût été bien étrange.

D'autres, au lieu d'orgueil, ont cherché là de l'humilité. *Paulos* (pour *Phaulos*) signifiant *petit*, *chétif*, on a voulu que l'apôtre eût pris ce nom pour rappeler et se rappeler sa misère devant une si grande tâche. Invraisemblance encore. Il parlera bien de sa misère, et souvent; mais l'afficher par un changement de nom, c'est aussi contraire que possible à tout ce que nous savons de lui. On a cherché bien loin ce qui était, selon toute probabilité, bien près, car *Paul* paraît n'avoir été que la forme hellénistique de *Saul*, aboutissant ainsi au grec *Paulos* et au latin *Paulus*, mais sans aucun lien ni de sens ni d'origine. Reste, pourtant, le fait curieux que ce soit à partir d'ici qu'on ne trouve plus, dans les Actes, ce nom de *Saul*, mais toujours *Paul*. Le changement, il est vrai, n'est pas donné comme ayant eu lieu à ce moment; l'auteur dit : « Saul, *qui est aussi Paul*, » ce qui paraît indiquer une habitude, un usage, et, par conséquent, confirme notre explication hellénistique. Ainsi, l'histoire du proconsul Paulus aura rappelé à l'auteur que le nom de *Saul* est aussi *Paul*; et comme Paul, à ce moment même, abordait les pays où il ne serait plus nommé que de son nom grec ou latin, l'historien aura pris, aura maintenu cette forme, peut-être sans y songer seulement.

III

De Paphos, où ils s'embarquèrent, Paul et ses compagnons passèrent dans l'Asie-Mineure. A Perge, en Pamphylie, Marc le quitte. Pourquoi? On a voulu voir là un épisode de la lutte entre Jérusalem et Antioche, entre Pierre et Paul. Marc, disciple de Pierre, se serait enrôlé sous Barnabas sans bien savoir de quel christianisme il allait être le ministre; puis, ne pouvant approuver la prédication de Paul, il serait retourné vers ceux qui avaient seuls ses sympathies. Où a-t-on vu cela? Pas dans les Actes, qui n'en disent rien; pas dans les épîtres de Paul, où Marc ne reparaît que comme un compagnon d'œuvre et un ami. Quand Barnabas (Actes xv, 37) veut l'emmener de nouveau, et que Paul s'y oppose, c'est que « Paul ne trouvait pas bon de prendre avec eux celui qui les avait quittés en Pamphylie, et ne les avait pas accompagnés jusqu'au bout dans l'œuvre. » Aucune indication du motif qu'on a supposé. Est-ce à dire que ce motif n'existât à aucun degré, et que Marc, à ce moment, appartînt déjà tout entier à la tendance représentée par Paul? Non. Nous ne nions pas les deux tendances; nous ne nions que l'opposition profonde qu'on a voulu voir entre Paul et

les autres apôtres. Quand Paul, plus tard, parlera de Marc en termes si affectueux, serait-ce peut-être que Marc a rompu avec Pierre? Nullement, car Pierre continue (1 Pierre v, 13) à l'appeler « mon fils. »

Paul donc et Barnabas, après avoir traversé la Pamphylie, arrivèrent à cette autre ville d'Antioche qu'on appelait *de Pisidie*, pour la distinguer de la grande. Là se trouvait une colonie juive accrue d'un certain nombre de païens, prosélytes pieux disent les Actes; et il paraît aussi que des païens non prosélytes, mais gens sérieux, bien disposés, fréquentaient librement la synogogue. Quand donc, le jour du sabbat, Paul et Barnabas s'y rendirent, la composition de l'assemblée réalisait d'une manière singulièrement heureuse le vœu et le plan de l'apôtre. Voici les vieux israélites, ceux qui ont droit à recevoir les premiers l'Évangile. Voici, près d'eux, les prosélytes dits *de la justice*, ceux qui sont devenus pleinement enfants d'Abraham. Voici, plus loin, les prosélytes *de la porte*, adoptés déjà, mais non pleinement. Voici plus loin encore et probablement séparés, ces gens qu'aucun lien ne rattache encore au judaïsme, mais qui viennent voir, écouter, s'instruire, et qui, dans cette humble ville d'Asie-Mineure, se trouvent les représentants de l'universelle inquiétude qui poussait les esprits, les cœurs, vers on ne savait quelle lumière. Ils ne s'étonneront pas que

Paul s'adresse d'abord aux Juifs ; mais ils sauront saisir ce qui les concerne, eux, dans cette prédication où d'abord ils semblent oubliés, et c'est parmi eux que l'apôtre, qui ne les oublie pas, trouvera ses plus dociles et ses plus zélés auditeurs.

Elle a donc pour nous, cette scène, un intérêt particulier, solennel. La synagogue d'Antioche résume la situation du monde en présence de l'Évangile, prêché aux Juifs d'abord, à tous ensuite, et, en somme, à tous à la fois, de même que la voix de Paul va arriver à tous ceux qui se pressent dans cette enceinte ouverte à tous.

On lui demande, selon l'usage, s'il a quelque exhortation à adresser ; et facilement, ici, nos souvenirs nous reporteraient à une autre synagogue où un plus grand que Paul, invité aussi à parler, avait lu quelques versets d'Ésaïe et ajouté ces simples mots : « Ce que vous venez d'entendre s'accomplit aujourd'hui. » Mais Paul ne peut, comme Jésus, dont la personne même était le plus éloquent commentaire des prophètes, s'en tenir à quelques paroles. Il prendra donc les choses de plus haut ; rien même, d'abord, dans son discours, n'annonce où il en viendra. Il développe l'idée, chère aux Juifs, du choix que Dieu a fait d'eux ; il arrive, par un court résumé de leur histoire, à David. Mais de David a dû naître le Messie ; et le Messie, au temps fixé, est venu ; et le Messie, c'est celui que les Juifs de Jérusalem ont repoussé,

condamné, mis à mort. Instruments aveugles des desseins de Dieu sur le monde, ils ont, par cette condamnation, consommé l'accomplissement de toutes les prophéties qui annonçaient le Christ, et qui, maintenant accomplies, prouvent que Jésus était bien le Christ promis, le Messie attendu. Puis, — preuve souveraine, — Dieu l'a ressuscité des morts. Le glorieux aïeul, David, a subi la loi commune ; le descendant, fils de Dieu, ne devait pas la subir. Voilà pourquoi, en son nom, la rémission des péchés est annoncée ; voilà pourquoi c'est en lui que « tout croyant est justifié de ce dont vous ne pouviez l'être sous la loi de Moïse. » Malheur donc à qui ne croira pas !

IV

Ce discours, probablement plus développé que nous ne l'avons dans les Actes, fut écouté attentivement, sérieusement ; Paul put croire que même le vieux judaïsme était atteint. On lui demanda de revenir, de répéter, le sabbat suivant, les mêmes choses. Mais, huit jours, c'était trop pour quelques hommes plus profondément remués. Ils suivent Paul et Barnabas ; ils demandent à en savoir, sans délai, davantage. Cette doctrine de la grâce, si neuve, si puissante, les a gagnés, vaincus ; les

deux apôtres n'ont plus qu'à les exhorter à y demeurer fidèles.

On se figure sans peine l'agitation des jours suivants, et l'on comprend que l'historien ait pu dire (XIII, 44) que « presque toute la ville s'assembla pour entendre la Parole de Dieu. » Mais à la vue de cet empressement universel, des Juifs en grand nombre se retrouvent avec tout leur aveuglement, toute leur haine ; à peine Paul a-t-il ouvert la bouche, que les interruptions et les injures lui coupent la parole. Alors : « C'est à vous qu'il fallait d'abord annoncer la Parole de Dieu ; mais, puisque vous la repoussez, et que vous-mêmes vous ne vous jugez pas dignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les Gentils. » Et ces derniers mots n'étaient ni une figure, ni une simple menace. Les Gentils étaient là, pressés, avides. Ils accueillirent cet appel avec une joie mêlée peut-être, chez quelques-uns, d'un peu d'orgueil, d'un peu de jalousie contre les anciens Juifs, mais, en somme, ouvrant bien des cœurs à la prédication de l'Évangile. Moment décisif dans l'histoire des commencements de l'Église. Cette vocation des Gentils, que plus d'un chrétien juif hésite à croire légitime, voilà les Gentils qui l'acceptent, qui s'en emparent, et qui, devenus chrétiens, serrant le trésor dans leurs cœurs, demanderont eux-mêmes de quel droit on le leur aurait refusé. Moment décisif, aussi, dans la carrière de

Paul: Non pas qu'il eût besoin d'être raffermi encore dans ses convictions universalistes ; mais ce passage éclatant du principe dans les faits, ces païens prenant possession de l'Évangile quand l'Évangile prenait possession d'eux, cette alliance désormais consommée entre le vieux monde et le nouveau, — c'était un de ces encouragements qu'un homme, tant grand soit-il, tant grande puisse être sa foi en son œuvre et en l'avenir, recueille avec bonheur, rappelle avec un saint orgueil. Aussi, plus tard, à Jérusalem, quand Paul assiste à l'assemblée où vont se régler divers détails concernant les païens entrés dans l'Église, — lui, au-dessus de tous les détails et de tous les débats, il placera le fait même que Dieu a largement béni son ministère au milieu des païens, que la question capitale est vidée, vidée en droit, vidée en fait, et qu'il n'y a plus qu'à marcher hardiment, au nom de Jésus, à la conquête de tous les peuples.

Le mouvement passa de la ville dans le pays; mais bientôt, dans la ville, s'organisa une réaction violente. Le parti juif avait agi sur des femmes que leur piété eût facilement poussées vers l'Évangile, et qui, circonvenues, excitées, puissantes d'ailleurs par leurs relations de famille et de société, firent chasser les deux apôtres. Ils secouèrent, comme l'avait dit le Maître, la poussière de leurs pieds, non pas contre la ville, où ils lais-

saient tant d'amis, mais, nous disent les Actes, « contre *eux*, » contre les chefs aveugles qui voulaient condamner ce pauvre peuple à un éternel aveuglement.

CHAPITRE HUITIÈME.

ICONE. — LYSTRE. — LES ANCIENS.

I. Icone. — Miracles. — Comment ils s'enchaînent à tout le reste. — Encore un mot sur la question générale. — Époques diverses du monde spirituel, comme du monde physique. — Comment ce passé miraculeux est présent et vivant pour nous.
II. Jusqu'où la critique a pu aller. — L'histoire de Paul, contrefaçon de celle de Pierre. — Aucun fondement à cette idée.
III. L'impotent de Lystre. — Sa guérison. — Puissance, dans le pays, des traditions mythologiques. — Jupiter et Mercure. — Le sacrifice préparé. — Indignation de Paul. — Émeute. — Lapidation. — Derbe. — Nouvelle visite aux mêmes villes.
IV. Des *anciens* partout établis. — L'institution, quoique vague encore, est bien celle du ministère pastoral.
V. Retour à Antioche. — Joie de tous, et surtout de Paul.

I

A Icone, en Lycaonie, mêmes succès d'abord, mêmes épreuves ensuite. Mais leur séjour fut plus long, les violences n'ayant pas d'abord été telles

qu'ils fussent forcés de quitter la ville. Ils eurent donc le temps de semer abondamment, agissant (xiv, 3) « avec une pleine assurance, par l'appui du Seigneur rendant témoignage à la Parole de sa grâce, et permettant que des miracles et des prodiges s'opérassent par leurs mains. »

Voici donc, dans l'histoire de Paul, un fait nouveau. Paul avait été, au début, l'objet d'un miracle ; mais le don des miracles lui est ici, pour la première fois, formellement attribué, bien que le châtiment de Barjésus en eût déjà été un. Pourquoi donc seulement ici? Probablement parcé que *miracles*, dans le Nouveau-Testament, se dit surtout des guérisons. Or, c'est de guérisons qu'il s'agit là, évidemment, puisque nous allons, aussitôt après, en trouver une.

Il va sans dire que cette guérison miraeuleuse, comme l'assertion générale qui en indique d'autres, a été exploitée contre l'autorité des Actes. Pour ceux qui nient, *à priori*, tout miracle, il est évident qu'un seul miracle, jeté au milieu d'un récit, imprime à ce récit un caractère légendaire. Et cependant, si nous avions à revenir sur cette question, un de nos premiers arguments, ici, serait tiré précisément de la manière dont les miracles s'enchâssent dans le tissu des Actes. Aueune trace d'imagination montée ou de souvenirs incertains; c'est au milieu d'une page calme, d'une leçon, pourrions-nous dire, de géographie ou d'his-

toire, tant l'exactitude y est grande, que l'auteur nous parlera de miracles, nous racontera un miracle. Sa foi en ce miracle est évidemment toute semblable à la confiance qu'il accorde aux événements ordinaires, si simplement et si naturellement racontés. Peu s'en faut qu'on ne s'aperçoive même pas, en lisant, que c'est un miracle, tant le récit est simple, et tant, d'ailleurs, le fait s'harmonise admirablement avec le cadre où il est placé, avec l'atmosphère dans laquelle on le voit se produire.

Et voilà encore une observation qu'on oublie trop. On veut que toutes les époques aient été, à cet égard, identiques, et que tout ce qui paraît impossible aujourd'hui ait été toujours impossible. Ce raisonnement conduirait, dans les sciences, à d'étranges erreurs. Quand on nous parle de végétaux, d'animaux, tout autres que ceux d'aujourd'hui, que penserions-nous de gens disant : « On n'en voit plus; il n'y en a donc jamais eu! » Heureusement que nous en trouvons les restes; et ces restes n'annoncent pas seulement des proportions, des formes, tout autres que celles d'aujourd'hui, mais un tout autre ensemble de conditions d'existence et de croissance. Pourquoi le monde spirituel n'aurait-il pas eu aussi ses périodes de fécondité exceptionnelle? Pourquoi l'Esprit de Dieu n'aurait-il pas, à certaines époques, agi autrement qu'à certaines autres? Il vous faut bien reconnaî-

tre, en ces temps-là, un mouvement exceptionnel des esprits, un élan extraordinaire vers les vérités prêchées, un commerce singulièrement plus actif entre la terre et le ciel. Si vous ne voyez dans ce commerce qu'une surexcitation tout humaine, si Dieu, selon vous, n'y est pour rien, — alors, sans doute, vous pouvez ne pas croire que Dieu ait aidé au mouvement par des manifestations spéciales de sa puissance. Mais si vous admettez que Dieu y est pour quelque chose, ce qui veut dire pour beaucoup, car Dieu ne saurait faire peu; si vous admettez cette atmosphère où l'Esprit de Dieu se promène, la remplissant de sa présence et la fécondant de sa force, — vous pouvez croire aussi qu'il n'est pas resté assujetti aux lois dites de la Nature, et que des faits exceptionnels ont marqué l'époque exceptionnelle.

Objectera-t-on que ces faits n'ont pourtant pas laissé des traces qu'on puisse voir, toucher, comme celles des êtres surprenants que la terre a portés jadis? Mais ils ont laissé, ce nous semble, tout ce qu'un fait historique peut laisser. Ils vivent dans les récits d'historiens convaincus, sincères, souvent témoins eux-mêmes. Ils vivent, s'il s'agit spécialement de Paul, dans l'assurance avec laquelle un esprit si juste et si droit les mentionne (Rom. xv, 19; II Cor. xii, 12) comme preuves de son apostolat. Ils vivent par leur liaison profonde avec l'ensemble de l'époque où ils se sont pro-

duits. Ils vivent par la place même qu'ils occupent dans l'histoire d'une religion qui s'impose si puissamment à quiconque cherche la paix, la foi. Ils vivent, enfin, dans le cœur de tous les croyants qui n'ont pas encore appris à séparer le christianisme des faits chrétiens, à chanter la lumière tout en éteignant le soleil.

II

Au reste, veut-on voir à quels singuliers excès a pu conduire le besoin d'infirmer le récit des Actes? — Il s'est trouvé des savants pour soutenir que ce premier voyage missionnaire de Paul n'est qu'une contrefaçon de l'histoire de saint Pierre pendant les années précédentes. L'auteur aurait été d'abord tout à Pierre, puis tout à Paul, et, pour que Paul ne souffrît pas d'être arrivé le second, de n'avoir eu, jusque là, qu'un rôle obscur, il lui aurait fabriqué une histoire calquée sur celle de saint Pierre. Le châtiment de Barjésus serait là pour faire pendant à celui de Simon le Magicien (Actes VIII); la guérison du paralytique de Lystre, qui va nous être racontée, est celle du paralytique guéri à la porte du temple (Actes III). Quant aux discours mis dans la bouche de Paul, évidemment

ce ne sont encore que les discours de Pierre, arrangés et *paulinisés*.

Est-il donc étonnant, répondrons-nous, que des discours traitant le même sujet, adressés à la même classe d'auditeurs, eussent de grandes ressemblances? Est-il étonnant qu'à une époque où abondaient ces prétendus magiciens, il s'en soit trouvé un sur le chemin de Pierre, un sur le chemin de Paul? Quant aux impotents, comme il y en a partout, il est encore moins étonnant que Pierre en ait guéri un à Jérusalem, Paul un autre en Lycaonie. Si l'auteur a voulu relever son second héros, il fallait, au contraire, ne pas copier le premier. Et quel besoin le second avait-il d'être relevé? Est-ce que le récit de ses travaux, de ses succès, de ses épreuves, n'allait pas remplir plus de la moitié du livre? Les auteurs sacrés, tels que nous les fait une certaine critique, sont toujours ou très-maladroits, ou très-habiles. Nous ne les faisons, nous, ni habiles, ni maladroits. Habiles, ils n'ont pas besoin de l'être; maladroits, ils ne peuvent l'être, car maladresse supposerait calcul, but compliqué, arrangement, — et nous nions qu'il y ait chez eux rien de semblable.

III

Revenons donc à la scène de Lystre.

« A Lystre se tenait assis un homme impotent des pieds, estropié dès le sein de sa mère, et qui n'avait jamais marché. Cet homme (un jour) écoutait parler Paul; et Paul, ayant fixé ses regards sur lui et voyant qu'il avait la foi d'être guéri, lui dit à voix haute : Lève-toi debout sur tes pieds. Et il se leva rapidement, et il marchait (Actes XIV, 8-10). »

Mais peu s'en fallut que ce miracle, au lieu d'être à la gloire du Dieu de l'Évangile, ne tournât à celle des faux dieux. Les traditions païennes se maintenaient, dans ces contrées, plus vivantes qu'ailleurs; à l'ignorance, qui ne permettait pas d'en apercevoir l'absurdité, se joignait un ardent besoin d'impressions religieuses, surexcité peut-être encore par le mouvement de l'époque. Tout, dès lors, paraissait possible. Pourquoi le temps présent ne verrait-il pas renouer la chaîne des vieux prodiges? N'est-ce pas près d'ici, dans la Phrygie, que deux dieux honorèrent jadis de leur visite l'humble demeure de Philémon et Baucis? Les voici, ces mêmes dieux, car eux seuls ont pu guérir un homme impotent depuis tant d'années,

Paul, qui a parlé, c'est Mercure; Barnabas, c'est Jupiter. Ainsi raisonne la foule, et de toutes les bouches s'élance comme une hymne ce cri : « Les dieux sont descendus vers nous! » Mais la foule parlait « en langue lycaonienne, » sorte de patois grec, et ce ne fut qu'en voyant arriver un prêtre, des taureaux, des couronnes, tout l'attirail d'un sacrifice, que les deux apôtres comprirent de quoi il était question. Quelques mots du récit des Actes (XIV, 13-14), rapide et peu complet, doivent peut-être nous faire plutôt penser qu'après les premières rumeurs, Paul et Barnabas s'étaient retirés, que l'erreur populaire se propagea hors de leur présence, qu'ils reçurent avis de ce qui se préparait hors de la ville, dans le temple de Jupiter, qu'ils voulurent y courir, et que ce fut aux portes de la ville qu'ils rencontrèrent, suivi de la foule, le prêtre amenant les victimes. Quoi qu'il en soit, grande fut leur indignation et leur douleur. Ils se jettent parmi la foule. « O hommes, s'écrient-ils, pourquoi faites-vous ces choses? Nous sommes des hommes soumis aux mêmes misères que vous, et nous venons vous prêcher que, vous détournant de toutes ces choses insensées, vous vous convertissiez au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre. » Ainsi, c'est l'erreur même de ces pauvres païens qui servira de point de départ à la prédication du seul vrai Dieu; c'est Jupiter, c'est Mercure, évoqués par une piété superstitieuse, qui proclament

6.

eux-mêmes, en quelque sorte, leur déchéance et celle du paganisme.

Mais cette foule grossière comprit peu. Elle eut beaucoup de peine à renoncer au sacrifice; puis, ces deux hommes dont elle avait fait des dieux, elle ne vit plus en eux que des impies, détrônant tous les dieux. Quelques Juifs des villes voisines vinrent exploiter ce sentiment. Paul, lapidé dans une émeute, est traîné, comme mort, hors des murailles. Mais là, quelques amis l'entourent et le ramènent à la vie. Le lendemain, il part, avec Barnabas, pour Derbe.

A Derbe, on nous dit seulement qu'ils firent « d'assez nombreux disciples. » Puis, malgré l'émeute de Lystre, malgré tout ce qu'ils pouvaient craindre à Icone et à Antioche, ils repassèrent par ces trois villes, « fortifiant l'âme des disciples, et leur apprenant que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. » Les meurtrissures de Paul, sans doute encore visibles, devaient aider singulièrement à la puissance de ses exhortations.

IV

Mais tout en élevant, dans chaque ville, l'édifice spirituel de l'Église, fondé sur la foi, conso-

lidé par l'épreuve, il n'oubliait pas que l'Église, société d'hommes, a aussi des nécessités humaines. Il ne quitta donc pas ces villes sans avoir établi, dans chacune, des *Anciens*. C'est la seconde fois que nous rencontrons ce mot à propos de communautés chrétiennes; des Anciens existaient dans celle de Jérusalem, car c'est à eux que Paul et Barnabas remettent (Actes XI, 30) les dons de l'Église d'Antioche. L'histoire apostolique nous fournirait difficilement, au point où nous voici, de quoi dire avec certitude ce qu'étaient, à ce moment, les Anciens. L'institution n'avait probablement pas encore eu à se dessiner bien nettement; mais quand on s'empare de ce vague pour nier qu'elle ait eu, à l'origine, le caractère d'une charge, d'un ministère positif, — on oublie ce que nous disent les Actes, qu'après avoir élu (ou fait élire) des Anciens dans chaque Église, Paul et Barnabas « les recommandèrent, par des prières accompagnées de jeûnes, au Seigneur en qui ils avaient cru. » Voilà qui ressemble fort à ce qui avait eu lieu pour eux-mêmes, à Antioche, lorsqu'ils partirent pour ce premier voyage; les Anciens étaient donc les missionnaires du dedans, comme eux ceux du dehors. Non pas qu'il fût déjà question, pour les Anciens, de se vouer exclusivement au service de l'Église; ils ne furent d'abord, comme les Anciens des synagogues, que les chefs de la communauté, conservant, dans la vie

civile, leurs occupations, leurs métiers même, s'ils étaient gens de métier. Mais cet état de choses se modifia bientôt; et il est évident, sans aller loin, que les *Anciens* des épîtres de Paul, si nous réunissons ce qui est dit de leurs devoirs, de leurs droits, de leur position, de leur salaire, se trouveront avoir exercé une charge singulièrement analogue à ce qu'on a plus tard appelé la *cure d'âmes*. Il ne faut pas que notre juste frayeur du cléricalisme, des abus, aille jusqu'à ne pas voir, sous les apôtres, l'existence si claire d'un ministère pastoral.

V

Retraversant donc leur champ de travail, les deux apôtres vinrent s'embarquer à Attalie, et, peu après, ils étaient de retour à Antioche. Ce premier voyage missionnaire paraît avoir eu lieu de 45 à 47, peut-être à 48, mais sans qu'il soit possible d'en déterminer la durée.

Le but était-il atteint? Oui. Ni l'Église d'Antioche en envoyant les deux apôtres, ni les deux apôtres eux-mêmes ne s'étaient figuré que tous ces peuples allaient tomber aux pieds de Jésus-Christ. C'était comme un voyage d'exploration, de découvertes; et les découvertes, en somme, avaient été assez encourageantes pour qu'il n'y eût plus aucun

doute sur les desseins de Celui à qui l'Église d'Antioche avait *recommandé*, au départ, les deux missionnaires. Aussi les voyons-nous, à peine arrivés, réunir l'Église, et lui raconter avec joie « tout ce que Dieu avait fait par leur moyen, et comment il avait ouvert aux Gentils la porte de la foi (xiv, 27). » Mais celui qui avait le plus sujet de bénir Dieu, c'était Paul. Comme le navigateur qui a annoncé les découvertes, et qui, jusqu'au moment où les faits lui donnent raison, tremble, malgré sa foi, que l'insuccès ne lui donne tort devant les hommes, — Paul venait d'échapper à cette angoisse des grandes âmes. Il pouvait dire : « Ce que je cherchais, je l'ai trouvé. J'ai trouvé le monde païen s'agitant dans ses antiques ténèbres. J'ai trouvé des âmes déjà prêtes, et qui vont être les prémices de la conversion du monde. Dieu m'a donné assez de succès pour que mon apostolat soit désormais légitime aux yeux de tous, assez d'épreuves pour que je n'oublie jamais qu'il est le maître, et qu'il peut exiger mon sang. »

CHAPITRE NEUVIÈME.

L'ASSEMBLÉE DE JÉRUSALEM.

I. Séjour à Antioche. — Des judaïsants arrivent. — Leur système. — Paul et Barnabas envoyés à Jérusalem. — Importance de la question pour l'Église d'Antioche, — et pour Paul en particulier.
II. Encore les Actes et l'épître aux Galates. — Comment les deux récits rentrent l'un dans l'autre et se complètent.
III. Paul et Barnabas bien reçus. — Tite et les pharisiens. — Paul résiste. — Ses conférences avec les chefs de l'Église de Jérusalem. — La « main d'association. »
IV. La grande assemblée. — Ce qu'elle fut réellement. — Ce que nous dirait un des assistants. — Discours de Pierre. — La Loi conduit à l'Évangile, mais l'Evangile est indépendant de la Loi. — Effet produit.
V. Paul et Barnabas, à l'appui, racontent leur voyage. — Jaques cherche à résumer l'impression. — Le principe universaliste est admis; quelques prescriptions légales seront cependant maintenues. — Explication sur un des points indiqués. — Caractère du compromis proposé. — C'est, au fond, ce que Paul enseignera, sur ce même sujet, aux Corinthiens. — Lettre écrite. — Joie à Antioche. — C'est Paul, en réalité, qui a vaincu.
VI. La victoire est-elle définitive? — Longue lutte encore; ses bons côtés pour l'Église et pour nous. — Retour à Antioche avec Jude et Silas. — Heureux moment dans la vie de l'apôtre. — Comment le Saint-Esprit agit dans l'Église. — Elle a besoin, comme l'individu, qu'un travail intime mûrisse et fortifie sa foi.

I

Cette consécration que l'apostolat de Paul venait de recevoir également des succès et des épreuves, il allait avoir, avons-nous dit, à l'invoquer dans une occasion solennelle, grave moment pour toute l'Église.

Il s'était fixé, du moins pour un temps, à Antioche, et quoique l'historien, pressé d'arriver à la grande affaire, ne nous dise absolument rien de ses travaux pendant cette période, nous pouvons aisément conjecturer, d'après son activité d'avant, son activité d'ensuite, que ces trois ou quatre ans ne le virent guère oisif. Le rôle qu'allait prendre l'Église d'Antioche nous autorise à supposer, en outre, qu'elle marchait de mieux en mieux selon les vues de Paul, et qu'elle était devenue le centre d'une active évangélisation en Cilicie, en Syrie, ailleurs encore. Mais, un jour, arrivent quelques chrétiens de Judée, représentants du parti judaïsant. Ils n'en sont plus à dire que l'Évangile est pour les Juifs seulement ; mais l'Évangile, disent-ils, ne sauve les païens qu'à condition qu'ils se rangent d'abord, par la circoncision, sous l'ancienne loi. C'est, ajoutent-ils, ce qui ressort clairement du plan de Dieu. Si Dieu a voulu que son

peuple, pour arriver à la seconde alliance, passât par la première, comment admettre que des individus puissent arriver à la seconde et en recueillir les bénéfices sans rien demander à la première, sans lui rien accorder ?

Ce raisonnement spécieux fut repoussé par Paul, par Barnabas, par la grande majorité de l'Église d'Antioche, si ce n'est même pas la totalité, car les Actes ne parlent d'aucun dissentiment, et, dans la suite du récit, ce sont *les Frères*, *l'Église*, qui font tout. *Les Frères* décident donc d'envoyer à Jérusalem Paul, Barnabas et quelques autres ; *l'Église*, à leur départ, les accompagne jusqu'à une certaine distance de la ville, preuve d'affection pour leurs personnes et d'intérêt pour la cause qu'ils allaient soutenir.

Rien d'étonnant, du reste, à ce que l'Église d'Antioche désirât vider une bonne fois cette grande question, et savoir au juste où en était l'Église de Jérusalem. Mais l'envoi même d'une députation, l'espoir manifestement conservé d'en venir à une heureuse entente, montrent assez que la question n'était nullement considérée, à Antioche, comme décidée, à Jérusalem, en faveur des judaïsants. Ces hommes qui étaient venus soulever la querelle, rien n'indique qu'ils eussent été envoyés par l'Église de Jérusalem, par les apôtres restés dans cette ville, car, au contraire, le seul homme que nous ayons vu arriver à Antioche

comme délégué de Jérusalem, c'était un ami de Paul, Barnabas. Rien donc, comme nous l'avons déjà montré, ne suppose que Paul dût se trouver, à Jérusalem, en conflit avec l'Église, en conflit avec les Apôtres.

Mais l'affaire, pour lui, avait une double importance. Une décision prise dans le sens des judaïsants, ce ne serait pas seulement la consécration d'une idée fausse, mais la condamnation de son ministère à lui; toutes ces Églises fondées sur le principe de la liberté chrétienne, du salut par la foi, se trouveraient reniées par l'Église de Jérusalem, par le corps des apôtres, et, de quelques ménagements qu'on usât envers lui, la cause de l'Évangile n'en serait pas moins, à ses yeux, gravement compromise. De là ses anxiétés; de là son ardent désir de s'expliquer, afin « de ne pas courir ou de n'avoir pas couru en vain, » comme il le dit dans l'épître aux Galates.

II

Mais cette épître, ici encore, tout en nous fournissant les plus précieux renseignements sur divers points, nous crée, sur d'autres, des embarras. Essayons de les dissiper.

Rappelons-nous, d'abord, que le chapitre où il est question de ce voyage a un but tout spécial : l'apôtre expose la nature et la dignité de son ministère. La question principale est donc pour lui, en ce moment, celle que nous venons d'indiquer comme secondaire. Ainsi, n'omettant rien de tout ce qui peut s'y rapporter, il omettra ou n'indiquera qu'en passant ce qui se rapporte à l'autre, à la question générale, à la doctrine.

Cette remarque faite, prenez le récit de l'épître, et, dès la seconde phrase, vons trouverez où placer le récit des Actes.

Je montai de nouveau à Jérusalem, vous dit l'apôtre, et « je leur exposai l'Évangile que je prêche parmi les Gentils, » ou, plus exactement : « Je leur exposai comment je présente l'Évangile aux Gentils. » Où et quand se fit cette exposition de principes? Prenez les Actes, et, après le discours de Pierre, vous lisez (xv, 12) : « Alors toute l'assemblée se tut, et ils écoutaient Barnabas et Paul racontant les miracles et les prodiges que Dieu avait opérés par leur moyen au milieu des Gentils. » Plus haut déjà, avant le récit des délibérations de l'assemblée, nous lisons (xv, 4) : « Ils furent reçus par l'Église, les apôtres et les anciens, et ils racontèrent... etc. » Donc, dans les deux récits, nous voyons Paul parler devant tous.

Mais, dans l'épître, après avoir dit : « Je leur exposai l'Évangile que je prêche parmi les Gen-

tils, » il ajoute (II, 2) : « Mais je l'exposai en particulier aux principaux d'entre eux. »

Donc : Conférences particulières avec les chefs de l'Église de Jérusalem, — et c'est de ces conférences que Paul parlera dans l'épître, tout en indiquant qu'il y en eut d'autres ; conférences publiques sur la grande question soulevée à Antioche, — et c'est ce que les Actes raconteront en détail, l'intérêt historique étant surtout de ce côté.

Voilà le terrain déblayé, et nous pouvons maintenant, en combinant les deux récits, avoir l'histoire complète.

III

Paul et ses compagnons arrivent à Jérusalem. Ils sont « reçus (bien reçus, car c'est évidemment le sens) par l'Église, les apôtres et lés anciens. » Ils racontent les conversions opérées chez les païens. Alors « quelques-uns du parti des pharisiens, » amis de ceux qui étaient allés à Antioche, protestent. Il faut, disent-ils, circoncire les païens qui se convertissent, et leur prescrire de garder la loi de Moïse.

Or, en parlant des païens en général, ces pharisiens avaient spécialement en vue un jeune Grec, Tite, converti par Paul, amené par lui à Jérusa-

lem, probablement comme preuve vivante de ce que l'Évangile pouvait opérer dans une âme sans l'intermédiaire de la Loi. Ce jeune homme si convaincu, si pieux, les pharisiens auraient-ils le courage de le déclarer exclu du salut ? — Les pharisiens eurent ce courage, tant l'esprit du christianisme était encore loin, chez eux, d'avoir vaincu le vieil esprit pharisien. Mais Paul défendit énergiquement son disciple, et, avec lui, « la liberté que nous avons en Jésus-Christ. » Il ne céda « pas même un instant » aux judaïsants, et, cela, « afin de *vous* conserver la vérité de l'Évangile, » écrit-il, longtemps après, aux Galates, car il sait qu'en soutenant Tite, il a soutenu les droits de la chrétienté tout entière.

Mais pendant ces débats avec les judaïsants, l'apôtre poursuivait ses conférences fraternelles avec ceux que, dans son récit, il a grand soin de séparer d'eux. Les judaïsants, il les a appelés « faux frères ; » les autres, il les appelle « ceux qui étaient en considération, » ceux que l'Église regardait comme ses vrais et légitimes chefs. Il donne bien à entendre que tel ou tel d'entre eux avait pu pencher précédemment du côté des judaïsants, car c'est là, ce nous semble, ce que veut dire cette espèce de parenthèse (Gal. II, 6) : « Quels ils avaient été, peu m'importe ; Dieu ne fait pas acception de personnes. » Peu lui importe, en effet, que tel ou tel lui eût été précédemment moins fa-

vorable ; ce qu'il peut affirmer, ce qu'il affirme, c'est que tous, à ce moment, ont accueilli favorablement ses vues. Non-seulement ils ne lui ont pas demandé d'en changer, mais « au contraire, dit-il (Gal. II, 7 et 9), voyant que l'évangélisation des Gentils m'a été confiée, comme à Pierre celle des Juifs..., et reconnaissant la grâce qui m'a été accordée, Jaques, Pierre et Jean, qui sont regardés comme des colonnes (de l'Église), me donnèrent, ainsi qu'à Barnabas, la main d'association, afin que nous allassions vers les Gentils et eux vers les Juifs. » Ces derniers mots n'impliquent point un partage du champ, comme si Paul eût dû s'abstenir d'évangéliser les Juifs, et les autres d'évangéliser les païens ; ce serait en contradiction avec tous les faits postérieurs. Il n'y a donc là pas autre chose que ce que Paul vient de dire (verset 8) que le même Dieu « qui a puissamment agi en Pierre pour l'évangélisation des Juifs, a puissamment agi en Paul pour celle des Gentils. » Que chacun aille librement vers ceux auxquels Dieu l'adressera par la voix de son cœur, par celle des circonstances, par les dons spéciaux qui lui auront été accordés.

IV

Tel fut le résultat des entretiens particuliers, résultat qui allait avoir une grande influence sur celui de l'assemblée générale, celle que les Actes nous racontent. Dès les premiers mots du récit, on sent que les judaïsants extrêmes auront contre eux, avec Paul, tous ceux avec lesquels Paul vient de s'entendre, c'est-à-dire tous les chefs de l'Église de Jérusalem, apôtres et anciens.

« Les apôtres et les anciens, est-il dit (Actes xv, 6), s'assemblèrent pour examiner la question. » On a fait de cette assemblée un concile, et on a eu tort, car rien ne ressemble moins, à y regarder de près, aux conciles des temps postérieurs ; on en a fait aussi, dans d'autres vues, une sorte d'assemblée populaire, où les apôtres mêmes n'auraient paru qu'en qualité de membres de l'Église. Erreur encore. Ceux que les Actes nous montrent là s'assemblant, ce sont « les apôtres et les anciens. » Si quelques détails ultérieurs paraissent indiquer que l'Église, la communauté entière, fut convoquée aux délibérations, l'ensemble du récit ne permet pas de supposer une votation générale. Que fut donc, en réalité, cette assemblée ? Pour le bien comprendre, commençons par ne chercher là des

arguments ni pour ni contre aucun système. Si un des assistants revenait au monde aujourd'hui, et qu'on lui demandât dans quelle catégorie d'assemblées nous devons ranger celle-là, il répondrait probablement : « Dans aucune. Nous ne fûmes ni un concile ni une assemblée populaire. Les chefs ne songèrent ni à imposer despotiquement leur opinion, ni à abdiquer aux mains de la multitude; les fidèles ne songèrent ni à courber aveuglément la tête, ni à se considérer comme les maîtres. Tout se fit d'un commun accord, et quand on mit dans la lettre : « Il a paru bon au Saint-Esprit *et à nous*, » — ce *nous* n'exprimait pas seulement l'unanimité finale, mais le sentiment unanime de confiance en Dieu, en son secours, en sa grâce, dans lequel on s'était assemblé.

Voyons donc ce qui se passa.

On commença — nous ne savons qui — par exposer la question; une longue discussion, sur laquelle aucun détail n'est donné, s'ensuivit. Alors Pierre prend la parole, et, non sans étonner peut-être un peu tel ou tel de ses auditeurs, il arrive bientôt à la plus haute, à la plus pure expression de l'idée chrétienne du salut. Évidemment, Paul a passé par là, aidant Pierre à secouer ce qui lui restait encore de l'idée judaïsante. Pierre, en effet, avait été jusque-là dans une sorte de position moyenne entre les judaïsants, non pas extrêmes, mais modérés, charitables, Jaques, par exemple,

— et les partisans de Paul. Une révélation spéciale avait levé ses doutes quant à la vocation des Gentils; mais il avait évidemment conservé des scrupules quant à la complète abrogation de la première alliance par la seconde. Maintenant donc, il n'hésite plus, et, rappelant que c'est lui qui a eu le premier l'honneur d'ouvrir l'Église à un païen, il passe hardiment aux conséquences qu'il n'avait pas d'abord saisies dans toute leur étendue. « Frères, dit-il, vous savez que dès longtemps Dieu m'a choisi parmi vous pour que les Gentils entendissent par ma bouche la parole de l'Évangile, et qu'ils crussent. » Mais Dieu a fait plus; Dieu leur a d'avance donné gain de cause dans le procès qui s'agite aujourd'hui. « Dieu, qui connaît les cœurs, *a témoigné en leur faveur* en leur donnant l'Esprit-Saint comme à nous, » et, quoique restés étrangers à cette ancienne loi qui fut celle de nos pères, Dieu « n'a point mis de différence entre eux et nous. » Puis donc que cet état de choses a ainsi reçu la sanction de Dieu, pourquoi vouloir le changer? Pourquoi imposer à des gens que Dieu reconnaît pour siens en Jésus-Christ « un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter? » Oui : *que nous n'avons pu porter*. Nous avons bien pu observer les prescriptions cérémonielles, et c'était même facile ; mais en attendre son salut, mais se figurer que là est la justice, le pardon et la vie, mais accorder à de semblables choses la domi-

nation sur sa conscience, — voilà ce que nous ne pouvions pas, ce que les païens convertis ne pourraient pas. Nous avons mieux à leur offrir. « C'est par la grâce du Seigneur Jésus que nous croyons être sauvés, de la même manière qu'eux. » Observateur ou non des prescriptions de l'ancienne loi, tout chrétien est sauvé par la seule foi en Jésus-Christ.

Tel fut le discours de Pierre, car nous n'avons fait qu'intercaler ce qu'appelait nécessairement et clairement le court résumé des Actes.

L'effet fut grand. « Toute l'assemblée, est-il dit, garda le silence. » C'était plus qu'une opinion exprimée sur le sujet en discussion ; c'était une prédication aussi vivante quant au fond que logique quant à la forme.

V

Ces deux grands faits que Pierre avait pris pour base de son argumentation : Dieu a manifestement agi sur les cœurs des païens, Dieu a manifestement accepté leur piété telle qu'elle est, c'est-à-dire en dehors des formes de l'ancienne loi, — ces grands faits, disons-nous, il y avait là deux hommes qui pouvaient les développer mieux que Pierre et mieux que personne ; et c'est ici, en effet, que se

place l'incident dont nous avons constaté l'à-propos. On interrompt la discussion, et « ils écoutaient Barnabas et Paul racontant tous les miracles et les prodiges que Dieu avait opérés par leur moyen au milieu des Gentils. » Ces *miracles* et ces *prodiges* ne peuvent pas être, ici, des guérisons ; ce ne peuvent être que des faits venant à l'appui de ce qu'a dit Pierre, que Dieu « a témoigné en faveur des Gentils, » en leur accordant abondamment les dons de l'Esprit-Saint. Cette interprétation n'exclut pourtant pas absolument les miracles proprement dits ; seulement, si Paul et Barnabas en rapportèrent quelques-uns, par exemple la guérison du paralytique de Lystre, ce dut être en les rattachant à l'œuvre spirituelle, intérieure, seule invoquée par Pierre en faveur de son opinion.

La discussion venait donc de faire un nouveau pas, un grand pas ; il ne s'agissait plus que de trouver une formule, comme nous dirions aujourd'hui, qui résumât l'impression générale sans abandonner tout à fait les éléments divers qui subsistaient chez quelques-uns. Ce fut un de ces derniers, Jaques, qui s'en chargea. Il était de ceux qui ne se croyaient pas libres, Dieu les ayant fait naître sous la loi, d'en abandonner les observances. Convaincu, d'autre part, que Dieu ne demandait point qu'on les imposât aux chrétiens non juifs, il s'inquiète pourtant de ce qui pourra arri-

ver dans l'Église, si, les uns observant rigoureusement la loi, les autres ne l'observent plus du tout, froissant, scandalisant leurs frères. N'est-il donc pas quelques prescriptions que l'on pourrait, par prudence, par charité, maintenir? Ainsi, tout ce que Pierre a dit, Jaques l'approuve. « Frères, dit-il (Actes xv, 14), Simon vous a raconté comment Dieu a déjà pourvu à tirer du milieu des Gentils un peuple qui fût en son nom. » Aux preuves que Paul, après Pierre, en a données, Jaques ajoute celle que son amour pour l'Ancien Testament lui ferait déjà trouver suffisante, — la prophétie. « Avec ce fait, dit-il, concordent les paroles des prophètes, selon qu'il est écrit (Amos ix, 11-12) : Après cela je reviendrai.... afin que le reste des hommes recherche le Seigneur... » Puis donc que les païens sont destinés à devenir membres de l'Église : « Je pense, poursuit-il, qu'on ne doit point susciter d'empêchements à ceux qui se convertissent à Dieu. » Mais voici qui ne les repoussera point, et empêchera cependant que leur liberté ne soit en scandale à quelques-uns. « Qu'ils s'abstiennent des viandes offertes aux idoles, et de l'impudicité, et des animaux étouffés, et du sang. » Ils savent, en effet, puisqu'il y a partout des synagogues, à quel point ces choses sont odieuses aux Juifs, et ils ne s'étonneront pas que des juifs, quoique devenus chrétiens, puissent encore en être scandalisés.

Rien de plus sage; rien, du moins, de plus sagement motivé. Un point seulement n'est pas clair : l'impudicité semble mise au rang des choses que permettrait la liberté chrétienne. Ce sens, évidemment absurde, en a fait chercher un autre. On a pensé qu'il s'agissait de mariages prohibés par la loi de Moïse ; le vague du terme employé s'expliquerait par le fait qu'on avait parlé de ces mariages, les qualifiant d'impurs, ou, du moins, exprimant la crainte qu'ils ne parussent tels aux chrétiens juifs si d'autres chrétiens se les permettaient. Peut-être aussi s'agit-il bien de l'impureté proprement dite, mais considérée au point de vue de l'extrême indulgence dont le paganisme usait envers toutes les formes de ce vice. Cette indulgence, les païens devenus chrétiens étaient peut-être portés à en conserver une partie. De là l'invitation à rester, pour toutes ces choses, sur le terrain sévère de la loi de Moïse.

Paul n'avait sûrement nulle objection à faire sur ce point; sur les autres, il accepta sans objection le compromis. Nous le voyons, plus tard, dans la première épître aux Corinthiens, développer la même idée. Le chrétien, dit-il (I Cor. x), a le droit de manger de tout ce qu'on lui présente, de tout ce qui se vend au marché. Si sa conscience s'en inquiète, c'est qu'elle n'est pas encore à la hauteur de la liberté chrétienne. Mais il peut arriver qu'un de ses frères s'en inquiète,

et lui, alors, par égard pour ce frère qu'il scandaliserait, il doit s'abstenir. Mais sa liberté reste entière, et, dès que la crainte de scandaliser n'existe plus, il peut, il doit user de cette liberté toujours la même.

Voilà qui fixe la vraie portée de la lettre par laquelle on communiqua aux chrétiens d'Antioche la décision de Jérusalem. Si nous devions y voir, comme on l'a parfois prétendu, une victoire des judaïsants, nous ne comprendrions plus ni pourquoi Paul y adhéra, ni comment il fut un de ceux qui la portèrent à Antioche, ni, enfin, pourquoi les chrétiens de cette ville, disciples de Paul, en furent « réjouis et consolés. » Les quatre points recommandés étaient peu de chose au prix de ce qu'avaient essayé d'imposer les judaïsants venus chez eux ; l'omission seule de la circoncision renversait le système, eût-on, d'ailleurs, accepté tout le reste. La lettre, en outre, désavoue la démarche de ces docteurs. « Ayant appris que quelques-uns des nôtres, sans aucun mandat de notre part, vous ont troublés par leurs discours... » Enfin, Paul et Barnabas sont appelés « nos bien-aimés, hommes qui ont exposé leur vie pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » La victoire était donc complète, mais du côté de Paul.

VI

Cette victoire allait-elle être définitive? — Non. Les épîtres de Paul nous révéleront de nouveaux efforts tentés par les judaïsants, et souvent avec plus de succès qu'à Antioche. C'est contre eux que l'apôtre écrit aux Galates, fascinés, dit-il, ensorcelés, comme disent nos vieilles versions, par ce dangereux système, tellement qu'après avoir « commencé par l'esprit, » maintenant ils finissent « par la chair. » Ces mots résument la querelle, qui n'était, en effet, qu'une des formes de l'éternelle lutte entre la chair et l'esprit. La *chair*, ce n'est pas toujours l'homme matériel, l'être grossier qui veut de grossiers plaisirs, ou, moins grossier, mais toujours exclusivement terrestre, se nourrit des vanités de la terre. La *chair* a aussi sa religion, sa foi, sa piété ; elle se la donne en prenant, dans toute religion, ce qui lui convient le mieux, et en maintenant, contre une religion plus pure, ce que telle autre aura eu de plus conforme à ses instincts. Mais ne nous plaignons pas trop de ce que tout ne fut pas fini au décret de Jérusalem. Si le parti judaïsant releva souvent la tête, si même, dans plus d'une Église, il fut momentanément le maître, c'est à lui que nous devons de

trouver, dans les écrits de Paul, tant d'affirmations éloquentes du spiritualisme évangélique, tant d'armes contre ceux qui renouvelleraient, sous d'autres formes, les doctrines judaïsantes, et tant d'armes aussi contre notre propre cœur, toujours charnel, toujours ami, même sans s'en douter, de la piété charnelle.

Deux membres de l'assemblée sont nommés, dans la lettre, comme devant accompagner Paul et Barnabas à Antioche. La phrase qui les concerne peut s'entendre de deux manières. Ils prêcheront *les mêmes doctrines*, — ou ils diront de bouche *les mêmes choses*, les choses contenues dans la lettre. Nous préférons ce dernier sens. Quoique la lettre fît foi des sentiments de l'assemblée, il était bon que Paul et Barnabas, personnellement mis en cause par les judaïsants, ne fussent pas seuls à présenter la missive, seuls à raconter comment les choses s'étaient passées. Jude et Silas n'auront donc pas seulement à garantir l'authenticité de la lettre, mais, surtout, à en développer le contenu.

Jude et Silas, hommes « considérés parmi les frères, » étaient aussi *prophètes*, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, prédicateurs, ou, plus exactement encore, regardés comme ayant reçu de Dieu le don spécial d'enseigner et d'exhorter. Ils en usèrent donc à Antioche, « parlant abondamment aux frères pour les encourager et les fortifier. » Ce fut sans doute, pour notre apôtre, un heureux

moment que celui-là. Nous ne savons jusqu'à quel point il comptait, pour l'avenir, sur l'effet de la décision prise; pour le présent, il ne pouvait que remercier Dieu. Nous aussi, quand nous venons, après dix-huit siècles, raconter son histoire, il nous est doux d'y trouver une halte qui nous invite, en quelque sorte, à reprendre haleine avec lui pour bénir Dieu comme lui. Dieu n'avait pas voulu imposer lui-même à l'Église la conception définitive du spiritualisme évangélique; il voulait que ce fût le fruit d'un travail où son Esprit, sans doute, interviendrait, mais qui serait aussi travail humain, enfantement plus ou moins long, plus ou moins douloureux, de la vérité déjà donnée, déjà parfaite, et cependant encore à chercher et à trouver. N'est-ce pas ainsi que se forment, dans une âme, les fortes convictions, les seules convictions vraies? L'âme qui n'aura fait que recevoir, qu'accepter, sa foi ne sera qu'une croyance, sa piété qu'une soumission; mais celle qui aura conquis, et, pour conquérir, aura combattu, aura souffert, la vérité de Dieu sera la sienne, l'Esprit de Dieu sera devenu le sien. Ainsi en est-il de l'Église, cette âme formée de tant d'âmes. Celle de Jérusalem a écrit dans sa lettre : « Il a paru bon *au Saint-Esprit et à nous.* » Le Saint Esprit ne s'est point imposé par une révélation subite, irrésistible. On a cherché, on a délibéré; on a même entendu le choc d'opinions opposées. Mais, ce

travail, tous ont senti que Dieu l'autorisait, le voulait, et que la vérité allait en être le prix. Nous savons bien tout ce qu'on peut dire contre cette assurance, tout ce qui en est sorti, plus tard, d'orgueil et de despotisme. Mais pour avoir mené là beaucoup de docteurs, beaucoup d'Églises, le chemin n'en est pas moins celui par où Dieu a fait passer ses plus grands serviteurs de tous les temps. Paul y avait passé pour arriver au pied de la croix; Paul était heureux de voir l'Église y passer pour arriver à cette conception pure dans laquelle il avait eu l'honneur de la devancer. Et c'est aussi là que se forment, entre les serviteurs de Dieu, ces amitiés qui doubleront leur force quand il faudra combattre ensemble pour l'avancement de son règne. Nous ne savons rien de Jude, qui n'est plus nommé après cette page; mais Silas allait devenir le compagnon d'œuvre de Paul, et nous aurons à les voir prêcher ensemble, souffrir ensemble. Ainsi concourent au plan de Dieu et les hommes et les choses; ainsi s'élève, sur le sol mobile de la terre, l'édifice immuable de l'éternelle vérité.

CHAPITRE DIXIÈME.

PIERRE A ANTIOCHE.

I. Le voyage de Pierre à Antioche. — Incertitudes sur l'époque. — Récit des faits. — Caractère de Pierre. — Les concessions et les principes.

II. Nulle trace, pourtant, d'une divergence radicale. — Les reproches de Paul supposent tous, au contraire, qu'il y a accord sur les principes. — Marche et ensemble de son raisonnement.

III. Tout paraît indiquer que le résultat fut heureux. — Ce qui reste de cette discussion. — Les retours du vieil homme.

I

Jude et Silas « après être demeurés un certain temps » à Antioche, « furent renvoyés en paix par les frères » à Jérusalem. Ces mots semblent impliquer leur départ à tous deux, et c'est ce qu'implique aussi le verset 35 : « Paul et Barnabas restèrent à Antioche. » Le verset 34 : « Silas préféra

rester à Antioche, » paraît donc avoir été ajouté en vue de ce qui est dit plus loin que Silas partit avec Paul ; plusieurs manuscrits, en effet, n'ont pas ce verset. Rien n'empêche de supposer que Silas partit, puis revint, probablement appelé par Paul.

Une question beaucoup plus grave est celle qui se présente quant à l'époque du voyage de Pierre à Antioche, et de la discussion qui eut lieu entre Paul et lui.

Paul la raconte immédiatement après ce qu'il vient de dire aux Galates sur son voyage à Jérusalem, ses relations avec Jaques, Pierre et Jean. « Mais quand Pierre, dit-il (II, 11), vint à Antioche, je lui résistai en face. »

Or, dans les Actes, nous lisons (xv, 35) que « Paul et Barnabas restèrent à Antioche, enseignant et annonçant, avec beaucoup d'autres, la bonne nouvelle de la Parole du Seigneur, » et que, « après un certain nombre de jours, » Paul proposa à Barnabas d'aller visiter les Églises qu'ils avaient fondées ensemble. C'est donc dans ce « certain nombre de jours » que devrait se placer l'arrivée de Pierre à Antioche.

Nous avons vu que le sens du mot *jours* peut être étendu fort au delà du sens moderne ordinaire. Mais l'extension, ici, est limitée par des dates assez généralement admises, par la longueur du voyage que Paul va entreprendre, par un séjour de dix-huit mois à Corinthe. Si, dans l'épître,

il met l'arrivée de Pierre à Antioche immédiatement après le récit des affaires de Jérusalem, c'est que la suite du raisonnement l'y oblige ; et ce même raisonnement qui lui a fait franchir, peu auparavant, tant d'années, peut bien lui avoir fait franchir, ici, les quatre ans qui nous conduiraient à placer l'affaire d'Antioche après son second voyage missionnaire. Rien, toutefois, ne s'oppose absolument à ce que l'arrivée de Pierre ait eu lieu avant ce départ de Paul, c'est-à-dire peu après que Jude et Silas furent retournés à Jérusalem.

Au fond, la date n'importerait que si nous pouvions suivre pas à pas la marche des idées dont Pierre allait se trouver le représentant à Antioche. Mais nous n'avons que les traits généraux ; nous assistons, d'ailleurs, à un mouvement de va-et-vient qui est pour nous, quant aux dates, un nouvel élément d'incertitude, le même homme pouvant avoir été, dans des circonstances différentes, quoique à deux époques rapprochées, ou dans une voie ou dans une autre.

Tel fut donc le cas de Pierre. Il avait été, à Jérusalem, un des champions du spiritualisme évangélique. Il arrive à Antioche, et, d'abord, il ne se fait aucun scrupule de « manger avec les Gentils, » avec ces païens convertis auxquels Paul avait enseigné à ne se croire liés par aucune des prescriptions judaïques. Ils évitaient probablement, selon la décision prise, les viandes venues des temples et

les animaux étouffés ; mais assez d'autres choses, dans leurs mets, dans leurs usages de table, pouvaient scandaliser un juif. Pierre, donc, à son arrivée, ne songea pas à leur demander plus que n'avait demandé la lettre. Mais, bientôt, arrivent de Jérusalem quelques-uns de ces judaïsants qui avaient déjà une fois troublé la paix de l'Église d'Antioche. Ils viennent « d'auprès de Jaques, » mais évidemment pas « de la part de Jaques, » comme on a traduit quelquefois, car il n'est pas admissible que Jaques, reniant son discours de Jérusalem, eût envoyé des hommes si semblables à ceux dont on avait désavoué, dans la lettre, le zèle aveugle. Cependant ce mot « d'auprès de Jaques » a une certaine importance. Il nous révèle, dans l'Église de Jérusalem, un réveil du zèle judaïsant, un état de choses qui n'est pas ce qu'avait paru indiquer l'unanimité de l'assemblée, — et peut-être y aurait-il là un argument en faveur de l'opinion qui place le fait quatre ans plus tard.

Quoi qu'il en soit, ces hommes reprennent leur vieille thèse de la nécessité des observances judaïques, de l'obligation, pour tout chrétien juif, d'éviter comme impur quiconque ne s'y soumet pas. Pierre, alors, se tient à l'écart, et son exemple entraîne bon nombre de chrétiens juifs ; Barnabas même, si ferme jusque-là, est entraîné. On se demande comment c'était possible. Tout est possible, chez l'homme, en fait de contradictions et de fai-

blesses, et les plus forts sont quelquefois ceux qui nous donnent le plus de ces occasions d'étonnement. Quand nous lirions, pour la première fois, les Évangiles, est-ce Pierre, l'ardent et courageux Pierre, que nous soupçonnerions d'avoir pu renier son maître? Il ne le reniait assurément pas à Antioche; peut-être même croyait-il n'obéir encore qu'à la règle implicitement renfermée dans la décision de Jérusalem : Éviter ce qui risquerait d'être en scandale à quelques-uns. Mais cette règle est de celles qui ne sont bonnes, sages, que dans certaines limites. Je dois, en ce qui me concerne, être toujours prêt à céder; je dois cependant toujours examiner si j'en ai le droit, et si ce qu'on me demande ne serait pas l'abandon d'un principe. « Voici des hommes que je scandalise si je mange avec les Gentils; je ne mangerai donc plus avec les Gentils. » Or, ici, ceux qui se scandalisent méconnaissent l'essence même de la religion chrétienne; leur céder, c'est la méconnaître comme eux. Voilà la conséquence que Pierre et Barnabas n'avaient pas vue, ou, du moins, pas suffisamment pesée.

II

Mais c'est aussi, d'autre part, ce que nous ferons observer à ceux qui ont prétendu montrer, dans ce

démêlé entre Paul et Pierre, l'explosion d'une divergence radicale.

D'abord, malgré la vivacité de son récit, ce n'est point du tout là ce que dit Paul. Pierre, jusqu'au moment où sont venus les judaïsants, a « mangé avec les Gentils; » donc, laissé à lui-même, il ne pense pas autrement que Paul. Changera-t-il? De conduite, oui; d'opinion, non, car ce n'est point là ce dont Paul l'accuse, mais de faiblesse, de dissimulation, et ce reproche même détruit l'idée que Paul regardât Pierre comme en désaccord avec lui sur le fond de la question. « Je vis, dit-il (Gal. II, 14), *qu'ils ne marchaient pas droit* selon la vérité de l'Évangile; » et tout ce qui suit revient à dire que Pierre n'a pas assez soutenu cette *vérité de l'Évangile*, mais nullement qu'il ne la connaît pas. « Si toi, lui dit-il, qui es juif, tu vis en Gentil et non en Juif, pourquoi forces-tu les Gentils de judaïser? » Donc Pierre vivait ordinairement *en Gentil*, c'est-à-dire avait compris, comme Paul, qu'il n'était plus tenu aux observances mosaïques; mais, en cédant aux judaïsants, en s'éloignant des chrétiens qu'il leur plaisait de considérer comme impurs, il prêchait lui-même à ces chrétiens la nécessité de judaïser. Paul commence donc par le mettre en contradiction avec lui-même; preuve, répétons-le, qu'il ne le considérait point comme ayant, en réalité, une autre doctrine que lui.

Mais, cela posé, il lui montre combien cette con-

tradiction est grave, sa conduite n'aboutissant à rien moins qu'au reniement de sa doctrine. Comme c'est aux Galates que le récit s'adresse, Paul, qui combat chez eux la même erreur que jadis chez Pierre, ne s'est pas inquiété de séparer rigoureusement ce qu'il a dit alors de ce qu'il leur dit maintenant à eux. Il commence (Gal. II, 14) par Pierre; il continue et finit (21) par les Galates. De là un peu de confusion. Mais voici le fil des idées.

Si la prédication de l'Évangile nous avait trouvés plongés dans les erreurs et les vices du paganisme, nous aurions accepté, comme remède unique et suffisant, la foi en Jésus-Christ. L'Évangile nous a trouvés juifs, exempts de ces erreurs et de ces vices; mais la première chose qu'il nous a enseignée, c'est que nous étions pourtant pécheurs. Les œuvres de la Loi n'avaient donc pu nous donner la justice; la foi en Jésus-Christ se présentait donc à nous, de même qu'aux païens, comme source unique et suffisante de justification. Cela étant, chercher encore nous-mêmes ou faire chercher à d'autres, dans les observances de la Loi, une justice qui nous est offerte en Jésus-Christ, n'est-ce pas supposer que Jésus-Christ nous laisse pécheurs, nous trompe, par conséquent, en nous promettant la justice, nous aveugle sur notre état, et, au lieu d'être un ministre de grâce, n'est qu'un « *ministre de péché?* » Loin de nous ce blasphème! Et cependant il est au fond de ce que tu as fait, toi, Pierre,

en cédant aux judaïsants. Ce que tu avais précédemment démoli, le salut par les observances, tu viens de le rebâtir; or, le rebâtir, c'est te replacer toi-même sous cette loi qui te laissait et te laissera pécheur. Pour moi, « c'est par la Loi que je suis mort à la Loi, » car c'est la Loi elle-même qui, d'un côté me convainquant de péché, de l'autre ne me donnant pas la justice que je cherchais, m'a fait accepter l'Évangile, source de grâce et de justice. Je suis mort à la Loi, mais je vis par Christ, en Christ, ou plutôt c'est lui qui vit en moi, et si je me remettais, n'importe en quelle mesure, à chercher ma justice dans la Loi, je proclamerais que Christ « est mort en vain, » que le but de sa mort a été manqué ou mal conçu.

Voilà l'erreur, capitale en effet, que Paul accuse Pierre d'avoir involontairement favorisée. Cette page, sur laquelle nous aurons à revenir, résume sa théologie; qu'il ait eu ou non l'intention de rapporter textuellement ce qu'il avait dit à Antioche, nous ne pouvons douter que nous n'ayons là la substance de ses représentations à son collègue.

III

Quel en fut l'effet? Il ne le dit pas; mais l'ensemble du récit indiquerait plutôt une issue con-

forme à ses désirs. Si Pierre avait persisté, Paul ne continuerait sûrement pas à ne l'accuser que d'inconséquence, et à le considérer comme d'accord avec lui sur les principes. Il est vrai que nous retrouverons Pierre (1 Cor. 1) considéré encore comme chef d'un parti plus ou moins opposé à Paul ; mais, là aussi, sur les indications de Paul lui-même, il est facile de ramener le fait à des proportions tout autres que celles qu'on lui a attribuées.

Que reste-t-il donc, en somme, de cette querelle d'Antioche? — Dans l'histoire de l'Église, un épisode curieux de la lutte que Jésus avait figurée en disant : « On ne met pas du vin nouveau dans de vieux vases. » Dans l'histoire de Pierre, un trait de plus de ce caractère impressionnable, mobile, que nous savons avoir été le sien. Tel il était, à cet égard, pendant la vie terrestre de son maître, tel nous venons de le retrouver malgré ce que les années, l'expérience, et, mieux que tout cela, l'Esprit-Saint, ont pu opérer en lui. Mais l'Esprit de Dieu n'anéantit pas l'esprit de l'homme ; et après avoir fait cette remarque sur saint Pierre, nous allons avoir, ici-même, une occasion de la faire sur saint Paul. Peut-être même eût elle déjà été juste quand nous l'avons vu reprendre si vivement un collègue, un frère, et se glorifier, ensuite, de l'avoir fait « en face » et « devant tous. » Serait-ce honorer véritablement notre apôtre que de sup-

poser qu'en ces endroits où il se déclare pécheur, et où il se prosterne, comme tel, devant la croix de Jésus, il n'a fait, au fond, que des phrases, parlant d'autrui et se mettant à part? Si nous croyons qu'il a été là sincère, nous avons le droit de noter, dans son histoire, les occasions où le vieil homme ne fut peut-être pas assez absorbé par le nouveau.

CHAPITRE ONZIÈME.

TIMOTHÉE. — EPAPHRAS.

I. Projet de visiter les Églises d'Asie Mineure. — Discussion avec Barnabas. — Nulle trace plus tard.
II. Paul « fortifiant les Églises. » — Leurs progrès. — Timothée. — Son enfance. — Sa jeunesse. — Vive affection de Paul. — Confiance entière, absolue. — Timothée avait déjà travaillé. — Ce qu'on attendait de lui.
III. Timothée circoncis. — Paul se mit-il en contradiction avec lui-même?
IV. La Phrygie. — Epaphras. — Ce que Paul dit de lui aux Colossiens. — Est-ce lui qui est appelé plus tard Epaphrodite? — Une page de l'épître aux Philippiens. — Paul notre contemporain.

I

Paul donc — que la visite de Pierre ait eu lieu alors ou plus tard, car nous n'avons pas prétendu fixer l'époque — ne resta pas longtemps, nous est-il dit (Actes xv, 36), à Antioche. « Retournons,

disait-il à Barnabas, visiter les frères dans toutes les villes où nous avons annoncé la Parole du Seigneur, et voyons où ils en sont. » Qui aurait cru qu'un dissentiment quelconque pût s'élever, à ce moment, entre ces deux grands ouvriers de la même œuvre? Mais, redisons-le, l'homme est toujours l'homme. Barnabas accepte avec joie la proposition de Paul; seulement, il voudrait emmener celui qui les a quittés lors de leur premier voyage, et, puisque Marc demande à partir encore avec eux, nous devons supposer qu'il s'est repenti de sa conduite, et qu'il promet plus de persévérance. On voudrait donc — s'il est permis d'avoir un avis dans une affaire dont si peu de détails nous sont connus — que Paul se montrât facile; on regrette de lui voir appliquer rigoureusement à Marc le mot du Maître : « Celui qui met la main à la charrue, et regarde en arrière, n'est point propre » à l'œuvre du Seigneur. Mais, comme tous les hommes qui jamais ne « regardent en arrière, » Paul était, de nature, peu indulgent pour cette faiblesse; Barnabas, de son côté, l'était peut-être trop envers son jeune parent, et, comme toujours, un extrême put contribuer à en amener un autre. Quoi qu'il en soit, on est heureux de n'avoir qu'à regarder plus loin pour voir le nuage dissipé. Barnabas, Paul en parlera (1 Cor. IX, 6) comme d'un apôtre dévoué, possédant toute son estime et toute son affection; Marc, nous le retrouvons par-

mi les compagnons de Paul lui-même. Paul, prisonnier à Rome, écrit à Timothée de lui amener Marc, qui, dit-il, lui est « utile pour le ministère. » Il salue, de la part de Marc, les Colossiens, leur recommandant de l'accueillir, et, dans l'épître à Philémon, il le nomme encore parmi ses « collaborateurs. »

Paul et Barnabas ne purent donc, à Antioche, s'entendre, et « Barnabas, prenant Marc avec lui, s'embarqua pour l'île de Chypre. » Paul, de son côté, « ayant fait choix de Silas, partit, après avoir été recommandé par les frères à la grâce du Seigneur. »

Aucun détail ne nous est donné sur les travaux de Barnabas. Seulement, d'après la manière dont Paul parle de lui aux Corinthiens, on juge qu'il devait être fort connu de ces derniers, soit qu'il eût travaillé dans leur pays, soit que son nom fût venu jusqu'à eux avec le récit de grands travaux. L'Évangile, en somme, gagna peut-être à la séparation des deux apôtres, assez forts l'un et l'autre, quoique inégalement, pour porter, chacun, toute la charge.

II

Paul avait pour principe (Rom. xv, 20) de ne pas cultiver le champ d'autrui ; et quoique l'île de

Chypre eût été précédemment son champ aussi bien que celui de Barnabas, il le laissa à son collègue, et alla parcourir les villes qu'ils avaient évangélisées ensuite, ou que lui, Paul, avait d'abord évangélisées seul. « Il parcourait (Act. xv, 41) la Syrie et la Cilicie, fortifiant les Églises ; puis il se rendit aussi à Derbe et à Lystre. » *Fortifiant les Églises.* Voilà tout ce qui nous est dit, et tout ce que nous savons. Il est clair que cela ne veut pas dire seulement qu'il exhortait les chrétiens de ces villes, renonçant momentanément à l'œuvre missionnaire. Cette œuvre, d'ailleurs, en ces temps, était celle de tous ; la présence même de l'apôtre ne pouvait qu'augmenter cette puissance d'expansion qui était celle de toute Église, tant petite fût-elle. Aussi nous est-il dit, un peu plus loin, que non-seulement elles « s'affermissaient dans la foi, » mais « croissaient en nombre chaque jour. »

Si nous manquons de détails sur cet accroissement, nous assistons, à Derbe, à une des rencontres dont l'apôtre eut le plus constamment à bénir Dieu.

Là donc était un jeune chrétien, Timothée, que son aïeule Loïs, puis sa mère Eunice, juives pieuses, avaient admirablement préparé dès son enfance, par une étude intelligente de l'Ancien Testament, à recevoir l'Évangile. « Dès l'enfance, lui écrit l'apôtre (2 Tim. iii, 15), tu as connu les Lettres sacrées, qui pouvaient te rendre

sage pour le salut par la foi en Jésus-Christ, » ou, plus exactement : « Te rendre savant vers le salut, » te fournir les moyens de t'approcher de l'Évangile lorsqu'il te serait présenté. Cette foi en Jésus-Christ, qui est devenue celle du jeune homme, Paul la place, en quelque sorte, sous le patronage vénéré de cette aïeule et de cette mère qu'il paraît avoir personnellement connues, probablement dans son premier voyage ; il ne dit pourtant pas que ce soit lui qui ait converti Timothée. Mais si le jeune homme ne fut pas proprement son fils en la foi, jamais fils adoptif ne fut plus cher à l'homme devenu son père, et ne répondit mieux à son amour. Tous les noms qui peuvent le mieux exprimer cette union intime, indissoluble, Paul les lui donnera. C'est « mon enfant légitime en la foi ; » c'est « mon enfant bien-aimé, » car le texte porte *mon enfant* et non *mon fils*, comme disent, plus froidement, nos versions. Il lui écrit (II Tim. I, 3) : « Je conserve de toi un perpétuel souvenir, dans mes prières nuit et jour, » et ce souvenir lui est si cher, qu'il en bénit Dieu comme d'une grâce. Il se rappelle, ajoute-t-il, les larmes de Timothée, sans doute lorsqu'ils se sont séparés, et il désire ardemment le revoir « afin d'être rempli de joie » dans sa captivité, dans ses souffrances, dont il l'invite à prendre sa part « comme un bon soldat de Jésus-Christ. » Et que dire de la familiarité touchante d'un détail

tel que celui-ci, au milieu des exhortations les plus graves (I Tim. v, 23) : « Ne continue pas à ne boire que de l'eau, mais use d'un peu de vin, à cause de ton estomac et de tes incommodités fréquentes ! » Mais ce n'était pas seulement de l'affection ; c'était une confiance entière, absolue. « J'espère, écrit-il aux Philippiens (II, 19 et suiv.), vous envoyer incessamment Timothée... Beaucoup d'autres recherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ ; mais lui, vous savez qu'il a été mis à l'épreuve, s'assujettissant avec moi, comme un fils sous son père, au service de l'Évangile. » Ainsi, tout en parlant de lui comme d'un fils, il le traite, auprès des Églises, comme un collègue, un égal. Quand Timothée est avec lui, le nom de Timothée figure, en tête des épîtres, à côté de celui de Paul, et c'est déjà ce qui a lieu dans la première aux Thessaloniciens, écrite si peu de temps après que Paul l'eut associé à ses travaux.

Il est vrai que Timothée avait déjà auparavant travaillé à la propagation de l'Évangile. « Les frères de Lystre et d'Icone lui rendaient un bon témoignage, » disent les Actes ; et si nous complétons par les épîtres ce renseignement un peu vague, nous sommes conduits à penser que Timothée, à peine converti, avait déployé un zèle et des dons extraordinaires. Paul parle même (I Tim. I, 8) de *prophéties* dont il avait été l'objet, soit qu'on

eût simplement jugé, sur ses débuts, de ce qu'il devait être un jour, soit, plutôt, que Dieu eût en effet révélé à quelques fidèles quel serviteur il s'était préparé en Timothée. C'est aussi à une « prophétie, » à une inspiration spéciale, que Paul attribue (IV, 4) la résolution prise par les Anciens de Derbe de consacrer solennellement Timothée aux fonctions de l'apostolat. Paul prit part à cette consécration, car il dit, dans un endroit, que Timothée a reçu « l'imposition des mains de l'assemblée des Anciens, » et il dit ailleurs « l'imposition de mes mains. » Il parle aussi (I Tim. VI, 12) de la « belle confession » que Timothée a faite « devant de nombreux témoins, » et ces témoins sont probablement les Anciens eux-mêmes, avec toute l'assemblée assistant à la cérémonie ; mais on a aussi supposé qu'il s'agissait de quelque autre circonstance, périlleuse peut-être, ce qui expliquerait pourquoi Paul rappelle, peu après, la « belle confession » de Jésus-Christ devant Pilate.

III

Au milieu de tous ces détails si relevés, si noblement chrétiens, on est surpris d'en trouver un qui semble en contradiction flagrante avec les principes de Paul.

Fils d'une mère juive mais d'un père païen, Timothée n'avait pas été circoncis. Paul, « à cause des Juifs qui étaient dans ces contrées, » consentit à ce qu'il le fût. Or, nous l'avons vu, il s'était absolument refusé, malgré les judaïsants, à y consentir pour Tite.

Observons donc d'abord que ce dernier, né païen, n'était tenu, selon Paul, à aucune observance juive, tandis que Timothée, élevé dans le judaïsme, n'avait dû qu'à une circonstance particulière, exceptionnelle, de ne pas en porter le signe. Sans son père, païen, n'eût-il pas été circoncis? Paul put donc penser qu'un refus serait considéré comme élargissant illicitement le décret de Jérusalem. Un juif non circoncis! Un juif exempté de l'être! Il est vrai que ce juif n'est plus un juif, puisque le voilà chrétien; mais n'importe : c'est comme juif qu'il est devenu chrétien, et il n'avait pas le droit d'être juif autrement qu'un autre. Bref, pour tout enfant d'Abraham, c'est la circoncision qui seule conduit légitimement à l'Evangile. Que Paul trouvât ce raisonnement bon, c'est fort douteux; lui qui a dit (I Cor. VII, 19-20) : « La circoncision n'est rien, l'incirconcision n'est rien... Que chacun demeure en l'état où il était quand il a été appelé, » — il ne pouvait penser que rien manquât à Timothée pour appartenir à Jésus-Christ. Mais l'argument contraire avait pourtant une certaine valeur historique, nationale. Paul

jugea donc que les circonstances permettaient d'y avoir égard, et que le décret de Jérusalem, interprété, dans ce cas, un peu étroitement, serait mieux reçu, à l'avenir, de ceux qui le trouvaient trop large. Et c'était là en effet, à ce moment, une des grandes préoccupations de l'apôtre. Quoique le décret ne fût pas entièrement selon son cœur, il y voyait un progrès vers la pure idée chrétienne, et même, en regard des judaïsants, un grand progrès ; aussi, dans toutes les villes qu'il traverse, il transmet (Act. xvi, 4) « les résolutions arrêtées par les Apôtres et les Anciens de Jérusalem, » et il en recommande l'observation. Là donc est l'explication de sa conduite. Par une concession beaucoup moins grave que celle qu'il aurait faite à l'occasion de Tite, il affermissait dans sa main l'arme préparée contre ceux à qui cette concession semblait faite. Qui sait, d'ailleurs, si d'autres circonstances n'avaient pas influé encore sur sa détermination ? Quand un esprit ainsi logique semble se mettre en contradiction avec lui-même, le simple bon sens, même à défaut de justice, ordonne de supposer qu'il doit avoir eu de bonnes raisons.

IV

Paul partit donc accompagné de Silas et de Timothée. Le Saint-Esprit, nous disent les Actes, les

empêcha d'aller évangéliser l'*Asie* (l'Asie *proconsulaire*, partie ouest de l'Asie-Mineure), et nous lisons peu après (xvi, 7) que « l'Esprit de Jésus » les empêcha d'entrer en Bithynie. Ces mots n'impliquent pas une révélation proprement dite, et peuvent s'entendre simplement de résolutions prises, devant Dieu, dans le sentiment profond de sa présence et de son aide.

Ils entrèrent donc dans la Phrygie, et, nous est-il dit, la « traversèrent. » Il paraît, en effet, qu'ils s'y arrêtèrent peu. Elle allait être le champ de travail d'Epaphras, disciple de Paul, qui fonda les Églises de Colosses, d'Hiérapolis et de Laodicée. Epaphras est encore un nom cher à l'apôtre, et que nous retrouvons, dans ses épîtres, entouré des plus touchants témoignages. Il rappellera aux Colossiens (i, 7) ces jours où ils ont « entendu et reçu la grâce de Dieu dans toute sa vérité, » l'ayant apprise, ajoute-t-il, « d'Epaphras, notre bien-aimé compagnon de service, » et ce dernier mot peut aussi signifier « de captivité, » car Paul est en ce moment prisonnier, et Epaphras (Philém. 23) est auprès de lui. A la fin de l'épître, en leur transmettant les salutations d'Epaphras, — Epaphras, leur dit-il, fondateur de leurs Églises, ne cesse de penser à elles, « luttant continuellement pour vous dans ses prières. » Est-ce de lui qu'il est question, dans l'épître aux Philippiens, sous le nom d'Epaphrodite? On l'a souvent pensé, les deux noms

pouvant être le même, comme Silas et Silvain, et les détails pouvant, à la rigueur, s'accorder. Ainsi, par exemple, Paul parle d'Epaphrodite (Phil. II, 25) comme lui ayant été envoyé par les Philippiens pour pourvoir à ses besoins; d'où résulterait, semble-t-il, qu'Epaphrodite était de l'Église de Philippes. Mais Paul, en même temps, l'appelle « mon compagnon d'œuvre et de combat, » et rien n'empêche, dès lors, que l'Epaphrodite envoyé à Paul ne fût son ancien disciple Epaphras, l'apôtre de la Phrygie, fixé maintenant en Grèce. Mais, après tout, qu'importe? L'épître aux Philippiens aura toujours fourni un trait de plus au tableau de ces amitiés saintes que créait le bon combat de la foi; et il est doux de rencontrer sous la plume de Paul, quelquefois rude, ces passages qui nous montrent une âme si profondément aimante. Epaphrodite ou Epaphras, voici ce que Paul ajoute après avoir dit aux Philippiens qu'il vient de le leur renvoyer : « Il soupirait après vous tous ; il se désespérait de ce que vous aviez entendu dire qu'il avait été malade. Il l'a été, en effet, et même tout près de la mort; mais Dieu a eu pitié de lui, et non pas seulement de lui, mais aussi de moi, afin que je n'eusse pas tristesse sur tristesse. Je me suis donc d'autant plus empressé de vous le renvoyer, afin que, le revoyant, vous redeveniez joyeux, et que, moi-même, je sois moins triste. Accueillez-le donc, dans le Seigneur, avec une joie entière, et honorez quiconque lui ressem-

ble, car c'est pour l'œuvre de Christ qu'il a été à la mort, ne ménageant pas sa vie pour suppléer à votre absence dans les services qu'il me rendait. » On voudrait connaître en détail ces « services » rendus à Paul, prisonnier, et dans lesquels Epaphrodite avait prodigué ses forces. Mais quelle délicatesse dans la reconnaissance de l'apôtre ! Quelle touchante habileté à partager cette reconnaissance entre celui qui a rendu personnellement les services, et ceux qui l'ont envoyé pour les rendre! C'est un de ces passages où l'intérêt historique se double d'un autre intérêt, tout actuel. L'homme qui a écrit ces lignes n'est plus pour nous un homme d'il y a dix-huit siècles : il est d'hier, d'aujourd'hui; il parle comme nous parlons, il sent comme nous sentons, ou, plutôt, comme nous voudrions savoir parler, savoir sentir; sa parole nous enveloppe comme d'une atmosphère où toutes les délicatesses de l'affection humaine se mêlent aux plus nobles effusions de la foi.

CHAPITRE DOUZIÈME.

LES GALATES. — LUC.

I. Les Galates. — Leur origine. — Leur caractère. — Comment ils reçurent Paul.

II. L'*écharde en la chair*. — Conjectures. — Paul et la souffrance. — Rien du stoïcisme. — Il prie. — Exaucé ou non, même conclusion tirée.

III. Troas. — Luc. — Ce qu'on sait de lui. — Son premier *nous*. — Départ pour l'Europe.

I

Paul s'arrêta plus longtemps en Galatie, où nous le verrons de nouveau à son troisième voyage. Point de détails dans les Actes ; peu dans l'épître aux Galates. Mais l'ensemble de cette épître fait foi de l'intérêt tout particulier avec lequel l'apôtre avait évangélisé ce peuple, d'origine et de mœurs tout autres que ses voisins de l'Asie-Mineure.

Il y avait environ trois cents ans que des tribus gauloises, ou plutôt germaniques, étaient venues s'établir entre la Bithynie, la Phrygie, la Cappadoce et le Pont ; il y en avait environ deux cents que le pays était soumis aux Romains. Mais ni la domination romaine, ni la civilisation asiatique, n'avaient effacé, chez ce peuple, son caractère primitif ; Jérôme, trois siècles après Paul, affirme avoir entendu dans le pays la langue des bords du Rhin. Quand la langue se conserve avec cette ténacité, c'est que l'esprit subsiste. Il est donc permis de penser que Paul trouva là quelque chose de ce besoin d'émotions sérieuses, de cette poétique profondeur que Tacite attribue aux populations germaniques ; il paraîtrait même, d'après l'épître, que l'apôtre subit en quelque mesure l'influence de cet entourage exceptionnel. « Vous, dit-il aux Galates (III, 1), devant qui Jésus-Christ a été peint si vivement, qu'il a été comme crucifié parmi vous. » On sent que l'apôtre n'a pas craint d'appeler l'imagination au secours de la raison et de la conscience. Il ne le ferait pas avec les Grecs, nourris de fables ; il l'a fait avec ces vieux Germains dont le cœur poétique, malgré des mœurs probablement assez rudes, allait au devant de l'Évangile.

Aussi fut-il accueilli comme il ne l'avait encore été nulle part. « Vous m'avez reçu, leur écrit-il (IV, 14-15), comme un ange de Dieu, comme Jésus-Christ lui-même... Je vous rends ce témoignage

que, si c'eût été possible, vous vous seriez arraché les yeux pour me les donner. » Il est vrai que, lorsque Paul rappelle cet accueil, c'est pour le mettre tristement en contraste, comme nous le verrons ailleurs, avec l'infidélité des Galates, séduits par de faux docteurs, rebelles envers celui qui les a enfantés à Jésus-Christ; néanmoins, au plus fort de ses reproches à ceux pour qui il « souffre de nouveau, dit-il, les douleurs de l'enfantement, » on sent, non-seulement qu'il les aime encore, mais qu'il compte encore sur leur amour.

II

La même épître et les mêmes passages éclaircissent, nous semble-t-il, un point sur lequel on a beaucoup discuté.

Paul, dans une autre épître, après avoir rappelé par combien de grâces éclatantes Dieu lui a confirmé sa vocation, ajoute (2 Cor. XII, 7) : « Aussi m'a-t-il été donné comme une écharde en ma chair, un ange de Satan pour me souffleter, de peur que je ne m'enorgueillisse. » Qu'était-ce que cette *écharde*, cette *épine* ou cette *aiguille*, car le mot grec signifie toute espèce de corps aigu introduit dans la chair, et y demeurant?

On a fait des suppositions fort étranges, toutes

basées sur ce que l'apôtre, disait-on, parle mystérieusement de cette infirmité. Le mystère, à y regarder de près, n'existe pas. Même dans l'épître aux Corinthiens, si la chose est une énigme pour nous, nous pouvons déjà voir qu'elle n'en était pas une pour ceux à qui l'apôtre écrit, car le tout revient à : « Voilà pourquoi Dieu m'a frappé de ce mal dont vous m'avez vu affligé. » *Vu*, disons-nous ; et c'est là-dessus que nous allons à l'épître aux Galates, d'après laquelle on ne peut guère douter que le mal ne fût extérieur, visible. Lorsque, dit-il (IV, 14), il est arrivé chez eux, ils n'ont pas « méprisé ni repoussé avec dégoût l'épreuve que je subissais en ma chair. » Or, c'est après cela que Paul ajoute : « Vous vous seriez arraché les yeux *pour me les donner*. » Ces derniers mots ne seraient-ils pas la clef de l'énigme ? Une maladie des yeux n'est-elle pas ce qui répond le mieux à tous ces indices réunis? Elle justifie beaucoup mieux qu'un mal plus étendu le mot d'*écharde en la chair*, souffrance aiguë, mais locale. Elle explique suffisamment cet aspect pénible, repoussant, auquel les Galates ont su ne pas s'arrêter ; elle enlève, enfin, ce qu'il y aurait d'étrange dans cette idée de s'arracher les yeux, non pas *pour quelqu'un*, ce qui se dit quelquefois, mais *pour les donner* à quelqu'un, ce qui ne se dit jamais, et suppose, par conséquent, un cas réel, des yeux malades qu'on voudrait pouvoir remplacer par d'autres.

Ces misères, d'ailleurs, quelles qu'elles fussent, ne purent que leur fournir l'occasion d'étudier et d'admirer, chez l'apôtre, la puissance de l'esprit sur la chair. Ils virent que la souffrance ne diminuait en rien son zèle ; ils purent d'autant mieux apprécier son dévouement, qu'ils ne l'entendaient pas, comme les stoïciens, braver la douleur, se vanter d'y être insensible. Cette *écharde en sa chair* dont il parlera aux Corinthiens, il a, dira-t-il (2 Cor. xii 8), demandé à Dieu de l'en délivrer ; il l'a demandé *trois fois*, allusion peut-être à trois circonstances dans lesquelles la souffrance était devenue intolérable. Il voudrait donc souffrir moins ; il le demande ouvertement, itérativement, et il ne cherche point à cacher qu'il l'a demandé. Mais voici le côté plus relevé ; voici son stoïcisme, à lui. Si Dieu l'exauce, si l'*écharde en la chair* est enlevée, il en conclura une seule chose : c'est que Dieu attend de lui encore plus d'activité, encore plus de dévouement. Si Dieu — et ce fut le cas — ne l'exauce pas, il comprendra que Dieu veut manifester en lui, dans sa faiblesse, dans sa misère, la puissance de sa grâce. Et voilà, en effet, ce qu'il comprit. Dieu, dit-il, lui a répondu : « Ma grâce te suffit. » Et rattachant vigoureusement cette idée à ce qu'il a dit plus haut de ses travaux, de son zèle, du saint orgueil qui lui est permis,—c'est, ajoutera-t-il, dans ses infirmités, dans ses misères, qu'il veut se glorifier désormais, puisque c'est par elles

qu'il aura et qu'il fournira la preuve que « la force de Christ habite » en lui. « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. » — Telle fut donc la preuve qu'il offrit aux Galates, chez lesquels, à ce qu'il paraît, il était arrivé plus malade, plus souffrant, qu'il ne l'avait encore été.

III

En prêchant à ces hommes venus du fond de l'Europe, Paul avait commencé, en quelque sorte, l'évangélisation de ce vieux monde qui allait devenir la terre de l'Évangile, tandis que l'Orient cesserait de l'être. Paul n'avait cependant pas, du moins pour le moment, l'intention de quitter l'Asie-Mineure, où tant de provinces étaient encore à évangéliser. Mais Dieu avait ses desseins. Paul est conduit, à travers la Mysie, jusqu'à Troas, où un bras de mer le sépare seul de l'Europe. Là, pendant un séjour dont nous ignorons la durée, mais qui ne dut pas être long, il s'adjoignit un nouveau compagnon, l'historien futur de ses travaux. « Luc, le médecin, qui m'est très-cher, vous salue, » écrit-il plus tard aux Colossiens. Luc était donc médecin et non pas peintre, comme le veut la tradition, qui s'inquiète peu, en général, de rester d'accord avec l'histoire. Elle veut aussi que

Luc eût étudié à Antioche et eût été converti dans cette ville, ce qui peut être vrai ; mais les Actes se taisent absolument sur son passé. « Nous nous disposâmes, dit-il (xvi, 10), à nous rendre en Macédoine. » C'est ce *nous* qui tout à coup nous révèle, à Troas, la présence de Luc parmi les compagnons de Paul. Mais cet humble mot qui se glisse là, comme si l'auteur eût craint d'employer même une ligne à se présenter aux lecteurs, ce mot n'en est que plus intéressant comme début d'une si longue histoire, celle des rapports indissolubles qui allaient unir Luc et l'apôtre. Quand Paul écrira de Rome sa seconde épître à Timothée, énumérant tristement ceux que l'infidélité ou d'autres causes ont éloignés de lui : « Luc, dira-t-il, est seul avec moi. » Luc a donc eu l'honneur et le bonheur de consoler seul, pendant quelque temps, le prisonnier qui attendait le martyre.

CHAPITRE TREIZIÈME.

PHILIPPES.

I. *Viens nous secourir*. — Philippes. — Deux libertés. — Paul ne voit que les âmes. — Humbles commencements. — Quelques femmes. — Lydie.

II. La femme à l'esprit de Python. — Explications. — Paul a-t-il cru que les dieux des païens fussent des démons? — Discussion. — Réserve à garder.

III. Paul conduit devant les stratéges. — Caractère de l'accusation formulée. — Paul et Silas battus de verges. — La prison. — Premières heures. — Hymnes chantées. — Leur écho à travers les siècles. — Les chants chrétiens, semence de martyrs, — et consolation de l'esclavage.

IV. Le tremblement de terre. — Quelques détails. — Le geôlier. — Que faut-il que je fasse pour être sauvé? — Comment la foi vient. — Toi et ta famille.

V. Ordre de mettre Paul en liberté. — Réparation demandée. — Étonnement à ce trait. — Avant de blâmer, examiner. — L'idéal poétique; l'idéal vrai. — Paul voulait être, non paraître. — Réponse à une des thèses de l'ancienne incrédulité.

VI. L'Église de Philippes. — Ce qu'elle fut, jusqu'au bout, pour l'apôtre. — L'épître aux Philippiens.

I

Ce départ pour la Samothrace, premier pas vers l'Europe, était le résultat d'un ordre formel du Seigneur. Mais le Seigneur avait emprunté la voix d'un de ceux auxquels il s'agissait d'aller porter l'Évangile. « Une vision apparut de nuit à Paul. Un Macédonien se tenait debout devant lui, le sollicitant et disant : Passe en Macédoine pour nous secourir. » Cet homme, cette parole, c'était comme le symbole de ce vaste malaise qui travaillait toutes les populations de l'empire. Viens *nous secourir*. En quoi ? Comment ? Aucun Macédonien, aucun Grec, aucun Romain n'aurait su le dire. Mais cette prière était, nous l'avons déjà remarqué, dans tous les cœurs un peu supérieurs aux joies grossières de la terre et aux fables d'une religion immorale. Paul l'avait entendue bien avant que le Macédonien de la vision la lui fît entendre à Troas.

Promptement transporté sur le continent européen, il se rendit aussitôt à Philippes. Près de là avait succombé, avec Brutus, la liberté romaine ; une liberté nouvelle, indépendante des souverains, des peuples, du sort des armes et de toutes les choses de la terre, vient faire ses premiers pas sur le tombeau de l'autre. Un jour — mais dans bien

des siècles seulement — on comprendra que toutes les libertés sont sœurs, ou, mieux encore, que la liberté chrétienne peut et doit être la mère de toutes les autres. Pour le moment, elle ne s'adresse qu'aux âmes; elle ne connaît et ne proscrit d'autre despotisme que celui du péché. Qu'importe que Claude, l'imbécile, aujourd'hui maître du monde, fasse peser sur les peuples un joug dont rien ne rachète ni ne voile l'abrutissante pesanteur? Paul ignore, dirait-on, jusqu'à l'existence de cet homme; et quand un nouvel Auguste, comme celui qui a fait de Philippes une florissante colonie, succéderait à cet empereur ignoble, — Paul n'aurait pas un mot à changer à sa prédication. Dieu, Jésus, le péché, la condamnation, la grâce, — voilà l'Évangile éternel.

Mais, cet Évangile éternel, on se sent presque humilié de le voir commencer si petitement à Philippes, c'est-à-dire en Europe. On lui voudrait une entrée solennelle, triomphale; on oublie que les plus petits commencements, avec Dieu, sont féconds, comme la « petite graine » qui devient « un grand arbre. »

Quelques femmes juives, voilà donc le premier auditoire de l'apôtre. Philippes n'avait pas de synagogue, et les Juifs, selon leur usage en pareil cas, avaient adopté près de la ville, sur les bords du Gaggitas, — non du Strymon, comme on l'a souvent dit, — un lieu où ils se réunissaient en plein

air. Là donc, le jour du sabbat, se rendirent Paul et ses compagnons; là, dit l'historien (Act. xvi, 13), « nous étant assis, nous parlions aux femmes qui s'étaient réunies dans ce lieu. » Il paraît donc que l'assemblée ne se composait que de femmes, du moins lorsque Paul y arriva; peut-être les femmes, à certaines heures, se réunissaient-elles seules, circonstance que Paul aurait ignorée. On pourrait aussi conjecturer, d'après la suite, que cette humble congrégation comptait peu d'hommes, même peu de Juifs de naissance, mais seulement des prosélytes, parmi lesquels étaient généralement beaucoup de femmes. Ce qui est sûr, c'est que ce fut d'une femme prosélyte, Lydie, « marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, » que « le Seigneur ouvrit le cœur pour qu'elle prêtât attention aux choses que disait Paul. » Et lorsque, soit à la suite de ce premier entretien, soit, plus vraisemblablement, après avoir plusieurs fois entendu Paul, « elle eut été baptisée ainsi que sa famille, » — elle nous sollicitait, poursuit l'historien (xvi, 15), disant : « Puisque vous avez jugé que j'avais foi au Seigneur, venez demeurer chez moi. » Ils consentirent, et la maison de Lydie devint le lieu de réunion des fidèles. C'est là que nous les voyons assemblés, lorsque Paul et Silas, forcés de quitter la ville, les exhortent et les consolent une dernière fois.

II

Nous ne voyons donc, à Philippes, aucune trace de l'opposition violente que le vieux parti juif avait soulevée en d'autres villes. Mais Paul, pour la première fois, allait se trouver en présence de l'autorité romaine. A Philippes commencera cette lutte qui doit finir à Rome, sous le glaive de Néron.

L'apôtre avait continué de se rendre au « lieu de prière. » Un jour qu'il était en chemin, une femme, une esclave, se mit à crier derrière lui : « Ces hommes-là sont des serviteurs du Dieu très-haut, qui vous annoncent le chemin du salut. » Or, cette femme était connue comme ayant ce qu'on appelait « un esprit de Python, » celui dont l'antique Pythie, à Delphes, offrait depuis tant de siècles les manifestations bizarres. Mais ce qui, à Delphes, était dû, au moins en partie, aux émanations souterraines qui surexcitaient le cerveau de la prêtresse d'Apollon, s'était quelquefois retrouvé ailleurs, d'une manière naturelle, dans cet état d'anxiété convulsive où les rapports entre le corps et l'âme sont plus ou moins changés, bouleversés. Il n'était donc pas étonnant que des païens eussent vu là l'influence du dieu de Delphes, et que, la

cupidité aidant, les maîtres de l'esclave eussent exploité son état aux dépens de qui la consultait. Chez elle, par conséquent, nulle fourberie. Avait-elle entendu Paul, ou seulement entendu parler de lui et de sa doctrine? Nous l'ignorons; toujours est-il que, mêlant à son rôle de prophétesse les impressions nouvelles auxquelles s'ouvrait son âme, elle rendit publiquement à l'apôtre, et, cela, plusieurs jours de suite, l'étrange témoignage qui nous est rapporté.

Mais une question se présente.—Comment Paul envisagea-t-il cette manifestation?

On lui a quelquefois attribué une idée qui fut plus tard celle de quelques Pères, savoir que les dieux du paganisme n'étaient autres que des démons à qui Dieu avait permis, pour un temps, de se faire adorer. Paul donc, en disant à cet « esprit de Python, » c'est-à-dire d'Apollon : « Je t'ordonne, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette femme, » se serait adressé, sinon à Apollon lui-même, du moins au démon adoré sous ce nom. Mais nous n'avons, chez lui, aucune trace de cette idée; quand il parle des dieux du paganisme, c'est toujours comme d'êtres imaginaires, fabuleux. Il dira bien (I Cor. x, 20) que les sacrifices païens sont offerts, non à Dieu, *mais aux démons;* mais il rappelle à ce moment même ce qu'il avait dit auparavant (viii, 4) que les dieux des païens n'existent pas, ne sont rien, et il est évident, dès lors,

qu'en représentant ces sacrifices comme offerts *aux démons*, il ne voulait qu'en signaler vivement l'erreur et la souillure. Nous ne pouvons donc admettre qu'il ait cru, à Philippes, s'adresser à un démon-Python, à un démon qui fût l'Apollon des Grecs; mais nous n'approuvons pas davantage qu'on voie dans ses paroles une simple accommodation à l'idée vulgaire, païenne ou juive, d'un esprit entré chez cette femme. Il nous paraît évident que Paul a cru, sincèrement cru, à la présence de ce mauvais esprit, et sincèrement cru, par conséquent, au pouvoir qu'il exercerait, lui, en le chassant. Dirons-nous, là-dessus, que Paul était dans l'erreur, sauf à montrer ensuite que cette erreur n'intéresse point la foi? Nous pensons, en effet, que la foi, dans ses éléments essentiels, est assez indépendante de ce qu'on peut croire sur ce point; mais quand nous voyons, de nos jours, dans tout ce qui tient à l'âme, les mystères se multiplier à mesure qu'on étudie davantage et qu'on croit savoir davantage, — nous avouons qu'il nous paraît de plus en plus difficile de rien trancher dans ces matières.

III

Ce qui est sûr, c'est que l'effet des paroles de Paul fut prompt, définitif; la femme se retrouva

calme et guérie. Mais, dès lors aussi, plus d'oracles, et, partant, plus de profits pour ses maîtres. Un jour donc, ils saisissent Paul et Silas, et les traînent au tribunal des *stratéges* ou *préteurs;* c'était le titre accordé aux deux premiers magistrats des villes qui, comme Philippes, étaient appelées *colonies* et jouissaient du droit de cité romaine. « Ces hommes, disent les accusateurs (Act. xvi, 20-21), troublent notre ville. Ce sont des Juifs, et ils proclament des coutumes qu'il ne nous est permis ni de recevoir ni de suivre, à nous qui sommes Romains. » Ce n'était pas comme Juifs, puisque les Juifs étaient partout tolérés, que ces gens accusaient les deux apôtres, mais comme Juifs troublant la ville par un imprudent prosélytisme. L'accusation, du reste, — sauf cette distinction, qui était juste, — montre qu'ils s'étaient peu inquiétés de savoir de quoi il s'agissait. Ils n'estiment même pas qu'il y ait lieu à examiner avant de rejeter; ils se réfugient derrière la loi romaine qui attribue au Sénat seul le droit de prononcer dans les questions religieuses. Les stratéges ne cherchent pas à en savoir plus que la foule, qui, comme d'ordinaire en pareil cas, appuyait de ses cris l'accusation. Ils ne se donnèrent pas même, paraît-il, la peine d'interroger les accusés, car les Actes mentionnent ordinairement cette circonstance, et, ici, n'en parlent pas. Paul et Silas sont donc, sans autre forme de procès, dépouillés

de leurs vêtements, battus de verges, et conduits en prison. Le geôlier reçoit l'ordre de les tenir sous bonne garde. Il les enferme dans un cachot profond et « fixe leurs pieds dans le bois, » disent les Actes, c'est-à-dire dans cette planche épaisse qui enlace le bas des jambes, laisse les pieds en dehors, et condamne le prisonnier, assis ou couché sur le sol, à une immobilité qui devient bientôt un supplice.

Dans ces ténèbres, dans cette affreuse gêne, et le corps, en outre, tout meurtri, — que fait, que pense l'apôtre? Dieu lui avait miraculeusement donné l'ordre de passer en Europe ; Dieu, avait-il pensé peut-être, lui préparait là des succès qui confirmeraient l'ordre, et agrandiraient son courage en proportion des conquêtes promises. Maintenant donc, comment chasser la pensée de cette grande œuvre entreprise, interrompue, ruinée peut-être? Arrêté dès le premier pas, comment faire assez abstraction de sa personne pour se dire sans hésitation, sans regrets, que Dieu saura bien se passer de lui?

Mais Dieu ne permettra pas que son serviteur s'épuise en ces tristes pensées; si les premières heures ont été peut-être chancelantes, voici bientôt l'apôtre tel que nous le voulons, tel qu'il nous a lui-même autorisés à le vouloir. De ce cachot ordinairement sourd comme une tombe, ou ne retentissant que d'imprécations et de cris, un

chant s'élève, harmonieux, paisible, — triste, sans doute, ferme et joyeux aussi. « Paul et Silas, nous dit leur historien, s'étant mis en prière, chantaient des hymnes à Dieu. » Que de prisons, durant trois siècles, allaient retentir de chants semblables, immortels échos de ces deux voix! Que de souffrances endurées et que de supplices attendus la paix dans le cœur, l'hymne à la bouche! De tous les traits du courage chrétien, c'est celui que les païens comprenaient le moins, admiraient le plus. Ils comprenaient leurs gladiateurs criant, au pied de la loge impériale : « Salut, César! Ceux qui vont mourir te saluent! » Mais ces hymnes au Christ, ce salut suprême au chef spirituel et invisible, ce calme devant la mort, cette foi déjà changée en vue, ce rendez-vous si hardiment donné au delà des ténèbres de la tombe, ces condamnés en qui les bourreaux mêmes reconnaissaient le caractère sacré de victimes prêtes pour l'autel, — tout cela étonnait, confondait le vieux paganisme, et le chant des martyrs fut bien souvent, comme leur sang, une semence de martyrs. Et sans parler ici des martyrs de tant d'autres siècles, — qui ne sait combien de fois, de nos jours, les souvenirs du cachot de Philippes ont apporté la résignation et la force dans les sombres réduits de l'esclavage! Là aussi, souvent, pendant la nuit, quand les corps brisés de travail, meurtris de coups, ne pouvaient trouver le repos, un cantique éclatait, œuvre naïve

de la foi et de la souffrance, et toujours le nom de Paul y était, et le pauvre esclave était heureux de saisir, à travers les siècles, la main enchaînée de l'apôtre.

IV

La prison de Philippes entendait donc, cette nuit-là, les prémices de cette prédication féconde qui allait enfanter, autour des martyrs, tant de martyrs. Mais Dieu avait résolu de l'appuyer, cette fois, par une de ces miraculeuses délivrances qui attestaient, sinon plus haut, du moins plus visiblement, sa protection. Un tremblement de terre ébranle les murs de la prison. Les chaînes, scellées dans les murs, se détachent; les portes s'ouvrent avec fracas. Le geôlier s'éveille en sursaut, voit les portes ouvertes, croit que les prisonniers se sont enfuis, et, tirant son épée, veut se tuer. Mais Paul, qui entend ses exclamations, ses cris, l'appelle. « Ne te fais point de mal, car nous sommes tous ici. » On s'est demandé comment Paul, du fond de son cachot, pouvait parler de tous les prisonniers; d'autres détails, relatifs au geôlier, ont aussi paru invraisemblables. On oublie un trait qui explique tout. Quand Paul et Silas ont chanté : « Les autres prisonniers les en-

tendaient, » a dit l'historien ; et le geôlier ne les entendait pas, puisqu'il n'est réveillé qu'ensuite. Son logement était donc à quelque distance de la prison proprement dite. Partez de là, et tout s'explique. Si les autres prisonniers ont pu entendre Paul, Paul a pu les entendre, et savoir qu'ils n'étaient pas sortis. Le geôlier accourant n'a vu d'abord qu'une porte ouverte, peut-être arrachée de ses gonds ; de là son désespoir, sans qu'il eût besoin, pour cela, de croire que tous les prisonniers, sans exception, eussent fui. Rien, enfin, n'empêche d'admettre que le cachot de Paul, quoique profond, était voisin de cette porte ; que Paul put donc entendre le geôlier, et le geôlier entendre Paul.

Le geôlier se fait apporter, en toute hâte, un flambeau. Mais ce n'est déjà plus pour constater que les prisonniers n'ont pas fui, que Paul et Silas sont bien encore où il les a mis le soir. Il se jette, tout tremblant, à leurs pieds ; il les fait sortir du cachot ; il leur adresse cette question que l'âge apostolique devait entendre tant de fois : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » On a quelquefois vu, dans ce cri de l'âme du geôlier, un nouveau miracle, comme s'il eût subitement, et par inspiration, deviné le christianisme. Une conversion, sans doute, comme œuvre du Saint-Esprit, est toujours un miracle ; mais nous ne voyons jamais, pas plus aux temps apostoliques qu'aux

nôtres, l'idée chrétienne positive être miraculeusement donnée à qui ne l'a pas entendu prêcher. « Comment croiront-ils, dit saint Paul (Rom. x, 14 et 17), en Celui dont ils n'ont pas ouï parler ?... La foi vient de ce qu'on entend. » Il faut donc admettre que cet homme avait entendu parler des deux apôtres, et, plus ou moins, de leurs doctrines; eux-mêmes, ils lui avaient probablement adressé, la veille, quelques paroles sérieuses, dont le commentaire éclatait dans leurs souffrances, dans leur patience. Et maintenant, réveillé par un effrayant phénomène qu'il ne peut guère ne pas rattacher, dans sa pensée, à la présence de ces deux hommes, frappé de les voir ne point songer à fuir, s'intéresser même à leur gardien, — son cœur est touché, sa conscience est troublée. Il demande aux deux hommes ce qu'ils lui ont offert la veille : le salut. Leur réponse est partout la même : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. » Ils ajoutent : « Toi et ta famille. » La foi du père ferait-elle le salut des enfants, la foi du mari celui de la femme ? Non. A chacun son propre fardeau ; à chacun, par sa foi individuelle en Jésus-Christ, son propre salut. Ce que Paul veut dire, c'est que cet homme, en devenant chrétien, ne le deviendra pas seul; que son exemple sera, de cette manière, le salut de tous les siens. Et c'est ce qui arriva. « Paul et Silas lui annoncèrent la Parole du Seigneur, et à tous ceux qui

étaient dans sa maison. » Il veut être baptisé ; il le sera. Mais, avant, comme pour donner lui-même aux deux apôtres ce baptême de charité que se doivent mutuellement tous les chrétiens, il lave leurs plaies encore saignantes, et ces plaies lui disent, en leur langage, ce que le chrétien peut avoir à souffrir pour son Sauveur. Alors il est baptisé, lui et les siens. Puis il mène Paul et Silas dans sa demeure, leur fait servir à manger, « et il est dans la joie de ce qu'il a cru en Dieu, ainsi que toute sa famille. » Il a cru *en Dieu*, au vrai Dieu, lequel n'est connu, et, en quelque sorte, n'existe, que lorsqu'on croit en Jésus-Christ.

V

Cependant, au matin, les magistrats envoyèrent l'ordre de mettre les deux prisonniers en liberté. Que s'était-il passé? Un ancien manuscrit ajoute au récit des Actes que « les magistrats, réfléchissant au tremblement de terre qui avait eu lieu, furent effrayés. » L'inauthenticité de cette ligne n'exclut pas la vraisemblance du fait ; une crainte superstitieuse peut avoir porté les magistrats à relâcher ces hommes dont l'emprisonnement avait été comme le signal d'une catastrophe. On peut aussi supposer que le geôlier avait raconté leur

conduite, ou que d'autres avaient parlé pour eux, et que les magistrats se repentaient d'avoir maltraité de tels hommes, cédant, sans examen, aux passions brutales de la foule. Ce repentir s'accrut encore, et beaucoup, lorsqu'on revint leur dire que les deux hommes refusaient de quitter la prison, qu'ils se disaient citoyens romains, qu'ils demandaient une réparation pour avoir été battus de verges, la loi romaine qualifiant de crime tout châtiment de ce genre infligé à un citoyen.

Le premier sentiment, ici, est celui de la surprise. On est peiné de voir Paul descendre, des hauteurs du martyre, à ce titre de citoyen, très-haut, assurément, devant les chefs d'une ville grecque, fiers eux-mêmes de le porter, mais bien petit devant Dieu ; on est peiné, surtout, qu'il s'en appuie pour demander une réparation. Toutefois, prenons garde. Quand la vie d'un homme est toute pleine d'irréprochables dévouements, et que, tout à coup, un trait se rencontre où les pensées de la terre semblent avoir gâté celles du ciel, la justice veut qu'on y regarde à deux fois, non pas même avant de condamner, mais avant de s'abandonner à ce sentiment pénible qui serait déjà, au fond, une condamnation.

Pourquoi, d'abord, Paul ne se serait-il pas prévalu de son titre de citoyen? Pourquoi, dès la veille, si on l'eût laissé parler, n'eût-il pas dit, comme plus tard à Jérusalem au moment d'être

aussi battu de verges : « Je suis citoyen romain ! » Nous l'avons déjà fait observer : Paul n'est pas un enthousiaste. Il accepte les souffrances, il acceptera le martyre, — mais il ne courra pas au devant. Défaisons-nous, au sujet du martyre, de cet idéal poétique, dramatique, qui a eu ses représentants, sans doute, et d'héroïques représentants, mais plutôt aux époques d'une certaine décadence, d'un certain énervement de la foi primitive et du courage apostolique. Le véritable héroïsme est plus calme.

Mais cette réparation ! nous dira-t-on. Cette condition imposée aux magistrats de venir eux-mêmes à la prison délivrer les deux prisonniers ! — Oui ; si Paul eût tenu aux dehors de l'humilité, il n'eût pas agi de la sorte, et si son historien avait tenu à lui conserver ces dehors, il n'eût pas rapporté ce trait. Mais Paul voulait être et non paraître ; Paul, surtout, subordonnait toutes choses à l'accomplissement de sa mission ; et quand nous voyons, plus tard, l'Église de Philippes si florissante, si fidèle, nous sommes bien obligés de reconnaître qu'il ne lui avait fait aucun tort en cherchant à lui assurer, devant les hommes, une position respectable et respectée. Il venait de commencer, par Philippes, la conquête de l'empire romain proprement dit, le vieil empire d'Europe ; pourquoi aurait-il renoncé à se prévaloir, dans cette œuvre, du titre de citoyen de cet empire, et à couvrir de son inviolabilité per-

sonnelle l'Église naissante de Philippes? C'était, il y a cent ans, une des thèses favorites de l'incrédulité, que le chrétien, le vrai chrétien, n'est pas et ne peut pas être un citoyen; qu'il est tenu, sous peine d'être infidèle à l'Évangile, de tout souffrir et de toujours se taire. Eh bien! voilà saint Paul qui nous donne un tout autre exemple. Il nous montre qu'il y a un temps pour souffrir, un temps pour relever la tête; un pour se taire, un pour parler, et pour parler, au besoin, avec toute la hardiesse qu'autorise un titre officiel, même tout humain, même politique.

Cette hardiesse réussit. Les magistrats vinrent eux-mêmes, s'excusèrent sur leur ignorance, et firent sortir les deux apôtres. Mais, ajoutent les Actes, « ils les prièrent de quitter la ville, » sans doute à cause de cette populace à laquelle ils avaient cédé la veille, et qu'ils n'auraient pas le courage ou les moyens de réprimer. Paul et Silas partirent donc, mais après une dernière réunion avec les frères.

VI

Il ne nous est pas dit si cette réunion était nombreuse; mais tout paraît indiquer que l'Église de Philippes ne tarda pas à faire de grands progrès,

et, ce qui vaut mieux que toute prospérité visible, resta unie, zélée, fidèle à son chef invisible, fidèle aussi à son courageux fondateur, dont elle fut, jusqu'au bout, la fille chérie et la couronne. Ce dernier mot est de lui. « Vous êtes ma joie et ma couronne, » écrit-il à ses bien-aimés Philippiens, dans cette épître qui est, à bien des égards, la plus cordiale, la plus familièrement paternelle de toutes. C'est là qu'il peut écrire (III, 17) sans choquer ni eux ni personne, personne, du moins, comprenant ce qu'il a été pour eux et ce qu'ils sont pour lui : « Soyez tous ensemble mes imitateurs. » C'est là qu'il remercie Dieu (I, 5) de leur « commun accord pour l'Évangile, dès le premier jour jusqu'à maintenant. » C'est là qu'il les représente (II, 15-16) brillant « comme des flambeaux dans le monde, » afin que je puisse, ajoute-t-il, « m'enorgueillir, lors de la journée de Christ, de n'avoir pas couru en vain ni travaillé en vain. » C'est avec eux qu'en présence du martyre il délibérera, en quelque sorte, se demandant (I, 21-24) s'il doit désirer ou non de quitter cette terre. « Christ est ma vie, et mourir m'est un gain. Mais si ma vie en la chair est un profit pour mon œuvre, alors je ne sais ce que je dois préférer. Car je suis pressé de part et d'autre, ayant le désir de partir et d'être avec Christ, car cela est de beaucoup le meilleur ; mais toutefois le séjour en la chair est plus nécessaire à cause de vous. » Et au milieu de ces effusions si

relevées arrivent des détails tout simples, tout matériels, dirions-nous, s'ils ne participaient à l'élévation de tout le reste. Les chrétiens de Philippes ont partout accompagné Paul, non-seulement de leurs prières, mais de leurs dons, et lui, de son côté, lui qui a le plus souvent refusé toute subvention de la part des Églises, même au point de les affliger par cette réserve inflexible (1 Cor. IX, 15-18; 2 Cor. XI, 7-12; Phil. IV, 15), il a tout accepté des Philippiens, tant il sentait que le cœur allait avec les dons, et que ni sa délicatesse comme homme, ni sa dignité comme apôtre, n'auraient jamais à en souffrir. Il les « porte dans son cœur (I, 7); » il les chérit tous (I, 8) « avec la tendresse de Jésus-Christ; » et quand son sang devrait être versé — il ne dit pas pour leur salut, car ça été l'œuvre de Jésus-Christ, — mais « comme libation dans le sacrifice de leur foi, » pour qu'elle fût encore plus agréable à Dieu, volontiers il le verserait jusqu'à la dernière goutte. Quelles paroles ! Et quel apôtre !

CHAPITRE QUATORZIÈME.

THESSALONIQUE. — BÉRÉE.

I. Les compagnons de Paul. — Thessalonique. — Trois sabbats. — Détails incertains. — Zèle et charité de l'apôtre. — Docilité et affection des Thessaloniciens. — Paul travaillant de ses mains. — Observations.
II. Émeute contre Paul. — Accusation variant selon les villes. — Exactitude de l'historien. — Départ de Paul. — Quelques détails tirés de sa première épître aux Thessaloniciens.
III. Bérée. — Meilleur accueil. — Juifs étudiant, cherchant. — Intention droite; erreur pourtant. — La lettre et l'esprit. — Adversaires venus de Thessalonique. — Départ de Paul. — Questions au sujet de ce voyage.

I

Luc et Timothée, moins compromis, avaient pu rester à Philippes, et travaillèrent sans doute activement à consolider, à étendre l'œuvre; nous avons déjà vu quel témoignage Paul rendait au zèle de

Timothée, en tout temps, pour les Philippiens. Timothée rejoignit Paul à Thessalonique ou à Bérée ; Luc, un peu plus tard. Il n'est pas toujours facile de bien savoir lesquels des compagnons de l'apôtre sont ou ne sont pas avec lui. L'historien ne les nomme que si quelque circonstance l'y appelle, et, quant à ce qui le concerne lui-même, ce n'est que lorsqu'il dit *nous* qu'on peut être sûr de sa présence, mais sans pouvoir toujours conclure, quand ce mot n'y est pas, qu'il soit absent. Les épîtres ne nous fournissent non plus, à ce sujet, que des données souvent insuffisantes. Paul nommera bien, presque toujours, ceux qui sont à ce moment avec lui ; mais leur présence à ce moment ne prouve pas toujours leur présence avant, leur présence après, et le moment même, d'ailleurs, nous est rarement bien connu. De là des recherches qui ont beaucoup exercé la sagacité des critiques, et dont nous ne parlerons que dans les cas d'une importance réelle.

Paul et Silas (Act. XVII, 1), « après avoir traversé Amphipolis et Apollonie, arrivèrent à Thessalonique. » Ici encore, peu de détails dans les Actes. Deux épîtres y suppléent ; mais comme ces épîtres touchent à des questions graves, nous n'y prendrons, pour le moment, que ce qui se rapporte au séjour même de l'apôtre parmi les Thessaloniciens.

Thessalonique étant une ville de commerce, les

Juifs y étaient nombreux et avaient une synagogue. Paul s'y rendit, et, trois sabbats de suite « il discuta avec eux sur les Écritures, montrant et prouvant qu'il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât des morts, et disant : « Ce Christ, c'est Jésus que je vous annonce. » Nous voilà donc en pleine démonstration scripturaire, et c'est bien ainsi que l'apôtre devait parler dans une synagogue ; mais il ressort évidemment de la première épître, et même déjà, si l'on y regarde bien, de la suite du récit, que l'intervalle de ces trois sabbats fut rempli par de très-actives et très-pressantes prédications de Paul en dehors du cercle juif. Il se représente lui-même arrivant à Thessalonique tout plein de cette ardeur que la persécution venait d'allumer, à Philippes, dans son âme. « Vous savez, mes frères, dit-il (II, 1-2), que notre arrivée parmi vous n'a pas été sans efficace, mais que, après avoir souffert et avoir été maltraités, comme vous le savez, à Philippes, nous avons pris courage en notre Dieu pour vous annoncer, au milieu d'une grande lutte, l'Évangile de Dieu. »

Grande lutte, en effet, car l'implacable parti juif se trouvait là dans toute sa force, prêt, comme ailleurs, à s'unir aux païens contre les messagers de l'Évangile. On se trompe, croyons-nous, quand on parle de ces « trois sabbats » pour limiter à trois semaines le séjour de Paul dans cette ville. Ces trois sabbats, auxquels on lui permet de par-

ler dans la synagogue, indiquent plutôt, au contraire, un temps relativement calme, antérieur, par conséquent, à ces conversions nombreuses qui allaient exciter la colère du parti juif. « Quelques-uns des Juifs, est-il dit (Act. xvii, 4), furent persuadés, et se joignirent à Paul et à Silas, ainsi qu'un grand nombre des Grecs pieux. » Quoique ce dernier mot indique ordinairement les prosélytes demi-juifs, Paul, écrivant aux Thessaloniciens, leur parle plutôt comme à des païens devenus chrétiens sans passer par le judaïsme. Tout le monde sait, leur dit-il (i, 9), « quel accès nous avons eu auprès de vous, et comment vous vous êtes détournés des idoles vers Dieu. » Il paraît donc qu'un grand nombre, sinon tous, étaient dans ce cas, ainsi que ces « premières femmes » de la ville, dont les Actes parlent aussi comme ayant été converties. Mais laissons les détails; c'est de l'ensemble que nous verrons Paul se féliciter, comme d'une preuve éclatante que Dieu travaillait avec lui. « Notre Évangile, dira-t-il (i, 5), ne vous a pas été prêché seulement en paroles, mais en puissance, en Esprit-Saint, en pleine force convainquante, » expressions dont il serait impossible de conserver, dans une version correcte, la riche et brusque énergie.

Mais tout en travaillant avec cette ardeur indomptable, tout en maniant si puissamment, contre les ennemis de l'Évangile, le glaive de la

Parole, il a été, pour les âmes dociles, plein d'indulgence et d'amour. « Comme une nourrice prend soin de ses propres enfants, de même, dans notre tendresse pour vous, nous aurions voulu vous donner, non-seulement l'Evangile de Dieu, mais encore nos propres vies, tant vous nous étiez devenus chers. » Eux, de leur côté, quelle affection pour lui et pour son compagnon d'œuvre! Quelle confiance! quel respect! « La Parole de Dieu que nous vous avons prêchée, vous l'avez accueillie, non comme une parole d'hommes, mais, ainsi qu'elle l'est réellement, comme Parole de Dieu. » Et tous ces heureux souvenirs, l'apôtre ne les évoque pas, comme dans l'épître aux Galates, pour les mettre en regard d'infidélités récentes. S'il a quelques reproches à adresser aux Thessaloniciens, c'est, comme nous le verrons, au sujet de certains écarts où les a entraînés l'ardeur même de leur foi et de leur espérance.

Un autre détail intéressant du séjour de Paul dans cette ville, c'est la résolution prise par lui de travailler de ses mains pour vivre, et de n'être ainsi « à charge » à personne. Il est cependant possible que cette résolution datât d'auparavant, et même d'assez longtemps; s'il la mentionne pour la première fois dans ses épîtres aux Thessaloniciens, c'est que ces épîtres sont, du moins à notre connaissance, les premières qu'il ait écrites. Ne nous figurons pas, d'ailleurs, une résolution in-

variable, absolue; il n'y a que les petits esprits qui se font gloire de transformer en lois ce que la conscience ne prescrit pas absolument, et c'est à Thessalonique même (Phil. IV, 16) que nous voyons l'apôtre accepter les dons des Philippiens. Jésus n'avait-il pas dit à ses disciples : « Ne prenez ni or, ni argent; l'ouvrier mérite sa nourriture? » Paul lui-même ne dira-t-il pas aux Corinthiens (I Cor. IX, 14) : « Le Seigneur a prescrit que ceux qui prêchent l'Évangile, vivent de l'Évangile? » Mais il ajoutera : « Pour moi, je n'ai usé d'aucun de ces droits. » Voilà donc ce qu'il dit aussi aux Thessaloniciens (II, 9) : « C'est en travaillant nuit et jour, afin de n'être à charge à aucun de vous, que nous vous avons prêché l'Evangile de Dieu. » Et dans la seconde épître (III, 8) : « Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne. » Et en prenant congé (Actes XX, 34) des fidèles d'Ephèse : « Vous savez que ce sont les mains que voilà qui ont pourvu à mes besoins et à ceux de mes compagnons. » Ainsi, sans poser une règle qu'il sait bien ne pouvoir être absolue, pas même pour lui, il tient à ce que la prédication de l'Evangile soit pure de toute apparence d'intérêt, et puisqu'il a, lui, dans son métier de faiseur de tentes, un moyen de gagner sa vie, — partout où il le pourra, il la gagnera. Ce que le pharisien avait appris pour ne s'en jamais servir peut-être, le prédicateur de l'Evangile s'en servira joyeusement. Il travaillera

le jour ; il travaillera surtout la nuit, car il ne faudrait assurément pas que le travail matériel absorbât les heures réclamées par l'évangélisation. C'est évidemment ce que l'apôtre veut dire lorsqu'il dit : « Nuit et jour. »

II

Telle était donc, comme moyens et comme résultats, l'œuvre que le parti juif allait essayer de renverser. « Ayant recruté par les rues quelques hommes de rien, ils provoquèrent un rassemblement, agitèrent la ville, et, s'étant portés vers la maison de Jason (où demeuraient Paul et Silas), ils les cherchaient pour les conduire devant le peuple. Ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent Jason et quelques frères devant les Politarques, criant : Ces gens qui ont bouleversé le monde, les voilà maintenant ici. C'est Jason qui les loge. Tous, ils agissent contre les édits de l'empereur, disant qu'il y a un autre roi, Jésus. » Ainsi, selon les villes, l'accusation varie. A Philippes, où les accusateurs sont des païens, les accusés sont « des Juifs ; » à Thessalonique, où les meneurs sont des Juifs, mais ne pourraient, comme Juifs, rien obtenir, voici venir, un peu modifiée, la vieille accusation des Juifs de Jérusalem contre Jésus. Paul ne s'est pas

dit roi, mais il annonce un autre roi. Crime de lèse-majesté.

On pourrait remarquer aussi avec quelle exactitude, probablement sans y songer, mais parce qu'il *a vu* , parce qu'il *sait*, l'auteur caractérise l'organisation politique des deux villes. A Philippes, colonie romaine , ville romaine, deux *stratéges* ou *préteurs*, magistrature romaine, formes romaines ; ce sont des *licteurs* qui portent l'ordre de mettre Paul en liberté. A Thessalonique, ville *libre*, c'est-à-dire ayant conservé le caractère d'une petite république enclavée dans l'empire, c'est *devant le peuple* qu'on veut mener Paul et Silas. Ce nom de *Politarques*, donné aux magistrats, et qui ne se retrouve dans aucun autre auteur, a été retrouvé, à Thessalonique même, dans une inscription. A Philippes, cité romaine, les accusateurs arguent de ce que, étant romains, ils ne peuvent laisser entamer ni altérer la religion de l'État ; à Thessalonique, ville *libre*, mais libre à condition de se montrer rigoureusement fidèle au chef de l'empire, les accusateurs exploitent la crainte du danger auquel on s'exposerait en laissant proclamer un autre roi. Il serait difficile d'imaginer un accord plus parfait que celui de tous ces détails, et un historien mieux informé.

Ce fut donc avec beaucoup d'émotion que les magistrats et le peuple entendirent parler de ce prétendu nouveau roi. Comme l'historien n'ajoute

pas qu'on refusa d'écouter les chrétiens, il est probable que Jason put expliquer aux magistrats le malentendu qu'on exploitait. On le relâcha donc, moyennant caution, lui et les autres.

Mais Paul et Silas, que l'émeute avait inutilement cherchés, pouvaient, le lendemain, courir de graves dangers; aussi, la nuit venue, leurs amis les firent partir. L'historien ne nommant pas Timothée, on peut conclure ou que Timothée n'avait pas encore rejoint Paul, ou qu'il put rester dans la ville ; mais le chagrin que Paul exprime, dans la première épître, en rappelant ce brusque départ, indiquerait plutôt qu'il n'eut pas la consolation de laisser l'œuvre aux mains de son bien-aimé disciple. Arraché à ce champ qui se couvrait d'une si riche moisson, il ne lui restait, nous dit-il, que l'espoir d'y retourner bientôt. Mais cet espoir ne devait pas se réaliser. « Pour nous, frères, écrit-il aux Thessaloniciens (II, 17-18), ayant été séparés de vous — *rendus orphelins*, dit le texte — pour un peu de temps, de visage et non de cœur, nous avons d'autant plus vivement aspiré, dans une grande ardeur, à revoir votre visage. Deux fois donc nous avons voulu, je parle de moi, Paul, aller vers vous; mais Satan m'en a empêché. » Et il rappelle ensuite comme quoi, n'y pouvant tenir, il a mieux aimé rester seul à Athènes et leur envoyer Timothée, afin, dit-il, qu'il les fortifiât au milieu des tribulations que lui, Paul, leur avait prédites, et

qu'il pensait bien ne leur avoir pas été épargnées depuis son départ. Mais Timothée, ajoute-t-il, vient de le rejoindre à Corinthe. « Il nous a donné de bonnes nouvelles de votre foi et de votre charité, et comme quoi vous conservez de nous un bon et constant souvenir, désirant nous voir comme aussi nous désirons vous voir... Que Dieu lui-même, notre Père, et Jésus, notre Seigneur, aplanissent notre route vers vous ! » Ainsi se consolait, ainsi écrivait l'apôtre, quelques mois après les avoir quittés.

III

Ce fut donc en se retournant tristement, et bien des fois, du côté de Thessalonique, qu'il s'éloigna de cette ville et se dirigea vers Bérée. Là, sans que nous sachions à quoi attribuer cette exception, un bien meilleur accueil, de la part des Juifs, l'attendait. « Ils étaient, nous disent les Actes (xvii, 11), d'un caractère plus noble que ceux de Thessalonique. » Ils écoutaient avec empressement, et « chaque jour ils examinaient les Ecritures, pour voir si c'était bien ainsi. » Voilà donc le même éloge donné à ceux qui furent convertis et à ceux qui ne le furent pas. C'est justice. Conversion est œuvre de Dieu, nous l'avons dit; et qui lui demandera,

à Dieu, pourquoi il prend l'un et laisse l'autre? Mais tout homme qui aura sérieusement, persévéramment cherché, — nous pourrons dire de lui, comme des Béréens, qu'il a l'âme élevée, et que, s'il n'est pas encore un croyant, il est digne de l'être. Mais tout en louant les Juifs de Bérée, l'historien nous laisse entrevoir la cause qui pourrait bien avoir contribué à en maintenir bon nombre en dehors de la vérité. Nous aimons à les voir courbés sur l'antique livre, cherchant de page en page, de ligne en ligne, la justification des enseignements de l'apôtre; et cependant nous sentons qu'ils se trompent, que ce n'est pas ainsi qu'on arrive à la foi vivante qui seule accepte l'Évangile, seule s'en empare avec amour. Sans doute Jésus a dit: « Sondez les Écritures, car ce sont elles qui rendent témoignage de moi; » mais ils les sondaient tous les jours, ils passaient leur vie à cela, tous ces docteurs qui ne crurent point en lui, qui le repoussèrent, le haïrent, et Paul lui-même les avait bien longtemps sondées sans devenir chrétien. C'est qu'ils cherchaient le christianisme dans la lettre, non dans l'esprit. L'esprit les aurait conduits à Jésus-Christ, centre de l'Ancien Testament comme du Nouveau; la lettre élevait une barrière. Et c'est ainsi que, à Bérée, bon nombre de ces Juifs si bien disposés ne crurent pas, tandis que l'Évangile gagna beaucoup de cœurs auxquels le vrai Dieu était pour la première fois annoncé.

Les Juifs de Thessalonique n'avaient pas appris sans indignation ce qui se passait à Bérée ; les plus ardents s'y rendirent, et, comme chez eux, « soulevaient la multitude. » Les Actes n'ajoutent aucun détail ; mais l'agitation dut être grande, puisque « les frères firent immédiatement partir Paul. » Deux circonstances mentionnées indiqueraient même un grand danger. La première, c'est que les amis de Paul le firent partir comme pour aller vers la mer ; on craignait donc qu'il ne fût poursuivi, et il fallait dépister la poursuite. La seconde, c'est que l'apôtre fut escorté « jusqu'à Athènes » par quelques-uns de ses amis de Bérée ; on craignait donc des embûches sur la route. Ces deux faits indiquent, en outre, que le voyage eut lieu par terre. Ajoutons cependant que l'historien ne le dit pas, et que plusieurs manuscrits ne portent pas : « *Comme* pour aller vers la mer, » mais : « *Pour aller.* » C'est donc par mer qu'aurait eu lieu le voyage, et nous aurions là un de ces voyages sur mer dont il est question dans les épîtres sans que nous sachions où les placer. Nous inclinons pourtant à maintenir le voyage par terre. Aux indices déjà notés s'en joindraient facilement quelques autres. Il n'est pas dans les habitudes de Luc de mentionner un voyage par mer sans dire où l'on s'embarque, où l'on débarque. Les amis de Paul l'accompagnent *jusqu'à Athènes*. Serait-ce une chose à noter s'ils étaient avec lui

sur un vaisseau parti pour cette ville? Ces mots n'indiquent-ils pas un voyage dans lequel les amis de Paul auraient pu le quitter plus tôt?

C'est donc à Athènes qu'ils le quittent, chargés par lui de faire que Silas et Timothée, restés à Bérée, viennent le rejoindre au plus tôt.

CHAPITRE QUINZIÈME.

ATHÈNES.

I. Athènes, Paul, deux mondes en présence. — Ce qui put se passer sous les élégants portiques. — Diogène; Platon. — Socrate; plus que Socrate. — Les *peut-être* et les *oui*.

II. La ville pleine d'idoles. — Pourquoi Paul s'en indigne. — Les arts. — Dévotion; incrédulité. — Dieux sans nombre, et Socrate.

III. Ce qu'était devenu le platonisme. — Plus pur, eût-il été mieux disposé pour l'Évangile? — Les Épicuriens. — Leur dieu; leur morale. — Les stoïciens. — Leur idéal. — Belles choses. — Erreur, pourtant, de considérer leur doctrine comme un acheminement à l'Évangile.

IV. Ni les uns ni les autres ne paraissent comprendre. — Tu as caché ces choses... — Ce discoureur! — Prédicateur de divinités étrangères. — Comment cela doit être entendu. — Un dieu nouveau aurait pu être accueilli. — Ce qui était véritablement étrange.

V. Le dieu *inconnu*. — Recherches à ce sujet. — Réalité de l'inscription. — Hypothèses sur son origine. — Sens divers. — Comment elle pouvait avoir eu celui que Paul adopte.—Justesse du point de départ qu'il y trouve. — Vague élan qu'il dirigera vers Dieu.

VI. Mais vers quel Dieu? — Le Créateur, distinct du monde. — Le Dieu esprit, distinct de tout ce que l'art a produit de plus beau. — Le Dieu universel, et non local. — Le Dieu de chaque homme. — Le Dieu du genre humain. — Tâche assignée à tous et à chacun : Chercher Dieu. — On a cherché bien loin; Dieu était près. — Le panthéisme chrétien.

VII. Quelques hommes ont eu l'intuition de cet idéal. — Aratus, compatriote de Paul. — Ce qu'il avait dit. — L'homme et son origine, grand argument contre l'idolâtrie. — Mais cette conclusion a été à peine entrevue. — Dieu, maintenant, l'a mise en pleine lumière.

VIII. Paul écouté jusque-là. — Vraie cause de l'interruption et des sarcasmes. — Peu de conversions. — De quoi les railleurs ne se doutaient pas.

I

Athènes ! Paul ! — Le rapprochement seul de ces deux noms dit beaucoup, et nous transporte au cœur même de la situation. « Athènes, disait Cicéron, d'où la civilisation, la philosophie, la religion, l'agriculture, la science des lois, les arts, se sont répandus sur la terre entière ; » Paul, dira le chrétien, qui apportait à Athènes et au monde, avec une autre religion, une autre civilisation, une autre philosophie, d'autres lois, d'autres mœurs. Athènes vieillie et corrompue ; Paul offrant à l'humanité le secret d'une jeunesse et d'une vigueur sans terme. Athènes dévote et incrédule ; Paul messager d'une foi sérieuse qui vient demander aux hommes, non-seulement, quand il le faudra, leur sang, mais, ce qui est plus difficile, leur cœur, leur âme, tout leur être. « Les Athéniens, nous disent les Actes, passaient leur temps à écouter et à débiter des nouvelles. » C'était déjà

leur habitude aux jours glorieux de leur histoire ; c'était maintenant la consolation dernière de leur décadence en toutes choses. L'historien ajoute qu'il en était de même des étrangers séjournant parmi eux ; cette futile atmosphère agissait vite sur quiconque venait la respirer. Grande fut donc, sans doute, sous les élégants portiques, la surprise des fins causeurs qui virent un jour passer, repasser, cet inconnu au regard sévère, examinant sans écouter, ou n'écoutant qu'avec un mépris visible pour leurs spirituelles pauvretés. « C'est Diogène qui revient ! » aura dit peut-être un d'entre eux. « Non, aura dit quelque autre en ricanant ; c'est Platon ! » O ricaneurs ! Il y a ici plus que Platon. Ce que Platon avait à peine entrevu, Paul le voit ; ce que Platon n'a pu que vous inviter à chercher, ce que vous chercheriez à tout jamais, pauvres sages, fussiez-vous des Platons vous-mêmes, — il vous l'apporte. A tous les *peut-être* de Socrate, il substituera les *oui* suprêmes du Dieu que Socrate invoquait, mais qui n'était lui-même pour Socrate que le plus grand et le plus mystérieux des *peut-être*.

II

Paul avait-il pensé que l'influence de Socrate aurait au moins élevé le paganisme athénien au-

dessus de la moyenne vulgaire? — C'est peut-être à cette espérance déçue que nous devons attribuer, en partie, ce qui nous est dit (Act. XVII, 16) que « son esprit s'irritait au dedans de lui en voyant cette ville toute pleine d'idoles. » Il avait vu assez d'autres villes païennes, à commencer par sa ville natale ; son indignation devait donc avoir une cause particulière. Mais la cause existait, indépendamment de celle que nous venons de supposer, dans le nombre en effet prodigieux, incroyable, des temples, des autels, des statues de dieux et de déesses, qui peuplaient la ville de Cécrops. Le culte des arts y était pour beaucoup, sans doute ; Paul ne pouvait l'ignorer. Mais il savait, et nous le savons aussi, combien le culte des arts, si noble en soi, s'allie facilement à la superstition la plus grossière, et contribue à la maintenir dans des âmes qui, sans lui, sans l'éclat dont il la revêt, en secoueraient le joug. Puis, il y a des besoins misérables qui vont parfois se multipliant à mesure que l'état des esprits, des cœurs, semblerait devoir les écarter. Vous n'avez plus assez de foi pour être religieux ; vous en avez assez pour être dévot, superstitieux, et, à l'occasion, fanatique. Nul doute que beaucoup de gens, à Athènes, ne fussent tout aussi incrédules que Socrate à l'endroit du vieux paganisme. Mais ils l'étaient aussi à l'endroit des grandes vérités que Socrate avait entrevues ; et c'est précisément parce que la foi de Socrate n'avait pas,

chez eux, remplacé l'ancienne, qu'ils étaient restés accessibles aux plus folles erreurs de celle-ci. Méprisée, ruinée, ce qu'elle perdait par la raison, elle le reconquérait par la superstition. Nous ne voudrions pas être injustes envers ce pauvre peuple qui avait passé par tant d'épreuves, et que la décadence semblait attaquer plus qu'un autre, comme pour lui faire expier sa gloire; mais ce besoin presque universellement ressenti, cet élan de tant d'âmes vers une lumière nouvelle, — il ne nous paraît pas que beaucoup de gens, à Athènes, s'y fussent livrés en ce temps. On vivait, à la fois, sur les traditions religieuses et sur les traditions philosophiques. Les contradictions qui naissaient de là, on ne s'en inquiétait pas. Athènes, follement dévote, continuait à se réclamer du nom de ses anciens sages; et de même que, à Jérusalem, le vieux parti juif se renfermait dans son mot immuable : « Nous sommes les enfants d'Abraham, » — la vieille Athènes, toujours jeune par sa légèreté, répétait, tout en encensant les innombrables dieux dont la vue indignait saint Paul : « Nous sommes les enfants de Platon et de Socrate ! »

III

Mais l'école de Platon était devenue, sous Carnéade, fondateur de ce qu'on a appelé la troisième

Académie, une école de scepticisme ; là, disait-elle, était la vraie tradition socratique, Socrate ayant dit : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » Quand les platoniciens seraient restés plus dignes de leur nom, est-il sûr que Paul eût trouvé, chez eux, la sympathie que semblaient lui promettre les aspirations élevées, les doctrines parfois presque chrétiennes du grand disciple de Socrate? — La suite montra souvent que des hommes qui avaient fait avec Platon la moitié du chemin, aurait-on dit, vers l'Évangile, étaient peu disposés à en faire l'autre moitié ; la sagesse humaine, même la plus pure, était condamnée, semble-t-il, à ne pas accueillir le christianisme avec faveur.

Au reste, les platoniciens ne figurent pas, à Athènes, parmi les philosophes avec lesquels Paul fut en relation. L'historien ne nous parle que des épicuriens et des stoïciens, en qui se résumaient et se personnifiaient, en quelque sorte, les deux tendances qui partageaient le monde.

Les épicuriens admettaient un Dieu ou des dieux, mais en les condamnant à une éternelle inertie. Leur bonheur, à ces dieux, leur essence même, est de ne rien faire. Inutile, donc, de les prier. Inutile aussi de leur rendre un culte ; mais le sage fera, en public, comme la foule. La morale, c'est de chercher le plaisir, d'éviter la peine. Épicure ajoutera bien le conseil de chercher le plaisir, le bonheur, dans la vertu; mais sa *vertu* n'est elle-

même que le soin d'éviter tout ce qui pourrait troubler ou la santé du corps, ou la tranquillité de l'âme, ou la paisible indifférence des relations entre hommes. Je ne dois pas nuire à mon prochain, car ce serait lui donner le droit de me nuire. Rien, en soi, n'est ni bien, ni mal. Tout, par conséquent, m'est permis; mais tout ce qui pourrait être suivi d'une peine, j'aurais tort de me le permettre. La morale, en somme, c'est de bien choisir. Étrange morale! Paul dira bien aussi (1 Cor. VI, 12) : « Tout m'est permis; » mais il entendra : « Dans le cercle de la liberté chrétienne, tracé par la loi de Dieu, et déjà par la conscience. » La conscience, pour Épicure, n'est rien ; la vertu, un calcul bien fait. Voilà donc un abîme entre sa morale et l'Évangile ; — un abîme aussi entre le Dieu de l'Évangile, agissant, exauçant, jugeant, et son immobile dieu.

Les stoïciens, au contraire, faisaient de la vertu, dans le sens le plus élevé du mot, le centre et le tout de leur système. Mais de là, chez eux, deux conséquences : suppression, en fait, des dieux, de tout Dieu ; divinisation de l'homme. L'homme, disaient-ils, a en lui-même tous les éléments de la vertu ; il peut, il doit en réaliser par lui-même l'ideal, et, cet idéal, c'est encore en lui qu'il doit le chercher, le trouver. Point donc d'idéal en dehors. La divinité n'est pas un être ; c'est un principe actif répandu dans tout l'univers, mais comme

le sang dans les veines. Une portion de ce principe réside dans chaque homme; elle retourne, à la mort de cet homme, dans la masse commune. C'est donc sans la pensée et sans le secours d'un Dieu quelconque, sans l'attente d'une autre vie, sans rien qui ne soit pas lui, que le stoïcien doit être fort, courageux, vertueux. Une telle conception a certainement sa grandeur; et quand elle se personnifie, dans l'histoire, en des hommes véritablement vertueux, grands, chez qui le stoïcisme est avant tout une protestation contre les immoralités du paganisme ou le despotisme impérial, — les mépriser ou les railler serait une injustice que l'Évangile ne nous demande pas. Mais ils étaient peu nombreux à Athènes, si même il y en avait, les stoïciens de cette trempe. Ils raisonnaient beaucoup, pratiquaient peu, et subissaient sans trop de murmure l'influence épicurienne de l'universelle décadence.

L'Évangile ne pouvait donc plaire à de tels hommes. Eussent-ils été plus sérieux, plus véritablement *stoïciens*, dans le sens vulgaire et traditionnel de ce mot, l'Évangile eût encore trouvé dans leurs principes, comme on le vit maintes fois ailleurs, un rude obstacle. Se représenter le stoïcisme comme une sorte de pont jeté d'avance par la vertu entre le paganisme et l'Évangile, c'est juger bien superficiellement. Si quelques-uns y ont en effet passé, sur ce pont, ce n'a pu être qu'en déposant à l'en-

trée ce que le stoïcisme avait le plus développé chez ses adeptes, — la foi de l'homme en l'homme, l'orgueil de la vertu. Le stoïcien vertueux était donc à la fois très-près, si l'on veut, de l'Évangile, et très-loin ; très-près comme vertueux, très-loin comme repoussant l'idée de la misère humaine, d'une repentance, d'un pardon, d'une régénération opérée en nous par la grâce. Tout ce que nous offre l'Évangile, sa philosophie lui avait appris à s'en passer, c'est-à-dire à se figurer qu'il s'en passait. Quelques formes, d'ailleurs, qu'une doctrine ait revêtues, elle reste nécessairement toujours sous l'influence des pricipes qui l'ont constituée. Qu'était, au fond, celle des stoïciens? En philosophie, en religion, — matérialisme et panthéisme; en morale, — égoïsme. Dissimulés, divinisés, ces principes n'en étaient pas moins là, leurs racines profondément enfoncées dans l'esprit, dans le cœur, et ce n'était qu'en les arrachant, ces racines, que l'Évangile pouvait faire d'un stoïcien un chrétien.

IV

Paul eut donc aussi peu à se louer des stoïciens que des épicuriens. Les uns comme les autres, il les trouva dans la place publique, mêlés à ce tour-

billonnement de causeries, de nouvelles. Il avait commencé, comme partout, par les Juifs, discutant dans la synagogue. Les Actes ne mentionnent pas d'opposition violente, mais ne disent rien du résultat; rien non plus ne nous indique, plus tard, que Paul eût laissé à Athènes une de ces Églises dont le souvenir béni l'accompagnait dans ses travaux. Il n'attendit donc pas que des conversions plus ou moins nombreuses lui facilitassent, surtout par les prosélytes de la porte, l'accès de la population païenne. « Chaque jour, dans la place publique, il discutait avec les gens qu'il y rencontrait; » et c'est là que l'historien ajoute : « Quelques philosophes épicuriens et stoïciens conféraient aussi avec lui. » Stoïciens comme épicuriens, non-seulement ils n'acceptaient pas, mais ils ne comprenaient pas; c'était, pour eux, un monde décidément trop nouveau. « Tu es docteur en Israël, disait Jésus à Nicodème, et tu ne sais pas ces choses! » Nous ne pouvons, ici, nous étonner que ces hommes ne sachent pas; mais quand nous les voyons ne pas comprendre, répondre et s'étonner comme les derniers des ignorants, nous nous rappelons cette autre parole du Maître : « Tu as caché ces choses aux savants et aux sages. » Dieu ne les leur *cachait* point, assurément, puisqu'un messager de Dieu les leur disait en ce moment même; c'étaient eux qui se les cachaient par leur mépris pour le messager, pour le message, pour

tout ce qui n'était pas eux et leur ignorante sagesse. « Que veut dire ce discoureur? » demandaient quelques-uns. « Il paraît, disaient les autres, que c'est un prédicateur de divinités étrangères. »

On s'est généralement mépris sur le sens de ces derniers mots. On y a vu une accusation, une menace, et, l'historien ajoutant que ces gens emmenèrent Paul, que Paul fut mené à l'Aréopage, on a vu Paul comparaissant devant le célèbre tribunal qui condamna Socrate. Rien de cela n'est vrai. D'abord, le texte ne dit point *à l'Aréopage*, mais *sur l'aréopage*, ou, mieux encore, sur la *Colline de Mars*, dont le nom était devenu celui du tribunal qui y siégeait. Mais rien ne dit ni que le tribunal fût en ce moment assemblé, ni même qu'il s'agisse du local où il s'assemblait. Un des côtés de la colline était un lieu de rassemblement pour le peuple; on y conduit Paul pour mieux l'entendre. « Pourrions-nous savoir, lui disent-ils, quelle est cette nouvelle doctrine que tu prêches? car tu apportes à nos oreilles des choses étranges. » Des choses *étrangères*, dit le texte, ce qui n'exclut pas, il est vrai, l'idée d'*étrangeté*, mais nous donne le vrai sens de la phrase où Paul était appelé « prédicateur de divinités étrangères. » Les païens ne trouvaient jamais mauvais qu'un étranger parlât de divinités pour eux nouvelles; ils admettaient pleinement que chaque pays eût les siennes. Tous les peuples sujets de

Rome avaient la consolation de savoir leurs dieux au Capitole ; et l'on a souvent fait observer que si le christianisme avait simplement proclamé un nouveau Dieu nommé Jésus, prêt à s'asseoir fraternellement parmi les autres, ceux-ci, non moins fraternellement, se seraient serrés pour lui faire place. Mais le Dieu de l'Évangile entendait régner seul, seul dans le monde, seul dans les âmes, et son empire sur les âmes devait encore être tout autre que celui de tous les autres dieux. Voilà ce que les Athéniens trouvaient nouveau, étrange, tellement étrange et nouveau qu'ils ne le comprenaient même pas. Même après le discours de Paul, — à en juger sur la manière dont ils l'interrompent et le renvoient, on sent encore que tout cela est resté obscur dans leur esprit.

V

Mais venons au discours

« Athéniens, dit l'apôtre (Act. xvii, 22-23), je me suis aperçu que vous êtes, à tous égards, singulièrement religieux, car, en parcourant et en examinant tout ce qui a rapport à votre culte, j'ai même trouvé un autel sur lequel était écrit : *Au Dieu inconnu.* Ce Dieu donc que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce. »

Cet autel, ce *Dieu inconnu*, ont fait écrire bien des dissertations. Il y a un point qu'on aurait pu, ce nous semble, se dispenser d'établir : l'existence même de l'autel et de l'inscription rapportée. Il est inadmissible que l'apôtre, devant des Athéniens, à Athènes, eût indiqué à faux ou seulement mal indiqué ce que tous pouvaient voir et savoir; il n'est pas moins inadmissible que l'historien, Luc, qui peut-être était à Athènes, ou du moins apprit de Paul lui-même, ensuite, tous les détails de l'affaire, eût introduit, de son chef, un pareil conte. L'autel, l'inscription, existaient donc. Mais l'origine de l'autel, le sens réel de l'inscription, sont demeurés, malgré toutes les recherches, des problèmes; il est fort possible que les Athéniens eux-mêmes ou n'eussent pu répondre, ou eussent été peu d'accord. Nous avons donc le choix entre plusieurs explications, les unes reposant sur des faits plus ou moins connus, les autres purement hypothétiques. Jérôme mentionne une inscription qui ne portait pas : « Au Dieu inconnu, » mais : « Aux dieux d'Asie, d'Europe, aux dieux inconnus et étrangers, » ce qui était comme un symbole de cette vaste fraternité des dieux; et il suppose que Paul a pris, de cette inscription plus étendue, la portion qui lui convenait comme point de départ pour son discours. C'est peu probable. Le pluriel « aux dieux inconnus » aurait dit précisément le contraire de ce que Paul va tirer du singulier; ses

auditeurs connaissant tous l'inscription, c'eût été une bien bizarre imprudence que de commencer par l'altérer. D'autres ont recouru à un fait rapporté par Diogène de Laërte. Les Athéniens, dit-il, dans une peste, ne sachant plus à quel Dieu demander leur délivrance, lâchèrent par la ville un certain nombre de chèvres, dont chacune fut immolée à l'endroit où elle s'arrêtait. On éleva des autels en ces endroits, mais sans savoir à qui les dédier. Un de ces autels aurait-il reçu l'inscription dont parle saint Paul? C'est possible; d'autant plus que la traduction exacte serait : « A un dieu inconnu. »

Mais ce qui est possible également, c'est que l'inscription eût un sens plus sérieux, plus profond, que celui qu'aurait déterminé quelque circonstance de ce genre. Rien ne nous dit que ce ne fût pas ou l'expression d'une piété païenne exaltée, s'élançant au delà du cercle des divinités reconnues, cherchant encore pour adorer encore, — ou l'élan réfléchi d'une piété plus pure, jetant au hasard dans le vide l'hommage qu'elle ne pouvait plus accorder aux dieux grossiers du paganisme. Enfin, quel qu'eût été le sens primitif de l'inscription, elle avait évidemment pu avoir, pour tel ou tel de ceux qui la lisaient, un des sens que nous venons d'indiquer; n'arrive-t-il pas constamment qu'un inscription tumulaire, par exemple, selon les circonstances, selon nos dispositions

d'esprit ou de cœur, nous dise beaucoup ou nous dise peu? Qu'importe, alors, le sens primitif? Paul a donc pu attribuer à cette inscription d'Athènes la portée qu'elle avait prise à ses yeux.

Remarquez, d'ailleurs, qu'il ne se prononce pas sur la valeur de l'intention supposée. Le mot que nous traduisons par « singulièrement religieux » se dit également d'une piété excessive, superstitieuse, et d'une piété calme, mais profonde. Si l'on se reporte à l'impression de l'apôtre s'indignant de voir tant d'idoles, on aperçoit dans ce mot comme un reflet de son indignation, et même une assez mordante ironie; mais, en regard de ce qu'il va dire, il n'a aucun motif pour railler ni pour s'indigner. « Vous reconnaissez, Athéniens, qu'en dehors de vos dieux, il peut en exister un que vous ne connaissez pas. Eh bien! c'est de celui-là que je viens vous parler. » Voilà l'entrée, le nœud. Fallait-il débuter par dire : « Vos autres dieux ne sont rien? » Bon moyen pour se faire interrompre au premier mot. La nullité des dieux d'Athènes ressortira bien plus sûrement d'un grave et judicieux discours que d'une attaque indignée, emportée. Les briseurs d'idoles et les chercheurs de martyre ne sont venus, nous l'avons déjà remarqué, qu'après l'âge apostolique.

Ainsi, selon ce qu'il dit ailleurs (I Cor. IX, 21), il s'est fait païen avec les païens, mais dans la mesure où il pouvait l'être sans rien céder de la vé-

rité chrétienne, et, au contraire, en traçant le chemin par où les païens y arriveront. Il a dégagé du milieu des superstitions polythéistes l'idée vraie, primitive, celle d'un pouvoir supérieur auquel la faiblesse humaine rend hommage, mais qu'elle craint toujours de n'avoir pas suffisamment honoré, pas suffisamment apaisé ; il a saisi au vol un de ces élans de l'âme humaine, égaré dans le vide, et il l'a dirigé vers le vrai Dieu.

VI

Mais, ce vrai Dieu, il faut que l'apôtre en donne aussitôt une idée claire, puisqu'il vient de promettre que ce ne serait plus le Dieu *inconnu* du vieil autel.

Ce Dieu, d'abord, c'est celui « qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve. » Voilà la création ; voilà Dieu nettement distinct du monde, et se dégageant du brouillard — du bourbier, pourrions-nous dire, — où stoïciens, épicuriens, péripatéticiens, platoniciens même, maintenant, le tenaient enfoui. Ce Dieu, « maître du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples faits de main d'homme. » Voilà Dieu, d'abord dégagé du monde, se dégageant également de tout ce que l'art païen avait produit de plus beau et de plus trompeur,

car ces temples, ces statues, ces magnificences du culte, ce n'était que le matérialisme embelli et poétisé. Ainsi, c'est à ce que les païens connaissaient le mieux, aimaient le plus, que Paul emprunte, par contraste, la notion d'un Dieu spirituel, présent partout, mais n'habitant nulle part. Non que cette notion fût étrangère au paganisme. Personne n'enseignait qu'on ne pût prier que dans les temples ; les dieux étaient donc bien réputés présents partout, ce qui les rétablissait, jusqu'à un certain point, dans cette qualité d'êtres spirituels que la philosophie leur ôtait. Mais la philosophie n'était en cela que trop d'accord avec les tendances réelles et les résultats du paganisme. Le culte, en fait, était purement local, local parce que chaque pays avait son dieu ou ses dieux, local parce que chaque dieu avait son temple, local, enfin, parce que l'idée de la divinité s'incarnait toujours tout entière dans chaque dieu, lequel, en somme, était bien moins un dieu présent partout qu'un prince tenant sa cour dans tel ou tel pays, tel ou tel temple. Ajoutez que les hommages s'adressaient toujours à des statues, souvent fort belles, sans doute, mais dont la beauté même contribuait à fixer les imaginations, les cœurs, sur la matière bien plus que sur l'esprit. Paul, cependant, n'abordera pas encore cette idée. Il sait combien les païens en général, les Athéniens en particulier, tiennent à ces simulacres ; il ne veut attaquer, sur

ce terrain, qu'avec les armes que d'autres considérations vont lui fournir.

Il reprendra donc l'idée de Dieu pour la dégager encore mieux de toutes les erreurs païennes, soit philosophiques, soit vulgaires, et pour la mettre ensuite, agrandie, resplendissante, vis-à-vis de ces représentations misérables que l'art humain essaie d'en faire. C'est Dieu « qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses. » Il n'est donc pas seulement le créateur de l'univers, mais celui de chacun de nous ; il renouvelle, pour chaque homme, le don d'un principe de vie, le don de l'organisme que ce principe a sous ses ordres, le don de tout ce qui soutient ou embellit notre existence. Mais si aucun détail n'est au-dessous de sa grandeur, vu qu'il n'y a pour lui rien de petit ni rien de grand, l'ensemble des choses humaines doit naturellement être aussi l'objet de ses soins. C'est lui « qui a fait que, nées d'un seul sang, toutes les nations des hommes habitassent sur toute la surface de la terre, ayant fixé d'avance les durées précises et les limites de leur établissement. » Voilà qui bannit le hasard, si cher aux épicuriens ; mais ce ne sera pas au profit de la fatalité, chère aux stoïciens. Tout en restant maître souverain de chaque homme et de toutes choses, Dieu nous a créés libres, nous laisse libres. Comment les deux faits se concilient, c'est son secret; qu'il nous suffise de les voir se concilier

dans notre vie, dans la vie, aussi, de l'humanité.

Ces nations, en effet, que Dieu a réparties sur toute la surface de la terre, il leur a assigné à toutes, en même temps qu'à chacun des individus qui les composent, une tâche dont la grandeur seule montre assez ce que nous sommes et ce que nous valons. Il a voulu « qu'elles cherchassent Dieu. » Il savait bien qu'elles chercheraient « en tâtonnant ; » mais la recherche même, quand Dieu en est le but, n'est-elle pas déjà une preuve des éléments divins qui sont en nous ? Les hommes ont donc cherché, cherché quelquefois bien loin ; ils se sont perdus dans des systèmes qui ne faisaient qu'épaissir les ténèbres. Dieu semblait fuir devant eux, et Dieu, cependant, était là, tout près, car, dit l'apôtre, « il n'est pas loin de chacun de nous, et c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes. » Voilà le panthéisme, mais le panthéisme chrétien. Dieu en tous, tous en Dieu, et néanmoins tous hors de Dieu, tous développant librement, quoique avec son aide, les dons qu'ils ont reçus de lui, tous, plus tard, s'ils ne se sont volontairement exclus de son royaume, tous reçus dans son sein, mais conservant là encore, comme ici-bas, leur individualité, leur liberté.

VII

Paul est heureux de constater, en passant, que quelques hommes ont eu l'intuition de cet idéal. « Nous sommes la race de Dieu, » a dit, entre autres, un ancien poète grec, Aratus, né en Cilicie comme Paul. Aratus n'aurait probablement pas développé clairement cette idée ; ce Dieu même dont il dit que nous sommes la race, qu'aurait-il pu en dire avec un peu de certitude ? Il l'appelle Jupiter ; et quoiqu'il l'envisage, en cet endroit, comme Dieu unique et suprême, ce nom seul nous reporte au milieu des fables païennes. Mais il y a là, pourtant, comme un instinct de notre vraie grandeur, et c'est ce que Paul, dans son discours, va prendre pour transition entre l'idée de la grandeur de Dieu et celle de la vanité des idoles. « Étant donc, dit-il, la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l'or, ou à de l'argent, ou à de la pierre, travail d'un art ou d'une fantaisie d'homme. » Ainsi, c'est à notre propre dignité que Paul demande le renversement des idoles, si offensantes pour la dignité de Dieu. Il ne s'arrêtera pas plus ici qu'au commencement à discuter l'existence des dieux dont il a vu tant de statues ; que les statues soient

renversées, et tous ces dieux le seront avec elles. Or, nous sommes *race de Dieu*, race divine ; nous pouvons, par l'étude de nos facultés limitées et de nos faibles aspirations vers le bien et le beau, comprendre jusqu'à un certain point Celui dont les facultés sont infinies, dont les perfections réalisent l'idéal du beau, l'idéal du bien, dont la grandeur dépasse infiniment toutes nos mesures, — et c'est ce Dieu que nous prétendrions renfermer dans une statue ! Voilà le raisonnement. Un défenseur du paganisme aurait donc pu objecter, encore ici, qu'on ne croyait pas les dieux renfermés dans leurs statues ; Paul aurait pu répondre de nouveau que tout l'ensemble des cérémonies, des pratiques et de la foi des peuples, supposait, au contraire, et perpétuait cette idée. Pourquoi tant de statues spécialement vénérées, adorées, tandis que d'autres, images du même Dieu, et peut-être, comme statues, bien plus belles, ne l'étaient pas ? La statue était donc bien le Dieu, l'objet du culte, et le raisonnement conserve toute sa force.

Mais, tout cela, bien que l'Évangile seul l'ait enseigné avec une pleine autorité, ce n'est pas encore l'Évangile. Il est temps que Paul y arrive.

Les hommes ont donc cherché, souvent mal cherché, peu trouvé. Chercheront-ils indéfiniment ? Non ; tout ce que Paul vient de dire suppose déjà un changement apporté à cet état d'an-

goisse et de ténèbres. Paul continue. « Dieu, dit-il, laissant dans l'oubli ces temps d'ignorance, fait aujourd'hui savoir à tous les hommes qu'ils aient, en tous lieux, à se convertir. » Ce dernier mot, dans le texte, embrasse beaucoup d'idées ; aucune de nos langues modernes n'en a l'équivalent complet. C'est, littéralement, *changer d'esprit;* c'est donc, suivant les cas, entrer dans des vues nouvelles, se convertir, se repentir, s'amender, etc. Ici, que sera-ce? Ce sera, évidemment, tout ce qui résulte du discours; et ce qui résulte du discours, c'est évidemment, à la fois, tout ce que nous venons de dire, — acceptation d'une religion nouvelle, conversion, repentance, amendement. L'apôtre eut-il le temps de développer ces idées? Nous ne pouvons savoir s'il commença par les développer, ou s'il passa immédiatement à celle qui allait provoquer l'interruption. Il est clair, en tout cas, que cette dernière partie du discours, telle que les Actes nous la donnent, n'était qu'un commencement, un sommaire.

VIII

Quoi qu'il en soit, tant que l'apôtre est resté dans des généralités que l'on pouvait considérer comme un système philosophique, on l'a écouté

paisiblement; on ne s'est pas même inquiété des coups portés à la religion traditionnelle, habituée à en recevoir de tous côtés. Mais Paul fait un pas de plus. A cet ordre d'avoir à se convertir, il ajoute l'annonce d'un jugement. Rien de nouveau, semble-t-il, dans cette idée. Minos, Eaque et Rhadamante, n'avaient-ils pas siégé, de tout temps, dans les enfers? Oui; mais ce n'était pas seulement leur tribunal, vieille fable, qui avait croulé devant la philosophie; l'idée même d'un jugement avait été emportée avec eux. Nouveauté donc, grande nouveauté que cette redoutable perspective si résolûment enseignée. Mais ce qui est bien plus nouveau encore que le jugement, c'est le juge. « Dieu, dit l'apôtre, a choisi pour juger la terre un homme — nous savons ce qu'était cet *homme* pour saint Paul — par le ministère duquel il la jugera « en justice, » et, cet homme, Dieu l'a déjà désigné « en le ressuscitant d'entre les morts. »

C'est à ce mot que l'interruption éclate. On a souvent traduit : « Lorsqu'ils entendirent parler *de la résurrection des morts.* » Inexact. Le texte porte : « Lorsqu'ils entendirent parler *d'une résurrection de morts;* » ce qui, malgré le pluriel, se rapporte à la résurrection qui vient d'être mentionnée, celle de Jésus-Christ. C'est donc le fait particulier de la résurrection de Jésus-Christ qui provoquera leurs murmures sur le fait général, la résurrection de tous. Ce fait, peut-être l'auraient-

ils laissé passer, comme tout le reste, en qualité de spéculation philosophique. Mais la résurrection de Jésus-Christ donne à l'assertion générale une netteté, une autorité qui les choque ; elle les met en face d'une foi positive, eux qui se sont étudiés à rester dans le vague, et qui ont fini par s'y trouver bien. « Les uns donc raillaient ; » les autres dirent : « Nous t'entendrons là-dessus encore une fois. » Parlaient-ils sérieusement, ceux-ci, ou n'était-ce qu'une autre raillerie ? Ces mots « encore une fois » voulaient-ils dire : « Une autre fois ? » Était-ce, alors, un renvoi indéfini, ou un désir sérieux d'entendre Paul s'expliquer plus complétement ? Toutes ces suppositions sont permises. La suite, pourtant, est plutôt dans le sens des moins favorables. On ne nous dit pas que Paul ait retrouvé une assemblée disposée à l'entendre. Il est vrai qu'on ne nous dit pas non plus qu'il ait revu individuellement aucun de ces hommes, ce qui ne serait pas vraisemblable. Ce qui paraît certain, c'est que le succès, pour le moment, fut médiocre. « Quelques hommes, s'étant attachés à Paul, crurent, et parmi eux Denys, membre de l'Aréopage, ainsi qu'une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux. » Il paraît encore que leur nombre ne s'accrut pas beaucoup, puisque, comme nous l'avons déjà remarqué, l'apôtre ne fait nulle part mention d'une Église d'Athènes. Ce n'est même qu'au second siècle, par Origène, que nous

avons des nouvelles de cette Église, qui, dit-il, est en grande édification dans le champ du Seigneur. Quant à Denys, la tradition l'a beaucoup exploité. Nous ignorons absolument ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce qu'elle rapporte sur son compte.

Tel fut donc ce discours célèbre. Les railleurs ne se doutaient guère qu'il serait un jour, à lui seul, plus lu, plus commenté que tous ceux de leurs orateurs célèbres; ils ne se doutaient guère non plus, ni eux ni les penseurs plus graves, que Paul venait de prononcer l'arrêt de mort du vieux polythéisme, si vivace, jusque-là, en dépit de toutes leurs attaques et de toute leur éloquence à eux. Ce discours si simple, si bref, c'est une grande page dans l'histoire des religions, des philosophies, de l'homme et de l'humanité. Qu'était-ce que Démosthène plaidant contre Philippe, en comparaison de cet homme qui vient plaider contre Jupiter, contre Minerve dans sa ville même d'Athènes, pour le Dieu qui va devenir celui et d'Athènes, et de la Grèce, et de l'Europe, et du monde? Qu'est-ce que le vieil Homère, avec ses fictions tant admirées, devant cette simple histoire dont Paul n'a même pu dire qu'un mot, celle d'un obscur Galiléen obscurément mort sur une croix? Voilà maintenant la *folie* chrétienne en face de toute la sagesse, de toute la gloire des sages. La guerre est déclarée, et c'est la *folie* qui vaincra.

CHAPITRE SEIZIÈME.

CORINTHE.

I. Arrivée à Corinthe. — Solitude; tristesse. — Ce qui peut y avoir contribué. — Expérience faite. — La vraie tactique. — Scandale aux Juifs; folie aux Grecs. — Savoir attendre. — J'ai un peuple nombreux dans cette ville.

II. Les mœurs à Corinthe. — Commerce; écoles. — Aquilas et Priscille. — Leurs relations, alors et plus tard, avec l'Apôtre. — Paul travaille chez eux. — Silas et Timothée arrivent de Macédoine.

III. L'opposition juive. — Que votre sang soit sur votre tête! — Douleur, mais non malédiction. — Paul chez Justus. — Séjour de dix-huit mois. — Crispus; Gaïus. — Un point obscur.

IV. Le proconsul Gallion. — Paul accusé devant lui. — Sa réponse. — Sa pensée. — Sosthène. — Ce que l'avenir verra.

I

Nous avons vu l'apôtre, à son arrivée à Athènes, envoyer à ses compagnons l'invitation de le rejoindre au plus tôt. Nous ne savons d'eux, ensuite,

que ce que Paul écrit aux Thessaloniciens sur Timothée ; il l'a, dit-il, renvoyé auprès d'eux, ayant appris qu'ils avaient beaucoup à souffrir, et il a mieux aimé « être laissé seul à Athènes » que de les savoir sans guide au milieu de leurs tribulations. Silas n'était donc pas, à ce moment, avec lui. Nous ne savons s'il était venu à Athènes et avait aussi été envoyé ailleurs, ou s'il ne rejoignit Paul qu'à Corinthe, où nous le retrouvons avec l'apôtre.

Mais Paul arriva seul dans cette dernière ville, et, d'après les épîtres qu'il adressa plus tard aux Corinthiens, on s'aperçoit qu'il y était arrivé sous l'impression d'une solitude et d'une tristesse tout autres que celles qui résultent du simple fait d'être momentanément seul. Il arrive d'Athènes, non pas découragé, mais plus pénétré, plus effrayé, jusqu'à un certain point, de la grandeur et des difficultés de sa tâche. C'est, dira-t-il (1 Cor. II, 3), « dans un état de faiblesse, de crainte et de grand tremblement, » qu'il s'est trouvé au milieu d'eux. Mais ce n'est pas seulement parce que Corinthe, ville savante, orgueilleuse, lui opposera probablement les mêmes résistances que celle qu'il vient de quitter ; c'est aussi un peu, dirait-on, parce qu'il craint de n'avoir pas été, dans cette orgueilleuse Athènes, exactement ce qu'il aurait dû être, et d'avoir un peu trop cherché sur le terrain des philosophes les éléments du succès de l'Évangile.

Voilà, du moins, ce qui paraît ressortir de l'insistance avec laquelle il rappelle aux Corinthiens que sa prédication, chez eux, « n'a point consisté en discours persuasifs dictés par la sagesse » humaine, qu'il n'est point « venu annoncer le témoignage de Dieu avec une grande supériorité de langage ou de sagesse, » qu'il n'a voulu, enfin, « savoir parmi eux quoi que ce fût sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » Mais quand nous estimons pouvoir signaler, dans ces lignes, comme un retour de la pensée de Paul sur sa conduite et ses discours d'Athènes, est-ce à dire que nous acceptions pour lui l'espèce de reproche qu'il paraît s'adresser? Lui-même, est-ce à dire qu'il s'imposât d'éviter à l'avenir toute discussion avec les sages et sur le terrain des sages, et, en particulier, les hautes considérations que nous avons admirées dans son discours ? Nullement ; on les retrouve, ces considérations, dans plusieurs de ses épîtres, et nous ne devons pas plus nous les interdire que lui, quelque désir que nous ayons, comme lui, de ne « savoir que Jésus-Christ. » Si l'Évangile est la vérité de Dieu, tout terrain lui est bon pour combattre et pour triompher. Mais Paul avait fait l'expérience que fera, comme lui, quiconque se consacrera à la prédication de l'Évangile : c'est que la vraie marche, la plus sûre, est de mettre au plus tôt les âmes en contact avec l'Évangile même. L'Évangile est un conquérant qui n'aime pas les

siéges réguliers ; il ne veut pas qu'on l'astreigne à emporter un jour ceci, un jour cela ; il sait qu'il peut échouer dans l'attaque de ces remparts extérieurs dont tout cœur d'homme s'entoure, orgueil, vices, vertus humaines, préjugés religieux ou incrédules, mauvaise ou bonne philosophie, car même la bonne est mauvaise quand elle prétend régner seule, pouvoir tout et suffire à tout. Il aime donc, l'Évangile, à se jeter d'un coup au cœur de la place ; il veut, quand il remet ses intérêts entre nos mains, que ce soit là notre grande tactique.

Voilà celle que Paul déclare avoir employée à Corinthe. Jésus, Jésus crucifié, « scandale aux Juifs, folie aux Grecs, mais, même pour eux, une fois qu'ils sont appelés, soit Juifs, soit Grecs, le Christ puissance de Dieu et sagesse de Dieu. » *Une fois qu'ils sont appelés*, dit-il. Il attendra donc qu'ils le soient, que Dieu lui-même agisse, — et voilà encore un des traits de son ministère à Corinthe, comme s'il craignait d'avoir cédé, à Athènes, à une certaine impatience. Ces idoles sans nombre, ces philosophes remplissant les portiques du bruit de leurs discussions stériles, tout cela avait donné à son zèle une ardeur peut-être trop humaine. Ce n'est pas nous, encore une fois, qui parlons et qui l'accusons ; c'est lui qui craint d'avoir peut-être un peu devancé les desseins de Dieu en s'adressant de préférence aux sages, et en se plaignant de leur endurcissement. Donc, à Corinthe, il commencera

par les petits, par les humbles, et il pourra leur écrire plus tard (1 Cor. I, 26) : « Considérez à qui l'appel a été adressé chez vous, et comme quoi il n'y avait pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de grands. » Mais l'œuvre de Dieu n'en a pas moins fait son chemin ; elle l'a fait même d'autant mieux, car « Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages, et les choses faibles du monde pour confondre les fortes. » Et quant à ce « grand tremblement » dont Paul n'avait pu se défendre en abordant Corinthe, Dieu l'apaisa, non-seulement par d'encourageants succès, mais par une révélation miraculeuse (Act. XVIII, 9-10) de ses desseins sur cette ville. « Le Seigneur, dans une vision nocturne, dit à Paul : Ne crains point, mais parle et ne te tais point, car j'ai un peuple nombreux dans cette ville. »

II

Cette ville dans laquelle Dieu avait « un peuple nombreux » de gens prêts à recevoir l'Évangile, c'était pourtant une des plus corrompues de l'empire, et *vivre à la corinthienne* voulait dire ne respecter plus rien en fait de mœurs. Détruite par les Romains environ deux siècles auparavant, relevée

par César pour devenir la capitale de la Grèce, toutes ses anciennes traditions d'art et de luxe avaient refleuri à l'aise au sein d'une prospérité peu glorieuse, mais croissante. Assise sur son isthme entre ses deux vastes ports, dont l'un recevait les produits de l'Orient, l'autre ceux de l'Occident, elle était comme le centre des communications commerciales entre les deux grandes moitiés du monde romain. Ce prodigieux mouvement d'affaires n'avait pas empêché Corinthe, nous l'avons vu, de rester ville savante. Là, comme à Athènes, vivaient, discouraient, s'agitaient dans leur orgueil et leur misère, des représentants de toutes les sectes connues.

Là aussi, également inconnu et des opulents commerçants et des orgueilleux philosophes, s'était établi depuis peu un pauvre Juif, Aquilas, chassé de Rome, avec ses coreligionnaires, par Claude. Était-il, comme on l'a supposé, déjà chrétien? Le fait qu'il avait été banni comme Juif ne serait pas une objection; longtemps encore après ce moment, nous voyons souvent les Romains confondre chrétiens et juifs. Mais le seul fondement à l'opinion qu'il fût arrivé chrétien, c'est que Paul alla demeurer chez lui. Or, d'autres suppositions sont possibles. Paul peut l'avoir connu et converti avant d'aller demeurer chez lui ; Paul peut fort bien avoir demeuré chez un Juif, lequel, d'ailleurs, comme originaire du Pont, était presque un

compatriote, et, comme faiseur de tentes, un confrère. Ce qui nous intéresse beaucoup plus que le moment précis de sa conversion, c'est le rôle que nous lui voyons jouer ensuite, à lui et à sa pieuse femme, Priscille, soit dans la vie de Paul, soit dans l'Église. Après avoir été ses hôtes à Corinthe, ils le suivent jusqu'à Ephèse, et l'apôtre, écrivant de là aux Corinthiens, salue ces derniers au nom d'Aquilas et de Priscille, ainsi que de « l'Église qui est dans leur maison, » c'est-à-dire qui se réunit chez eux. Plus tard, écrivant aux Romains, il salue Priscille et Aquilas, rentrés à Rome, les appelle ses « compagnons d'œuvre en Jésus-Christ, » et salue avec eux « l'Église qui est dans leur maison, » ce qui nous les montre exerçant à Rome la même sainte hospitalité qu'à Éphèse.

Mais quand Paul, à Corinthe, entra chez eux, il n'était guère encore question d'Église à réunir. Aquilas fabriquait des tentes ; Paul, fidèle au plan de conduite qu'il s'était tracé depuis quelques mois, voulait n'avoir rien à demander à ceux qui accueilleraient sa parole. Il se remit donc à son métier.

Des quelques lignes que les Actes consacrent à ces commencements du séjour de Paul à Corinthe, on peut conclure qu'il avait résolu de ne pousser l'œuvre avec vigueur que quand Silas et Timothée seraient revenus de Macédoine. Il se rendait cependant, chaque sabbat, à la synagogue, et

« persuadait des Juifs et des Grecs, » mais en petit nombre, évidemment, puisque l'historien ajoute : « Mais quand Silas et Timothée furent revenus de Macédoine, Paul était pressé par l'Esprit, attestant aux Juifs que Jésus était le Christ. » Ces derniers mots ne peuvent pourtant pas signifier que Paul eût attendu jusque-là pour annoncer Jésus comme le messie ; ce membre de phrase ne fait qu'un avec ce qui précède, et il faudrait plutôt traduire : « Paul, pressé par l'Esprit, redoublait d'ardeur pour attester..., etc. » Mais ce passage, un peu embarrassé, pourrait avoir encore un autre sens. Paul, décidé d'abord à n'agir vigoureusement que lorsque ses compagnons l'auraient rejoint, est entraîné par l'Esprit de Dieu, et, quand ses compagnons arrivent, ils le trouvent déployant tout son zèle et toutes ses forces.

III

Mais de quelque manière que nous devions arranger ces circonstances, elles aboutissent à un fait que l'historien est obligé de nous signaler partout. L'opposition juive éclate ; injures contre Paul, blasphèmes contre l'Évangile, rien n'y manque. Un jour donc, dans la synagogue, Paul indigné secoue ses vêtements et s'écrie : « Que votre

sang soit sur votre tête ! Moi, j'en suis net, et, dès ce moment, j'irai vers les Gentils. » Jamais encore il n'avait exprimé si vivement cette pensée. Les Juifs de Corinthe lui avaient peut-être donné, au commencement, plus d'espérances que d'autres. Les voilà, eux aussi, qui aiment mieux les ténèbres que la lumière. Ils veulent rester inconvertis, et, spirituellement, périr. Que leur sang retombe sur leurs têtes ! Mais n'allons pas prendre ces mots pour une malédiction. Ce n'est pas un vœu qu'il formule ; c'est un fait qu'il constate. Les Juifs ont entendu la prédication de l'Evangile ; les Juifs l'ont repoussée. S'ils périssent, la faute en est à eux seuls. Voilà ce que Paul veut dire ; et son indignation n'est que la douleur profonde de renoncer encore une fois à entraîner Israël aux pieds du Christ. Nous avons vu, nous pourrons voir encore ce qu'il conservait d'amour pour ses frères en Abraham', toujours recommençant à espérer leur conversion, et toujours, surtout, priant pour eux.

En sortant de la synagogue, Paul se rendit chez un prosélyte, Justus, qui demeurait tout près. Là le suivirent ou vinrent plus tard le chercher ceux que sa parole avait atteints, et, parmi eux, le chef de la synagogue, Crispus, qui « crut au Seigneur avec toute sa famille. » D'autres Corinthiens, en grand nombre, « croyaient aussi et recevaient le baptême. » Ici se place (Act. XVIII, 9) la vision où Paul reçut l'assurance que Dieu se préparait un

grand peuple dans cette ville, et que lui, Paul, ne devait craindre aucun mal, — ce qui suppose, à ce moment, des dangers dont l'historien ne parle pas. Il ajoute seulement que Paul resta « un an et six mois à Corinthe, enseignant parmi eux la Parole de Dieu. » Ce *parmi eux* ne doit pas être entendu d'un séjour constant à Corinthe même. Plusieurs passages des épîtres supposent l'action de Paul rayonnant de là sur tout le pays. Notons encore un trait qu'une des épîtres nous révèle : c'est que l'apôtre ne baptisait ordinairement pas lui-même ceux qui se convertissaient à sa parole. Il n'a, dit-il (1 Cor. I, 14), baptisé personne à Corinthe, sauf Crispus et Gaïus. Il bénit même Dieu d'avoir agi de cette manière, afin, dit-il, « que personne ne dise que j'ai baptisé en mon nom. » Mais on peut se demander s'il avait prévu ce qu'on dirait, si c'est pour échapper à cet inconvénient qu'il évitait de baptiser lui-même, ou s'il avait, pour ne pas le faire, quelque raison que nous ignorons. « Ce n'est pas pour baptiser que Christ m'a envoyé, mais pour évangéliser ; » d'où l'on a cru pouvoir conclure que, s'il ne baptisait pas, c'était pour réserver au ministère de la Parole tout son temps et toutes ses forces. Mais les conversions n'étaient pas tellement nombreuses, rapides, qu'on puisse se représenter les baptêmes absorbant un temps considérable ; chaque baptême, d'ailleurs, pouvait être l'occasion d'une prédi-

cation. On a aussi supposé que Paul voulait imiter Jésus-Christ, qui ne baptisa personne ; mais il faudrait, alors, que Paul n'eût aussi baptisé personne, ce qui n'est pas, et l'idée même, d'ailleurs, est, chez lui, bien peu vraisemblable. Ce n'est jamais en de telles choses que nous le voyons songer à imiter son maître. La question reste donc obscure ; mais nous pouvons, sans nul inconvénient, passer outre.

IV

Un nouveau proconsul venait d'arriver à Corinthe ; c'était Annaeus Gallion, frère du philosophe Sénèque (Annaeus Seneca). Le parti juif eut l'idée de réclamer sa protection contre les succès de Paul. L'empire leur garantissant le libre exercice de leur culte, ils prétendaient que cette garantie s'étendît à toutes les attaques dont leur culte pouvait être l'objet. Ils mènent donc Paul devant le proconsul. « Celui-ci, disent-ils (Act. XVIII, 13), persuade les hommes d'adorer Dieu d'une manière contraire à la Loi. » Gallion, fort sagement, répond que s'il s'agissait d'un délit ou d'un crime, il s'empresserait de faire justice ; mais que, puisqu'il s'agit de leur loi, il ne s'en mêlera pas. Si la réponse est sage, n'allons pas pourtant, comme on

l'a fait, jusqu'à y voir une preuve de cette douceur, de cette bonté parfaite que son frère le philosophe a célébrée en lui, et que nous n'avons, du reste, nulle raison de révoquer en doute. Bienveillant ou non à l'ordinaire, il est clair que ce que nous avons là, c'est le profond dédain du Romain pour la loi juive, pour les Juifs, et, par dessous, pour toute question religieuse. Il ne protége point l'apôtre; il ne lui laissera pas même le temps d'ouvrir la bouche. C'est un Juif comme un autre, — et que lui importent les Juifs? Quand il a renvoyé ceux-ci, et que les Grecs présents s'emparent du chef de la synagogue, Sosthène, et qu'ils se mettent à le battre au pied du tribunal, ce magistrat si doux ne s'en inquiète aucunement; on pourrait battre Paul, qu'il s'en inquiéterait encore moins. Un jour viendra, ô proconsul, que le nom seul de cet homme aura plus fait, pour sauver le vôtre de l'oubli, que toutes vos dignités, toutes vos gloires, y compris celle de votre frère; et ce frère lui-même, ô proconsul, un jour viendra que les pensées qui lui feront le plus d'honneur seront celles où l'on croira reconnaître l'influence d'un autre écrivain, — ce même homme à qui vous n'avez pas permis d'ouvrir la bouche.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

EPÎTRES AUX THESSALONICIENS.

I. Paul écrivain. — Ce qu'on éprouve en lisant ses premières pages. — Occasion et sujet. — Paul avait-il parlé d'un retour prochain du Seigneur? — Nous, les vivants. — Discussion. — Vrai sens : Ceux qui vivront. — Erreur et craintes que Paul avait en vue. — But pratique. — Travailler, veiller, se tenir prêt.

II. Mêmes remarques sur la seconde épître. — On avait exploité son nom, défiguré sa pensée. — Revenir, en tout, au vrai. — La loi du travail. — La sanctification. — N'être ni en deçà, ni au delà de ce que Dieu veut. — Équilibre entre la raison et la foi.

I

Paul écrivain! Nous allons maintenant le rencontrer pour la première fois, puisque c'est de Corinthe qu'il écrivit sa première épître à nous connue; et rien d'ailleurs n'indique qu'il en eût déjà

écrit d'autres. Dans toute vie d'auteur, c'est un moment intéressant que celui où on nous le montre écrivant ses premières pages; mais les premières pages d'un saint Paul, on a beau les avoir toujours connues : quand on les relit en se disant que voilà bien les premières, le début, — on ne peut se défendre d'une émotion profonde, mêlée déjà de ce qu'on éprouvera quand viendront, au contraire, les dernières.

Nous avons déjà pris, dans cette première lettre aux Thessaloniciens, tout ce qui se rapportait aux relations personnelles de l'auteur avec eux. C'est donc le fond, l'ensemble, que nous avons à étudier maintenant.

Timothée était revenu tout pénétré de leur affection pour l'apôtre, de leur persévérance au milieu d'épreuves de tout genre; mais il n'avait pu cacher à Paul que le tableau avait ses ombres. Plusieurs n'avaient pas suffisamment rompu avec les principes relâchés de la morale païenne; d'autres s'abandonnaient, dans leur foi, dans leur piété, à de dangereux écarts. Ils délaissaient ou méprisaient les travaux de leur vocation; ils se laissaient troubler par d'imprudentes inquiétudes sur la résurrection, sur l'état des âmes après la mort. La cause principale de ce trouble et de ces erreurs, c'était l'attente d'un retour prochain, très-prochain, de Jésus-Christ.

Ici donc se pose une question difficile, délicate.

— Jusqu'à quel point la prédication de Paul avait-elle autorisé cette attente d'un retour prochain du Seigneur?

Les uns ont nié absolument que Paul eût rien dit ni pu dire qui approchât de cette idée; d'autres, surtout de nos jours, ont voulu que ce fût la sienne, et qu'il l'eût positivement enseignée à Thessalonique.

Ce que Paul avait enseigné aux Thessaloniciens, nous ne pouvons le demander qu'aux épîtres qu'il leur a ensuite écrites. Voyons donc comment il leur parle sur ce point.

Dans la première, après avoir rappelé que la résurrection de Jésus-Christ atteste et garantit celle de tous: « Nous vous déclarons, poursuit-il (IV, 15-17), en parole du Seigneur (comme enseignement du Seigneur), que nous, les vivants, qui sommes (ou serons) laissés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons point ceux qui sont morts, car le Seigneur lui-même, à un cri de commandement, à une voix d'archange et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront d'abord; puis, nous, les vivants, qui sommes (ou aurons été) laissés, nous serons enlevés tous ensemble avec eux sur des nuées, dans l'air, à la rencontre du Seigneur. »

Voilà qui semble, en effet, quoique au milieu de détails évidemment figurés, indiquer positivement la croyance à un prochain avènement du Christ.

Et cependant, à y regarder de près, les mots mêmes qu'on citerait les premiers à l'appui de cette interprétation peuvent être cités pour la combattre. « Nous, dit l'apôtre, qui sommes (ou serons) laissés pour l'avènement du Seigneur. » Ce *nous*, ce sont tous ceux à qui il écrit, et non-seulement eux, mais tous les chrétiens actuellement vivants. Or, ces chrétiens, il en mourait nécessairement tous les jours quelques-uns. Comment donc l'apôtre aurait-il pu dire *nous* dans le sens qu'on suppose? Mortel comme tout autre homme, exposé plus que beaucoup d'autres à rencontrer prématurément la mort, comment aurait-il pu, sans absurdité, se mettre au nombre de ceux qui ne mourraient pas avant le retour du Christ? Bref, s'il avait voulu positivement enseigner que des hommes actuellement vivants vivraient encore à cette époque, il aurait dit : « *Ceux de nous* qui vivront, » et non pas : « *Nous* qui vivrons. »

Qu'a-t-il donc réellement voulu dire?

Commençons par ne pas séparer les deux questions intimement liées dans ce passage. La première est celle qui inquiétait, avons-nous dit, un certain nombre de fidèles. Se transportant au moment du retour du Christ, ils craignaient, dans leur foi mal éclairée, que le bénéfice de ce retour glorieux ne fût à peu près exclusivement pour ceux qui vivraient à cette époque; ils plaignaient les fidèles déjà morts; ils s'effrayaient de mourir

avant ce grand jour. L'apôtre veut donc, avant tout, les rassurer. « Je ne veux pas, leur dit-il (IV, 13-14), que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui sont morts, afin que vous ne soyez pas attristés comme les autres (les païens), qui n'ont pas d'espérance; car si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, de même aussi Dieu ramènera par Jésus, pour être avec lui, ceux qui sont morts. » Et c'est ici que vient ce que nous avons déjà cité, savoir que ceux qui se trouveront vivants n'auront aucun privilége sur ceux qui seront morts, puisque ceux-ci, à l'approche du Prince de la vie, se retrouveront pleins de vie. « Consolez-vous donc les uns les autres par ces paroles (par cette pensée), » ajoute l'apôtre; et cette conclusion confirme ce que nous avons dit de son intention réelle : rassurer ceux qui s'inquiétaient pour les morts, ou pour eux-mêmes s'ils mouraient avant le retour du Christ.

Il est vrai que l'apôtre n'ajoute pas formellement qu'ils ont eu tort de croire ce retour si prochain; il se borne (V, 1-3) à rappeler ce qu'avait dit Jésus, que nul ne sait les temps et les moments, que le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit, — et il arrive immédiatement aux conclusions pratiques, vigilance, activité, lesquelles, il est vrai, n'excluent pas non plus positivement l'idée d'un retour prochain. Paul donc, évidemment, avait parlé d'un retour

du Seigneur. Il n'avait point affirmé que ce retour fût proche, mais seulement qu'il pouvait l'être, et que, en tout cas, tous devaient vivre comme s'ils l'attendaient dans quelques jours. Nous voilà donc, quelle que fût la forme, bien près d'une idée fort simple et qui ne saurait provoquer nulle objection : travailler, veiller, se tenir prêt, vivre, enfin, comme pouvant à toute heure être appelé auprès de son maître et de son juge. Encore une fois, nous ne disons point que ce fût là *toute* la pensée de Paul, et que ce *retour* du Christ ne fût pour lui qu'une figure; nous disons qu'il avait surtout insisté sur les conséquences pratiques, et que, par cela seul, il avait condamné d'avance les recherches téméraires, les frayeurs, les divagations des chrétiens de Thessalonique.

II

Aussi, dans la seconde épître, voyez comme il parle (II, 1-3) de ceux qui, malgré la première, ont persisté à se préoccuper de ces questions inutiles, dangereuses. « Quant à ce qui concerne l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et notre réunion à lui, nous vous prions, frères, de ne pas vous laisser facilement jeter hors de sens ni effrayer, soit par quelque (prétendue) inspira-

tion, soit par quelque parole ou quelque lettre qu'on vous dirait venir de notre part, comme si le jour du Seigneur était tout près. Que personne ne vous égare d'aucune manière. »

Bien des choses ressortent de ces lignes. Il est clair, d'abord, qu'on avait exploité le nom de Paul, soit de bonne foi, croyant développer sa pensée, soit frauduleusement, en supposant une lettre de lui. Il est clair encore que l'interprétation de sa pensée avait pris, chez quelques-uns, les formes de l'inspiration, de l'enthousiasme prophétique. Mais ce qui est surtout clair, d'après la manière dont l'apôtre répudie ces exagérations, c'est qu'il défie les plus enthousiastes d'oser affirmer qu'il ait donné lieu, lui, à leurs rêveries. S'il a parlé avec chaleur, avec des images vives, du jour où Christ reviendra dans sa gloire, — il a parlé aussi de tout ce qui doit arriver auparavant, de cette longue lutte qui va se développer, dans le monde, entre l'erreur et la vérité, entre le mal et le bien. « Ne vous souvenez-vous pas, ajoute-t-il (II, 5), que lorsque j'étais chez vous, je vous disais ces choses? » Il a donc tout ramené, chez eux comme maintenant dans sa lettre, sur le terrain d'une sage réserve, du bon sens et de la pratique.

C'est avec non moins de sagesse qu'il traitera tous les autres points.

S'agit-il, par exemple, des gens qui se croyaient

trop *spirituels* pour travailler, ou qui, par paresse, exploitaient dans ce sens l'idée de spiritualité : — « Si quelqu'un ne veut pas travailler, dira l'apôtre (II Thess. II, 10), qu'il ne mange pas non plus. »

S'agit-il de ceux qui persistaient à s'accorder, en morale, les facilités du paganisme, ou qui, plus sérieux, mais se trompant sur ce que doit être la vraie foi, se contentaient de croire et ne songeaient pas à faire : — « Abstenez-vous, leur dira-t-il (I Thess. V, 22), de toute espèce (ou de toute apparence) de mal. » — Ce que Dieut veut, dira-t-il encore (IV, 3-7), c'est votre sanctification, et que vous vous absteniez de l'impureté ; c'est que chacun de vous sache posséder son corps dans la sainteté et dans l'honnêteté... Ce n'est pas à l'impureté que Dieu nous a appelés, mais à la sanctification. » Et comme Dieu seul peut opérer cette sanctification que Paul demande : — « Que le Dieu de paix lui-même, leur dit-il (V, 23), vous sanctifie parfaitement, et que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible pour le jour de l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Et que d'exhortations, chemin faisant, à la paix, à la charité, à la persévérance, à la patience ! Que de mots heureux et profonds ! Mais il faudrait, pour les recueillir, reproduire tout ce que nous avons dit sur les sentiments dont ces épîtres sont une si touchante et si vivante expression. Les con-

seils, les reproches, sont mêlés et comme fondus dans ce tissu d'amour chrétien et de paternels souvenirs. Paul a même beaucoup moins l'air d'un père ou d'un maître qui se plaint, que d'un frère dont le pieux amour-propre voudrait voir irréprochables, parfaits, ceux que Dieu lui a permis d'initier à la vie de la foi. Forcé de combattre en même temps le relâchement des uns et l'étroitesse ou le zèle inconsidéré des autres, il évite avec soin de mettre ceux-ci trop en garde contre les élans de la piété, de la foi, car il sait que les premiers verraient là un encouragement à leur tiédeur. « N'éteignez pas l'Esprit, dira-t-il donc (I Thess. v, 19-21); ne méprisez pas les prophéties; examinez toutes choses, et retenez ce qui est bon. » Précieux conseil en toute question de vie chrétienne. L'un verra partout l'esprit de Dieu; l'autre l'*éteint*, autant qu'il est en lui, c'est-à-dire ne veut le voir nulle part. L'un croit à tous les rêves; l'autre voit partout des rêves. L'un n'examine rien, et admet tout; l'autre examine, et n'admet rien. Paul est plus sage en sa philosophie. Il ne s'exposera pas à compromettre, chez les autres, l'heureux équilibre qu'il a maintenu, chez lui, entre la raison et la foi.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

APOLLOS.

I. Paul encore à Corinthe. — Église nombreuse. — Il part.
II. Apollos. — Presque chrétien avant de connaître l'Évangile. — Explications cherchées. — Travail intime. — Il arrive à Ephèse. — Aquilas et Priscille lui donnent ce qui lui manque. — Il se rend en Grèce. — Son ministère à Corinthe.

I

Paul, après l'aventure au tribunal de Gallion, resta encore « assez longtemps » à Corinthe ; cet incident pourrait donc se placer vers le milieu des dix-huit mois qu'il passa dans cette ville. Quoique le proconsul n'eût aucunement songé à lui montrer quelque faveur, il est probable que l'issue de ce procès manqué, où les Juifs avaient eu un si

triste rôle, fut favorable à ses travaux. Sosthène, chef de la synagogue et chef des accusateurs de l'apôtre, est-il celui que nous voyons, plus tard, parmi ses compagnons d'œuvre? Aucune raison de ne pas le croire, puisque le précédent chef de la synagogue, Crispus, était déjà converti; d'ailleurs, l'épître écrite par « Paul et le frère Sosthène » est précisément la première aux Corinthiens. Ce qui, en tout cas, ressort de l'épître, c'est que Paul laissa à Corinthe une Église déjà nombreuse, moins chère peut-être à son cœur que telle ou telle autre, mais importante dans l'ensemble des communautés chrétiennes.

II

Le départ de l'apôtre n'arrêta probablement pas les progrès; mais cette Église allait recevoir bientôt une impulsion nouvelle par le ministère d'Apollos, dont les Actes nous parlent peu après. Recueillons donc ici, pour ne pas avoir à nous interrompre plus tard, ce que nous savons de lui.

Apollos nous est un intéressant exemple de cette diversité de moyens que Dieu emploie pour se créer des ouvriers. Paul commence par être un grand ennemi du nom chrétien; Apollos est chré-

tien, en quelque sorte, avant de connaître l'Évangile. Il était né Juif, à Alexandrie; son nom, Apollos, est un diminutif d'Apollonius, comme Silas de Silvanus, Lucas de Lucanus. C'était, nous est-il dit, « un homme éloquent, et puissant dans les Écritures. » Mais les détails que l'historien ajoute (Act. XVIII, 25) nous montrent chez lui, jusqu'au moment où il devient positivement chrétien, un singulier état d'esprit et d'âme. « Il avait été instruit (le mot grec indique une instruction élémentaire) de la voie du Seigneur, et, fervent en esprit (ou par l'Esprit), il exposait et enseignait (assez) exactement ce qui concernait le Seigneur, quoiqu'il ne connût que le baptême de Jean. » Des circonstances que nous ne connaissons pas expliqueraient sans doute, historiquement, ce fait curieux. On a supposé qu'Apollos, venu en Judée, avait d'abord connu Jean, puis, pendant quelque temps, Jésus lui-même, et avait quitté le pays avant les événements qui auraient achevé de lui faire voir en Jésus le Sauveur promis. Tout cela est possible; mais ce ne serait encore que le côté extérieur de la question.

Voilà donc une âme en qui s'est évidemment accompli un grand travail, et qui a, en partie, comme deviné la foi chrétienne. Il ne connaît que le baptême préparatoire de Jean, le « baptême d'eau, » et déjà il recueille, déjà il prêche quelques-uns des priviléges de cet autre baptême, le

« baptême d'Esprit, » qui est celui de Jésus. Ainsi préparé, il arrive un jour — nous ne savons d'où ni dans quel but — à Ephèse; là, il se met « à parler librement dans la synagogue » sur ces vérités qu'il entrevoit. Paul venait de quitter Ephèse; mais il y avait laissé Aquilas et Priscille, plus savants dans la vraie « voie du Seigneur » que le « puissant » docteur d'Alexandrie. Mais le puissant docteur, s'il n'était pas encore chrétien, avait déjà la grande vertu chrétienne, l'humilité. Il accueillit avec bonheur Aquilas et Priscille; il reçut d'eux ce qui lui manquait. Puis, comme il avait l'intention d'aller en Grèce, l'Église d'Ephèse l'adressa aux Églises de ce pays, et « quand il y fut arrivé, il se rendit, par la grâce de Dieu, très-utile aux fidèles. » Mais ce fut surtout à Corinthe que son ministère s'exerça, et nous aurons plus tard à voir de quelle manière.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

EPHÈSE.

I. Cenchrées. — Le vœu. — Raison probable. — Le Nazaréat. — Ce que Paul en retranche. — Arrivée à Ephèse. — Troisième voyage missionnaire.

II. Retour à Ephèse. — Disciples de Jean ou d'Apollos. — Paul les instruit. — Dons qu'ils reçoivent.

III. Grande porte ouverte, et adversaires nombreux. — Ephèse et sa Diane. — Paul dans l'école de Tyrannus. — Succès.

I

Ce deuxième voyage missionnaire avait duré environ trois années, comprises entre l'an 50 et l'an 54. Paul ne remonta pas par la Grèce et la Macédoine. Renonçant, pour cette fois, à revoir Thessalonique, Bérée, Philippes, il s'embarqua à Corinthe même, ou plutôt à Cenchrées, un des deux ports,

« après s'être fait couper les cheveux à cause d'un vœu. »

Ces derniers mots, jetés là sans autre explication, ont beaucoup exercé la sagacité des critiques. Qu'était ce vœu? Sous quelle forme et dans quelles circonstances avait-il été fait? Comment, surtout, un vœu quelconque s'accordait-il avec le christianisme de saint Paul?

Quant au vœu même, d'abord, on a cherché bien loin ce qui était peut-être bien près, l'explication pouvant se trouver dans cela même qu'il n'y a point d'explication. L'auteur eût-il ainsi mentionné un fait de ce genre, s'il ne l'avait considéré comme expliqué par ce qui précède? Or, ce qui précède, c'est l'annonce du départ de Paul. Il vient d'accomplir heureusement ce long voyage semé de tant de dangers; il a vu des fruits abondants de son travail; il est plein de reconnaissance envers Dieu. Que fait-il? Il donne à cette reconnaissance une des formes usitées sous la loi juive; mais, cette forme, il en ôte ce qui eût été choquant au point de vue de la spiritualité chrétienne. Il s'agit, en effet, — les cheveux coupés l'indiquent, — du vœu appelé le Nazaréat, décrit au livre des Nombres (Chap. vi). On s'abstenait, durant trente jours, de vin et de toute liqueur forte; au trentième jour, on se coupait les cheveux dans le temple, on les brûlait sur l'autel, et on offrait en sacrifice un agneau, une brebis et un bélier. Tout ceci, Paul le retran-

che, car c'est à tort qu'on a vu une relation entre le vœu fait à Corinthe et ce qui est dit, plus loin, que Paul resta peu à Ephèse parce qu'il voulait être à Jérusalem « à la fête prochaine. » Des manuscrits fort anciens ômettent même cette dernière circonstance, qui pourrait bien n'avoir été introduite que parce qu'on se figurait devoir lier le voyage au vœu. La phrase fût-elle authentique, ce prétendu lien n'en serait pas mieux démontré. Rien, dans les Nombres, n'indique que la cérémonie finale dût avoir lieu un jour de grande fête; Paul, d'ailleurs, en se coupant les cheveux, avait accompli à Corinthe l'acte principal, essentiel, de cette cérémonie. Ainsi, tout en reprenant un rite juif, il s'affranchit de la principale obligation imposée, à cette occasion, par la loi juive. La liberté chrétienne est donc sauvée; la spiritualité, qui dépend des dispositions intimes, l'est aussi, car nous savons assez ce qu'était l'apôtre à cet égard. Mais si l'on nous objecte que ce vœu n'en risquait pas moins d'être un triomphe pour les judaïsants, d'encourager les faibles à des concessions dangereuses, — nous répondrons, en toute franchise, que nous ne voyons pas ce qui put déterminer Paul à affronter un tel inconvénient. Seulement, plus l'inconvénient était grand, plus il est probable que l'apôtre eut de bonnes raisons pour passer outre.

Il s'embarqua donc à Cenchrées. Le récit des

Actes est, en cet endroit, très rapide. Paul arrive à Ephèse avec Aquilas et Priscille. Les Juifs l'accueillent assez bien, et le prient de ne pas s'en aller si tôt. Il leur promet de revenir, s'embarque, arrive à Césarée, monte à Jérusalem. Là, « après avoir salué l'Église, il descendit à Antioche. » Aucune mention donc, à Jérusalem, du vœu; nouvelle preuve à l'appui de nos observations. A Antioche, séjour de peu de durée. « Il partit, et, parcourant successivement la Galatie et la Phrygie, il fortifiait tous les disciples. » Ainsi commence, sans que l'historien nous le fasse remarquer, le troisième voyage missionnaire de l'apôtre, Antioche pouvant toujours être considérée comme son point de départ.

Si nous tenons à noter combien ce récit est bref et combien l'auteur semble avoir hâte de retrouver Paul missionnaire, c'est pour qu'on s'étonne moins de lui voir passer sous silence, à Antioche, la discussion entre Paul et Pierre, — si toutefois c'est à ce moment qu'elle eut lieu. Nous l'avons racontée sans nous prononcer sur l'époque.

II

Paul donc, de province en province, de ville en ville, se retrouva où il avait promis de revenir, —

à Ephèse. On voudrait savoir combien de temps cette tournée avait pris. Le séjour à Ephèse ou dans les villes voisines — c'est Paul (Act. xx, 31) qui nous l'apprend — dura trois ans. Mais le commencement de ces trois ans, où le placer? Nous inclinons, après mûr examen, pour l'année 55.

Paul, nous disent les Actes (xix, 1), arrivé à Ephèse, entra aussitôt en relation avec « quelques disciples, » ce qui semblerait vouloir dire « quelques chrétiens ; » mais la suite nous force de donner à ce mot un autre sens. Il y avait des chrétiens à Ephèse, puisque nous les avons vus écrivant à ceux de Corinthe et leur adressant Apollos ; ceux-là, il est clair que Paul dut les voir. L'auteur parle donc ici, non pas d'eux, mais de quelques hommes dont la foi était à peu près, paraît-il, celle d'Apollos à son arrivée à Ephèse. Il y en avait, nous dit-on, une douzaine. « Avez-vous, leur dit Paul, ayant cru, reçu le Saint-Esprit? » On traduit ordinairement : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit après avoir cru? » — ce qui suppose que Paul les considérait comme chrétiens, et leur demandait seulement s'ils avaient reçu, en conséquence, le don de l'Esprit de Dieu. Dans le texte, la question porte sur les deux choses à la fois. « Avez-vous cru, et, comme sceau de votre conversion, avez-vous reçu le Saint-Esprit? » Voilà le vrai sens. D'ailleurs, ici encore, nous devons tenir compte de l'extrême brièveté du récit. Il est évident que l'apôtre eut à les interroger

sur bien des choses, et que cette question en une ligne indique seulement sur quel terrain il posa ses questions. C'est donc aussi en une ligne que l'historien les fera répondre. « Nous n'avons pas même entendu dire qu'il existe un Saint-Esprit ; » réponse fort étrange, même assez irrespectueuse, si nous la prenions pour textuelle, mais qui, comme résumé de leurs réponses, nous peint très-bien l'état de leur esprit et de leur âme. Ils ont reçu, comme ils le diront ensuite, le baptême de Jean. Ce baptême a été pour eux le point de départ d'un certain progrès vers l'Évangile. Mais ils sont restés en chemin. Ignorent-ils, à la lettre, qu'il existe un Saint-Esprit? Non. Ils admettent, comme les meilleurs chrétiens, que c'est l'Esprit de Dieu qui a inspiré les prophètes, qui a inspiré Jean, Jésus aussi, car Jésus ne leur est pas inconnu; mais, ce qu'ils ignorent, c'est l'établissement de cette nouvelle économie sous laquelle le Saint-Esprit est promis à tous, donné à tous, promis et donné, en Jésus-Christ, comme agent unique de la régénération des âmes. Voilà sur quoi Paul leur donnera ce qui leur manque, comme Aquilas et Priscille l'ont donné, peu auparavant, à Apollos. « Jean, leur dit-il (Act. XIX, 4), a baptisé d'un baptême de repentance, disant au peuple de croire en celui qui venait après lui. » Ainsi, le « baptême de repentance, » ce n'était qu'un premier pas ; s'ils ont fait quelques pas de plus, tant mieux; mais le salut,

dans le plan de Dieu, n'est qu'en Jésus. Voilà ce que Paul leur montre, et ces hommes, qui ne demandaient qu'à comprendre, sont « baptisés au nom du Seigneur Jésus. » Mais comme ils doivent immédiatement concourir à l'œuvre du Seigneur, Paul demande pour eux une effusion exceptionnelle de cet Esprit dont ils viennent enfin de comprendre le rôle et la puissance. « Après qu'il leur eut imposé les mains, l'Esprit-Saint vint sur eux, et ils parlaient en langues, et ils prophétisaient. » Nous reviendrons sur ce don mystérieux des *langues ;* quant à l'autre don, nous avons vu que c'était la prédication, mais sous l'influence d'une inspiration supérieure et plus ou moins miraculeuse.

III

Paul, écrivant d'Ephèse aux Corinthiens, leur dit: « Une grande porte m'est ici ouverte, avec espoir de succès, et les adversaires sont nombreux. » Deux raisons pour que son séjour fût long. Le champ de travail, d'ailleurs, s'étendait largement autour de la ville. « Cela dura deux ans, disent les Actes (xix, 10), de sorte que tous ceux qui habitaient l'Asie (l'Asie proconsulaire) entendirent, tant Juifs que Grecs, la Parole du Seigneur. » Nous

avons vu Paul, à Milet, dire « trois ans, » sans doute parce qu'il avait alors en vue la durée totale du séjour dans l'Asie-Mineure. L'Apocalypse complète ici l'histoire, car il est fort probable qu'on doit rattacher à ce séjour la fondation ou la consolidation des « sept Églises d'Asie » auxquelles saint Jean adresse son livre.

Ephèse, comme Corinthe, était une ville populeuse, commerçante, riche, corrompue ; elle occupait, en outre, comme centre du culte de Diane, une place éminente dans le monde païen. La Diane de ces contrées était tout autre chose que la Diane des Grecs et des Romains, sœur d'Apollon, divinité plutôt inférieure. C'était l'antique Astarté de l'Orient, personnification de la nature, divinité suprême, ou à peu près. Le temple était d'architecture ionique, presque grecque; la statue, sauvée des flammes d'Erostrate, était l'ancienne, tombée du ciel, disait-on, grossier simulacre de bois couvert d'emblèmes mystiques. Au milieu de cette décrépitude qui atteignait les anciens dieux, la Diane d'Ephèse avait plutôt rajeuni. Déesse de la nature, elle convenait aux panthéistes, fort nombreux sous des noms divers. Déesse mytérieuse, puissance terrible ou poétique selon les goûts et les besoins de ses adorateurs, elle avait à ses pieds sages et fous, petits et grands, philosophes, poètes, hommes, femmes. A l'énorme puissance de traditions pareilles, ajoutez cette masse énorme

d'intérêts groupés autour d'un tel culte, autour d'un temple réputé une des merveilles du monde, et attirant, à lui seul, tant d'étrangers, tant d'argent.

Paul fréquenta trois mois la synagogue, accueilli des uns, repoussé des autres. Ces derniers se montrant toujours plus hostiles, il abandonna la synagogue, emmenant ceux qui voulurent le suivre, et s'établit dans l'école d'un philosophe ou rhéteur, Tyrannus, probablement converti, à moins que l'historien n'ait seulement voulu dire que ce local avait été l'école de Tyrannus. Au fond, c'était plutôt chose heureuse que d'avoir à quitter les synagogues. L'Évangile se dessinait mieux ailleurs, mieux pour les Juifs convertis, mieux pour les païens convertis ou à convertir. On regrette un peu, au premier abord, de voir Paul enseigner dans une de ces écoles où avaient retenti tant de sophismes ; et quand Tyrannus, ce qui est possible, aurait été un vrai sage, il semble encore qu'un apôtre du Christ, dans cette chaire, dérogeait. Rassurons-nous ; Paul est de ceux qui jamais ne dérogent. Si quelques-uns l'allèrent trouver croyant n'entendre encore qu'un de ces discoureurs comme il y en avait tant, l'erreur, bien certainement, fut courte. Plus d'un sortit peut-être parce qu'il ne lui trouvait pas la phrase assez polie ou le geste assez irréprochable ; mais, de ceux qui restèrent, nul ne put ignorer qu'il y avait là tout autre chose qu'un

philosophe et qu'une philosophie. Les résultats, en somme, furent grands. Nous ne pouvons ici, comme pour les Philippiens ou les Thessaloniciens, chercher nos renseignements dans une épître, puisque celle dite *aux Ephésiens* ne renferme rien qui s'adresse spécialement à leur Église. Mais nous trouverons dans les Actes, deux ans après le départ de Paul, son discours aux anciens d'Ephèse, et nous aurons là, plus complet encore que dans aucune des épîtres, le tableau du ministère à la fois le plus actif et le plus paternel.

CHAPITRE VINGTIÈME.

L'ÉPÎTRE AUX GALATES ET LA PREMIÈRE AUX CORINTHIENS.

I. État de l'Église en Galatie. — Paul établit ses droits d'apôtre.

II. La justification par la foi. — Les Galates l'ont abandonnée. — Arguments et exhortations.

III. État de l'Église à Corinthe. — Parti d'Apollos. — Parti de Pierre. — Parti de Christ. — Analogies modernes.

IV. Relâchements divers. — Leçon à tirer de là. — Paul a-t-il été trop sévère? — L'idéal de l'Église.

V. Détails divers. — L'incestueux. — Comment Paul use de l'autorité apostolique. — Epître perdue.

VI. L'impureté. — Le mariage. — État de la question à Corinthe. — Vrai sens et vraie portée des conseils de l'Apôtre.

VII. Une difficulté dans la question de l'inspiration.

VIII. Les sacrifices païens. — Liberté; charité. — Même principe appliqué à l'apostolat.

IX. Les femmes dans les assemblées. — La célébration de la Cène. — Les dons spirituels. — Orgueil; ambition tout humaine. — La charité, don supérieur à tous les autres.

X. Le don de *parler en langues*. — Obscur pour nous; mais Paul en parle comme d'une chose très-connue. — Ne pas confondre avec le *don des langues*. — A quel point de vue Paul se place. — Essai d'explication. — Humilité; charité.

I

Mais le voici, en attendant, obligé d'écrire une épître où le pasteur, l'apôtre, s'armera de tous ses droits. C'est l'épître aux Galates.

D'affligeants détails venaient de lui arriver sur l'état de l'Église en Galatie. Il y avait peu de temps, deux ans au plus, qu'il avait parcouru cette province, et la vivacité avec laquelle il reproche aux Galates de s'être « si promptement » détournés de la vérité, semble indiquer qu'il n'avait alors rien vu d'inquiétant. Le mal avait donc marché bien vite, et, soit que l'apôtre oublie, dans sa douleur trop vive, de mentionner les exceptions, soit qu'en effet il n'y en eût point, il parle de ce mal comme ayant envahi toute l'Église, comme la jetant tout entière en dehors de la voie évangélique.

Nous ne reviendrons pas historiquement sur la question ; nous avons, à ce point de vue, étudié

déjà très-soigneusement cette épître. Il ne nous reste qu'à en saisir l'ensemble.

L'apôtre, on se le rappelle, commence par la justification de son apostolat. Il ne l'a reçu, dit-il, d'aucun homme, mais directement de Jésus-Christ; sa vocation à ce ministère, son initiation aux vérités qu'il devait prêcher, tout, chez lui, depuis sa conversion, a été, comme sa conversion même, indépendant des hommes et de tout homme. Ses droits subsistent donc en dehors de toute sanction humaine. Toutefois, puisque les judaïsants réclament cette sanction, il peut prouver qu'elle a été donnée. Les apôtres ont reconnu, à Jérusalem, ses droits ; ils lui ont tendu la main d'association. — Voilà pour la question extérieure, officielle.

II

Vient alors la grande thèse, et le premier argument sera pris (III, 1-9) dans l'histoire même de la conversion des Galates. Est-ce par les œuvres de la Loi (par des œuvres *de loi*, des œuvres légales) qu'ils ont reçu l'Esprit de Dieu ? N'est-ce pas par la foi à eux prêchée, de même qu'Abraham avait été justifié, non par l'observation d'une loi qui n'existait pas encore, mais par sa foi en la promesse de grâce ? Une loi ne peut qu'une chose : condam-

ner ceux qui la violent. Jésus seul pouvait effacer cette condamnation ; il l'a effacée, en effet, par sa mort sur la croix. Or, cette alliance de grâce, c'est celle que Dieu avait traitée avec Abraham ; la loi mosaïque, venue plus tard, ne saurait l'avoir invalidée. La loi n'a eu d'autre but que de nous servir de pédagogue jusqu'à l'accomplissement de la promesse. La promesse, en Christ, s'est accomplie ; nous voilà enfants de Dieu; nous voilà, en cette qualité, libres, car les enfants d'un père libre ne sauraient être esclaves. « Et maintenant, poursuit-il (IV, 9), que vous avez connu Dieu, » Dieu comme père, Dieu dans tout son amour, « ou plutôt que vous avez été connus de lui, » puisque c'est lui qui vous a aimés le premier, « comment retournez-vous à ces faibles et pauvres rudiments, auxquels vous voulez vous assujettir de nouveau ? » Il leur rappelle alors comment ils l'ont accueilli, et comme leur cœur, en l'écoutant, leur disait que c'était bien là la vérité, bien là le plan de Dieu, qui est amour. Ce n'est pas d'eux, dit-il, que serait jamais venue la pensée de se séparer de lui, d'abandonner la foi qu'il a prêchée. Ah ! s'il pouvait immédiatement retourner chez eux, comme l'autorité des faux docteurs tomberait vite devant cette mutuelle affection qui se retrouverait dans toute sa force !

Mais il retourne à son argumentation ; et comme c'est par l'Ancien Testament qu'on voudrait ruiner

l'Évangile, c'est l'Ancien Testament qu'il appelle encore en témoignage, allégorisant ce qui nous est raconté d'Isaac, né selon la promesse, et d'Ismaël, né selon la chair, esclave comme sa mère. Ismaël, c'est le Juif, enfant de la Loi, esclave; Isaac, c'est le chrétien, enfant de la promesse, fils légitime et libre. « Cette liberté, conclut l'apôtre (v, 1), en laquelle Christ nous a rendus libres, tenez-vous-y, et ne vous soumettez pas de nouveau au joug de la servitude. »

Mais il veut, en terminant, prévenir toute exagération et toute erreur dans l'usage de cette liberté sainte. « Vous avez été appelés à la liberté, dit-il (v, 13); seulement, que la liberté ne vous soit pas une instigation à vivre selon la chair, mais asservissez-vous, par la charité, les uns aux autres. » La liberté chrétienne, c'est donc le règne de l'esprit, l'asservissement de la chair, car « ceux qui sont en Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs. » Mais qu'ils se gardent de faire succéder l'orgueil de la spiritualité à l'ancien orgueil des œuvres. « Si quelqu'un est tombé dans quelque faute, redressez-le, vous qui êtes spirituels, avec un esprit de douceur, et, de cette manière, « portez les fardeaux les uns des autres, » mais en vous souvenant bien que les fautes d'autrui ne sauraient vous être une excuse, car, devant Dieu, « chacun portera son propre fardeau. » Viennent, enfin, quelques mots encore sur les

faux docteurs, sur leurs desseins égoïstes, et Paul conjure les Galates de ne pas ajouter, par leur infidélité, à ses souffrances. « Que nul, dit-il (VI, 17), ne me fasse de la peine, car je porte sur mon corps les flétrissures du Seigneur Jésus, » coups de pierre à Lystre, coups de verges à Philippes, nobles blessures reçues dans le bon combat de la foi.

III

L'épître aux Galates était comme le programme des deux épîtres que Paul allait écrire ensuite. Dans l'une (première aux Corinthiens), il développera surtout les considérations pratiques ; dans l'épître aux Romains, le dogme.

Nous avons vu l'œuvre de Corinthe passer aux mains d'Apollos. Or, au moment où Paul écrit l'épître, Apollos est auprès de lui, à Éphèse, et Paul le traite en collègue, en ami. « J'ai planté ; Apollos a arrosé. » Et plus loin (XVI, 12) : « Quant au frère Apollos, je l'ai fort prié d'aller vous voir. » Ainsi, quoiqu'un des partis qui divisent l'Église de Corinthe ait pris pour drapeau le nom d'Apollos, Paul n'a pas la pensée d'en accuser ce dernier, pas plus qu'il ne se croit lui-même coupable de ce que son nom est aussi devenu un dra-

peau. « Quand l'un dit : Moi, je suis de Paul, — et l'autre : Moi, je suis d'Apollos, — n'êtes-vous pas des hommes charnels? Qui est donc Paul et qui est Apollos, sinon des ministres (de Dieu) par le moyen desquels vous avez cru, selon que le Seigneur a donné à chacun » d'exercer ce ministère? Mais Dieu avait donné à Apollos plus qu'à Paul les dons extérieurs de l'éloquence, et, quelque sérieux que fût son christianisme, l'habile rhéteur alexandrin se retrouvait sans doute dans le prédicateur. De là l'enthousiasme des amis de la forme, nombreux, nécessairement, à Corinthe; de là, bien que la doctrine d'Apollos fût, en réalité, celle de Paul, une différence assez marquée pour que les uns fissent profession d'être « de Paul, » les autres « d'Apollos. »

Mais d'autres, à ce que nous voyons, n'étaient ni de Paul ni d'Apollos; ils étaient « de Céphas, » de Pierre. Devons-nous reconnaître là le parti judaïsant, tel que nous l'avons vu ailleurs, tel que Paul venait de le peindre dans l'épître aux Galates? Non; il en parle avec trop de douceur pour que nous puissions supposer qu'il ait en vue les mêmes hommes et les mêmes doctrines. D'ailleurs, les judaïsants se réclamaient ordinairement de Jaques, ce qui même était inexact, nous l'avons vu; les judaïsants de Corinthe se réclamant de Pierre, cela seul indiquerait des gens beaucoup plus modérés. L'apôtre ne leur reproche, comme

aux deux premiers partis, qu'une chose : — d'être un parti.

Mais ce reproche va venir une quatrième fois, et nous étonner, au premier abord, beaucoup. « Moi, disent quelques-uns, je suis de Christ. » On a beaucoup discuté là-dessus. Qu'étaient ces gens ? Que leur reproche réellement l'apôtre ? Deux opinions peuvent être soutenues. Selon la première, ces gens péchaient par orgueil. Être de Christ, rien de mieux ; mais se constituer, là-dessus, en un parti, mépriser ou condamner tout le reste, c'est, indépendamment de la charité blessée, faire du Christ un chef de parti. « Christ est-il divisé ? » leur dit l'apôtre ; ce qui, dans cette supposition, veut dire : « Christ est un, et toute l'Église est son corps ; le vouloir tout pour vous, c'est le diviser, le déchirer. » L'autre opinion suppose qu'il s'agit d'hommes repoussant par système tout ministère apostolique, ne voulant être ni de Paul, ni d'Apollos, ni de Pierre, mais ne voulant être de Christ, ou plutôt se dire de Christ, que pour échapper à tout contrôle, et se faire une religion, une morale, surtout, selon leur gré. Sauf ce dernier point, la morale, nous pourrions dire que voilà un état de choses singulièrement analogue à ce que nous voyons aujourd'hui autour de nous. Que de gens se disant « de Christ » pour n'être ni de Paul, ni d'Apollos, ni de Pierre, ni de Jean, ni de la Bible ! Mais, leur Christ, où le prennent-ils ?

Les Corinthiens de cette école pouvaient avoir connu, connaître encore, des gens qui avaient vu Jésus-Christ ; tel d'entre eux pouvait l'avoir vu, entendu. Mais, aujourd'hui, encore une fois, si nous ne prenons pas celui des apôtres, celui du Nouveau-Testament, lequel prendre ? De quel droit, surtout, quand nous nous en serons fabriqué un, dire : « Voilà le vrai ! » — Soyons donc « de Christ ; » mais, pour être de Christ, soyons de Paul, d'Apollos, de Jean, de Pierre, car, autrement, nous ne serions que de nous-mêmes, et notre Christ serait nous.

IV

Tels sont donc les quatre partis que Paul indique. Mais on s'est trompé, ce nous semble, lorsqu'on a vu dans ce qu'il en dit l'objet principal de son épître. Il est vrai que c'est par là qu'il commence. « J'ai été informé... qu'il y a des contestations parmi vous. » Il est vrai encore que, plus loin (chap. III), il y revient, démontrant avec une force nouvelle que le chrétien ne doit se donner à aucun homme, mais appartenir à Jésus-Christ. Toutefois, c'est là le cadre plutôt que le tableau, et l'on chercherait en vain, dans la plupart des chapitres, à déterminer ce qui concerne

tel parti plutôt que tel autre. Les rapports parvenus à Paul étaient loin, en effet, de ne concerner que ce premier point. La vie s'affaiblissait; la discipline était en décadence; l'atmosphère impure de Corinthe pénétrait dans la maison de Dieu. Avec l'immoralité païenne arrivait l'incrédulité, et quelques-uns, parce qu'ils ne comprenaient pas la résurrection, peut-être aussi parce qu'ils ne s'en souciaient pas, en étaient venus à la nier. La sainte Cène avait perdu, comme mémorial de la mort du Christ, sa dignité, et, comme repas en commun, son caractère fraternel. Même les dons spirituels, répandus d'abord avec abondance sur l'Église de Corinthe, ce n'était plus guère qu'une source d'orgueil et de divisions. Que de misères ! Et qu'il avait fallu peu de temps pour amener, pour développer tout cela! Si les Églises de l'âge apostolique nous prêchent par leurs vertus, par leur zèle, — leurs misères ne sont pas moins éloquentes comme prédication de cette nécessité perpétuelle d'un renouvellement par l'Esprit-Saint, seul puissant contre les retours du vieil homme.

On s'est demandé si l'épître n'était pas trop sévère, si Paul, du moins, n'avait pas trop généralisé ses reproches. Il est permis, sans doute, de supposer que tous ne les méritaient pas également; une Église dont tous les membres auraient été ce que Paul, dans quelques endroits, semble dire, Paul ne lui aurait pas parlé avec cette ardente af-

fection qu'il exprime en d'autres endroits. Mais, plus il l'aime, plus il se croit en droit de la vouloir irrépréhensible et sans tache. Il part donc de l'idée que toute Eglise est responsable des fautes qui se commettent dans son sein. C'est à tous qu'il reprochera (chap. v) le crime de l'incestueux ; à tous encore qu'il reprochera, soit de profaner la Cène, soit, dans un tout autre ordre de choses, d'avoir des procès et de les porter devant les tribunaux païens. Il ne voit qu'une chose : c'est que l'Église n'a pas mis un terme à ces désordres, n'a pas compris qu'elle en était responsable devant les païens qui l'observent et devant Dieu qui la jugera. Paul aurait-il parlé de même d'une Église plus nombreuse, comprenant, par exemple, tous les habitants d'une ville, d'un pays? Ces devoirs qu'il impose à une communauté naissante, ces droits qu'il lui accorde sur chacun de ses membres, devons-nous les considérer comme les devoirs et les droits de toute Église en tout temps? Grave question. Contentons-nous d'exprimer une conviction basée sur tout ce que nous savons et voyons de notre apôtre : c'est qu'il n'aurait jamais demandé, en aucun temps, que le raisonnable et le possible. — C'est ce qu'il demande aux Corinthiens, et la seconde épître nous montrera qu'il avait frappé juste.

V

Maintenant, reprenons l'ensemble.

Paul, d'abord, comme pour constater que rien n'est encore perdu, rappelle aux Corinthiens les grâces qu'ils ont reçues. « Dieu est fidèle ; » Dieu ne permettra pas qu'ils périssent.

Ils sont divisés; qu'ils se rapprochent. Ils sont de Paul, d'Apollos, de Céphas; qu'ils soient de Christ, tous de Christ, puisque c'est Christ qui a été crucifié pour eux.

Quant à lui, c'est ce qu'il leur a prêché, simplement, rudement. Il les a mis en face du grand mystère de miséricorde et d'amour, scandale aux Juifs, folie aux Grecs, insondable à l'homme charnel, clair et réjouissant pour celui que l'esprit de Dieu a transformé.

Mais (chap. III) s'ils disent : « Je suis de Paul, d'Apollos, » — n'est-ce pas l'homme charnel, inintelligent, qui revient? Paul, Apollos, n'ont été que des ouvriers bâtissant le temple de Dieu. Ce temple, c'est vous. Malheur à vous si vous le détruisez!

Que chacun donc (chap. IV) nous regarde comme des serviteurs de Jésus-Christ, rien de plus, mais

rien de moins. Je ne veux ni m'élever, abusant de mes droits, ni m'abaisser devant ceux qui les méprisent. Bientôt j'irai vers vous. Faudra-t-il que ce soit avec la verge?

Alors vient (chap. v) cette triste affaire de l'inceste. Voilà donc ce qu'a toléré une Église qui se croit spirituelle et pure. « Absent de corps, présent d'esprit, » l'apôtre se réunit, par la pensée, à cette Église, et, faisant en son nom ce qu'elle a eu le tort de ne pas faire, il décide « de livrer cet homme à Satan. » Est-ce une malédiction? Non, car il ajoute : « Pour la destruction de la chair, *afin que l'âme soit sauvée* au jour du Seigneur Jésus. » Repoussé de l'Église, rejeté dans le monde, qui est l'empire de Satan, il s'effrayera, le malheureux, de sa chute ; il voudra rentrer en grâce. La chair sera domptée, l'âme sauvée.

Mais remarquons, là-dessus, encore une chose, complément de ce que nous avons dit sur la discipline en ces temps. Au moment même où il rappelle énergiquement l'autorité que Dieu lui a confiée, il tient à ne l'exercer qu'avec le concours de l'Église. Ainsi fera-t-il encore, dans la seconde épître, quand il s'agira de la réhabilitation de ce même homme. Ce n'est pas lui, mais l'Église avec lui, toute l'Église, qui juge, condamne, absout. Si ce n'est pas là non plus un exemple qui puisse être suivi à la lettre en toute Église, en tout temps, c'est au moins une preuve que le peuple chrétien,

l'Église, doit avoir, autant que possible, ses droits comme ses devoirs.

Quelques mots du même chapitre (verset 9) nous montrent que l'apôtre avait déjà écrit une lettre aux Corinthiens, lettre, à ce qu'il paraît, peu importante, puisque dans celle-ci, où tant de questions sont abordées, il n'a à la rappeler que sur un point. Mais ce point nous révèle encore une fois en lui l'ennemi des extrêmes, l'homme sachant tenir compte de tout. Il avait défendu toute communication avec les impudiques, et quelques chrétiens avaient entendu cela des païens comme des chrétiens. Non, dit l'apôtre. Celui que vous devez fuir, c'est le soi-disant chrétien qui souille l'Église par ses vices; mais, les vicieux du dehors, — si le train vulgaire de la vie vous met en rapport avec eux, n'allez pas, pour cela, vous croire souillés.

VI

Mais dans le chapitre suivant, après quelques mots sur les procès, il revient sur cette question de l'impureté, toujours grave, grave surtout au milieu des désordres de ce monde païen auquel les chrétiens sont mêlés. Dans ce qu'il dit du mal, point de détails; il ne se complaît pas à ces tableaux, et il n'exposera pas ses lecteurs à s'y com-

plaire. Dans ce qu'il dit du remède, point de détails non plus, point, surtout, de casuistique, mais un principe unique, grand, fécond : Votre corps est le temple du Saint-Esprit. Ce n'est donc pas seulement votre âme que le sang de Jésus a rachetée; votre corps, comme elle, est appelé à la pureté, à la sainteté, et comme il appartenait, par sa nature, à tous les vices, il a été, dans ce sens, racheté comme elle. « Glorifiez donc Dieu *dans votre corps* et dans votre âme, qui appartiennent (également) à Dieu. »

Ce grand et beau principe, quelques chrétiens de Corinthe s'étaient imaginé le rendre plus beau encore en y faisant rentrer l'interdiction du mariage. Ils avaient pourtant écrit à l'apôtre pour lui demander son avis. De là le chapitre VII, qui a été souvent fort mal compris.

Rétablissez d'abord la position. — Est-ce un sujet que Paul ait abordé de lui-même et comme faisant partie de l'enseignement divin? Non. Quelques Corinthiens lui ont demandé son avis, et il ne le donnera qu'en disant (25) qu'il n'a sur ce point « aucune prescription du Seigneur. » Il ajoute, à la vérité, qu'il croit son avis bon, qu'il ne pense pas que Dieu lui en laissât exprimer un mauvais. Mais remarquez, là-dessus, qu'il s'adresse à des gens pieux, d'intention droite, auxquels il veut accorder le plus possible; et quant à ce qu'il accorde, gardez-vous d'en mesurer la portée sur ce

qu'on a enseigné après lui, et, disait-on, d'après lui. Voyez de près, non pas seulement ce qu'il accorde, mais aussi et surtout ce qu'il refuse, car là est le correctif.

Ces gens parlaient de proscrire le mariage. — Paul remet fermement et invariablement l'affaire sur le terrain de la liberté chrétienne.

Ces gens prêchaient le célibat comme plus pur, en soi, que le mariage. — Paul écarte absolument cette idée. « Tout est pur, dira-t-il ailleurs (Tite I, 15), pour ceux qui sont purs ; » et il ne dit ici pas autre chose. Le célibat, comme le mariage, est pur ou impur, saint ou non, selon les sentiments qu'il produit ou qu'il développe.

Cela étant, voici le sens du chapitre.

Paul aurait eu (il le dit plus loin, IX, 5) le droit de se marier. Il ne l'a pas fait, et, prévoyant les persécutions qui vont assaillir l'Église, il préférerait (7) que tous fussent libres, comme lui, de tout lien terrestre. Est-ce un ordre qu'il donne ? Non ; un tel ordre serait l'abolition du mariage, dont il va parler, peu après, comme d'une institution sainte, divine. C'est donc un simple avis sur l'avantage qu'il peut y avoir, en certains temps, à n'être pas marié ; c'est le conseil de faire entrer cette considération en compte lorsqu'on voudra ou se marier, ou marier ses enfants. Paul a tellement peur qu'on n'exagère la portée de ses paroles, qu'il répétera jusqu'à six fois (9, 17, 28, 36, 38, 39),

sous des formes diverses, que chacun, devant Dieu, dans ces matières, est libre. Mais dès qu'il aborde le sujet du mariage même, de la sainteté et de l'indissolubilité du mariage, — alors, quittant au plus vite ce rôle de simple conseiller dans lequel il s'était momentanément renfermé : « Quant à ceux qui sont mariés, dit-il (10), ce que je leur prescris, *non pas moi, mais le Seigneur*, c'est... etc. » Ainsi, contre le mariage, simples conseils tirés, non de la supériorité du célibat en soi, mais de la perspective des épreuves qui menacent l'Église ; pour le mariage, — loi divine, hautement et formellement rappelée.

VII

Mais ce chapitre a encore été l'occasion de difficultés d'un autre genre.

Nous venons de voir Paul tantôt conseillant, tantôt ordonnant. Les conseils, c'est lui, dit-il, qui les donne ; les ordres, c'est le Seigneur. Il ne se croyait donc pas, ont observé, là-dessus, quelques critiques, toujours guidé par l'Esprit de Dieu. Quand l'était-il ? Quand ne l'était-il pas ? Il a soin, ici, de nous avertir ; ailleurs, point d'avertissement. Comment distinguer les endroits ?

Cette difficulté, si on ne la grossit pas, n'en est

pas une. Il faut donc, d'abord, ne pas faire dire à Paul plus qu'il ne dit. Après avoir (12) formulé pour la seconde fois la distinction entre le Seigneur et lui, il n'en dit pas moins (17) : « C'est ainsi que j'ordonne dans toutes les Églises. » Il n'estimait donc pas que par cette forme exceptionnelle il abdiquât son autorité d'apôtre. Un prince abdique-t-il son autorité de prince parce qu'il jugera bon, dans certains cas, de n'en pas user? Son autorité ne s'exerce-t-elle pas, au fond, par le fait même de laisser libres ceux à qui il aurait le droit de prescrire? Ainsi en est-il de l'apôtre. Quand il conseille au lieu de prescrire, il ne dit nullement que les lumières lui manquent, que Dieu le laisse momentanément sans secours, mais seulement que, Dieu n'ayant rien prescrit sur ce point, il ne prescrira rien non plus. L'inspiration ne lui fait point défaut; c'est elle qui lui enseigne que Dieu a jugé bon, dans le cas présent, de laisser à la piété de chacun le soin de régler sa conduite. C'est ce qu'il fera, lui, Paul, ajoutant simplement — comme conseils, il le faut bien, puisque des ordres seraient maintenant une contradiction, — les directions que lui fournit sa propre expérience. Bref : « Dieu, dans ces questions, vous laisse libres comme il m'a laissé libre. Si vous voulez savoir comment j'ai usé de ma liberté, et comment, par conséquent, je vous conseille d'user de la vôtre, le voici. » — Tel est le résumé de ce chapitre.

VIII

L'idée de liberté domine encore dans les trois chapitres suivants, mais limitée, cette fois, par un autre grand principe, la charité.

Il s'agissait des sacrifices païens, et des viandes qui en provenaient. Ces viandes, les chrétiens avaient souvent occasion d'en manger, soit chez des païens, soit chez eux, car il était d'usage d'écouler au marché ce qui ne s'employait pas dans le sacrifice même ou dans les repas sacrés. De là, dans l'Église de Corinthe, un sujet de contestation. Les chrétiens d'origine juive voyaient là une abominable souillure; les autres, ou du moins quelques-uns, non-seulement ne s'en faisaient pas scrupule, mais affectaient de préférer ces viandes, comme pour bien montrer que les dieux du paganisme, à leurs yeux, n'étaient rien.

Vous avez raison, leur dit l'apôtre ; les dieux du paganisme ne sont rien. Comment souilleraient-ils quoi que ce soit ? Pourtant, prenez garde. « La connaissance enfle, mais la charité édifie. » Vous vous êtes montrés gens éclairés ; vous êtes-vous montrés gens charitables ? Non. Vous avez manqué de charité, doublement même. Ceux de vos frères qui ne se laissent pas ébranler par votre exemple,

vous les scandalisez profondément ; ceux qui se laissent ébranler, mais par faiblesse, les voilà, grâce à vous, agissant contre leur conscience. Moi, « si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai plutôt jamais de viande. »

Vient alors une discussion plus relevée, où l'apôtre aborde concurremment la question de la liberté chrétienne et celle des attaques dont son apostolat vient d'être l'objet à Corinthe. La transition (sous-entendue, comme c'est souvent le cas chez lui), serait donc : « Ce n'est pas seulement à propos de viandes, mais en tout, qu'un chrétien doit savoir se relâcher de son droit. » Il entre donc brusquement (IX, 1) en matière. N'est-il pas apôtre ? N'est-il pas libre autant que qui que ce soit ? N'aurait-il pas pu, comme un autre, se marier, se faire entretenir, lui et la femme devenue sa compagne, par les Églises qu'il a évangélisées ? Mais non. « Quoique je sois libre, dit-il (19-22), à l'égard de tous, je me suis asservi à tous, afin d'en gagner un plus grand nombre... Je me suis fait tout à tous, afin d'en sauver au moins quelques-uns. » Ces sacrifices, d'ailleurs, rentrent dans l'œuvre de son propre salut, non pas comme mérites, mais comme domptant le vieil homme. « Je traite durement mon corps et je le tiens assujetti, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même rejeté. » Oui, rejeté, tout apôtre qu'il est. Les Israélites, au désert, avaient tous eu

part à une même délivrance, et beaucoup, cependant, se détournèrent, périrent... « Que celui qui est debout prenne donc garde qu'il ne tombe ! » Et après quelques réflexions nouvelles sur la questions des souillures païennes : « Tout m'est permis, conclut-il (x, 23-31), mais tout n'édifie pas. Que personne ne cherche son avantage particulier, mais chacun celui d'autrui... Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout en vue de la gloire de Dieu, » c'est-à-dire en considérant avant tout comment vous pourrez le mieux inspirer autour de vous le respect et l'amour de Dieu. Voilà la règle suprême dans les choses vulgaires de la vie.

IX

Cette règle, Paul l'applique immédiatement à un détail auquel les mœurs du temps donnaient une grande importance. Quelques femmes chrétiennes avaient paru dans les assemblées sans voile. Elles se fondaient, sans doute, sur le principe de la liberté chrétienne, sur l'égalité de la femme et de l'homme devant Dieu; elles oubliaient que c'est Dieu qui, par les instincts mêmes dont il a doué la femme, par l'auréole de pudeur dont

il lui a inspiré de s'entourer, lui prescrit de s'assujettir à toutes les convenances raisonnables que l'usage pourra déterminer. Que la femme donc, dans les assemblées publiques, reste voilée ; que l'homme y soit tête nue, car, pour lui, c'est à la fois dignité personnelle et respect envers Dieu.

Mais Paul a entendu dire qu'il y a dans les assemblées, à Corinthe, de bien autres désordres. Ces divisions qui troublent l'Église au dehors; elles ne s'arrêtent pas sur le seuil des lieux de prière. A défaut de querelles, voici les riches d'un côté et les pauvres de l'autre, les uns transformant l'agape en un festin, les autres mangeant chétivement, tristement, peut-être envieusement. Et c'est là-dessus que la Cène a lieu ! L'apôtre, pour les ramener au sentiment de ce qu'elle doit être, leur rappelle comment le Seigneur l'institua. Que nul donc n'y prenne part sans un sérieux examen de ses sentiments et de sa vie, car quiconque, à ce repas sacré, « mange et boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne discernant point le corps du Seigneur. »

Les chapitres suivants ont un autre genre d'intérêt. Nous y voyons avec quelle largesse Dieu avait répandu sur son Église les plus beaux dons de son Esprit, — et comme quoi l'homme est toujours l'homme, cherchant sa gloire et non celle de Dieu. On les demandait, ces dons, avec une ardeur toute terrestre ; on les faisait valoir comme des ta-

lents tout humains ; on choisissait, pour les cultiver de préférence, les plus brillants et les plus admirés. Que va donc faire l'apôtre ?

A ceux qui se glorifient de leurs dons, méprisant les dons inférieurs, méprisant quiconque en est réduit à ceux-là, — Paul leur rappelle que l'Église est un corps unique, le corps de Christ, et que, comme dans tout corps vivant, si les membres ont des fonctions diverses, tous, cependant, reçoivent d'un même esprit l'impulsion qui les fait agir. Chacun donc, dans l'Église, est ce que Dieu l'a fait, possède ce que Dieu lui a donné. Que nul ne méprise ses frères, et que chacun travaille, en toute humilité, selon ses forces.

A ceux qui ambitionnent les dons les plus brillants, — Paul leur dira que Dieu ne prodigue pas ces dons-là, et les réserve à ses principaux ouvriers. Tous ne sont pas apôtres, prophètes ou docteurs ; tous ne feront pas des miracles, ne gouverneront pas l'Église, ne parleront pas ce mystérieux langage par lequel s'expriment les élans d'une piété surnaturelle. Mais il y a des dons que tous peuvent et doivent désirer, solliciter, — « et je vais, ajoute l'apôtre (xii, 31), vous montrer une voie plus excellente encore » que toutes les autres, voie pour arriver à ces dons, voie pour les faire tous fructifier pour la gloire de Dieu, pour le salut de vos frères, pour le vôtre.

Cette voie, c'est la charité ; — et nous voici à

ce chapitre célèbre qui n'est pas de ceux qu'on analyse. Il faudrait le transcrire tout entier. Et à quoi bon? Qui ne le sait par cœur? Mais rappelons-nous la place qu'il occupe, et comment il a été amené. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour le bien comprendre. La richesse des détails a souvent nui, nous semble-t-il, à l'intelligence de l'ensemble. Paul n'a pas seulement voulu faire un portrait de la charité, mais lui tracer son rôle dans la vie de l'individu et de l'Église.

X

Mais autant ce chapitre est clair, autant le suivant l'est peu, puisqu'il nous met en face de cette grande question du don des langues, tant de fois étudiée, tant de fois résolue, et toujours, pourtant, à résoudre. C'est dire assez que nous ne prétendons pas en donner une solution définitive.

Une chose nous frappe cependant, et cette chose n'a peut-être pas été assez remarquée : c'est que l'apôtre ne parle aucunement du don des langues comme d'un fait particulièrement miraculeux, mystérieux. Précédemment déjà (XII, 28-30), il disait : « Dieu a établi dans l'Église premièrement des apôtres, secondement... etc. Puis des miracles, des dons de guérison, des secours, des dons d'admi-

nistration, *des variétés de langues*. Tous sont-ils apôtres? Tous sont-ils... etc. Tous ont-ils les dons de guérison? Tous parlent-ils *en langues?* » Et maintenant (xiv, 1-3) : « Recherchez avec ardeur, dit-il, les dons spirituels, mais surtout celui de prophétiser (de prêcher), car celui qui parle *en langue* ne parle pas aux hommes, mais à Dieu... Mais celui qui prophétise (qui prêche) édifie, exhorte et console les hommes par ses paroles. » Dans tous ces endroits, dans tous les autres où il est question de ces *langues*, on sent un homme qui parle aux Corinthiens d'une chose à eux bien connue, ordinaire, presque vulgaire ; évidemment il faudrait peu, quelques mots, un mot, pour que le fait nous devînt clair, aussi clair, du moins, que les autres faits énumérés concurremment. Mais, ce peu, où le prendre? — Avant de le chercher, tirons du moins une conclusion préliminaire : c'est que nous sommes sûrs de n'être pas en présence d'une légende. Ce ton si parfaitement naturel, cette absence de toute explication, preuve évidente que les lecteurs n'en avaient pas besoin, et, d'autre part, l'inattaquable authenticité de l'épître, — tout est d'accord pour nous dispenser de prouver la réalité du phénomène. Une seule question reste : En quoi consistait-il?

Un premier pas à faire, c'est de ne pas mêler ce qui nous est dit ici du don des langues, ou plutôt du don de *parler en langues*, avec ce qui nous est

dit, au commencement des Actes, du *don des langues* accordé aux apôtres. Affirmer qu'il n'y eût, entre les deux choses, aucun rapport, ce serait peut-être aller trop loin ; quelques auteurs inclinent à voir dans le *parler en langues* une modification du *don des langues*. Mais, ce dernier don soulevant des difficultés encore plus grandes, il vaut mieux ne pas y chercher l'explication de l'autre, et rester dans le champ de l'épître aux Corinthiens.

Là, que voyons-nous ? — Une comparaison établie par l'apôtre entre le *parler en langue*, la *glossolalie*, comme on dit aujourd'hui, et la *prophétie* ou prédication. Sur quel terrain la comparaison s'établit-elle ?

Les Corinthiens l'établissaient sur le terrain de l'orgueil spirituel ; Paul la transporte sur celui de la charité. Les Corinthiens regardaient la glossolalie comme la preuve d'un état spirituel plus avancé, d'une communication plus intime avec le monde invisible. Paul ne dit pas qu'ils aient tort en cela ; le tort qu'ils ont, c'est de rechercher ce don par orgueil, et de l'exercer, dans les assemblées, avec une sorte d'égoïsme, oubliant que celui qui s'y abandonne en public n'édifie, à la longue, que lui-même, puisque ses frères ne le comprennent pas. Ce dernier trait est donc bien positif : la langue ou les langues parlées dans cet état particulier de l'esprit et du cœur, n'étaient pas comprises des

assistants; — et l'orateur gardait cependant la conscience de lui-même, l'intelligence, jusqu'à un certain point, de ses paroles, puisqu'elles étaient pour lui édification et prière. Paul, d'ailleurs, admet pleinement la possibilité d'une interprétation, d'une traduction des discours ainsi prononcés, interprétation ou traduction qui sera faite soit par l'orateur lui-même, soit par quelque autre frère ayant le *don d'interpréter*; preuve nouvelle que ces discours ne se composaient pas de sons inarticulés et absolument inintelligibles. « Je désire, dira-t-il (XIV, 5), que vous parliez tous en langues, » c'est-à-dire que vous ayez tous ce don, puisque c'est, en soi, la marque d'un grand développement spirituel; mais « je désire encore plus que vous prophétisiez, » car la prédication, telle que ce mot *prophétiser* la suppose, indique un état spirituel tout aussi avancé, et a, de plus, l'avantage d'édifier l'Église plus directement, plus simplement.

La glossolalie était donc l'expression, l'explosion, si l'on veut, d'un état de l'âme, état produit concurremment par l'action naturelle de la foi, de la piété, et l'action plus ou moins surnaturelle, plus ou moins forte, de l'Esprit-Saint. Le fidèle, à certains moments, soit dans la solitude, soit dans l'atmosphère excitante d'une assemblée nombreuse, se sentait plus particulièrement saisi par la grandeur des objets de sa foi. C'était contemplation, joie intime, communion vivante, paix et trouble,

et de là résultait une sorte de conversation avec Dieu, un mélange de pensées, de sentiments, de prières, d'actions de grâces, et, quant à la forme, de mots, d'exclamations, de silences, de chant aussi, car Paul (XIV, 15) en fait mention. Tout cela aurait pu, chez tel ou tel, n'être qu'un jeu ; mais Paul n'aborde pas cette pensée, ce qui permet de croire qu'en accusant d'orgueil ceux qui donnaient à l'Église le spectacle de ces manifestations, il était néanmoins convaincu de leur bonne foi. Mais ce qu'il n'admet pas, c'est que ces manifestations ne pussent pas être contenues. « Les esprits des prophètes, dit-il (XIV, 32), sont soumis aux prophètes. » L'Esprit Saint ne se substitue jamais tellement à l'esprit de l'homme, que l'homme puisse dire qu'il n'a pas été libre, et attribuer à l'Esprit de Dieu des manifestations qui auront troublé plus qu'édifié. « Dieu n'est pas un Dieu de confusion, mais de paix. » Ainsi, même en présence d'un don qu'il attribue sans hésiter à l'Esprit de Dieu, Paul reste l'homme de la piété sage, modeste, habituée à juger toutes choses au point de vue de l'édification sérieuse et solide. Ce qu'il demande aux Corinthiens, il s'en est fait une loi pour lui-même. « Je rends grâces à mon Dieu, dit-il (XIX, 18), de ce que je parle en langues plus que vous tous. » Mais de quoi rend-il grâces? D'avoir pu, dans les assemblées, donner cette preuve éclatante de sa foi, de son ardeur? Non. S'il est heureux, fier, c'est d'être

en possession du don même, manifestation de Dieu en lui, nullement de pouvoir s'en faire honneur en l'exerçant. Dans les assemblées des fidèles, « j'aimerais mieux, dit-il, prononcer cinq paroles *par mon intelligence* (cinq paroles intelligibles pour moi et pour autrui), afin d'instruire aussi les autres, que dix mille paroles en langue (par glossolalie). » Encore une fois, il a le don et il est heureux de l'avoir ; il savoure mieux que personne ces moments, dira-t-il ailleurs (Rom. VIII, 26), où « l'Esprit de Dieu s'unit à nous pour subvenir à notre faiblesse, » et où « l'Esprit lui-même intercède pour nous par des soupirs qui ne se peuvent exprimer. » Mais, ces *soupirs* que la parole humaine ne peut rendre, il les renferme dans son âme, bien sûr que Dieu, qui les a inspirés, les entend et les comprend. Ils pourront bien, sans doute, dans une certaine mesure, se retrouver dans sa prédication, l'animant, la vivifiant, contribuant à mettre les âmes en contact avec l'Esprit-Saint, comme l'est déjà la sienne ; mais autant il sera heureux de ce résultat béni, autant il évitera de le chercher par ces formes insolites, facilement étranges, où c'est l'homme, après tout, non l'Esprit de Dieu, qui joue le rôle principal. Toutefois, de même qu'il a dit ailleurs : « N'éteignez pas l'Esprit, » il dira maintenant, en terminant : « N'empêchez pas qu'on parle en langues; » ne vous opposez pas trop absolument à des manifes-

tations qui pourraient être, dans certains cas, des marques éclatantes de la présence et du secours de Dieu.

XI

Le quinzième chapitre présente aussi des difficultés de plus d'un genre, mais qui tiennent, la plupart, comme les précédentes, à notre ignorance des faits, d'un fait surtout, qui domine tout le chapitre. A qui s'adresse l'apôtre? A quoi a-t-il l'intention de répondre? Pouvait-il réellement y avoir, dans l'Église de Corinthe, des gens niant la résurrection, et, par conséquent, l'immortalité de l'âme, le jugement, la vie future, c'est-à-dire, en somme, toute religion? Que ces négations se soient produites, plus tard, chez des gens nés dans une Église, — il faut bien, malheureusement, l'admettre; mais que des gens devenus chrétiens depuis peu, de leur plein gré, en fussent là, — cela ne se comprend guère. Il est pourtant impossible de douter que l'apôtre, en quelques endroits, ne s'adresse à des gens niant la résurrection même, et non pas seulement, comme on l'a dit quelquefois, telle ou telle forme de résurrection; ailleurs, il est vrai, et même dans la plus grande partie du chapitre, il a plutôt en vue des

gens niant la résurrection des corps. Mais, là encore, les négations paraissent avoir été de nature assez diverse. Les uns, par un spiritualisme exagéré, niaient que Dieu pût vouloir ressusciter autre chose que l'âme, et lui rendre, après la résurrection, un corps quelconque; les autres, par leurs objections contre la résurrection *des corps*, des mêmes corps, objections, en soi, fort sensées, ébranlaient plus ou moins l'idée même d'une résurrection, devenue solidaire d'une idée fausse, absurde. C'est peut-être à eux que Paul s'adresse lorsqu'il parle de la négation complète, et peut-être est-ce là, par conséquent, la solution historique de la première de nos difficultés. Point de chrétiens, à Corinthe, niant positivement la résurrection; mais, sans la nier, quelques-uns s'en faisaient une idée telle que les objections venaient en foule, et que, en fait, elle se trouvait niée. Cela étant, que fait l'apôtre? Avant d'en venir aux objections et de montrer qu'elles portent à faux, il voudra en combattre la conséquence extrême, que nul, peut-être, n'a formulée, mais à laquelle pourraient être conduits tous ceux qui ont formulé ou seulement entendu les objections.

Ainsi s'expliquerait la marche de ce chapitre. Dans une première partie, réfutation de ceux qui s'acheminaient à nier la résurrection, ou déjà, en fait, sans le vouloir, la niaient; dans la seconde, réfutation de toutes les objections basées sur une

prétendue résurrection *des corps*, des mêmes corps, — et réfutation, en même temps, de ceux qui admettaient fermement la résurrection, mais la voulaient purement et absolument spirituelle. Le corps ne ressuscite point ; la poudre garde la poudre. Un autre corps devient la demeure de l'âme glorifiée, et ce corps est tel que, tout en rappelant l'ancienne vie, il n'en transporte point les misères dans la nouvelle.

Mais nous pouvons ne pas nous trop inquiéter de ce qui nécessitait, à Corinthe, les instructions de l'apôtre. Ce chapitre est de ceux que l'on peut lire et méditer comme s'ils avaient été écrits de nos jours et pour nous. Il n'en est même aucun qui soit, sur certaines questions, plus actuel.

XII

Et comment, en effet, devant les négations contemporaines, notre attention n'irait-elle pas surtout chercher ce qui nous y est dit de la résurrection de Jésus-Christ? Non que l'apôtre, ailleurs, l'ait affirmée moins positivement ; mais, ici, ce qui l'occupe, ce sont les conséquences, conséquences du fait s'il est admis, conséquences, s'il est nié, de cette négation.

Or, jusqu'à ces dernières années, nier la résur-

rection de Jésus-Christ, c'était se reconnaître en dehors du christianisme, et nul n'aurait songé à décliner cette conclusion. Voici, aujourd'hui, d'autres idées. Quelques-uns, sans nier le fait, en nient ouvertement l'importance. « Qu'avons-nous besoin de savoir si Jésus est ressuscité ou non ? Nous avons sa parole; nous avons son exemple; nous le savons vivant auprès de Dieu. » D'autres nient le fait même. « Jésus, comme tout autre homme, est resté dans la tombe. Que nous importe? Sa tâche était finie. » Il y a cependant un point que les plus hardis n'oseraient nier : c'est que la tâche du Christ, finie à sa mort, disent-ils, serait restée, sans sa résurrection, sans la croyance en sa résurrection, radicalement stérile. Supprimez-la, — et le christianisme, à partir de la mort du Christ, disparaît. Sans cette croyance, point d'apôtres. Les hommes que Jésus avait désignés pour le devenir restent indéfiniment dans l'état où nous les voyons le jour de sa mort, déconcertés, écrasés, conservant tout au plus un bon souvenir de celui qui les a aimés, sans doute, mais, après tout, les a trompés ou s'est lui-même grossièrement trompé. Sans cette croyance, d'autre part, point de conversions, point d'Églises, car il n'existe aucune trace d'une conversion opérée, d'une Église fondée, autrement que sur cette base. Dira-t-on que les apôtres auraient pu, auraient dû en prendre une autre? Mais il ne s'agit pas de ce qui aurait pu, de ce qui

aurait dû être ; il s'agit de ce que l'histoire nous montre comme ayant été toujours, partout. Donc, encore une fois, supprimez la résurrection du Christ, et vous supprimez, historiquement, l'Église, le christianisme.

Mais soit. Les apôtres auraient pu prendre une autre base. Laquelle? On serait bien embarrassé de nous en indiquer une qui ne repose pas, elle-même, sur celle-là. Et c'est ce que nous pouvons toujours répondre quand on nous parle de fonder le christianisme, aujourd'hui, autrement qu'il n'a été fondé. Ces grandes idées chrétiennes par lesquelles on nous demande de remplacer les faits chrétiens, — comment sont-elles devenues grandes, comment se sont-elles établies dans la conscience du genre humain, si ce n'est par les faits et par la croyance aux faits, lesquels faits, dans la fondation de l'Église, dans tous les progrès ultérieurs de l'Église, se groupent immuablement autour d'un seul, toujours le même, — la résurrection de Jésus-Christ !

Ainsi, ceux qui la nient et cependant prétendent ne pas renverser le christianisme, leur système revient à dire que l'édifice de la vérité chrétienne a été bâti sur un mensonge. Ceux qui prétendent seulement qu'elle a perdu désormais son importance, comme l'échafaudage une fois la maison bâtie, ils devraient, avant tout, prouver que cette croyance a en effet joué le rôle d'un échafaudage,

et non, comme nous l'affirmons, celui d'une base, celui de la base. Or, c'est ce que jamais, historiquement, on ne prouvera. Dogmatiquement, pas davantage. Tout ce que les apôtres ont enseigné sur Jésus-Christ, sur la divinité de sa personne ou de sa mission, sur son rôle comme rédempteur, intercesseur ou juge; tout ce que l'Église chrétienne, par ses plus grands et ses plus pieux docteurs, a professé sur ces questions, — tout cela est resté, dix-huit siècles, fondé, enraciné sur la résurrection de Jésus-Christ. Cette indissoluble liaison n'apparaît pas moins, de nos jours, dans les négations auxquelles conduit la première. On a beau les reculer tant qu'on peut : le seul christianisme qui soit véritablement d'accord avec celle-là, c'est celui qui rejette tout ce qu'on appelait, jusqu'ici, dogmes chrétiens. A-t-il encore, après cela, le droit de s'appeler christianisme? Nous ne voulons pas soulever la question de sincérité ; nous savons de combien d'illusions et d'habitudes, de sentiments divers et, en partie, respectables, cette question peut se compliquer dans un cœur d'homme. Mais il y a là un compromis qui, évidemment, ne peut durer; le moment approche où il faudra, quelque douleur qu'il en coûte, voir les choses comme elles sont et les appeler de leur vrai nom.

On ne fera, du reste, que revenir à ce que disait l'apôtre (xv, 17-18) : « Si Christ n'est pas ressus-

cité, votre foi est vaine (chimérique), vous êtes encore dans vos péchés, et ceux qui sont morts en Christ ont péri. » Donc, pour lui, si la résurrection de Jésus-Christ est niée, tout s'écroule. Jésus n'est plus ce que les apôtres ont prêché, n'est plus ce qu'il se disait lui-même. La rédemption, chimère; l'attente d'une vie éternelle et bienheureuse, chimère encore. L'humanité avait cru trouver là, devant ce tombeau vide, sa paix, son salut et sa gloire. Il faut qu'elle se remette à cheminer, dans les ténèbres, vers cet avenir inconnu qu'avait éclairé, durant des siècles, une lumière consolante, mais, comme tout le reste, chimérique.

Ah! comme on le relit avec bonheur, après ce moment d'effroi, le beau chapitre que cette lumière éclaire, et où tant de générations l'ont contemplée! La voici, d'abord, qui jaillit du tombeau même de Jésus. Jésus ressuscité a été vu de Céphas, puis des douze, puis d'un grand nombre de frères, puis de leur persécuteur, Saul de Tarse, indigne, dit-il, de cette faveur divine, mais, à partir de là, vaincu, converti, prêt à sceller de son sang cette affirmation qui changera la face du monde. Jésus ressuscité a répondu, par sa résurrection même, à toutes les difficultés, à tous les doutes. Et qui ne verrait là le plan de Dieu? « Comme tous meurent en Adam, de même tous ressusciteront en Christ. » De là, pour tous, au milieu des épreuves de la vie et des combats pour l'Évangile, cette force qu'on

avait pu admirer chez l'apôtre, mais dont il fait hommage à son Sauveur ressuscité. « Je meurs tous les jours ; j'en atteste mon droit de m'enorgueillir de vous (de mes travaux chez vous), droit que j'ai en Jésus-Christ notre Seigneur, » et que, sans sa résurrection, je n'aurais pas, car je n'aurais ni travaillé, ni combattu, ni vaincu.

Alors vient cette question qui troublait la foi de plusieurs. « Comment (dans quel état) ressusciteront les morts? Avec quel corps viendront-ils? » — « Insensé! répond l'apôtre, ce que tu sèmes ne reprend pas vie qu'auparavant il ne meure. » Le corps terrestre n'est que la grossière semence du corps plus pur que revêtira ton âme. « Il est semé corruptible; il ressuscite incorruptible. Il est semé méprisable; il ressuscite glorieux, Il est semé infirme; il ressuscite plein de force. Il est semé corps animal; il ressuscite corps spirituel. » Et après quelques mots encore sur ces mystères qui lui ont été révélés : « Alors, dit-il, sera accomplie cette parole de l'Écriture : La mort a été engloutie en victoire, » c'est-à-dire définitivement vaincue. Mais le triomphe de Jésus-Christ a montré qu'elle pouvait l'être, et cela suffit au chrétien. Cette victoire qu'il remportera un jour, il la tient d'avance par la foi, et il la remporte, à toute heure, sur toutes les souffrances, sur toutes les frayeurs par lesquelles la mort exerce le pouvoir qui lui est laissé. « O mort, où est ton aiguillon? ô sépulcre,

où est ta victoire? » Mais Paul rappellera encore une fois, en terminant, le rapport intime, indissoluble, qui doit exister entre la doctrine de la résurrection et la vie chrétienne tout entière. « Soyez donc, frères bien-aimés, fermes, inébranlables, travaillant toujours plus abondamment à l'œuvre du Seigneur, bien sûrs que votre travail en lui n'est pas perdu. »

XIII

Le dernier chapitre nous ramène dans le champ de l'histoire. Il s'agit, d'abord, d'une collecte pour les Églises de Judée, fort pauvres, exposées à beaucoup de souffrances, et que l'apôtre, d'ailleurs, désirait probablement rattacher le plus possible, par les liens de la charité, à ces autres Églises qu'elles ne regardaient peut-être pas assez comme des sœurs. Il demande que la collecte, lorsqu'il viendra, soit prête; il verra s'il doit la porter lui-même, — et c'est, comme nous le verrons, ce qu'il fit. Pour le moment, il compte rester à Éphèse jusqu'à la Pentecôte. Peut-être, d'ici-là, leur enverra-t-il Timothée. Il les remercie, en attendant, de lui avoir envoyé Stéphanas, Fortunatus et Achaïque, probablement ceux qui avaient apporté les questions et allaient emporter l'épître. Toute

cette fin respire une douceur, une bonté parfaite. Il semble avoir oublié toutes les paroles sévères qu'il a été forcé d'écrire; il s'abandonne avec joie au souvenir de leur affection, à l'espoir que sa lettre la réveillera sans peine, et qu'il pourra encore une fois bénir Dieu de leur avoir fait du bien. — Quand nous en serons à l'autre épître, nous compléterons de notre mieux ce qui se rapporte à cette Église.

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME.

ÉPHÈSE ENCORE.

I. Guérisons miraculeuses. — Paul combattant la superstition et la magie. — Succès obtenu.
II. Faits qui manquent. — L'émeute; Démétrius. — Les Asiarques. — On apaise l'émeute. — Départ de Paul.
III. Était-il déjà retourné en Grèce? — Importance de la question. — Place à trouver pour deux des épîtres dites pastorales. — Probabilités; arguments.

I

Nous avons vu Paul caractériser son séjour à Ephèse par ces deux traits: « Grande porte ouverte, adversaires nombreux. » Les deux mots étaient de plus en plus vrais.

D'abord, quant à la « grande porte, » Dieu permit qu'aux moyens ordinaires de succès il s'en

joignît d'extraordinaires. Des guérisons miraculeuses s'opéraient (Act. xix, 11 et suiv.) à la voix de Paul; même des linges qui avaient simplement touché son corps, soulageaient et guérissaient des malades. Or, à Ephèse se trouvaient, encore plus accrédités qu'ailleurs, quelques-uns de ces exorcistes juifs qui se disaient, eux aussi, en possession d'un pouvoir miraculeux; seulement, ce pouvoir résidait dans des formules mystérieuses attribuées à Salomon. Dans leur ignorante bonne foi, ils ne savent attribuer les miracles de Paul qu'à une formule plus puissante, et, n'osant la lui demander, ils se mettent, à tout hasard, à exorciser des malades « au nom de ce Jésus que Paul prêche. » Un des malades était, à ce qu'il paraît, dans une de ces crises où la fureur n'exclut pas une certaine lucidité, et, tout en se jetant sur les malheureux exorcistes: « Je connais Jésus, criait-il, et je sais qui est Paul; mais vous, qui êtes-vous? » Paul profita de l'impression produite pour combattre énergiquement cette foi aux arts magiques qui avait tant de racines à Ephèse, et dont les chrétiens mêmes, à ce qu'il semble, ne se débarrassaient pas facilement. Beaucoup se décidèrent à brûler ce qu'ils possédaient de ces livres mystérieux dont Ephèse était la grande officine. On en détruisit, disent les Actes, pour « cinquante mille d'argent, » ce qui laisse indécis s'il s'agit là du denier juif ou de la drachme grecque. Dans ce dernier cas, qui est le plus pro-

bable, la somme s'élèverait à environ cinquante mille francs. Ceux qui ont trouvé ce chiffre inadmissible n'ont pas songé que ces livres étaient des manuscrits, que les manuscrits étaient fort chers, et que ceux-ci devaient l'être encore plus à cause de leur valeur exceptionnelle comme livres magiques. La somme indiquée n'en suppose donc point un si grand nombre que le récit puisse être accusé d'exagération. « Et c'est ainsi, ajoute l'historien, que la Parole du Seigneur allait s'étendant vigoureusement. »

II

Mais les adversaires veillaient ; et si nous recueillons dans les épîtres ce que Paul rapporte ou fait entendre des dangers qu'il a courus à Ephèse, il devient évident que l'émeute racontée seule dans les Actes n'est qu'un des épisodes de cette longue lutte. Ce n'est même probablement pas à cette émeute que Paul fait allusion lorsqu'il écrit (1 Cor. xv, 32) : « Si c'est selon l'homme (humainement, terrestrement) que j'ai combattu contre les bêtes à Éphèse, quel avantage m'en revient-il ? » Ce passage, il est vrai, ne peut être pris à la lettre ; un combat dans l'amphithéâtre, comme ceux où plus tard périrent tant de chrétiens, aurait

laissé de bien autres traces que cette rapide mention, et, quel que soit le laconisme ordinaire des Actes, il n'est pas admissible que l'auteur eût omis un pareil fait. Mais cette figure, puisque c'en est une, ne peut se rapporter qu'à une émeute où l'apôtre aurait failli périr. Il y en eut donc au moins une avant celle dont les détails se trouvent dans les Actes, puisque celle-ci n'eut lieu que vers la fin du séjour de Paul, par conséquent après qu'il eut écrit aux Corinthiens.

L'émeute qu'on nous raconte eut à la fois pour causes la superstition et l'intérêt. Un orfèvre, Démétrius, fabriquait de petits modèles d'argent du fameux temple de Diane. Il occupait beaucoup d'ouvriers. Un jour donc il les réunit, et, avec eux, « tous ceux qui travaillaient à ces sortes d'ouvrages. » Un homme, leur dit-il (Act. xix, 26), « non-seulement à Éphèse, mais dans presque toute l'Asie, a détourné par persuasion un grand nombre de gens, disant que ce ne sont pas des dieux ceux qui se font de main d'homme. » Démétrius ajoute que ce n'est pas leur métier seulement, mais le culte de Diane, mais Diane, « elle que toute l'Asie, que le monde entier vénère, » qui est en danger de périr. Alors, comme pour raffermir, avant tout, Diane elle-même, ils poussent de grands cris en son honneur ; puis ils se répandent par la ville, saisissent deux des compagnons de Paul, Gaïus et Aristarque, venus de Macédoine avec lui,

et les traînent au théâtre, où avaient lieu les assemblées du peuple. Paul à cette nouvelle, veut courir auprès de ses amis ; mais « les disciples ne le lui permirent pas, et quelques-uns même des Asiarques, qui étaient de ses amis, envoyèrent vers lui pour le prier de ne pas se rendre au théâtre. » Les Asiarques étaient pourtant une magistrature religieuse. Délégués des villes ioniennes, ils siégeaient à Ephèse comme dans la ville sainte, centre du culte national ; ils présidaient aux cérémonies du grand temple, aux jeux publics, et ce nom même d'Asiarques, *chefs de l'Asie*, indique assez quel haut rang ils tenaient. Leur amitié pour Paul ne prouve pas qu'ils fussent chrétiens, mais nous montre pourtant jusqu'où l'Évangile avait accès, et, en tout cas, quelle estime Paul leur avait inspirée. Ces dispositions favorables, soit de leur part, soit de la part d'autres magistrats, apparaissent encore dans la tournure que prit l'affaire. Les Juifs, que la multitude ne distinguait pas des chrétiens, voulurent profiter de l'occasion pour séparer leur cause de celle de ces derniers ; mais leur orateur, Alexandre, ne put se faire écouter, et la foule, « durant près de deux heures, cria d'une seule voix : Grande est la Diane des Ephésiens ! » Les magistrats laissèrent passer ce feu ; puis, un des principaux, le secrétaire de la ville, après quelques mots sur la déesse, son culte, son incontestable grandeur, ajouta que les deux hommes qu'on

avait amenés n'étaient pourtant coupables ni d'avoir profané le temple, ni d'avoir blasphémé contre la déesse ; que si Démétrius avait quelque plainte à faire contre quelqu'un, le proconsul était précisément à Ephèse pour tenir la cour de justice et juger les causes de ce genre ; que s'il s'agissait d'une affaire à régler législativement, on devait attendre que le peuple fût légalement convoqué ; que cette assemblée illégale, tumultueuse, compromettait la ville, et que les Romains pourraient bien y voir une sédition ; que ce qu'on avait de mieux à faire, c'était de se retirer. — On se retira.

III

« Lorsque le tumulte eut cessé, nous disent les Actes (xx, 1), Paul, ayant fait venir les disciples et ayant pris congé d'eux, partit pour se rendre en Macédoine. »

Mais avant de le suivre dans ce nouveau voyage, nous avons à nous demander si ce n'était que la seconde fois qu'il allait visiter la Grèce. Or, de graves indices ont conduit à penser qu'un deuxième voyage avait eu lieu pendant les trois années du séjour en Asie-Mineure, et cette idée, assez nouvelle, commence à avoir beaucoup de

partisans. Dans sa première lettre aux Corinthiens, écrite d'Éphèse, Paul leur parlait (xvi, 7-8) d'aller les voir *après la Pentecôte*; dans la seconde, il leur dit (xiii, 1) que c'est pour la *troisième* fois qu'il va arriver chez eux. Mais, cette seconde lettre, il la leur écrit de Macédoine avant d'être descendu jusqu'en Grèce, et ce dernier voyage est pourtant celui que les Actes placent après le départ d'Éphèse. Donc un autre voyage a dû avoir lieu pendant le séjour.

Cette solution, qui serait en soi peu importante, l'est beaucoup comme permettant d'assigner une place à deux épîtres qui ont été chronologiquement l'occasion de grands débats. Si nous ne plaçons ici la première épître à Timothée ainsi que l'épitre à Tite, il faut, de toute nécessité, les renvoyer fort loin, c'est-à-dire au delà du champ historique des Actes, et la seule place possible est entre les deux captivités de Paul à Rome. Or, la question des deux captivités est de plus en plus controversée, et, d'ailleurs, une des choses qui avaient le plus contribué à faire adopter l'affirmative, c'était précisément la nécessité de trouver une place aux deux épîtres.

Si donc l'apôtre a pour quelque temps quitté Éphèse, rien de plus naturel que la lettre écrite à Timothée, peu après ce départ, pour lui rappeler toutes les recommandations que l'apôtre avait dû lui faire. Paul a évidemment quitté Timothée de-

puis peu, et, d'autre part, il espère, dit-il (III, 12), le rejoindre bientôt. Tout donc indique une absence momentanée. Ajoutez que Paul lui parle comme à un homme encore bien jeune, ayant à suppléer par beaucoup de sérieux, de prudence, à ce qu'il ne peut encore avoir d'expérience acquise et d'autorité personnelle. Nouvel indice en faveur de notre hypothèse, car l'autre date nous porte à six ou sept ans plus tard, et l'on ne comprend guère qu'après six ou sept nouvelles années de ministère, d'apostolat, Timothée pût être encore ce que cette lettre suppose.

Mêmes raisons, ou à peu près, pour l'épître à Tite. Si Paul a fait le voyage en Grèce, rien n'empêche d'admettre qu'il ait, en revenant, visité l'île de Crète ; en revenant, disons-nous, car, dans l'épître à Timothée (I, 3), nous le voyons aller par le nord, par la Macédoine. Tout le reste s'arrange de soi-même. Il a laisssé Tite en Crète ; de retour à Éphèse, il lui écrit. Quand il lui rappelle (I, 5) qu'il l'a chargé « de régler ce qui restait à régler, » et, en particulier, « d'établir des anciens dans chaque ville, » — voilà qui montre que Paul était resté peu dans le pays. S'il ne lui parle pas, comme à Timothée, de sa jeunesse, plusieurs détails supposent en lui un jeune homme, ce qui serait plus tard, comme pour Timothée, invraisemblable. Un seul point embarrasse : c'est quand Paul invite son disciple à venir le rejoindre à Nicopolis, en Épire,

où il veut, dit-il, passer l'hiver. Nous n'avons nulle trace d'un hiver passé en Épire, mais rien non plus n'empêche de le placer dans ce voyage en Grèce que nous voyons Paul entreprendre après l'émeute d'Éphèse. L'émeute hâta son départ, mais le projet de voyage existait, et c'est de ce projet qu'il aura parlé à Tite, lui indiquant seulement la ville où il le trouverait. Si, enfin, nous ne trouvons nulle trace d'un hiver passé dans cette ville, il peut encore se faire que cette partie du plan de Paul ne se soit pas réalisée.

Tout bien pesé, nous ne pouvons guère hésiter. Quant à la grande question des deux captivités, nous y viendrons plus tard; mais il est évident, dès à présent, que tout ce que nous recueillerons de contraire à l'idée reçue sera en faveur de celle que nous venons d'exposer.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

DEUX DES ÉPITRES PASTORALES.

I. La première à Timothée. — L'épître à Tite. — Trois objections à l'authenticité : Date incertaine ; nature des erreurs que l'auteur signale ; style. — Réfutation. — Quand on a vécu avec saint Paul.

II. Timothée à Éphèse. — Les *fables ;* les *généalogies.* — Point de religion vraie que celle qui sanctifie. — Application de ce principe à tous. — Evêques ; anciens ; diacres ; Timothée. — Ce qu'il a à faire auprès de chacun.

III. L'épître à Tite. — L'île de Crète. — Conduite à tenir. — Ramener les Crétois à la vraie source de la sanctification.

I

L'embarras d'assigner une date aux deux épîtres a été quelquefois un argument contre leur authenticité. Pauvre argument, qui se retournait de lui-même. Est-ce que le premier soin d'un faussaire n'aurait pas été précisément de nous épar-

gner cet embarras, choisissant dans la vie de Paul un moment où les deux épîtres s'encadreraient sans peine?

Mais d'autres objections ont été faites. On a cru voir dans les recommandations de Paul des traces d'un état de choses qui n'exista que plus tard. Ces faux docteurs contre lesquels il s'élève, ce ne sont plus, a-t-on dit, les judaïsants de l'épître aux Galates, mais des hommes mêlant aux doctrines judaïsantes les théories et les rêves de l'ascétisme oriental. — Cela est vrai; mais si nous prenons les détails, nous les trouvons bien peu différents de ceux que nous avons vu Paul signaler aux Corinthiens dans une épître d'une date certaine, d'une authenticité inattaquable. « Dans les derniers temps, dit-il (I, Tim. IV, 1-3), quelques-uns se détacheront de la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et à des doctrines de démons... défendant de se marier, commandant de s'abstenir de viandes que Dieu a créées afin que les fidèles en usent avec actions de grâces. » Remarquez que l'apôtre ne peint même pas ces doctrines comme arrivées à leur développement complet; c'est plus tard, à une époque dont l'Esprit de Dieu, dit-il, lui donne la prescience, que ces doctrines porteront leurs fruits empoisonnés. Il pourrait donc les avoir vues en germe, plus qu'en germe, dans l'Église d'Éphèse, plus exposée d'ailleurs que l'Église de Corinthe à l'influence des erreurs d'Orient; il pou-

vait les avoir trouvées en Crète comme à Éphèse. A Éphèse comme en Crète il peut avoir eu à les combattre, et, cela, non-seulement à l'époque tardive où on a longtemps placé la composition des deux épîtres, mais à celle que nous avons préférée. — Rien donc, là encore, qui puisse être un indice d'inauthenticité.

On a signalé, enfin, dans les formes, dans le style, quelques particularités qui semblaient indiquer une autre plume. Ces différences sont-elles assez graves pour ne pas s'expliquer suffisamment par la nature des trois épîtres? Des *trois*, disons-nous maintenant, car la seconde à Timothée a été l'objet des mêmes remarques. — Nous ne le pensons pas. Entre une épître à une Église nombreuse et une épître à un jeune collègue, disciple, ami intime de celui qui écrit, des différences bien plus marquées encore pourraient ne prouver qu'une chose : la liberté, le naturel parfait avec lequel la plume s'est promenée. Prenez, dans les autres épîtres, les endroits où Paul parle de Timothée, de Tite, — et vous verrez déjà comme ces endroits se rapprochent des lettres à eux adressées. Puis, dans ces lettres mêmes, si quelques traits semblent indiquer une autre main, l'ensemble est tellement de Paul, tellement empreint de son esprit, de sa physionomie, qu'on le sent et qu'on le voit, dans ces pages, mieux encore, pour ainsi dire, que dans toute autre épître. C'est là, du reste, dans toutes

ces questions d'authenticité paulinienne, un argument dont on ne peut pas ne pas user, tout en reconnaissant qu'il n'a pas pour tous la même force. Quand on a vécu avec saint Paul, on le retrouve, on le voit dans tout ce qu'il a écrit, et, à chaque page mal à propos contestée, on serait tenté, pour toute raison, de dire : « Elle est de lui, car elle est de lui. »

II

Ces trois épîtres, vulgairement dites *pastorales*, traitent surtout, comme ce nom l'indique, des devoirs des pasteurs. Disons quelques mots des deux premières, réservant la troisième pour l'époque où elle fut écrite.

Paul a donc prié Timothée de rester à Éphèse pour continuer, lui absent, l'œuvre d'évangélisation, et aussi la lutte engagée contre certaines tendances dangereuses. Qu'étaient ces « fables » et ces « généalogies sans fin » qu'il indique (I, 4) sans autre explication? Les *fables*, qu'il appelle ailleurs « fables judaïques, » c'étaient probablement les traditions fabuleuses dont certains Juifs grossissaient l'Ancien Testament, et qui, plus tard, formèrent le Talmud; les *généalogies*, c'étaient leurs spéculations étranges sur la hiérarchie cé-

leste, spéculations plus tard systématisées par les gnostiques. Que savaient-ils, que pouvaient-ils savoir de ces choses? Absolument rien, dit l'apôtre; et il oppose à ces rêveries le caractère positif, pratique, profondément moralisant, de ce « glorieux Évangile » dont il a l'honneur d'être le ministre, lui, pourtant, qui a commencé par en être l'ennemi. Il est donc lui-même une preuve que le premier caractère d'une religion vraie, c'est qu'elle soit sanctifiante. Voilà ce que Timothée ne devra jamais oublier ni laisser oublier.

Comment se traduira donc (chap. II), dans la vie générale de l'Église, cette tendance-là, seule chrétienne? — Par des prières de tous pour tous, demandant à Dieu de sauver, par la connaissance de la vérité, tous les hommes. Il trace ensuite, incidemment, le rôle de la femme chrétienne dans cette vaste association des âmes. Il arrive, enfin, à ceux qui seront chargés de la direction de l'Église. Charge « excellente » que celle des « évêques » ou anciens, — car Paul emploie indifféremment ces deux mots. Mais il faut (chap. III) que tout homme aspirant à cette charge puisse être, comme homme, comme chef de famille, un modèle pour l'Église, et, au dehors, un témoignage vivant de la sainteté de l'Évangile. Tels doivent être aussi, quoique moins en vue, les diacres.

Anciens, diacres, simples fidèles, considérés tous ensemble comme un corps unique, l'Église,

ont aussi, dans le plan de Dieu, une charge unique : ils sont « la colonne et l'appui de la vérité, » et la vérité se résume dans le mystère de la manifestation de Dieu en Jésus-Christ. Voilà donc (chap. IV) l'arche sainte que Timothée, à Éphèse, est appelé à protéger contre les mains ignorantes, superstitieuses ou impures, qui s'arrogent le droit de la porter.

Que Timothée soit donc un modèle de foi, de charité, de pureté. Que nul ne puisse avoir la pensée de le trouver trop jeune pour une si haute mission. Qu'il sache (chap. V), sans que jamais son autorité en souffre, être avec les gens âgés comme un fils, avec les jeunes comme un frère. Qu'il veille, en particulier, sur les abus auxquels donne lieu l'état des veuves, et l'organisation établie en leur faveur.

Paul revient ensuite aux anciens. Trois fonctions leur sont assignées : présider (administrer), prêcher, enseigner. Le même homme pourra ne pas les remplir toutes les trois; mais Paul admet le principe d'un salaire pour quiconque y consacrera une portion notable de son temps. Timothée, en vertu de l'autorité apostolique dont Paul l'a investi, est au-dessus d'eux; qu'il sache concilier ses droits avec la considération dont ils ont besoin d'être entourés. Mais point de faiblesse d'aucun genre. « Conserve-toi pur, » lui dit l'apôtre; et comme ce mot lui rappelle une précau-

tion peut-être excessive que Timothée a prise pour échapper à toute apparence vicieuse, c'est là que vient le conseil de se remettre à boire un peu de vin. Nous avons déjà cité ce détail en parlant de son affection pour Timothée; ici, nous le noterions volontiers comme un indice précieux, s'il en fallait encore, de l'authenticité de cette épître. Quel faussaire aurait eu l'idée de jeter là un semblable incident?

Viennent enfin (chap. VI) les exhortations diverses que Timothée aura à développer auprès des esclaves, des maîtres, des pauvres, des riches. Mais, pour être écouté de tous, qu'il soit un « homme de Dieu, » qu'il « saisisse la vie éternelle à laquelle il a été appelé, » qu'il garde fidèlement « le dépôt » qui lui a été confié, le garantissant des altérations téméraires d'une science qui n'est que ténèbres et orgueil. — Le premier conseil de l'apôtre est donc aussi le dernier.

III

L'épître à Tite nous arrêtera peu, car elle reproduit plusieurs parties de celle que nous venons d'analyser.

La Crète, jadis célèbre par la sagesse de ses lois, s'était peu à peu dégradée par la piraterie et

par d'incessantes guerres; soumise ensuite aux Romains, elle avait joint les vices de la paix à ceux de cet état demi-barbare, et Paul rappelle (I, 12), comme toujours plus vrai, un vers injurieux d'un de leurs anciens poètes, Epiménide, qui avait passé pour un prophète. Cette grossière corruption, les Juifs nombreux qui habitaient l'île en avaient été plus ou moins atteints. Ils étaient, d'autre part, fort adonnés à ces prétendues sciences dont nous avons parlé dans l'autre épître, et ceux qui étaient entrés dans l'Église n'avaient pas manqué d'y apporter leur bagage de « généalogies » et de « fables. »

Cette réunion de circonstances nous explique le ton plus rude avec lequel l'apôtre parle d'eux. « Reprends-les vigoureusement, dit-il à Tite (I, 13-16), afin qu'ils deviennent sains en la foi... En eux sont souillés et l'esprit et la conscience; ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renient par leurs œuvres. »

Le bon choix des anciens sera donc tout particulièrement important dans ces Églises, et Paul insiste plus encore que dans l'épître à Timothée sur les garanties à chercher. Il résume ensuite en quelques lignes ce que Tite devra exiger de tous, vieillards, femmes âgées, jeunes femmes, jeunes hommes, dont il devra surtout être le modèle, esclaves enfin et serviteurs. Mais qu'il ne leur laisse pas croire qu'ils pourront, d'eux-mêmes, briser le joug du

péché. C'est l'œuvre de la grâce, et la grâce est en Jésus-Christ. « Lorsque, dit-il (III, 4-6), la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour envers les hommes ont été manifestés, il nous a sauvés, non en conséquence d'œuvres de justice que nous ayons faites nous-mêmes, mais par sa propre miséricorde, par une ablution régénératrice, par un renouvellement d'Esprit-Saint, qu'il a richement versé sur nous par Jésus-Christ notre Sauveur. » Voilà la source des œuvres, des vraies œuvres chrétiennes, comme aussi de toute doctrine utile et sanctifiante, — et les Crétois ont plus besoin que personne qu'on le leur rappelle incessamment.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

SECONDE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS.

I. Troisième voyage en Grèce. — Inquiétude au sujet de l'épître écrite aux Corinthiens. — Troas. — Paul va au devant de Tite. — Bonnes nouvelles de Corinthe; mauvaises aussi.

II. Epître émue, éloquente. — Joie, d'abord, et reconnaissance. — Tristesse, ensuite, et douleur. — On a attaqué son ministère. — Il le définit et le défend. — Deux conséquences. — Ce que Paul, avec le secours de Dieu, a été pour les Corinthiens. — Pouvaient-ils être infidèles? — Preuves qu'ils ne le sont pas. — La bienfaisance liée à tout l'ensemble de la sanctification.

III. Attaques dirigées contre Paul et son caractère. — Vive réfutation. — Explosion. — Se glorifier. — Épreuves subies. — Relèvements glorieux. — L'homme en Christ ravi au troisième ciel. — Beautés et fruits de ce récit. — L'écharde en la chair.

IV. Fin de l'épître. — Fermeté, douceur; sévérité, charité. — Traits touchants. — Conclusion.

I

Revenons maintenant au voyage de Paul en Grèce, troisième voyage en ce pays, comme nous

espérons l'avoir prouvé, bien que ce soit le second dans les Actes.

Nous avons vu l'apôtre, écrivant d'Éphèse aux Corinthiens, leur annoncer ce voyage. Mais une chose, ensuite, le préoccupa vivement. Comment les Corinthiens avaient-ils accueilli sa lettre? Des bruits assez contradictoires, également vrais, pourtant, comme la suite le montra, pouvaient lui arriver à ce sujet. Il envoya donc Tite à Corinthe pour savoir par lui l'état des choses; puis, quand l'émeute le fit partir d'Ephèse, il se rendit aussitôt à Troas, où il avait donné rendez-vous à son disciple. Mais Tite n'était pas arrivé, Tite n'arrivait pas, ignorant sans doute l'incident qui avait hâté l'arrivée de Paul. De là, chez Paul, un redoublement d'inquiétude. Il avait trouvé à Troas des âmes bien disposées; mais, dit-il (2 Cor. II, 12-13), « quoique le Seigneur m'ouvrît là une porte, je n'eus point de relâche en mon esprit, pour n'avoir pas trouvé Tite mon frère. » Il passa donc en Macédoine pour le rencontrer plus tôt. Là, mêmes angoisses. « Lorsque, dit-il (2 Cor. VII, 5-7), nous fumes arrivés en Macédoine, notre chair n'eut aucun repos, et nous étions pressés de toutes parts. Au dehors, des combats; au dedans, des appréhensions. Mais celui qui console les humiliés, Dieu, nous a consolés par l'arrivée de Tite, et non-seulement par son arrivée, mais encore par la consolation dont il avait lui-même été consolé à votre

sujet, nous racontant votre ardent désir, votre chagrin, votre zèle envers moi. » L'épître avait donc produit une profonde et salutaire impression. Le pécheur scandaleux avait été exclu de l'Église, et, par là, amené à la repentance. On avait paru comprendre la nécessité d'une sanctification véritable ; on avait reconnu dans les reproches de l'apôtre l'amour et la douleur d'un père. Mais si la grande majorité de l'Église s'était inclinée avec respect devant le père et devant l'apôtre, quelques-uns s'étaient raidis, et leurs attaques avaient redoublé d'audace. Non contents de nier son autorité d'apôtre, ils la ruinaient par leurs insinuations contre l'homme, ses intentions, son caractère. Paul, disaient-ils, n'était hardi, n'était fort que dans ses lettres ; il parlait toujours de venir, et il s'en gardait bien. Si ce n'est pas par frayeur qu'il ne vient pas, c'est, alors, parce qu'il n'y a ni sérieux ni fixité dans ses résolutions. Est-ce qu'il en a eu dans les questions qui partagent l'Église? Ne s'est-il pas tout différemment conduit avec les païens qu'avec les Juifs? Sa prudence n'est-elle pas, le plus souvent, artifice?

II

Ces rumeurs malveillantes, Tite ne put les laisser ignorer à Paul ; et c'est alors que l'apôtre, partagé

entre la joie, la douleur, l'affection, l'indignation, écrivit sa seconde épître aux Corinthiens, la plus émue, la plus éloquente de toutes.

Le voici, d'abord, tout entier à la joie et à la reconnaissance, reconnaissance envers Dieu, « le Dieu de toute consolation, » reconnaissance envers les Corinthiens, dont l'affection lui est maintenant connue, dont les prières ont certainement contribué à lui obtenir de Dieu les grâces dont il a eu dernièrement besoin, étant « chargé au dessus de ses forces » dans cette pénible et périlleuse mission d'Asie-Mineure. Il aime à associer de cette manière les fidèles, toute l'Église, aux succès de son ministère. Avoir prié pour lui, c'est avoir souffert, travaillé, triomphé avec lui.

Bientôt, pourtant, le but de l'épître apparaît. Si les Corinthiens l'ont consolé par leur affection, leur obéissance, — une consolation plus haute lui était déjà acquise : il était sûr, pleinement sûr, de s'être conduit toujours et « surtout à votre égard, leur dit-il, en simplicité, en sincérité devant Dieu. » Ils en avaient paru bien convaincus. Prêteront-ils donc maintenant l'oreille à des insinuations contraires ? Croiront-ils, par exemple, que c'est par légèreté qu'après avoir annoncé sa visite il n'est pas encore venu ? Dieu lui est témoin que ça été pour les « épargner, » pour leur laisser le temps de s'amender. Est-ce que l'envoi de Tite, est-ce que l'ardente impatience avec laquelle il est allé l'at-

tendre en Macédoine, ne prouvent pas assez combien il se préoccupait d'eux? Et leur repentir, d'autre part, leur empressement à rentrer dans la bonne voie, ne donne-t-il pas raison à Paul? Gloire donc à Dieu qui a béni la sage lenteur de ses démarches, et qui l'a fait, quoique absent, « triompher en Christ! »

Mais ce n'est pas seulement sa conduite dans telle ou telle circonstance, c'est son ministère même qui a été attaqué. Ce glorieux ministère apostolique, il y a des gens qui n'en comprennent ni l'excellence ni même la nature. Ceux-là, ils ont nécessairement trouvé que Paul en exagérait les droits.

Il commencera donc par établir ce qu'est, en soi, ce ministère; et il pourrait, dit-il (III, 2-3), en appeler à l'œuvre même que ce ministère a opérée parmi les Corinthiens. « C'est vous qui êtes notre lettre de recommandation... lettre de Christ écrite par notre ministère, non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, qui sont vos cœurs. » Et ces « tables de pierre » vont lui fournir aussitôt une autre image. Les tables de pierre, c'était la Loi, la forme, la lettre, la lettre qui condamne, la lettre qui tue, le ministère de la lettre, le « ministère de mort; » mais l'autre, le nouveau, c'est le ministère de l'Esprit, de l'esprit « qui donne la vie, » le « ministère de justice, » de régénéra-

tion. Comment ne serait-il pas plus grand et plus glorieux que l'autre?

De là (chap. iv) deux conséquences, l'une, que « nous ne perdons point courage, étant revêtus d'un tel ministère, » l'autre, que nous ne pouvons pas ne pas tâcher de nous en montrer dignes, rejetant loin de nous « les choses cachées et honteuses, » vivant saintement, prêchant purement. Sans doute, quoi que nous fassions pour être de dignes messagers de la bonne nouvelle, « nous portons ce trésor dans des vases de terre, » grossiers, fragiles; mais ce n'est là, pour le chef suprême de l'Église, qu'une occasion de manifester encore mieux et l'excellence du trésor, et l'excellence de l'apostolat chrétien, puissant encore malgré la faiblesse de l'apôtre, malgré toutes les misères corporelles qui peuvent entraver son œuvre, et qui, du reste, deviennent des éléments de force en renouvelant « l'homme intérieur » à mesure que « l'homme extérieur » se détruit.

Mais (chap. v) l'homme intérieur, l'homme des « choses invisibles, » aspire à les voir de plus près, car, ici-bas, « nous marchons par la foi, non par la vue. » Le serviteur de Jésus-Christ pourra donc être combattu entre le désir d'achever sa tâche et le désir d'aller au plus tôt trouver son maître. Ce désir, il y a longtemps que Paul l'éprouve, et assez de fatigues, assez de contradictions le lui font éprouver tous les jours plus vivement; mais il

n'en continuera pas moins à remplir jusqu'au bout son devoir, tout son devoir. Ministre de la nouvelle alliance, il ne cessera de redire : « Les choses vieilles sont passées. » Ambassadeur de Jésus-Christ, il prêchera, jusqu'à son dernier soupir, la grâce et la réconciliation.

C'est donc (chap. VI) ce qu'il a prêché aux Corinthiens; et il se rendra devant eux, en toute franchise, le témoignage qu'il n'y a rien eu en lui qui ne fût en harmonie avec ce qu'il prêchait. Il leur rappelle donc sa persévérance, son courage, son entier et absolu dévouement; puis, s'interrompant tout à coup : « O Corinthiens, notre bouche s'est ouverte pour vous; notre cœur s'est élargi. » Comme s'il disait : « Je viens de me livrer tout entier; je vous ai parlé comme on ne parle d'ordinaire qu'à soi-même. Vous êtes un avec moi dans ma pensée. » Cette unité, les Corinthiens se laisseront-ils persuader de la rompre? Chercheront-ils ailleurs l'accomplissement des promesses de paix, de grâce, que Dieu a faites à son peuple?

Mais non; leur conduite récente a prouvé qu'ils voulaient demeurer fidèles. Paul s'était presque repenti de leur avoir écrit si sévèrement; maintenant il se réjouit, non pas, leur dit-il (VII, 9), « de ce que vous avez été attristés, mais de ce que vous avez été attristés à repentance. » Et il revient avec de nouveaux détails sur l'accueil que Tite a reçu

chez eux, sur les preuves qu'ils ont données de leur retour à la piété, à l'ordre. « Je me réjouis donc de ce que je puis, en toutes choses, avoir confiance en vous. »

Il la leur montrera aussitôt (chap. VIII), cette confiance, en leur rappelant la collecte pour les Églises de Judée. Dieu a fait aux Églises de Macédoine, presque aussi pauvres que celles qu'il s'agit de secourir, la grâce de se montrer libérales ; Corinthe et l'Achaïe, si riches, resteraient-elles en arrière ? Paul n'a aucune raison de le penser, et il sait bien, dit-il, qu'il pourrait ne pas leur parler de cette affaire. Mais il tient à leur bien montrer comment la libéralité chrétienne se rattache à toutes les vérités et à tous les commandements de l'Évangile. Elle part de l'idée même que l'Évangile est un trésor, et que nous devons, en quelque sorte, payer sur nos biens temporels ces biens spirituels que Dieu nous donne ; elle aboutit à l'augmentation de ces biens mêmes, soit chez le pauvre qui aura été secouru et dont la reconnaissance se tournera vers Dieu, soit, en même temps, chez le riche, dont la foi s'enrichira par ces œuvres qui en auront été les fruits.

III

Mais ces deux chapitres (VIII et IX) où l'apôtre a si admirablement résumé la théorie de la bienfaisance chrétienne, ce n'était qu'une parenthèse; il va reprendre son plaidoyer, et, cette fois, au point de vue des attaques dont le ministère apostolique a été l'objet, non pas en soi, mais dans sa personne et dans sa conduite, à lui, Paul.

On l'accuse d'être hardi de loin, faible de près. — Il saura, s'il le faut, être hardi de près comme de loin.

On l'accuse de « marcher selon la chair. » — Ses armes n'ont jamais été, ne seront jamais que spirituelles.

On l'accuse de se glorifier des conquêtes qu'il a faites. — Ces conquêtes, au moins, sont bien les siennes, et les gens qui l'attaquent n'ont jamais su que porter le désordre dans les conquêtes d'autrui. Puis, s'il parle de ses conquêtes, s'il les dit siennes, n'est-ce pas toujours en donnant toute gloire à Dieu?

Et c'est ainsi que, s'animant à des souvenirs bénis, mêlant aux reproches les paroles de la plus profonde affection, aux mouvements qu'on appellerait orgueilleux ceux de la plus profonde humilité, plaçant tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il va dire

encore, sous le regard et sous la protection de Celui qui lit dans son cœur, — c'est ainsi, disons-nous, qu'il arrive (chap. xi) à cette explosion que nul, maintenant, il en est sûr, n'osera lui reprocher. Se glorifier! Eh bien! oui, il se glorifiera, car ce n'est que la sainte jalousie dont il est pénétré en voyant l'Église de Corinthe, fiancée par lui « à un seul époux, qui est Christ, » écouter avec complaisance ceux qui la poussent à l'infidélité. Et quel droit ont-ils donc, ces hommes, à être écoutés plutôt que Paul? Paul a-t-il donc perdu quelque chose à vivre humblement à Corinthe des dons de l'Église de Philippes? Mais voici : ils sont forts, ces hommes, de la faiblesse avec laquelle on se laisse « asservir » par eux. Qu'on leur demande au moins ce qu'ils ont souffert pour l'Évangile. Moi, ce que j'ai souffert, je puis le dire, je le dirai, — et les détails qu'il donne nous montrent une fois de plus combien nous sommes loin de posséder tous les éléments de son histoire. Il a, dit-il, reçu cinq fois des Juifs ces quarante coups que leur formalisme abaisse à trente-neuf, pour ne pas s'exposer à dépasser le chiffre fixé par la loi. Il a été trois fois battu de verges, et nous n'en connaissons qu'une. Il a trois fois fait naufrage, et nous ne savons qu'un naufrage, postérieur à cette épître. Dans un de ces trois naufrages, il a lutté un jour et une nuit contre les flots sur quelque débris de vaisseau. Rien de tout cela dans les Actes.

Mais plus l'apôtre avance dans le tableau de ce qu'il a fait et souffert, plus il dit et redit que c'est parler en insensé, qu'il y a folie devant Dieu, folie devant les hommes, à tracer un pareil tableau, et qu'il le sait bien, lui qui parle. Et néanmoins, il ira jusqu'au bout; il dira tout ce que son maître a fait par lui, pour lui, et, s'il doit être accusé de folie, eh bien! c'est une manière comme une autre de s'immoler à la gloire de Dieu. Et pourquoi tairait-il, une fois là, ce qu'il y a eu de plus glorieux dans sa vie, ce moment où il a presque vu Dieu comme le voient les élus et les anges? Il connaît, dit-il, « un homme en Christ, qui, il y a quatorze ans, fut ravi jusqu'au troisième ciel. » Un homme *en Christ*, dit-il, c'est-à-dire vivant en Christ, ce qui seul a rendu possibles ces quelques moments d'une vie surnaturelle et bienheureuse. Il y a *quatorze ans*. Ce fut donc vers l'an 44. Paul était à Antioche ou à Jérusalem; mais ce récit ne peut se rapporter à la vision qu'il eut dans le temple. Mais ce *troisième ciel*, qu'il appelle plus loin « le Paradis, » qu'était-ce? Laissons ce que nous ne pouvons comprendre. Lui-même, il ne sait, dit-il, si ce fut « avec son corps ou sans son corps » qu'il s'y trouva transporté. Mais ce qu'il sait bien, c'est qu'il y entendit « des paroles ineffables, qu'il n'est pas possible à un homme de prononcer. » Il ne pourrait donc nous les redire; il ne peut se les redire à lui-même, car, en se retrouvant simple

homme, il a nécessairement perdu ces facultés nouvelles, mystérieuses, dont il fut un moment en possession. Mais si les facultés ont disparu, l'impression reste ; s'il ne peut retrouver ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, il a gardé, du moins, un arrière-goût des joies célestes, bienheureux avant-goût de la possession définitive, éternelle, que lui ouvrira la mort. Aussi, malgré l'extrême réserve de ces lignes, il y a eu là, pour beaucoup d'âmes, comme une porte ouverte sur les splendeurs du ciel. Ceux qui les interrogeraient, ces lignes, pour savoir, pour comprendre, elles ne leur diront rien ; mais ceux qui ne voudront que s'abandonner, comme l'apôtre, à l'incessante et divine attraction des choses du ciel sur l'âme, ceux qui soupireront, mais en redoublant, ici-bas, d'activité, de dévouement, après le jour où se lèvera le grand voile, — Dieu pourra leur accorder, à ceux-là, des moments qui vaudront le ravissement de l'apôtre, et qui, comme chez lui, mêleront la vie divine à leur vie terrestre et misérable, la paix du ciel aux agitations du « bon combat. »

Mais la vie terrestre et misérable n'en aura pas moins eu, dans le plan de Dieu, son importance ; c'est ce que Paul montrera dans quelques lignes que nous avons étudiées ailleurs, — l'écharde en la chair, l'ange de Satan. Il lui est bon d'avoir été « ravi au troisième ciel ; » il lui est bon aussi qu'une infirmité douloureuse, une grande misère corpo-

relle, lui rappelle qu'il n'est encore qu'un pauvre enfant d'Adam. Il sait, il saura toujours mieux où est la force, où est la gloire.

IV

Il revient alors aux Corinthiens et il ne les quittera plus, mêlant, selon que son cœur déborde, affection, reproches, douceur, menaces. Il ne sait pas, il ne peut pas ne pas être tout entier dans tout ce qu'il dit, comme dans tout ce qu'il fait ; il le pourrait qu'il ne le voudrait pas, car il sait bien, par instinct, que c'est une des causes de sa force, et même, humainement, la principale ; il sait ce que l'on gagne à prendre les gens, à la fois, par l'esprit, par le cœur, par la sévérité, par la tendresse, par tout ce qui correspond à quelque chose en eux. Jamais donc il n'évitera de se montrer, à la fois, sous des aspects divers ; jamais il ne craindra que son autorité ne souffre de sa condescendance, sa force de sa charité. Il reviendra, par exemple, non sans un peu d'amertume peut-être, sur ce qu'il n'a jamais rien accepté des Corinthiens, bien que certainement l'ouvrier mérite son salaire ; mais l'amertume est aussitôt rachetée par cette aimable et délicate parole : « Ce n'est pas aux enfants à amasser du bien pour leurs parents, mais

aux parents pour leurs enfants. » Il énumère les désordres qu'il craint de trouver à Corinthe, « contestations, jalousies, animosités, médisances ; » mais, là encore, au lieu de reproches, il trouve une forme affectueuse, touchante. « Je crains qu'étant retourné vers vous mon Dieu ne m'humilie encore, et que je n'aie à pleurer sur beaucoup de ceux que j'avais déjà vus pécheurs. » Il ajoute, à la vérité, qu'une fois venu il n'épargnera personne, et que, si les Corinthiens ont besoin, pour croire à son autorité, de le voir agir vigoureusement, cette preuve ne leur manquera pas ; mais il ajoute aussitôt qu'il aimerait encore mieux laisser des doutes sur son autorité, et n'avoir pas à donner cette preuve. N'est-ce pas là, du reste, le but de sa lettre ? « J'écris ces choses étant absent, afin que, lorsque je serai présent, je n'aie pas à user de sévérité. » Il veut donc espérer qu'il retrouvera ses enfants, tous ses enfants, et il leur envoie, en attendant, sa plus cordiale bénédiction.

Telle est donc cette épître, plus empreinte peut-être qu'aucune autre de la puissante et multiple individualité de Paul. Mais nous allons bientôt en trouver une où l'homme occupera moins de place, l'apôtre et le docteur davantage, et qui a été de tout temps considérée comme la base de la théologie chrétienne.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS.

I. Preuves que cette épître a été écrite à Corinthe.

II. Indices qu'elle fournit sur l'Eglise de Rome. — Qui avait fondé cette Église? — Difficultés provenant du chapitre XXVIII[e] des Actes. — Elles s'expliquent sans peine et par elles-mêmes.

III. But général de l'épître. — Attention qu'elle réclame.

IV. L'introduction. — Entrée en matière. — Le mal chez les hommes livrés à eux-mêmes. — Le mal chez ceux à qui Dieu s'est révélé. — Un seul remède : la foi.

V. La foi, les œuvres. — Paul n'a point dit ce qu'on lui a souvent fait dire. — Il est l'apôtre des œuvres tout autant que l'apôtre de la foi.

VI. Paul et Jacques. — Points de vue divers; accord profond. — Le même chrétien, selon les cas, parlera comme l'un ou comme l'autre. — La vraie doctrine de Paul éclate dans sa vie entière.

VII. Les fruits de la justification par la foi. — Objection. — S'en remettre à la grâce, et continuer de pécher. — Réponse de Paul.

VIII. Autre réponse. — Misérable que je suis! — Le chapitre huitième, hymne de reconnaissance et d'amour.

I

Après avoir écrit aux Corinthiens, Paul resta quelque temps encore en Macédoine, c'est-à-dire, probablement, jusqu'à la fin de l'automne de l'an 57 (ou 58). Un mot de l'épître aux Romains (xv, 19) nous apprend qu'il prêcha aussi en Illyrie; ce mot, toutefois, pourrait également se rattacher à un voyage antérieur. Ce fut donc au commencement de l'hiver qu'il descendit en Achaïe, où il resta, nous disent les Actes, trois mois. Mais nous ne savons absolument rien de son séjour à Corinthe, sinon que ce fut là qu'il écrivit son épître aux Romains.

Les Actes ne le disent pas; mais les indices, et, pourrions-nous dire, les preuves, abondent. Paul avait annoncé aux Corinthiens son intention d'aller de Corinthe à Jérusalem; or, au moment d'expédier l'épître aux Romains, il va, dit-il (Rom. xv, 25), partir pour Jérusalem, et, cela, pour porter la collecte faite en Grèce, ce que nous savons aussi par l'autre épître. Il salue les chrétiens de Rome au nom de Gaïus et d'Éraste. Or, ce Gaïus, chez qui il demeure, dit-il, n'est pas le Gaïus de Derbe, compagnon de ses travaux à Éphèse, mais celui qu'il a baptisé (I Cor. i, 14) à Corinthe; et comme

Gaïus, au moment où l'apôtre écrit, n'est pas seulement son hôte, mais celui « de toute l'Église, » ce ne peut être qu'à Corinthe qu'il occupe une telle position. Éraste est appelé « le trésorier *de la ville*, » et, plus tard (II Tim. iv, 20), il est à Corinthe ; cette ville est donc Corinthe. Paul, enfin, recommande aux chrétiens de Rome une diaconesse de Cenchrées, Phœbé, dont il parle comme la voyant journellement, et nous avons vu que Cenchrées touchait Corinthe. Quelques critiques assignent cependant à cette épître une autre date, un autre lieu ; ils n'ont réussi qu'à montrer jusqu'où peut aller le besoin de renverser toutes les idées reçues. Mais le point capital, l'authenticité de l'épître, n'a jamais été attaqué.

II

Paul s'était dit (Act. xix, 21) : « Lorsque j'aurai été à Jérusalem, il faut aussi que je voie Rome. » L'importance bien naturelle qu'il attachait à ce voyage nous explique pourquoi, contrairement à ce que nous lui avons vu faire jusqu'ici, il écrivit à une Église qu'il n'avait pas fondée ; toutefois, s'il ne l'avait pas fondée lui-même, l'ensemble de l'épître et plusieurs détails personnels indiquent une Église fondée sous son influence. L'ensemble,

disons-nous, car il n'est pas admissible que Paul eût adressé son épître la plus profonde, la plus théologique, à des gens qu'il n'eût pas connus comme initiés à sa doctrine, encore moins à des gens imbus de doctrines différentes. Quelques endroits, il est vrai, peuvent être considérés comme se rapportant à la lutte antijudaïsante; mais rien n'indique que la lutte existât à Rome, ou, du moins, y fût assez marquée pour que Paul crût avoir à intervenir directement. Les fidèles de Rome ne sont donc pour lui que des disciples dont il s'agit d'achever l'instruction. C'est aussi ce que prouvent, disions-nous, plusieurs détails. Paul connaît, à Rome, beaucoup de personnes, Aquilas et Priscille, ses anciens compagnons d'œuvre, Épœnète, converti par lui en Achaïe, Andronicus et Junias, ses parents, qui, dit-il, ont été chrétiens avant lui, Amplias, Urbain, Hérodion, Rufus et sa mère, qu'il regarde comme la sienne, dit-il; et tous ces chrétiens qu'il connaît, qu'il aime, il parle d'eux comme de gens connus de toute l'Église de Rome, et y jouant, presque tous, un certain rôle. Il sera donc, avec cette Église de Rome qu'il n'a pas encore visitée, autant à l'aise, même plus, qu'avec celles qu'il a personnellement fondées.

Mais qui en avait été le fondateur? — On l'ignore. Nous n'avons pas besoin de le savoir pour comprendre qu'il y ait eu de bonne heure des

chrétiens dans une ville où affluaient tant de gens. Juifs convertis et païens convertis purent donc, dès les premières années, apporter l'Évangile à Rome. Il est vrai que les Juifs, sous Claude, furent bannis de la ville, y compris probablement ceux d'entre eux qui étaient devenus chrétiens; mais ce décret paraît n'avoir reçu qu'une exécution très-incomplète, et, d'ailleurs, ils avaient pu revenir, témoin Aquilas et Priscille. L'Église de Rome devait donc, quand l'apôtre lui écrivit, se composer, comme toutes les autres, de chrétiens d'origine juive et de chrétiens d'origine païenne. On a nié le fait; on a voulu qu'il n'y eût que d'anciens païens. Paul, a-t-on dit, dans l'épître, lorsqu'il parle des Juifs, parle des Juifs en général, de la nation juive et des promesses dont elle était dépositaire; il ne pas de Juifs devenus chrétiens. Oui; mais s'il ne parlait qu'à d'anciens païens, répondrons-nous, pourquoi tant insister sur les rapports entre les deux alliances? Pourquoi entrer dans tant de détails qui pouvaient bien, sans doute, n'être pas sans intérêt pour des païens devenus chrétiens, mais qui, pourtant, supposent évidemment des lecteurs juifs?

L'origine de cette discussion se trouve au dernier chapitre des Actes. Paul, arrivé à Rome, fait venir « les principaux des Juifs, » et leur raconte pourquoi il a été amené dans cette ville; les Juifs lui font une réponse d'où semble résulter qu'ils

ignoraient l'existence d'une Église chrétienne à Rome, et même qu'ils avaient à peine entendu parler du christianisme, chose invraisemblable, absurde, pour peu que quelques-uns d'entre eux fussent devenus chrétiens. Mais ce qui prouve trop ne prouve rien. Or, même à supposer, ce qui est déjà invraisemblable, qu'ils eussent ignoré la conversion d'Aquilas et de sa femme, et qu'aucun autre Juif, à Rome, ni Juif de naissance, ni prosélyte, ne se fût converti, — n'y a-t-il pas encore une invraisemblance énorme dans l'ignorance où ils semblent être au sujet du christianisme lui-même? Partout les païens confondaient christianisme et judaïsme, et, par conséquent, forçaient les Juifs les plus Juifs de s'occuper de la religion nouvelle. Pouvait-il en être autrement à Rome? Nous ne pouvons donc que supposer ou que les Juifs interrogés par Paul se donnent l'air d'ignorer ce qu'ils savent, — ou que leur réponse s'expliquait par telle ou telle circonstance qui a été omise dans cette fin des Actes, si courte, si brusque, et qui, comme nous le verrons, laisse en suspens tant de choses que nous aurions besoin de savoir. Remarquez, en effet, qu'au moment où l'historien raconte la scène avec les Juifs, il vient précisément de montrer les chrétiens de Rome allant au devant de l'apôtre, et même en deux troupes différentes. Si donc le second récit paraît contredire le premier, il est évident que l'historien

avait la clef de cette contradiction, et qu'il a seulement négligé de nous la donner. Bref, entre une épître authentique et un récit également authentique, mais plein de lacunes, il est clair que ce que nous trouvons affirmé dans l'épître est, par cela seul, indubitable. Quand donc, dans l'épître, Paul dira aux chrétiens de Rome qu'il bénit Dieu de ce que leur fidélité « est renommée dans le monde entier, » — nous pourrons bien restreindre plus ou moins le sens de ces derniers mots, et ne pas en conclure que les chrétiens de Rome jouassent un grand rôle dans la capitale du monde; mais douter qu'une Église existât à Rome, que cette Église eût déjà une certaine importance, qu'on en parlât à Corinthe et ailleurs, — c'est impossible, dût-on arriver, ce que nous ne pensons pas, à ébranler l'authenticité du chapitre où Paul nomme tant de gens comme appartenant à cette Église.

III

Ainsi donc se trouve fixé le but général de l'épître. Paul tient à visiter une Église à laquelle il ne reconnaît, sans doute, aucune suprématie officielle, car l'épître ne renfermera pas un seul mot dans ce sens, mais que sa position dans la

capitale de l'empire appellera probablement à exercer une grande influence. Avant d'aller, il écrit. Point de polémique, sauf contre des erreurs générales, celles dont le cœur humain est le siége, celles aussi que peut amener une entente inexacte ou incomplète de l'économie judaïque. Paul appellera donc ensemble à l'école du Christ, ou, mieux encore, au pied de la croix du Christ, anciens Juifs et anciens païens, car il ne veut que leur enseigner à tous, pleinement, le « conseil de Dieu. » Pierres détachées, par la Grâce, des murailles de l'ancien temple, pierres nouvellement taillées, mais par la même Grâce, dans la carrière brute et ténébreuse du paganisme, — il rassemblera tout pour en élever l'édifice inébranlablement assis sur « le fondement qui est Christ. »

Mais l'importance même de l'épître aux Romains nous obligera de n'en donner qu'une très-rapide analyse ; traiter ici, même sommairement, toutes les questions qu'elle expose, ce serait agrandir beaucoup notre cadre. Nous voudrions cependant ne pas rester trop en deçà de ce qu'on peut légitimement attendre, car si l'épître aux Romains est comme le centre et le noyau du Nouveau-Testament, elle ne peut pas ne pas l'être aussi de tout écrit sur la vie et l'œuvre de saint Paul. — Que nos lecteurs veuillent donc bien nous aider par une attention sérieuse.

IV

L'introduction, déjà, participe à cette abondance que nous appellerions facilement surabondance, et qui fait la richesse, mais aussi, quelquefois, la difficulté de cette épître.

Paul s'intitule « serviteur de Jésus-Christ, appelé apôtre (appelé de Dieu comme apôtre), » — et ce mot d'*apôtre* le conduit à définir l'*apostolat*, prédication universelle de la Grâce. Mais la Grâce avait été promise, de la part de Dieu, par les prophètes ; le centre lumineux de tous leurs écrits est Jésus-Christ. Jésus, dans son humanité, appartient plus spécialement au peuple juif, et accomplit la lettre des prophéties ; Jésus, dans sa divinité, manifestée par sa résurrection d'entre les morts, est l'auteur du salut pour tous les hommes.

Cette pensée ramène l'apôtre à ses lecteurs, les chrétiens de Rome, anciens Juifs, anciens païens, « tous ceux qui sont à Rome, bien-aimés de Dieu, appelés saints (appelés à la sainteté), » — et il les bénit. Mais cette bénédiction qu'il appelle sur eux et leur Église, il voudrait y contribuer de sa personne ; depuis longtemps il demande à Dieu de pouvoir leur porter « quelque don spirituel, » afin qu'ils soient « affermis, » c'est-à-dire, ajoute-t-il

immédiatement, afin qu'en les affermissant il s'affermisse. Il a donc résolu de les aller voir, et il est impatient de les « évangéliser, » ce qui ne veut pas dire leur porter l'Évangile, puisqu'ils sont chrétiens, mais le leur exposer dans sa divine plénitude.

Que leur prêchera-t-il donc?

Il ramènera tout à un grand fait qui est en même temps l'idée centrale de l'Évangile : — La justice de Dieu révélée et communiquée à l'homme par Jésus-Christ, et reçue par la foi seule.

Mais avant de développer l'idée du grand remède, il faut démontrer le mal.

Le mal, d'abord (I, 18 et suiv.), chez ceux qui ont été abandonnés à leurs propres lumières et à leurs propres forces. — Ces lumières se sont éteintes, et la notion même d'un Dieu, si claire « quand on considère ses œuvres, » s'est enveloppée de ténèbres. « Ils ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur. » La conscience ne s'est pas moins obscurcie. Des vices, des désordres, des corruptions de toute espèce, ont envahi le monde païen.

Le mal, ensuite (II, 1 et suiv.), chez ceux mêmes que Dieu avait honorés de son alliance. — Que le Juif ne se hâte pas, sur ce premier tableau, de condamner le païen. L'apôtre disait tout à l'heure que « l'Évangile est la puissance de Dieu pour le salut de tout croyant, du Juif d'abord, du Grec (du païen) ensuite ; » il dira maintenant que « l'af-

fliction et l'angoisse seront sur toute âme d'homme faisant le mal, sur le Juif premièrement. » Grande est donc son erreur s'il se repose, en son orgueil, sur le fait même d'avoir reçu la Loi, d'appartenir au peuple élu. Un païen qui accomplira la Loi sans la connaître « te condamnera, toi, Juif, qui possèdes la lettre de la Loi, et qui transgresses la Loi. » Le Juif n'a-t-il donc (III, 1 et suiv.) aucun privilége? Il en a un, très-grand; il est le dépositaire « des oracles de Dieu. » Si ce privilége, entre ses mains, est stérile, le plan de Dieu n'en subsiste pas moins.

Mais de tout cela, poursuit l'apôtre (III, 9 et suiv.) résulte « que tous, tant Juifs que Grecs, sont asservis au péché, » que tous avaient besoin d'un salut qui ne vînt pas d'eux, puisqu'un tel salut est impossible. Un autre salut est donc venu, mais de Dieu, et « tous sont justifiés gratuitement, par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ. » Condition unique : La foi ; — et comme tous pourront, avec le secours de Dieu, remplir cette condition, voilà l'unité du genre humain sous la Grâce, succédant à l'unité sous la condamnation.

V

Mais Paul (III, 28) ajoute : « Nous concluons donc que l'homme est justifié par la foi sans les

œuvres de la Loi, » ou, plus exactement, « indépendamment d'œuvres de loi, » d'œuvres légales, d'œuvres faites en vertu d'une loi dans l'accomplissement de laquelle il ait cherché son salut. Cette traduction, seule exacte, affaiblit déjà singulièrement les objections que la doctrine de Paul a soulevées. Mais on s'était habitué à ne la plus voir, cette doctrine, qu'à travers certaines exagérations théologiques, prêchées, il est vrai, par de très-grands et très-illustres chrétiens. Comment ils y étaient arrivés, nous le savons. Ils voulaient, à tout prix, abattre l'orgueil des œuvres, l'idée d'un salut acheté, payé, renversement de la rédemption. De là, chez quelques-uns, même bien avant le seizième siècle et la réaction anti-romaine, un mépris exagéré pour les œuvres, non-seulement inutiles, disaient-ils, mais nuisibles. *Nuisibles*, elles le sont, sans doute, si elles nous empêchent de regarder à Jésus-Christ ; mais on comprend qu'une qualification pareille, imprudemment et crûment appliquée à toute espèce d'œuvres, ait peu facilité l'acceptation de la doctrine, peu recommandé le nom de Paul, dont ces théologiens s'autorisaient. Or, Paul n'a rien dit de semblable, rien dans ce chapitre, rien ailleurs. Dans ce chapitre, il ne fait autre chose que poser théoriquement l'idée du salut par la foi en Christ, ce qui exclut tout naturellement celle du salut par les œuvres, du salut de l'homme par l'homme ; dès qu'arrivera la pratique, partout vous

le verrez parlant des œuvres comme de conséquences nécessaires, indispensables, de la foi. Dès le chapitre suivant, bien qu'il soit encore, semble-t-il, dans la théorie pure, montrant que la justification par la loi était déjà dans l'Ancien-Testament, — quel nom, quelle vie appellera-t-il en témoignage? Abraham. Abraham, dira-t-il, a été justifié par sa foi, non par ses œuvres. « Il crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice. » Oui; mais la vie entière d'Abraham n'est qu'un tissu d'actions qui manifestaient sa foi; et s'il avait refusé, par exemple, ou de quitter son pays lorsque Dieu le lui ordonna, ou d'offrir son fils en sacrifice, il est clair que ni l'Ancien-Testament n'aurait parlé de sa foi comme lui ayant été « imputée à justice, » ni le Nouveau n'en parlerait, par la bouche de Paul, à l'appui de l'idée chrétienne. Et quel plus beau plaidoyer pour les œuvres que les dernières pages de cette même épître, toute pleine, jusque-là, de la justification par la foi seule! Paul demande, exige les œuvres; il les veut comme les fruits de l'arbre, comme la seule preuve que nous puissions donner de la fécondité, de la réalité de notre christianisme. Il les veut, disons-nous; seulement, il les veut découlant de leur véritable source. Ne dites pas que peu importe l'ordre dans lequel on placera les deux choses, *foi* et *œuvres*. Si vous mettez les œuvres les premières, le cœur humain est infailliblement conduit à se confier en elles. Bref, les œuvres ne

sauvent pas ; mais une foi qui ne les produirait pas ne serait pas véritablement la foi, ne serait plus la foi qui sauve. — Voilà la doctrine de Paul ; voilà la vraie doctrine.

VI

Là aussi est la solution d'une autre difficulté, — le désaccord qu'on a cru voir, sur ce point, entre saint Paul et saint Jaques. Ce désaccord, les uns l'ont exploité contre le christianisme, heureux de pouvoir mettre en opposition deux apôtres ; les autres s'en sont effrayés, et se sont donné, pour l'effacer, une peine qu'ils se seraient en grande partie épargnée s'ils avaient commencé par bien regarder et par bien voir.

« Que servira-t-il à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi le pourra-t-elle sauver ? » Voilà ce que dit saint Jaques, — et c'est exactement ce que nous venons de dire en développant l'idée de Paul d'après l'ensemble de son enseignement. « La foi le pourra-t-elle sauver ? » Non, car *la foi*, chez lui, c'est cette foi que saint Paul, comme saint Jaques, déclare n'être pas véritablement la foi ; Paul donc, dans ce cas, comme Jaques, dirait *non*. Mais il n'en est pas moins vrai, dans un autre sens, que la foi sauve, que la foi suffit

à sauver. Un pécheur converti, sérieusement converti, mais à sa toute dernière heure, — croirons-nous que saint Jaques eût la pensée de lui refuser le salut? Qui a la foi est donc sauvé, lors même qu'il n'a pu la manifester par aucune œuvre ; mais si, le pouvant, il ne l'a pas fait, comment le sauverait-elle puisqu'il vient, par cela même, de montrer qu'il ne l'avait pas? Voilà l'homme dont parle saint Jaques; saint Paul, encore une fois, n'en parlerait pas autrement. Il n'y a donc, entre les deux écrivains, d'autre différence que celle du but poursuivi. La preuve, c'est que le même chrétien, théologien ou non, pourra, sans se contredire, parler comme l'un ou comme l'autre. Un homme qui se confiera en l'orthodoxie de sa foi, foi, d'ailleurs, purement intellectuelle et dogmatique, sans effets sur le cœur, sans résultats dans la vie, — vous lui direz, avec saint Jaques, que cette foi est morte et qu'une telle foi ne sauve pas ; un homme que vous verrez s'enorgueillir de ses œuvres, se croire sauvé par ses mérites, vous lui direz, avec saint Paul, qu'il oublie, qu'il détruit, en ce qui le concerne, l'œuvre rédemptrice du Christ. C'est en face de cet homme, en face du vieil homme, ami des œuvres, ennemi de la Grâce, que Paul se fait l'apôtre de la Grâce ; et comme le vieil homme est dans tout homme, comme le plus humble chrétien est exposé à la tentation de se croire sauvé par ses mérites, — la doctrine, à ce point de vue, prend

nécessairement ce caractère de généralité, d'absolu, que nous lui voyons dans l'épître.

Qu'avons-nous, d'ailleurs, dans cette question, à justifier théoriquement saint Paul? Il a, dites-vous, prêché contre les œuvres. Eh bien! voyez sa vie. Quel homme a plus travaillé que lui? Quel serviteur a mieux compris qu'il devait compte à son maître de tous ses moments, de toutes ses forces? Convaincu que les œuvres ne sauvent pas, ennemi des œuvres, si l'on veut, quel homme est arrivé au terme de sa carrière avec une plus riche moisson d'œuvres? Quel chrétien, en un mot, quoique sachant, quoique prêchant qu'on ne peut payer le salut, a plus constamment travaillé comme pouvant, comme devant le payer? Mais il y a plus. Non-seulement saint Paul donnera, par sa vie entière, le plus éclatant démenti à qui dirait que sa doctrine nuit aux œuvres, décourage, empêche les œuvres, — mais partout nous verrons ses œuvres découler clairement de sa doctrine; et quand, résumant ses travaux, il nous dira : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, » voici le commentaire que toute sa vie ajoutera : « J'ai cru au salut par la foi seule, j'ai cru en un Sauveur qui avait, pour moi, tout accompli, — et c'est précisément pour cela que je lui ai tout donné, mes années, mes forces, mon cœur, et, quand il l'a fallu, mon sang. »

VII

Revenons à l'épître.

Nous avons déjà mentionné incidemment le quatrième chapitre, celui où l'auteur montre que la justification par la foi était déjà dans les doctrines et dans les faits de l'Ancien-Testament. Abraham a été justifié par la foi, bien que l'objet de la foi ne lui eût encore été qu'obscurément révélé ; donc les vrais enfants d'Abraham sont ceux qui, enfants ou non d'Abraham selon la chair, sont justifiés par la foi ; et l'objet de la foi, maintenant sans voiles, c'est Jésus-Christ, « livré pour nos offenses, ressuscité pour notre justification. »

Avec le cinquième chapitre, nous arrivons aux premiers résultats de la justification, — paix avec Dieu, accès constant à la Grâce, patience dans les afflictions, aptitude à en recueillir les fruits, vue toujours plus claire du plan de Dieu pour notre rédemption. Un seul homme avait inauguré dans le monde, par sa désobéissance, le règne du péché, l'économie de la condamnation : Dieu a voulu qu'un seul inaugurât, par son obéissance, le règne de la justice, l'économie de la Grâce.

Mais l'économie de la Grâce ne risque-t-elle pas de ramener le règne du péché ? Ne se trouvera-t-il

pas des gens pour dire : « Restons dans le péché, afin que la Grâce surabonde, » ou, plus grossièrement : « Puisque le pardon est assuré, péchons tout à notre aise ! » — Oui, il y en aura peut-être ; encore faudrait-il montrer qu'ils ont bien passé par ce chemin, et que ce n'est pas, au contraire, après avoir péché, qu'ils ont cherché là une excuse. Ces gens donc, s'il y en a, et tous ceux qui, sans user pour eux-mêmes de ce prétendu encouragement au péché, l'exploitent contre saint Paul, contre le christianisme, — ont-ils lu, demanderons-nous, ont-ils tâché de comprendre ce que répond l'âpôtre ? « Nous, dit-il (vi, 2), qui sommes morts au péché, comment vivrions-nous encore dans le péché ? » Voilà le nœud. Quiconque a véritablement cherché, véritablement trouvé son pardon en Jésus-Christ, l'œuvre opérée en lui n'est pas seulement l'effacement de ses péchés antérieurs : il est, pour l'avenir, « mort au péché. » Cela ne veut pas dire qu'il ne péchera plus ; il est homme, et tout homme pèche. Mais, tant que cette foi sera la sienne, tant que le pardon reçu produira son effet normal, jamais cet homme ne rentrera volontairement sous le joug ; jamais il ne péchera qu'aussitôt l'horreur du péché ne le ramène au pied de la croix. Et d'où lui viendra cette horreur ? Précisément de la pensée qu'il avait reçu son pardon, et que la reconnaissance, l'amour, lui imposaient de ne pas retomber. « Lorsque vous étiez,

dit l'apôtre (vi, 20), esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la justice, » vous n'aviez rien en vous qui vous asservît à ses lois saintes. Mais maintenant, « affranchis du péché, » vous êtes « asservis à Dieu, » au Dieu de toute sainteté, et la sanctification est la conséquence naturelle de la justification.

VIII

C'est ce que l'apôtre montre encore, au chapitre suivant, par une autre voie.

Que pouvait la Loi, demande-t-il, pour nous sanctifier et nous sauver? — En soi, sans doute, elle est « sainte, juste et bonne ; » mais elle ne pouvait que nous montrer notre misère, car elle établissait, entre nos convoitises et notre conscience, une lutte sans fin et sans espoir. Paul conduira donc l'homme au pied de ce mur infranchissable que le mal élève entre lui et Dieu ; puis, tout à coup, au pied de ce mur, voici Paul lui-même, pécheur, esclave du mal, et résumant en sa personne cette universelle misère. « J'ai bien, dit-il (vii, 18 et suiv.), la volonté de faire ce qui est bien, mais je ne trouve pas le moyen de l'accomplir. Le bien, que je veux, je ne le fais pas ; le mal, que je ne veux pas, je le fais... Selon l'homme intérieur,

je prends plaisir à la loi de Dieu; mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de mon intelligence, et m'asservit à la loi du péché, qui est dans mes membres. » Alors éclate cette exclamation douloureuse qui résume tous les détails et pose à nouveau la grande question. « Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort! » Mais la réponse a déjà été faite. Il ne la répétera pas; il donnera seulement essor au sentiment qu'elle lui inspire. « Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur! »

Et c'est ce sentiment qui va remplir le huitième chapitre, jeté là comme une hymne au milieu de cette puissante logique. Au début, cependant, on dirait presque qu'il craint de s'abandonner. Il reprendra sa conclusion, comme pour en bien peser encore une fois les termes. « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » Il trouvera, pour l'exprimer, deux ou trois formes nouvelles, raisonnées encore et rigoureuses. Mais on sent comme une chaleur intérieure qui, contenue, va croissant, et déjà perce entre les mots. Il parlera de « l'Esprit d'adoption par lequel nous crions à Dieu : Père! Père! » — et ce cri, nous ne pouvons en douter, sort, à ce moment même, de son cœur. Il dira : « Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, » — et nous sentons que tout son être s'élance au-devant de cet

héritage. Il ajoutera : « Si toutefois nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui, » — et nous sentons qu'il bénit Dieu de l'avoir appelé à des souffrances, car « il n'y a, dit-il, point de proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir. » Alors viennent, comme un écho des paroles de l'apôtre, les soupirs de l'humanité déchue vers la paix et vers la gloire d'en-haut. Elle attend, dans un ardent désir, son relèvement, sa délivrance ; elle est « dans le travail et dans les douleurs de l'enfantement, et non-seulement elle, mais nous aussi, nous qui avons les prémices de l'Esprit, » nous que Dieu a déjà éclairés et consolés, car ne faut-il pas que le salut, fruit de la Grâce, soit cependant aussi le fruit de nos saints désirs, de nos souffrances, et que notre âme ait en quelque sorte à l'enfanter ? Mais, dans ce douloureux travail, l'Esprit de Dieu ne nous abandonne pas à nous-mêmes ; il nous dictera jusqu'aux prières que nous ferons monter vers Dieu, et jusqu'à « ces soupirs qui ne se peuvent exprimer, » et qui sont les meilleures des prières. Ainsi éclatera, jusque dans ce qui vient de nous, l'action de Dieu ; ainsi s'établira, entre Dieu et l'âme sauvée, ce commerce ineffable, cette bienheureuse communion que rien ne pourra rompre, et que tout, au contraire, contribuera à resserrer. « Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Serait-ce l'affliction, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité,

le péril, l'épée?... Mais, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés; car je suis convaincu que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune chose créée, rien ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur! »

Qu'ajouterions-nous à ces paroles? Le seul commentaire digne d'elles, c'est l'innombrable foule de rachetés du Christ, jeunes ou vieux, pauvres ou riches, ignorants, savants, obscurs fidèles ou glorieux martyrs, qui, depuis tant de siècles, les ont admirées, répétées, chantées comme l'hymne par excellence, l'hymne du ciel en même temps que l'hymne de la terre.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

L'ÉLECTION.

I. Bien distinguer entre *élection* et *prédestination*. — Ne pas imposer à Dieu notre logique.
II. L'élection, pour Paul, est moins une doctrine qu'un fait. — Analyse, à ce point de vue, des chapitres IX, X et XI. — Ce qu'est le *mystère* dont il parle. — Rien qui réellement se rapporte à une élection définitive, au salut.
III. Ce qu'il reste de ces chapitres. — Les *pourquoi* téméraires et les *pourquoi* pieux.
IV. Conséquences pratiques. — Le culte *logique*. — Régénération. — Humilité, charité.

I

Les trois chapitres qui suivent (IX, X, XI) nous ramènent à la théologie, et même à une des questions les plus délicates, les plus profondes, — celle de l'élection, dont on a fait celle de la prédestination.

Ce même apôtre dont le cœur vient d'éclater en chants de louange sur l'immense bonté du Seigneur envers les hommes, — on lui a attribué, les uns comme une admirable vue des desseins éternels de Dieu, les autres comme une aberration cruelle, l'idée que le salut n'est point offert à tous, Jésus étant mort, non pour tous, mais pour quelques-uns seulement, ceux qu'un décret divin avait *choisis*, avait *élus* d'avance, avait, en un mot, *prédestinés*.

Distinguons mieux, d'abord, entre *élection* et *prédestination;* si les deux mots, en soi, expriment la même idée, les deux doctrines sont loin d'être la même. Un décret, un choix de Dieu pour sauver, entraîne-t-il nécessairement un choix pour perdre? Nous nions qu'on puisse l'affirmer. La logique, il est vrai, semble être pour la prédestination ; c'est au nom de la logique, autant et plus qu'au nom de saint Paul, que Calvin l'a prêchée, qu'Augustin l'avait prêchée avant lui. « Ceux, disait-on, que Dieu ne destine pas être sauvés par Jésus-Christ, il est clair que Dieu les destine à la mort éternelle. » Il est clair! Commencez par nous expliquer clairement l'insondable problème des rapports entre Dieu et l'homme, entre la prescience divine et la liberté humaine, — et alors seulement nous pourrons dire s'il n'y a en effet, pour Dieu, point d'autre voie que celle de cette logique impitoyable.

II

Mais nous allons plus loin; nous demandons si l'*élection* même, dans le sens que la théologie a souvent donné à ce mot, est réellement ce que Paul enseigne.

Une chose, d'abord, nous frappe : c'est que, dans ces trois chapitres, il n'y a rien qui réellement se rapporte à une élection individuelle, à un choix ayant pour objet des individus, l'individu. Quelques mots du premier chapitre ont l'air de s'y rapporter. « Dieu fait miséricorde à qui il veut, et il endurcit qui il veut. » — « Le vase d'argile dira-t-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'as-tu fait ainsi? » Mais poursuivez, — et voilà Paul appliquant immédiatement tout cela au fait général et historique que les uns ont été amenés au christianisme, les autres non, et que les amenés ont été pris, non-seulement parmi les Juifs, mais aussi parmi les païens. Poursuivez encore, — et c'est à ce dernier fait, choix de Dieu s'exerçant chez les païens comme chez les Juifs, que vous verrez Paul appliquer l'idée de la souveraine liberté avec laquelle Dieu a fait ce choix.

Au chapitre suivant, il se demande pourquoi,

parmi les Juifs, les uns ont été convertis, les autres non, bien que, comme peuple, ils eussent déjà été choisis. Ici donc serait venue, tout naturellement, l'élection individuelle, — et cependant Paul n'en parle pas. Les Juifs restés en dehors de l'Évangile, ce sont ceux qui, « cherchant à établir leur propre justice, ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. » Pas un mot d'un choix antérieur qui ait été fait parmi eux, prédestinant les uns à se soumettre, les autres à résister; et il termine, au contraire, en rappelant ces paroles qu'Ésaïe mettait dans la bouche du Seigneur : « J'ai tout le jour tendu mes mains vers un peuple rebelle et contredisant. » Pourquoi rappeler ces mains tendues, tendues persévéramment vers tout un peuple, s'il a réellement voulu dire, un peu plus haut, que quelques-uns seulement étaient choisis pour accepter?

Enfin, dans le troisième chapitre, il combattra l'idée qu'à cause de cet endurcissement de tant de Juifs, Dieu ait rejeté son peuple, rétracté les promesses. Il dira le rôle des Juifs dans la conversion du monde, rôle qu'ils ont rempli les uns en se convertissant, les autres par leur endurcissement même, qui a versé, en quelque sorte, sur le monde païen, le trésor repoussé par eux. Il parlera de leur conversion future, alors que le monde païen, devenu chrétien, leur rendra ce trésor, car Dieu, dit-il (xi, 32), « a renfermé tous les hommes sous

la désobéissance, afin de faire miséricorde à tous. » Et voilà sur quelles paroles il s'écriera, en terminant : « O profondeur de la richesse, et de la sagesse, et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies impénétrables ! » Ainsi, ce qui est incompréhensible, impénétrable, c'est que le plan de Dieu se poursuive et s'accomplisse à travers tous les endurcissements, tous les égarements de la liberté humaine. Ce « mystère (XI, 25) » devant lequel Paul s'incline, ce n'est pas autre chose que l'antique problème de la liberté des créatures sous l'absolue souveraineté du Créateur. Mais, s'il renonce à le résoudre, il sait bien que Dieu le résoudra. La miséricorde, l'amour, voilà ce qui enveloppe et domine, à ses yeux, toutes les difficultés, toutes les obscurités qui peuvent surgir autour de nous quand nous sondons les voies de Dieu sur les individus ou sur les peuples.

Encore un mot; dernière observation qui aurait dû être la première, car, si elle est juste, elle supprime toute indécision, toute discussion sur la vraie pensée de l'apôtre. Est-ce bien de l'élection *au salut* qu'il parle dans ces trois chapitres? Relisez-les en vous le demandant, et vous verrez partout qu'il est question, non du salut, mais de l'entrée dans l'Église, du passage au christianisme. L'apôtre, il est vrai, ne distingue pas; mais la confusion est impossible, et, lorsque Paul paraît

la faire, il est évident qu'il se place au point de vue idéal,—l'Église composée uniquement de vrais fidèles, la porte de l'Église devenant la porte du ciel. L'élection dont il parle est celle qui a ouvert à un certain nombre d'hommes, Juifs ou païens, la porte de l'Église ; voir là l'élection au salut, tirer de là un système quelconque quant à l'élection au salut, — c'est faire dire à Paul que tous ces païens, tous ces Juifs, étaient nécessairement sauvés, que le salut est sûr pour quiconque entre dans l'Église. Donc, encore une fois, l'élection dont il parle n'est point un décret de salut. Tous ces gens devenus chrétiens, Dieu leur a fait une grande grâce, sans doute, en les amenant dans son Église. Il les a mis sur la voie du salut, mais il n'a point décrété leur salut. Ces mêmes chrétiens de Rome que Paul vient de considérer, en théorie, comme élus pour le ciel, il leur parle ailleurs comme à des gens qui pourraient ne point y arriver ; lui-même, doublement élu, élu pour entrer dans l'Église, élu pour y appeler les autres, n'admet-il pas pleinement (I Cor. IX, 27) qu'il pourrait ne pas être sauvé ?

III

Que restera-t-il donc de ces trois fameux chapitres ? — Fort peu de ce qu'on y a souvent

trouvé, mais beaucoup encore pour l'intelligence et pour le cœur. L'élection, après tout, existe ; elle se pose, question tantôt effrayante, tantôt douce, dans toute vie humaine. Pourquoi l'un est-il né en pays chrétien, l'autre en plein paganisme? Pourquoi, dans ce pays chrétien, l'un a-t-il été entouré d'une atmosphère pieuse, l'autre d'une atmosphère d'incrédulité, d'impiété? Pourquoi, de ces deux frères, l'un est-il né avec un cœur qui va au devant de l'Évangile, l'autre avec un cœur qui le repousse? Pourquoi, de ces deux hommes, l'un a-t-il été ramené de loin, de très-loin même, tandis que l'autre, qui était près, tout près, s'éloigne, se perd? — Tous ces *pourquoi*, nous n'y répondrons jamais qu'en évoquant, comme saint Paul, l'idée de la souveraineté de Dieu, prenant qui elle veut prendre, laissant qui elle veut laisser, et trouvant néanmoins — mais c'est son secret — un moyen d'être toujours juste et toujours sainte. Mais ce qui nous sera toujours, si nous le voulons, très-clair, c'est que nous avons été, nous, comme ceux à qui Paul s'adressait dans cette épître, les objets de dispensations miséricordieuses, paternelles, et que nous devons en bénir Dieu. Si les *pourquoi* reviennent sur nos lèvres, que ce soit pour chercher de nouveaux motifs de le bénir. Ne disons pas : « Pourquoi ai-je été ou suis-je moins favorisé que d'autres? » — mais : « Pourquoi d'autres sont-ils moins favorisés que

moi? Qu'avais-je fait pour mériter taut de grâces?» Et alors il nous sera facile de conclure, comme l'apôtre, par un élan de reconnaissance et d'amour : « O profondeur de la richesse, et de la sagesse, et de la science de Dieu ! »

IV

Mais le chrétien reconnaissant ne pourra pas ne pas s'adresser encore une question : « Cet amour dont Dieu m'a aimé, aimé tous les jours de ma vie, aimé dès avant ma naissance, que dois-je faire pour y répondre? » Paul suppose donc la question posée, comme elle l'est en effet par tout ce qui précède, et il passe aussitôt aux conseils pratiques qu'elle appelle.

« Je vous exhorte donc, dit-il (xii, 1), par les compassions de Dieu, à offrir vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre culte raisonnable, » votre culte *logique*, dit le texte, c'est-à-dire celui qui seul découle, mais nécessairement, *logiquement*, de tout ce que vous savez des desseins de Dieu sur le genre humain et sur vous. Mais pour le lui rendre, ce culte, il faut que vous soyez « transformés par le renouvellement de votre esprit, » car ce n'est pas le vieil homme qui pourra jamais le servir ainsi. Cette

transformation se manifestera, dans l'Église, non-seulement par les dons excellents qui seront répartis entre ses membres, mais par l'humilité avec laquelle chacun se contentera de ce qu'il a reçu, et par la charité qui présidera aux rapports de tous avec tous. Quoique ne relevant spirituellement que de Dieu, le chrétien restera soumis (xiii, 1), pour les choses temporelles, aux lois et aux magistrats de son pays; mais c'est par conscience et en vue de Dieu qu'il obéira, non par crainte et en vue des hommes. « La nuit est passée; le jour est venu. Rejetons donc les œuvres de ténèbres. » Et les *œuvres de ténèbres*, pour le chrétien, ce n'est pas seulement ce que le vulgaire des pécheurs cache aux regards des hommes, mais tout ce qui n'est pas pleinement bien, tout ce qui craindrait de se montrer à cette lumière pure, éclatante, dont l'Évangile inonde les consciences.

Mais ceux qui se seront placés, avec l'apôtre, à cette hauteur de dogme et de morale, — ils pourront être tentés de mépriser ceux qui sont « faibles en leur foi, » ce qui ne signifie pas ceux qui croient peu, mais ceux dont la foi a des scrupules qu'elle devrait savoir bannir. Ici donc (xiv, 1 et suiv.) reviennent les conseils de charité, de support, que nous avons étudiés dans la première épître aux Corinthiens. L'analyse nous fournirait quelques nouveaux détails intéressants. Mais ce n'est pas là qu'est l'importance de l'épître aux Ro-

mains, et nous devons nous arrêter. Nous ne parlerons donc pas non plus du quinzième chapitre, où Paul revient sur son apostolat, sur les succès que Dieu lui a accordés, sur son projet d'aller à Rome et peut-être en Espagne. Quant au dernier chapitre, celui des salutations, nous en avons déjà parlé.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

LA RÉDEMPTION.

I. La théologie de saint Paul. — La rédemption chez qui croira comme lui. — Réalité du mystère. — Obscurités; clartés. — Paul croit, mais n'explique pas. — Imitons-le.

II. Dans l'épître aux Hébreux, malgré quelques apparences contraires, même réserve.

I

Si nous n'avions aussi, soit dans cette épître, soit dans les autres, abordé quelques-unes des questions générales qui se rencontraient sur notre route, ce serait ici le moment de jeter un regard d'ensemble sur la théologie de saint Paul. Nous en avons eu la pensée; mais nous avons bientôt pu nous convaincre qu'à moins d'entrer dans des développements considérables, nous ne pouvions

guère que répéter ce que nous avions dit chemin faisant. Une autre voie s'offrait : ôter de leurs diverses places ces considérations plus générales, et les réunir ici. Plusieurs de nos lecteurs préféreraient, nous le savons, cette forme ; d'autres, probablement, y trouveraient moins d'intérêt. Laissons donc chaque question à la place où l'amène la suite de nos récits ou de nos analyses. Elles ont là, d'ailleurs, quelque chose de plus vivant, et elles y ont gagné plus d'une fois, nous l'espérons, en clarté.

Il y a cependant une question que nous n'avons encore spécialement abordée nulle part, et, cela, parce qu'elle était partout, — celle de la rédemption.

Qu'était-ce donc que la rédemption pour saint Paul? Et pour écarter d'emblée ce qui pourrait nous entraîner trop loin, qu'est-ce que la rédemption pour un chrétien qui se sera mis avec saint Paul en pleine communion de sentiments et de pensées?

Ce chrétien s'abandonnera, comme l'apôtre, aux impressions de reconnaissance et de joie que ne peut pas ne pas produire l'assurance reçue d'une réconciliation et d'un pardon ; mais sa pensée ne se portera pas seulement sur cette réconciliation et ce pardon, fruits de la rédemption : elle embrassera la rédemption elle-même, fait historique en tant qu'ayant eu lieu sur la terre, fait divin en tant

qu'arrêté d'avance dans les conseils de Dieu, annoncé par les prophètes, accompli, sur la terre, non par un homme ni un ange, mais par le Fils de Dieu. Ce chrétien ne sera donc pas de ceux qui réduisent la rédemption à un simple acte de l'amour de Dieu, et la mort de Jésus à une simple preuve de cet amour; il croira fermement que la mort de Jésus-Christ avait, dans le plan de Dieu, sa raison d'être, et que, entre la rédemption et cette mort, il y a un rapport profond, intime, indissoluble déjà lorsque la croix ne se dressait encore qu'aux yeux étonnés des prophètes, indissoluble à jamais depuis qu'elle s'est dressée en Golgotha. Christ crucifié, « scandale aux Juifs, folie aux Grecs, » ce ne sera pas seulement un défi à l'orgueil des sages, un contraste entre l'infamie de la croix et l'éclat des triomphes promis à l'Évangile; ce sera, très-réellement, Christ « mort pour nos péchés, » Christ « se donnant soi-même pour nos péchés. » La rédemption sera donc, pour ce chrétien, une œuvre positive, non pas figurée, mais opérée par le sacrifice du Christ.

Mais si ce chrétien veut être fidèle jusqu'au bout à la théologie ou plutôt à la foi de Paul, il saura ne pas placer ici les *pourquoi*, les *comment* qui ont égaré tant d'âmes, soit en donnant à leur foi un caractère tout spéculatif, soit en les entourant d'écueils sur lesquels leur foi faisait naufrage. Cette relation mystérieuse que Paul admet, sent,

adore, entre la rédemption et la mort sanglante du Christ, — il ne cherche ni à l'expliquer, ni à la comprendre. Quand il fait du Christ (1 Cor. xv, 45-49) le second Adam, sauvant ce que le premier a perdu, voilà, au point de vue de l'humanité du Christ, un rapprochement d'une vérité frappante ; mais, ce rapprochement, il ne le donnera point comme explication du mystère. Quand il nous montre Jésus (Phil. ii, 8) « se rendant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort même de la croix, » il nous autorise bien à voir dans l'obéissance de Jésus la contre-partie de la désobéissance d'Adam ; mais ce n'est encore pas l'explication de la rédemption même, du rôle et de la valeur du sang divin qui a coulé. Paul se promène et nous promène par tous les abords du sanctuaire, recueillant pour lui-même et nous invitant à recueillir tout ce que sa raison y voit de grand, tout ce que son cœur y trouve d'émouvant, de divin ; mais le sanctuaire même, mais le lieu très-saint, mais la rédemption dans son essence, mais le mystère tel qu'il s'est consommé entre le Père et le Fils, — il ne l'abordera pas. C'est une de ces « choses ineffables » dont il a eu peut-être l'intuition le jour où il fut « ravi au troisième ciel, » mais qu'il n'est pas possible à l'homme, même à un saint Paul, d'exprimer. Imitons donc cette réserve, bien autrement nécessaire chez nous que chez un apôtre honoré de révélations si hautes ; et tout en recon-

naissant que le désir de connaître, d'expliquer, ne saurait avoir ici-bas un plus sublime objet, puisque cet objet, même au ciel, nous ouvrira encore des contemplations infinies, — sachons nous contenter de ce que la foi peut en saisir.

II

L'épître aux Hébreux contredit-elle ce que nous venons de dire? Pourrait-on la considérer comme encourageant des recherches sur ce que nous avons appelé l'essence de la rédemption?

Si elle nous paraissait avoir cette portée, nous rétracterions les observations qui précèdent. Que cette épître soit ou non de saint Paul, elle a, comme apostolique et canonique, une autorité tellement grande, que nous ne pourrions, sans déchirer le Nouveau-Testament, condamner au nom de saint Paul ce qui serait enseigné dans cet écrit. Mais l'embarras n'existe pas; l'épître aux Hébreux, pas plus que l'épître aux Romains, ne nous conduit sur ce terrain que Dieu, disions-nous, s'est réservé. La rédemption par le sang de Christ, c'est, chez Paul, un acte dont l'homme pécheur s'approprie l'efficace par la foi. Dans l'épître aux Hébreux, que voyons-nous? Elle relève un côté non moins vrai, non moins divin, de la mort expiatoire

du Christ; elle s'autorise des formes de l'ancienne alliance pour voir en lui un nouveau souverain sacrificateur, offrant à Dieu, non pas, comme l'ancien, le sang d'animaux immolés, mais son propre sang, et le portant de sa main dans un « lieu très-saint » tout autrement saint que celui qu'on appelait de ce nom sur la terre. Mais cette belle image n'est pas mieux un système que les déclarations plus sobres de l'épître aux Romains. C'est toujours le côté extérieur et humain de la grande œuvre, le seul que nos yeux humains perçoivent, et le *comment* de la rédemption n'y est pas livré davantage à notre curiosité, à nos systèmes. — Nous n'avons donc rien à retrancher des conseils que nous donne la réserve de Paul, en même temps que sa foi nous trace le sillon lumineux où s'élancera la nôtre.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX.

I. Est-elle de Paul? — Pendant quatre siècles, *oui* en Orient, ***non*** en Occident. — Au cinquième, *oui* partout. — Difficultés; impossibilités.

II. Mais Paul peut y avoir eu part. — Apollos. — Difficultés que ce nom résout.

III. Une hypothèse ingénieuse. — Apollos écrirait, d'Éphèse, aux judéo-chrétiens de Corinthe. — Détails à l'appui.

I

Nous venons de nommer l'épître aux Hébreux, et nous devons nous y arrêter. Si elle n'est pas de Paul, elle appartient néanmoins à son histoire comme lui ayant été très-longtemps attribuée.

L'apostolicité et la canonicité sont, avons-nous dit, hors de doute. L'épître est citée, en effet, par

Clément de Rome; Clément avait été le disciple et le compagnon de Paul. S'il eût nommé l'auteur, tout serait dit.

Mais il ne le nomme pas; et si, à partir de ce premier fait, qui serait plutôt en faveur de Paul, nous interrogeons l'Église, — l'Église, pendant quatre siècles, nous répond *Oui* en Orient et *Non* en Occident. Ce n'est qu'au concile de Carthage, en 419, que l'Occident reconnaît enfin « les épîtres de Paul, *quatorze* en nombre, » et, dès lors, l'épître aux Hébreux lui est universellement attribuée. Mais les partisans de cette opinion avaient eu, à l'origine, à lutter contre beaucoup d'objections. La principale était tirée, ou, plutôt, sortait d'elle-même, avec une grande force, du style et des formes de l'épître. Impossible, en effet, d'y reconnaître notre apôtre. Au lieu de ces efforts souvent impuissants, quoique visibles, pour retenir son impétueuse pensée, toujours prête à briser la phrase, — voici des périodes qui coulent limpides, régulières, et auxquelles ne manque ni le tour oratoire, ni le choix parfait des expressions. Aussi n'a-t-on jamais sérieusement soutenu que le style pût être de Paul. Origène attribue à l'apôtre les pensées; la rédaction, à un de ses disciples. Clément d'Alexandrie veut que Paul ait écrit lui-même, mais en hébreu. Le grec serait une traduction, œuvre de saint Luc.

Mais les difficultés ne venaient pas toutes du style.

Si la doctrine, au fond, est celle de Paul,—on ne se le figure pas l'exposant de cette manière. Croirons-nous, par exemple, qu'après avoir partout ailleurs insisté sur la justification par la foi, il ait pu, ici, se contenter de la supposer partout, et ne la formuler qu'en un endroit (xi, 7), encore comme en passant? Croirons-nous qu'après avoir tant de fois dessiné ce grand contraste, Loi, Grâce, œuvres, foi, — il ait pu, ici, tout en maintenant les éléments du contraste, ne pas le formuler? Croirons-nous qu'après avoir partout associé à l'idée du salut des Juifs celle du salut de tous les peuples, il ait pu, ici, n'envisager que le salut des Juifs, sans rien dire, il est vrai, qui exclue les autres peuples, mais sans nulle mention d'eux? Nous n'invoquons donc pas seulement les autres épîtres, mais, en quelque sorte, Paul lui-même. Non; il n'était pas homme à laisser ainsi dans l'ombre ces choses que, partout ailleurs, il mettait si résolûment en relief.

II

Et cependant, nous l'avouons : nous ne consentirions pas sans regret à lui ôter toute part dans un écrit dont toutes les pages pourraient trouver place entre les siennes, et souvent même admira-

blement. Comme style, ce serait une singulière bigarrure, qui ne pourrait que montrer toujours mieux une autre main; mais les idées, tantôt comme introduction, tantôt comme suite à celles de Paul; mais les sentiments exprimés, piété, charité, foi, vie, tantôt rappelant absolument Paul, tantôt offrant des nuances qui ne s'écartent guère de ce qu'on peut trouver, à des moments différents, chez le même homme, — tout cela entrerait sans peine dans ses épîtres. Voyez, par exemple, comme le onzième chapitre se fondrait facilement dans l'épître aux Romains. Peinture de la foi chez les anciens hommes de Dieu, ce serait une émouvante addition à ce que Paul enseigne sur l'union des deux alliances; peinture de sentiments chrétiens, d'aspirations vers la patrie céleste, — ce chapitre se mêlerait plus naturellement encore aux élans de la foi de Paul, et, tout particulièrement, à ce beau chapitre huitième que nous avons analysé.

L'opinion aujourd'hui généralement admise, c'est que l'épître est d'Apollos. Si nous nous rappelons ce que Paul lui-même et ce que les Actes nous disent de cet « homme éloquent et puissant dans les Écritures, » élevé, d'ailleurs, dans les habitudes littéraires et philosophiques d'Alexandrie, amené par le judaïsme à l'Évangile, désireux, naturellement, d'ouvrir ce chemin à d'autres, pleinement approuvé de Paul et pourtant prêchant autre-

ment que lui, tellement que les Corinthiens croyaient pouvoir se réclamer les uns de Paul, les autres d'Apollos, — si, disons-nous, nous réunissons tout cela, ressemblances et dissemblances sont également expliquées.

Mais le nom d'Apollos nous explique encore un problème. L'épître, vers la fin, renferme certains détails qui semblaient ne pouvoir guère se rapporter qu'à Paul ; grave embarras lorsque tant d'autres choses indiquent un autre auteur, et cet embarras menait droit à supposer un faussaire. Or, avec Apollos, plus d'embarras ; ces détails retournent à lui, les uns sans nulle difficulté, les autres dès qu'on leur enlève le sens qu'ils avaient pris par cela même qu'on voyait là saint Paul. On lisait, par exemple (x, 34) : « Vous avez compati à mes liens. » Qui pouvait avoir dit cela, sinon Paul prisonnier ? Mais une variante beaucoup plus authentique met *prisonniers* au lieu de *liens*, et il ne s'agit plus que de prisonniers en général, ce qui est d'ailleurs bien mieux d'accord avec l'ensemble du morceau. On faisait de « ceux d'Italie (xiii, 24) » des gens habitant l'Italie ; donc l'auteur écrivait de Rome. Mais le grec dit « gens *venus* d'Italie, » et voilà l'auteur hors de ce pays. En lisant (xiii, 19) : « Priez pour que je vous sois plus tôt rendu, » on voyait encore Paul captif, bien que, plus loin (23), l'auteur parle comme libre. On lisait, au même verset : « Vous savez que notre frère Timothée *est*

délivré ; » mais le mot peut également s'entendre de la cessation d'un empêchement quelconque, laquelle va permettre à Timothée de voyager avec l'auteur. Rien donc qu'Apollos n'ait pu dire.

III

Mais à qui parle-t-il ? — Ces quelques détails personnels, cette visite annoncée, excluent l'idée d'une épître *aux Hébreux*, aux Juifs en général, titre que son ancienneté n'empêche pas, on le voit, d'être erroné. C'est donc *à des Juifs*, non *aux Juifs*, que l'auteur écrit. Mais où sont-ils, ces Juifs? Dans quelle Église ? Dans quelle ville? — Ici se place une ingénieuse hypothèse.

Apollos écrirait aux Juifs de Corinthe. Il écrirait d'Ephèse, à l'époque où nous l'avons vu dans cette ville avec Paul. L'épître, enfin, aurait accompagné à Corinthe la première de Paul aux Corinthiens.

Que la vérité soit là ou non, il est certain que cette hypothèse fait jaillir beaucoup de rapprochements curieux, lumineux. La possibilité, la vraisemblance, sont complètes. Paul (I Cor. XVI, 12) a fortement engagé Apollos à retourner à Corinthe. Apollos ira, mais plus tard. Paul écrit ; Apollos va écrire aussi. Mais il y a plus. En étudiant parallèlement les deux épîtres, on a trouvé, en beaucoup

d'endroits, ou des choses d'une ressemblance frappante, ou des choses qui passeraient sans effort d'une épître à l'autre, comme si les deux auteurs s'étaient partagé la tâche. Paul, il est vrai, quoique nommant plusieurs fois Apollos, ne dit pas que celui-ci compte écrire; Apollos, d'autre part, ne nomme pas Paul. Mais Apollos écrit un traité plutôt qu'une lettre ; Paul peut n'avoir pas su, à ce moment, qu'Apollos voulût écrire, et son silence peut aussi tenir au fait même que les deux lettres allaient partir ensemble, arriver ensemble. Ses observations aux Corinthiens s'appliqueraient, dans ce cas, au présent comme au passé ; elles signifieraient qu'il ne s'agit point de choisir entre les deux épîtres, entre les deux auteurs, mais d'être pour Celui que les deux écrits proclament. Les deux hommes de Dieu se sont longuement entretenus de l'état de l'Église de Corinthe. Paul va parler aux Corinthiens de leurs divisions, de leurs erreurs ; Apollos leur exposera, avec la pleine approbation de Paul, ce qu'il a prêché parmi eux, ce qu'ils ont regardé à tort comme plus ou moins contraire à l'enseignement de l'apôtre; et les deux épîtres seront un monument de leur union, une exhortation vivante à rester unis, comme eux, sur le rocher qui est Christ. Bref, que cette hypothèse explique tout, nous ne pouvons l'affirmer; mais elle explique beaucoup de choses, et nous n'avons même pas tout dit. Ajoutons, non comme un ar-

gument décisif en sa faveur, mais, du moins, comme une raison pour l'étudier avec intérêt, qu'elle a le grand avantage de rendre indirectement à Paul une épître que tant de siècles lui ont attribuée, que tant de chrétiens regrettaient de ne pouvoir lui attribuer.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

LE DERNIER VOYAGE A JÉRUSALEM.

I. Pressentiments. — Embûches à Corinthe. — Départ.
II. Troas. — Le dimanche. — Il a hérité de l'institution divine du sabbat.
III. L'assemblée. — Le jeune homme tombé d'une fenêtre. — Les adieux. — Voyage à pied.
IV. Milet. — Les Anciens d'Éphèse. — Le discours de Paul. — Ses larmes. — Fin du discours. — Exhortations aux anciens et à tous. — La prière à genoux.
V. Paul ne doit pas avoir revu Ephèse. — Continuation du voyage. — Paul supplié, à Tyr, de ne pas poursuivre. — Césarée. — Agabus. — Nouvelles instances. — Paul persiste.

I

Reprenons maintenant la vie de Paul.

Nous l'avons laissé à Corinthe, écrivant, probablement vers la fin de l'an 58, son épître aux Romains. On se rappelle qu'il avait résolu de porter

à Jérusalem, avant de partir pour Rome, le produit de la collecte faite par ses soins en Grèce.

Ce voyage à Jérusalem, rien ne le forçait de l'entreprendre ; une courte navigation pouvait le porter de Grèce en Italie, où il lui tardait d'aller. Et cependant, s'il préfère obéir à cette impulsion intérieure qui lui désigne encore une fois la Judée, ce n'est pas qu'il n'ait le pressentiment de grands dangers. Il demande aux chrétiens de Rome de « combattre » avec lui par leurs prières, afin qu'il échappe aux « rebelles qui sont en Judée. » Mais sa pensée ne va pas au delà. Il se voit, une fois délivré de ces « rebelles, » naviguant en paix vers l'Italie ; il ne se doute guère que la haine des Juifs lui fera faire ce voyage tout autrement qu'il n'a cru l'arranger, et le traînera, captif, dans cette Rome où il croyait arriver librement et joyeusement.

Elle éclata, cette haine, à Corinthe même, au moment où il allait s'embarquer pour la Syrie. « Les Juifs, nous disent les Actes (xx, 3), lui tendirent des embûches » qui le déterminèrent « à retourner par la Macédoine. » Nous ne savons ce qu'étaient ces embûches, ni, par conséquent, en quoi le voyage par terre était plus sûr que le voyage par mer. Mais le voyage par terre n'était pas sûr non plus, car nous voyons Paul ne partir qu'accompagné de plusieurs amis, Sopater, Aristarque, Secundus, outre Timothée, Gaïus, Tychique et

Trophime. Luc, resté à Philippes nous ne savons depuis quel moment, car il n'est pas probable que ce fût depuis le premier voyage en Macédoine (Actes XVI), se joignit à eux dans cette ville, et s'embarqua avec eux pour Troas; c'était, nous dit-il, « après les jours des pains sans levain, » ce qui place ce voyage aux environs de la Pâque, c'est-à-dire au printemps de 59.

II

A Troas, ils s'arrêtèrent sept jours. « Et le premier jour de la semaine, nous dit l'historien (XX, 7), les disciples étant assemblés pour rompre le pain, Paul, devant partir le lendemain, discourait avec eux, et il prolongea le discours jusqu'à minuit. » Ce *discours*, qui allait reprendre après minuit pour se prolonger jusqu'au matin, c'était évidemment un entretien où l'apôtre avait le principal rôle, et non un *discours* prononcé par lui ; c'est là, d'ailleurs, le sens de la phrase grecque, dont la traduction plus exacte nous aurait épargné beaucoup de mauvaises plaisanteries sur la longueur du discours de Paul.

Mais la première ligne est d'une grande importance historique. Paul avait bien écrit aux Corinthiens de mettre à part, « *chaque premier jour de*

la semaine, » ce qu'ils comptaient donner pour la collecte ; mais ces mots, quoique supposant la célébration du dimanche, n'en sont pas une mention positive. Or, nous avons ici cette mention ; c'est donc la première. On a souvent invoqué contre le dimanche, du moins contre l'idée d'une institution divine et apostolique du dimanche, les endroits où l'apôtre parle de la distinction des jours comme d'un reste fâcheux du judaïsme. Mais rien, dans ces endroits, n'indique qu'il eût en vue le principe même du Sabbat, le don d'un jour par semaine au Seigneur ; abolir le principe eût été chose trop grave pour qu'il ne s'en expliquât pas ouvertement, et les judaïsants auraient trouvé là, contre lui, le plus sérieux de leurs griefs, ce dont nous n'avons aucune trace. Le Sabbat n'était point une de ces prescriptions qui devaient nécessairement tomber devant l'Évangile. Plusieurs de ces prescriptions, il est vrai, se rapportaient au Sabbat ; mais le Sabbat était un des dix grands commandements. Qu'avait fait, à cet égard, Jésus-Christ? Plusieurs de ces dix commandements, il les rappelle en les rendant plus sévères. La défense de tuer devient la défense de haïr ; la défense de commettre adultère devient celle de regarder une femme avec des yeux de convoitise. D'autres, auxquels il n'y avait rien à changer, il n'en parle pas. Le troisième, celui du Sabbat, il en parle, mais uniquement pour le dégager de ces prescriptions accessoires dont

la Loi d'abord et la tradition ensuite l'avaient environné. « Le Sabbat a été fait pour l'homme, dit-il, non l'homme pour le Sabbat. » Paul ne dit pas autre chose. Les prescriptions légales ou traditionnelles, l'esclavage du Sabbat, il veut que le chrétien s'en affranchisse; l'observation libre et joyeuse d'un commandement « fait pour l'homme, » pour son âme, pour son corps aussi, qui a besoin d'un jour de repos, — il ne l'a jamais attaquée, et nous le voyons, à Troas, prendre part à une réunion clairement indiquée comme célébration du « premier jour de la semaine. » Ce changement de jour, le *premier* au lieu du *dernier*, n'était-ce pas, à la fois, l'affirmation de la liberté chrétienne et l'acceptation du principe? Et si tout cela s'est fait sous les yeux des apôtres, sous l'autorité des apôtres, — nous ne comprenons pas comment des hommes croyant à l'autorité apostolique ont pu douter que le dimanche ne fût, comme le Sabbat, une loi de Dieu.

III

Mais un grave incident allait marquer la réunion de Troas.

Elle avait lieu, selon l'usage, dans une « chambre haute; » on sait que ce nom désignait, dans

chaque maison, l'étage supérieur, inhabité à l'ordinaire, et qui, n'étant pas divisé en chambres, offrait un local aux réunions, aux repas. L'assemblée était nombreuse, et il y avait dans la salle, nous dit l'historien, beaucoup de lampes. Ces lampes nombreuses avaient-elles déjà pour but d'écarter toute accusation de désordres? C'est possible; mais il est probable qu'elles ne figurent, dans le récit, qu'en vue de l'accident dont elles purent être une des causes, soit par la chaleur, soit par la fumée. Un jeune homme nommé Eutyche, qui était assis sur une fenêtre, s'endormit, « tomba du troisième étage, et fut relevé mort. » La suite du récit permet de se demander si ce mot *mort* doit être pris à la lettre. « Paul, étant descendu, se pencha sur lui, et, l'ayant pris dans ses bras, leur dit : « Ne vous troublez point, car son âme est en lui. » L'apôtre a donc plutôt l'air d'affirmer qu'il n'est point mort, que d'annoncer une résurrection proprement dite; et quand « on ramena le jeune homme vivant, » ils furent « grandement consolés, » ce qui ne paraît pas non plus indiquer l'immense sensation qu'eût produite un vrai rappel à la vie. Est-ce à dire que les chrétiens de Troas aient vu là un fait tout ordinaire, et que nous ne devions attribuer à l'apôtre aucune part dans la guérison du jeune homme? Non. Les pouvoirs miraculeux que Dieu lui avait accordés contribuèrent, sans doute, à retenir cette âme qui n'a-

vait pas tout à fait quitté le corps. Les chrétiens de Troas purent bénir Dieu de tout autre chose que d'un simple hasard ayant sauvé de la mort un homme tombé de trois étages ; et quand Paul, remonté dans la chambre haute, rompit le pain avec eux, puis reprit et continua jusqu'à l'aube ce pieux entretien qui avait déjà tant duré, ce fut sans doute avec un redoublement d'attention, de respect, de tristesse en même temps que de joie, qu'ils recueillirent ses paroles, et, enfin, ses adieux.

Ses adieux, que l'historien ne mentionne pas, nous pouvons savoir ce qu'ils dûrent être, puisque nous avons, peu après, l'émouvante scène de Milet avec les Anciens d'Éphèse. Mais nous trouvons auparavant un détail qui se rapporte aussi, probablement, à l'état d'âme dans lequel nous avons vu et verrons encore l'apôtre. « Nous étant embarqués, dit Luc (Act. xx, 13), nous fîmes voile vers Assos, où nous devions reprendre Paul, car il l'avait ainsi ordonné, voulant faire la route à pied. » Assos était un port de mer de la Troade. Pourquoi ce voyage à pied, pas très-long, il est vrai, mais solitaire? Nous nous trompons peut-être ; mais si Paul a voulu faire seul ces quelques lieues, si son historien nous le dit sans indiquer aucune visite à faire, aucune raison quelconque, c'est que Paul avait besoin d'être seul un jour ou deux, de vivre un jour ou deux dans une société meilleure encore que celle de ses compagnons si dévoués. Il voulait se

recueillir devant Dieu, s'entretenir avec Dieu des grandes choses que Dieu attendait de lui, et, mieux encore, de cette autre patrie dans laquelle il irait se reposer.

IV

Ses compagnons l'attendirent donc à Assos, puis firent voile avec lui pour Mitylène, dans l'île de Lesbos. Ils passèrent ensuite devant Chios, puis à Samos, puis à Trogylle, promontoire au delà d'Éphèse, et arrivèrent, le jour suivant, à Milet. Paul voulait de nouveau être à Jérusalem pour la Pentecôte ; il évitait les villes où il n'aurait pu se dispenser de faire un séjour plus ou moins long. Mais, à Milet, au moment de quitter l'Asie-Mineure, il voulut revoir au moins les chefs des Églises fondées ou évangélisées par lui dans cette partie du pays. « Il envoya de Milet à Ephèse pour faire venir les Anciens de l'Église, » ce qui veut dire plutôt, d'après la suite, les Anciens d'Ephèse et ceux des Églises dont il avait eu à s'occuper pendant son séjour dans cette ville. Ils vinrent donc; et c'est alors qu'eut lieu cette scène dont le souvenir a plané sur tant de scènes du même genre, tant de départs, tant de séparations, tant de déchirements adoucis par la pensée d'un devoir à rem-

plir, d'une réunion, plus tard, auprès de Celui qui donne la force à qui il impose les devoirs.

Nous avons le discours de Paul; et quoique nous l'ayons sûrement beaucoup plus court que l'apôtre ne l'adressa à des gens venus de si loin pour prendre congé de lui, c'est Paul, Paul tout entier, que nous avons là dans ces quelques lignes, aussi vivantes, plus vivantes peut-être que tout ce que nous avons lu dans ses épîtres. Les suprêmes exhortations du pasteur, le mâle courage du martyr, se mêlent, dans ce discours, aux sentiments les plus affectueux, les plus tendrement humains. Dès le début, quand il prend ses auditeurs à témoin du zèle avec lequel il leur a prêché l'Évangile, — c'est, dit-il, « parmi beaucoup de larmes » qu'il a servi le Seigneur au milieu d'eux ; plus loin, c'est encore « avec larmes » qu'il n'a cessé, nuit et jour, d'exhorter chacun d'eux. N'est-ce pas aussi « avec beaucoup de larmes » que nous l'avons vu écrivant aux Corinthiens coupables? Des larmes! Ce n'est jamais sans quelque étonnement qu'on trouve ce mot dans sa bouche ou sous sa plume ; la première impression est toujours celle d'un contraste avec cette figure si sévère et même si rude. Mais non. En nous révélant sa faiblesse, il nous révèle encore un des secrets de sa force. C'est parce qu'il savait pleurer, pleurer, non pas avec les affligés seulement, ce qui est facile, mais avec les pécheurs, sur les pécheurs, pleurer en

condamnant, pleurer le malheur de qui se croyait heureux, pleurer la mort spirituelle de qui se croyait vivant, — c'est pour cela, disons-nous, qu'il opérait tant de résurrections d'âmes, miracles de la Grâce agissant par la charité.

Il n'a donc, dit-il, durant trois ans, rien négligé pour les amener « à la repentance envers Dieu et à la foi en Jésus-Christ. » Maintenant sa tâche est ailleurs. « Lié par l'Esprit, » hors d'état, quand il le voudrait, de résister à cette influence souveraine, il s'en va à Jérusalem, ne sachant ce qui l'y attend, mais recevant de ce même Esprit, à mesure qu'il approche du terme de son voyage, des avertissements toujours plus clairs au sujet de chaînes qui l'attendent. Il ira, pourtant, sans hésiter. « Ma vie ne m'est d'aucun prix, pourvu que j'achève avec joie ma course, et le ministère que j'ai reçu du Seigneur. » Mais le ministre du Seigneur, même heureux d'aller retrouver son maître, pense à ceux qu'il va laisser sur la terre. Il pense d'abord à leur douleur, car il les aime trop pour ne pas être sûr de leur amour. « Je sais, dit Paul, qu'aucun de vous tous, parmi lesquels j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu, ne verra plus mon visage. » Il pense aux dangers dont ils pourront être assaillis, surtout au grand danger, celui de ne pas garder fidèlement le saint dépôt qui leur a été confié. Mais si ce malheur, ce qu'à Dieu ne plaise, arrivait : « Je proteste aujourd'hui devant vous que je

suis net du sang de vous tous. » C'est à tous, en effet, et non-seulement à tous, mais à chacun, « de maison en maison, » qu'il a chaleureusement et scrupuleusement annoncé « tout le conseil de Dieu. » Mais ce qui l'effraie en ce moment, ce n'est pas tant la perspective d'infidélités individuelles, toujours possibles, sans doute, mais sur lesquelles l'Église peut veiller, que la crainte, malheureusement trop fondée, des fausses doctrines qui pourraient égarer l'Église même, compromettre la grande œuvre, et la compromettre d'autant plus qu'elles auraient l'air d'y concourir. La première épître à Timothée, écrite, selon nous, depuis deux ou trois ans, explique assez les appréhensions de Paul; et quand nous la remettrions à sa date traditionnelle, nous dirions que l'état de choses qu'elle peint est celui que Paul, à Milet, voyait venir. L'expérience ne lui en avait que trop appris, témoin l'épître aux Galates; il n'avait pas besoin d'être prophète pour parler de « loups ravissants » qui feraient irruption dans le troupeau, et de gens qui, dans le troupeau même, prêcheraient « des choses pernicieuses. »

A tous, donc, aux Anciens, surtout, de veiller sur l'Église. « Prenez garde à vous-mêmes, dit-il à ces derniers, et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour paître l'Église de Dieu, qu'il s'est acquise par son propre sang. » *A vous-mêmes*, d'abord, car ce n'est qu'en

se maintenant lui-même dans la foi, dans la piété, que l'Ancien se maintient en possession du ministère dont le Saint-Esprit l'a revêtu ; *à tout le troupeau*, ensuite, car bien que chaque fidèle soit responsable devant Dieu, une responsabilité spéciale pèse sur ceux qui ont à « paître l'Église, » le troupeau du pasteur suprême. Aussi l'apôtre les remet-il « à Dieu et à la Parole de sa grâce ; » à Dieu « qui peut les édifier encore, » c'est-à-dire augmenter et perfectionner en eux ses dons ; à la Parole de sa Grâce, c'est-à-dire aux saintes doctrines qui seront leur force et leur vie, la Grâce qui en est l'âme les conservant en eux. Mais qu'ils imitent — ce sera le dernier conseil de l'apôtre — le zèle désintéressé dont il leur a donné l'exemple. Il n'a convoité « ni l'argent, ni l'or, ni les vêtements de personne. » Ses mains ont pourvu à ses besoins, même à ceux de ses compagnons d'œuvre. Il faut savoir « s'accommoder aux faibles, » qui se défieraient d'une religion profitant à ceux qui la prêchent ; il faut surtout se rappeler « ce qu'a dit le Seigneur Jésus : Qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » Et quel bonheur plus grand que celui de *donner* la vérité, l'Évangile ?

Alors « il se mit à genoux, et pria avec eux tous. » La prière à genoux paraît n'avoir été usitée, en ces premiers temps de l'Église, que dans des occasions exceptionnelles ; il fallait que l'émotion du moment commandât au corps cette pos-

ture. Mais quel moment plus solennel que celui qui nous est ici raconté? Et comme nous voyons bien, quoique le récit n'en parle pas, les auditeurs de Paul tomber à genoux avec lui! Que fut sa prière? « Il pria, » nous dit l'auteur; rien de plus. Son discours nous a dit assez ce qu'elle dut être, et la suite le dit encore mieux. « Ils versèrent tous beaucoup de larmes, et, se jetant au cou de Paul, ils l'embrassaient, émus surtout de ce qu'il leur avait dit qu'ils ne verraient plus son visage. » On aime à voir, chez eux comme chez lui, ces mouvements auxquels la foi et le zèle n'ôtent rien de leur caractère humain. Il serait difficile d'imaginer une réunion ressemblant moins à un conventicule de farouches sectaires. Cette remarque, du reste, s'applique à toutes les assemblées sur lesquelles les Actes nous donnent quelques détails. Rien de plus calme, de plus *vrai*, dans tous les sens du mot. Les adieux finis, « ils l'accompagnèrent jusqu'au vaisseau ; » et leurs regards, sans doute, suivirent le plus loin possible ce vaisseau qui ne devait jamais leur ramener l'homme de Dieu.

V

On hésite à jeter au milieu de scènes pareilles les arides recherches de la chronologie ; mais com-

ment ne pas recueillir ici un argument en faveur d'une thèse que nous avons annoncée et que nous reprendrons plus tard, — savoir que Paul ne revit en effet jamais Ephèse ? Que ses pressentiments ne se fussent pas réalisés, et que, plus tard, après une première captivité à Rome, il fût revenu dans ces contrées, — voilà qui n'a rien d'invraisemblable ; mais ce qui le serait, nous paraît-il, c'est que l'historien eût donné à cette scène une couleur si prononcée de scène d'adieux, d'adieux suprêmes, s'il eût eu connaissance d'un retour postérieur de l'apôtre à Ephèse. Il y aurait là, dans ce cas, de l'art, du drame, un certain calcul d'écrivain, toutes choses que plus d'un historien, même sérieux, s'est permises, mais qui trancheraient fort avec l'allure ordinaire de saint Luc. On pourra répondre, il est vrai, que les Actes finissent brusquement à la seconde année du séjour de Paul à Rome, que le livre a peut-être été écrit à ce moment même, que l'auteur, par conséquent, regardait encore les adieux comme définitifs. Mais tout cela soulève bien des questions que nous aurons à étudier, et, pour le moment, notre impression subsiste : Paul ne doit pas avoir revu Ephèse.

Parti donc de Milet, le vaisseau fit voile vers l'île de Cos, puis vers l'île de Rhodes, puis vers Patare, en Lycie. Là, Paul et ses compagnons de voyage prirent un autre vaisseau qui partait pour la Phénicie. Laissant à gauche l'île de Chypre, on se di-

rigea droit vers Tyr, où le vaisseau devait déposer sa charge. A Tyr, où on s'arrêta sept jours, Paul trouva des chrétiens qui le suppliaient « par l'Esprit » de ne pas « monter à Jérusalem. » Dieu même donc, en révélant à ces humbles fidèles les dangers qui attendaient l'apôtre, permettait à leurs sollicitations de mettre son courage à une nouvelle épreuve. L'historien ne s'arrête pas à nous dire ce que Paul leur répondit; mais il nous les montre, à son départ, l'accompagnant hors de la ville avec leurs femmes et leurs enfants, et là, dit-il (Actes xxi, 5), « nous étant mis à genoux sur le rivage, nous priâmes. » Les païens purent croire qu'ils invoquaient les divinités de la mer. Dans cet élan de tant de cœurs vers Dieu, il y eut des vœux, sans doute, pour que la traversée fût heureuse; mais le grand vœu, c'était que Paul échappât à ses ennemis, et le vœu chrétien, le meilleur, celui de Paul, nous en sommes bien sûrs, c'était que, par sa mort ou par sa vie, n'importe, il glorifiât son maître et avançât le règne de Dieu.

Le caractère mélancolique et mystérieux de ce voyage allait bientôt s'accentuer encore. On aborda à Ptolémaïs, puis à Césarée. Là demeurait Philippe, un des sept premiers diacres de l'Église de Jérusalem, et maintenant appelé de ce nom d'*évangéliste* qui paraît avoir été celui des hommes exerçant un apostolat sédentaire; quatre filles, riches des dons de l'Esprit Saint, l'aidaient dans ses

travaux. Paul et ses compagnons passèrent chez lui plusieurs jours; les dangers que l'apôtre allait courir furent sans doute plus d'une fois le sujet de leurs entretiens. Mais une dernière circonstance allait redoubler les craintes. Agabus, que nous avons vu à Antioche, et chez qui le don de *prophétie*, ou de prédication, s'élevait quelquefois jusqu'à la prophétie antique, Agabus vint de Jérusalem à Césarée. Il commença probablement par raconter ce qu'il savait des haines prêtes à se déchaîner contre Paul; puis, usant d'une de ces formes symboliques familières aux anciens prophètes, il prit la ceinture de l'apôtre, s'en lia les pieds et les mains, et : « Voici, dit-il, ce que dit le Saint-Esprit : C'est ainsi que les Juifs lieront, à Jérusalem, l'homme à qui est cette ceinture, et ils le livreront entre les mains des Gentils. » Alors ce ne furent plus seulement les chrétiens de Césarée, mais les compagnons mêmes de Paul, dressés par lui à ne jamais reculer, qui le supplièrent de ne pas aller à Jérusalem. Ils lui demandaient, sans doute, si des pressentiments devenus presque une certitude n'étaient pas un ordre d'en-haut de renoncer à ce voyage, et de se réserver pour d'autres œuvres. Jésus, son maître et son modèle, est allé à Jérusalem, il est vrai, sachant que la mort l'y attendait. Mais Jésus *devait* mourir; sa mort était le couronnement nécessaire de sa vie. Paul n'a point ce motif suprême; il peut, il *doit* vivre aussi

longtemps que le devoir de mourir ne lui sera pas absolument imposé. Et les larmes venaient avec les paroles, et Paul lui-même ne cachait pas les siennes. Mais il entendait, au dedans de lui, une voix plus forte que tous les pressentiments et que les prophéties mêmes; et cette voix lui disait que pressentiments, prophéties, sollicitations, larmes, tout cela ne se trouvait sur sa route que pour qu'il eût, avec le secours de Dieu, le courage de persister, l'honneur de vaincre. « Que faites-vous, leur disait-il, en pleurant et m'attendrissant le cœur? Je suis prêt, quant à moi, non-seulement à être lié, mais à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus. » Il fallut renoncer à l'ébranler. « N'ayant pu le persuader, nous ne le pressâmes pas davantage, et nous dîmes : La volonté du Seigneur soit faite ! »

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

JÉRUSALEM.

I. Arrivée à Jérusalem. — Demande étrange. — Paul consent. — Explications.
II. Emeute dans le temple. — Eclaircissements historiques. — Le tribun. — Impressions de Paul. — Il demande à parler au peuple.
III. Ce que croyait le tribun. — Discours de Paul. — Fureur des Juifs. — Paul dans la citadelle.
IV. Paul devant le Sanhédrin. — Coups. — « Muraille blanchie! » — Observations. — Discours de Paul. — Pharisiens et Sadducéens.
V. Tumulte. — Les soldats emmènent Paul. — Vision et consolation. — Conspiration des quarante. — Le neveu de Paul. — Il est conduit à Césarée.

I

Ils partirent donc pour Jérusalem, accompagnés de quelques chrétiens de Césarée. Parmi eux était Mnason, originaire de Chypre, mais établi à Jérusalem, car c'était chez lui, ajoute l'historien

(Act. xxi, 16), que Paul et ses compagnons devaient loger.

« Les frères, poursuit-il, nous reçurent avec joie. Le lendemain, Paul vint avec nous chez Jaques, et tous les Anciens s'y assemblèrent. » Les apôtres n'étaient donc pas à Jérusalem. Où étaient-ils? Nous l'ignorons, car tout ce que la tradition nous en dit est très-peu sûr. Mais remarquons, d'abord, l'entière fraternité que ce récit constate entre Paul et les chefs de l'Église de Jérusalem, que nous ne pouvons pas ne pas supposer d'accord eux-mêmes avec ceux des apôtres qui avaient vécu parmi eux; confirmation, par conséquent, après bien des années, de ce que nous avons dit précédemment sur ce sujet. « Après les avoir embrassés, nous dit Luc (Act. xxi, 19-20), il leur raconta en détail tout ce que Dieu avait fait parmi les Gentils par son ministère; ce qu'ayant entendu, ils glorifièrent le Seigneur. »

Mais cet accueil, cette joie, ces actions de grâces à Dieu pour les travaux de Paul, ne peuvent que nous faire trouver assez étrange la demande que ces mêmes hommes vont immédiatement lui adresser. « Tu vois, lui disent-ils, combien il y a de milliers de Juifs qui ont cru, et ils sont tous (cependant) zélés pour la Loi, » tous persuadés que la conversion à l'Évangile n'entraîne pas, pour les Juifs de naissance, l'abolition des cérémonies de la Loi. « Or, ils ont entendu dire que tu ensei-

gnes aux Juifs qui sont parmi les Gentils de renoncer à Moïse, leur disant de ne point circoncire leurs enfants, et de ne pas se conformer aux coutumes (mosaïques). » Il y avait du vrai et du faux dans ces rapports. D'une part, Paul considérait le règne de la Loi comme fini, et nous pouvons bien penser que, lorsqu'il rencontrait des Juifs prêts à entrer dans ce point de vue, il leur conseillait franchement d'être tout entiers à l'Évangile ; mais, d'autre part, nous avons vu qu'il reconnaissait aux « faibles » le droit d'agir selon leurs scrupules, et qu'il recommandait aux « forts » de ne pas les scandaliser en affectant de ne rien garder de la Loi. Les Anciens de Jérusalem, mieux informés que le commun des fidèles, connaissaient ces dispositions de Paul ; il leur parut que le meilleur moyen de dissiper toutes les défiances serait que Paul se soumît lui-même, publiquement, à l'observation d'une de ces « coutumes » qu'on l'accusait de proscrire. « Fais donc ce que nous allons te dire. Nous avons quatre hommes qui se sont imposé un vœu. Prends-les avec toi, purifie-toi avec eux et subviens aux frais (du sacrifice), afin qu'ils se rasent la tête, » et toi aussi, en signe du vœu. Il s'agissait donc de ce même vœu que nous avons vu Paul accomplir volontairement en Grèce ; mais l'explication que nous donnâmes alors de sa conduite pourrait bien, peut-être avec raison, être jugée insuffisante ici. On s'étonne de voir Paul

entrer sans résistance dans le plan conçu par ces hommes; il y consent, non pas, sans doute, contre sa conscience, puisqu'il a toujours admis le devoir de ne pas scandaliser les faibles, mais par une condescendance un peu trop calculée, semble-t-il, du moins chez ceux qui la conseillent.

Pour juger en toute justice, il faudrait mieux connaître et les sollicitations auxquelles il crut devoir céder, et l'état de l'Église à ce moment. Dans le peu qui nous est raconté, on démêle, chez les Anciens, une sorte de frayeur à la pensée de cette « multitude » qui infailliblement s'assemblera, disent-ils (xxi, 22), quand elle saura que Paul est à Jérusalem. Cette multitude, ce sont des chrétiens, sans doute, mais imbus, en grand nombre, d'idées judaïsantes, et persuadés que l'Église de Jérusalem est spécialement tenue de conserver l'ancienne Loi. Ajoutez les Juifs encore Juifs, mais inclinant au christianisme, et qu'il ne faut pas rebuter. Qui peut dire ce qu'une situation pareille créait d'embarras aux chefs de l'Église? Qui peut dire, par conséquent, jusqu'à quel point ils purent faire à l'apôtre un devoir de leur en épargner de nouveaux? Lui-même, après tout ce qu'il avait fait pour maintenir Jérusalem dans l'unité de l'Église, après cette collecte sur laquelle il avait compté pour aplanir les divergences, et qui, sûrement, avait produit un excellent effet, — pouvait-il maintenant ne pas reculer à la pensée de compromettre

l'œuvre en repoussant le désir des Anciens? D'ailleurs, si le récit, toujours bref, ne mentionne de sa part aucune résistance, nous n'avons pas, pour cela, le droit de conclure qu'il n'en ait opposé aucune. Et si, enfin, il était démontré que sa condescendance envers les faibles et les amis des faibles alla, cette fois, un peu trop loin, nous ne voyons pas comment celui qui a tant prêché la charité serait condamnable pour l'avoir, une fois, outrepassée. Le résultat, du reste, ne devait pas être atteint; Paul allait être prisonnier avant la cérémonie finale. Que devons-nous voir là? Un châtiment infligé de Dieu à l'apôtre? Nous ne le pouvons. Mais que Dieu ait voulu, en ne lui permettant pas d'achever, manifester sa désapprobation du moyen conseillé par les Anciens, — nous ne l'affirmons point, mais nous n'oserions le nier. Dieu allait les briser bientôt, avec un éclat terrible, ces compromis entre le judaïsme et l'Évangile, entre la Loi et la Grâce. La ruine de Jérusalem et la dispersion du peuple forcèrent les judaïsants de choisir entre Moïse et Jésus-Christ. Ce qui restait, au deuxième siècle, de partisans de cette alliance, se joignit aux Ébionites, qui voyaient en Jésus un prophète, un second Moïse, mais rien de plus, et qui, peu à peu, rentrèrent dans le judaïsme.

II

Paul avait donc consenti. Le Nazaréat, qui durait légalement trente jours, pouvait être réduit à sept. Quand donc le Nazaréat des quatre hommes n'eut plus que sept jours à courir, Paul commença le sien, et se rendit avec eux dans le temple pour fixer le moment « où l'offrande devait être présentée pour chacun d'eux. » Mais, un des derniers jours, il fut reconnu dans le temple par quelques Juifs d'Asie-Mineure, probablement venus pour la Pentecôte, et qui ne lui pardonnaient pas ses succès dans leur pays. Ces Juifs « émurent la multitude et se saisirent de lui, criant : Hommes Israélites, aidez-nous ! Voilà cet homme qui prêche en tout lieu, à tous, contre la nation, contre la loi, contre le temple ; et il a même encore amené des Grecs dans le temple, et a profané ce saint lieu. » Cette dernière accusation était fausse ; ils avaient vu avec lui, dans la ville, Trophime d'Ephèse, et ils en concluaient qu'il avait dû le mener aussi dans le temple, ce qui veut dire ici dans le parvis intérieur, à l'entrée duquel un écriteau rappelait aux païens la défense de pénétrer plus avant. Cette défense était absolue ; les Juifs affirmaient avoir le droit de mettre à mort tout païen, fût-il Romain,

qui l'enfreindrait, et il paraît que l'autorité romaine, toujours attentive à ne pas blesser les sentiments religieux des peuples conquis, se prêtait assez sérieusement à maintenir l'inviolabilité du temple. Paul avait donc commis un très-grand crime en y introduisant — à ce qu'on croyait — un chrétien d'Éphèse, un païen, car Trophime, à leurs yeux, n'avait pas cessé de l'être ; et quant à nous, tout en reconnaissant que la véritable cause de leur fureur n'était pas là, nous devons reconnaître ce que pouvait avoir d'irritant et de douloureux, pour ces pauvres gens, la pensée que ce même homme qui avait ébranlé la Loi dans les colonies juives, venait maintenant souiller le temple en y amenant un païen. Nous comprenons aussi, par conséquent, que cette accusation ait violemment ému la foule. Chrétien comme beaucoup de chrétiens de Jérusalem, Paul n'aurait pas été exposé à des violences ; les formes judaïsantes dissimulaient l'opposition entre l'Évangile et la Loi. Près de vingt ans avaient passé sur l'émotion produite par son premier retour à Jérusalem après Damas ; la multitude ne le connaissait pas, ni même, à ce qu'il paraît, son histoire, car nous les voyons s'étonner de l'entendre parler hébreu. Mais les accusations des Juifs d'Asie étaient plus que suffisantes pour soulever un grand orage.

De l'intérieur du temple, où on l'avait saisi, l'agitation passa très-vite au dehors, et une foule

de gens vinrent prêter main-forte à ceux qui déjà le traînaient vers le parvis extérieur. Etait-il seul contre tous ? L'historien dit qu'une fois dehors « ils cherchaient à le tuer, » ce qui semble indiquer qu'ils rencontraient pourtant quelques obstacles, soit que quelques amis se fussent trouvés avec lui, soit que quelques Juifs plus humains s'opposassent à l'exécution du projet. Le tumulte allait donc croissant, lorsqu'enfin parurent des soldats, et, à leur tête, accompagné de quelques centurions, le tribun de la cohorte romaine qui tenait garnison tout près du temple, dans la citadelle Antonia. A la vue des soldats, « ils cessèrent de battre Paul ; » mais le tribun, en le tirant de leurs mains, commanda « qu'on le liât de deux chaînes, » et demanda ensuite « qui il était et ce qu'il avait fait. » Encore une des traditions de la politique romaine : les chaînes d'abord, pour plaire au peuple ; l'enquête ensuite, mais conduite selon les clameurs du peuple. Tout cela s'était vu, vingt-cinq ans auparavant, sous Pilate. Mais l'enquête, au premier moment, fut impossible. « Les uns criaient une chose, et les autres une autre, » et il est probable, en effet, que bien peu auraient été en état de dire exactement de quoi Paul était accusé. Le tribun, « ne pouvant rien apprendre de certain, ordonna qu'on le menât dans la citadelle. » Mais la foule put croire que c'était pour lui enlever sa proie. Elle se précipite, à la suite des soldats, vers

les degrés qui conduisent du parvis à la citadelle. Des hurlements, des cris de mort retentissent ; les soldats qui entourent Paul sont un moment obligés de le porter, soit que les chaînes l'empêchassent de marcher assez vite, soit qu'il se refusât à paraître fuir devant l'émeute.

Qu'on serait heureux de lire, dans quelqu'une de ses épîtres, le récit de ses impressions à ce moment! Comme l'histoire de son Maître devait lui revenir à la mémoire! Comme il devait la suivre pas à pas tandis que se déroulait la sienne au milieu des mêmes clameurs et presque dans les mêmes lieux! Et quand nous le supposons, dans ce moment terrible, capable encore de se souvenir, de réfléchir, nous ne disons rien que n'autorise le sang-froid dont il allait faire preuve. A peine est-il au haut de l'escalier, qu'au lieu de mettre au plus vite la porte de la citadelle entre la multitude et lui, il demande au tribun la permission de parler à cette multitude. « Malheur à moi si je n'évangélise! » avait-il écrit aux Corinthiens; et voici que, à quelques pas du temple, sur ces degrés au bas desquels se rue la foule furieuse, Dieu lui a préparé comme une tribune d'un nouveau genre, d'où sa parole sera d'autant plus éloquente, et, dirions-nous volontiers, d'autant plus libre, que ses bras sont chargés de chaînes.

III

Le tribun lui accorda donc sa demande, non sans montrer une fois de plus à quel point il était peu au courant de la question. Il s'imaginait avoir mis la main sur un certain Juif d'Egypte, qui, peu auparavant, avait excité des troubles. Ses folles prophéties avaient amené une multitude de Juifs sur le Mont des Oliviers, d'où il leur promettait un miraculeux spectacle, la chute des murailles de la ville. De là, avec quatre mille d'entre eux, il avait couru le pays, mêlant le brigandage au fanatisme. Félix, le gouverneur, les avait mis en déroute; mais le chef avait échappé. Quel état que celui de ce malheureux pays! Et comme les Juifs semblaient, par leurs divisions, leurs désordres, préparer volontairement les voies à qui viendrait détruire cette nationalité déjà en ruines!

Paul, du haut des degrés, fait donc signe qu'il veut parler. Les clameurs diminuent, puis se taisent; « et quand ils entendirent qu'il parlait en langue hébraïque (et non en grec), ils firent encore plus de silence, » peut-être uniquement parce qu'ils comprenaient mieux, peut-être aussi parce que cette langue, en leur révélant un compatriote,

les disposait à ne pas le trouver aussi coupable que l'avaient prétendu les Juifs d'Asie.

Il commence par leur dire ce qu'il était avant sa conversion, Juif de naissance, élevé aux pieds de Gamaliel, zélé pour le Dieu de ses pères, « comme vous l'êtes tous aujourd'hui, » ajoute-t-il, ce que sans doute ils prirent pour un éloge, à moins que le ton de l'apôtre ne leur eût dit l'amertume cachée de ces mots. Il leur raconte ensuite ce qu'il a fait contre « cette secte, » et, enfin, le miraculeux événement qui a changé le persécuteur en un chrétien. Nous avons déjà eu, au commencement de son histoire, à étudier ce récit; nous n'y reviendrons donc pas. Ce qui le distingue, avons-nous dit, des deux autres récits du même fait, c'est l'importance donnée aux paroles d'Ananias, dont le nom connu et respecté pouvait avec succès être invoqué devant cette foule. Au récit de sa conversion, Paul ajoute celui de la vision qu'il eut dans le temple peu de jours après qu'il fût revenu, converti, à Jérusalem. Nous avons aussi analysé ce morceau. Remarquons donc seulement, ici, comme il était bien à sa place et menait droit au but. Que veut l'apôtre? Il veut qu'on se dise qu'un tel changement, dans un homme, annonce le doigt de Dieu. Il ne le dira pas directement; il se représentera s'étonnant devant le Seigneur, il y a déjà vingt ans, qu'on ne tirât pas cette conclusion. « Ils savent pourtant, Seigneur, que... etc. » Et il est

clair que cette argumentation, maintenant racontée comme déjà vieille de vingt ans, comme présentée au Seigneur même, arrive d'autant plus forte à ceux qui renouvellent l'incrédulité d'alors. Elle les touchera peu ; il le sait bien. Ils n'interrompent cependant pas ; mais lorsque, continuant son récit, l'apôtre ajoute que le Seigneur lui réitéra l'ordre de partir, lui déclara que, vu l'endurcissement des Juifs, il allait l'envoyer vers les Gentils, — alors ce fut une nouvelle tempête de cris de mort. Le plus grand des crimes, à leurs yeux, c'était de supposer que Dieu pût cesser d'être leur Dieu ; et cette étrange prétention se compliquait, à ce moment, d'un fait non moins étrange : c'était à un païen qu'ils demandaient de punir Paul pour avoir dit que Dieu l'avait envoyé vers les païens. Ils criaient : « Ote du monde un tel homme, car il n'est pas juste qu'il vive ! » Et « ils secouaient leurs vêtements, et ils lançaient de la poussière en l'air, » comme pour assouvir sur n'importe quoi cette haine dont l'objet était hors de leur atteinte.

Le tribun jugea bon de mettre fin à ces folies ; il fit entrer Paul dans la forteresse. Mais il n'avait rien compris à cette scène, rien compris au discours de Paul, soit à cause de la langue, soit à cause des choses mêmes, et, sans même essayer de l'interroger paisiblement, il commanda « qu'on lui donnât la question par le fouet, afin de savoir pour quelle cause ils criaient ainsi contre lui. »

Déjà on le liait pour exécuter cet ordre, lorsqu'il dit au centurion qui en était chargé : « Est-ce qu'il vous est permis de flageller un citoyen romain, et sans jugement encore? » Le centurion courut vers le tribun. « Prends garde à ce que tu vas faire! Cet homme est citoyen romain. » Le tribun revint. « Es-tu citoyen romain? » Oui, dit Paul. Moi, reprit le tribun, j'ai acheté ce titre, et même fort cher. Moi, dit Paul, je l'ai eu par ma naissance. Alors, comme jadis les magistrats de Philippes, ils furent tous effrayés, le tribun d'avoir donné l'ordre, les soldats mêmes d'avoir été sur le point de l'exécuter. Il est probable que le tribun n'aurait pas demandé mieux que de relâcher son prisonnier; mais, responsable de la tranquillité publique, et obligé, d'ailleurs, de respecter ce fantôme de souveraineté que les Romains laissaient à la nation, il ordonna, le lendemain, que le Sanhédrin s'assemblât, et que Paul y fût amené.

IV

Quoique l'émeute de la veille fût l'œuvre de la multitude, le Sanhédrin ne se montra, en majorité, du moins, ni plus réservé, ni plus juste. A peine l'apôtre eut-il ouvert la bouche, déclarant qu'il avait vécu devant Dieu « en toute bonne cons-

cience, » que le souverain sacrificateur, Ananias, ordonna « de le frapper au visage, » ou, plus exactement, « sur la bouche, » ce qui était d'usage, paraît-il, comme châtiment immédiat à infliger aux blasphémateurs. L'apôtre aurait mieux accepté une condamnation à mort que cette brutale et ignominieuse violence. « Dieu te frappera toi-même, s'écria-t-il, muraille blanchie! Tu siéges pour me juger selon la Loi, et, au mépris de la Loi, tu ordonnes qu'on me frappe. » Quelques-uns, alors : « Injuries-tu, lui dirent-ils, le souverain sacrificateur de Dieu? » Et Paul : « Mes frères, je ne savais pas que ce fût le souverain sacrificateur, car il est écrit : Tu n'injurieras pas un chef de ton peuple. »

Beaucoup de gens ont lu ce récit sans se douter des discussions auxquelles il a donné lieu entre critiques. Les uns ont accusé Paul de violence d'abord, lorsqu'il s'adresse au grand-prêtre, de ruse ensuite, et même de mensonge, lorsqu'il déclare avoir ignoré que ce fût lui; les autres, pour l'excuser, ont eu recours à des arguments de toute espèce, fort étranges parfois.—Il eût mieux valu commencer par voir si les accusations étaient fondées.

Celle, d'abord, de violence, sur quoi repose-t-elle? — Uniquement sur ce que Jésus, frappé aussi au visage, ne parla point ainsi. Hélas! si nous nous mettons à condamner tout ce qui ne reproduira pas exactement la divine patience du Sau-

veur, à qui ferons-nous grâce? Ici, d'ailleurs, la comparaison n'est pas exacte. Quand Jésus, aux jours de sa Passion, reçut des coups au visage, ce ne fut pas, comme Paul, sur l'ordre exprès d'un de ses juges; et si Caïphe avait donné cet ordre, pouvons-nous affirmer que Jésus ne lui eût rien dit sur cet oubli scandaleux de sa dignité de grand-prêtre et de ses devoirs de juge? La « muraille blanchie » n'est-elle pas une réminiscence des « sépulcres blanchis, » mot de Jésus?

On objecte que Paul s'est pourtant reconnu coupable. « Je ne savais pas que ce fût le souverain sacrificateur. » Puisqu'il s'excuse, il s'accuse. — Mais de quoi s'accuse-t-il? D'avoir ainsi parlé? Non; il dit seulement n'avoir pas su qu'il parlât au « chef de son peuple. » Il ne se rétracte donc pas, et, au fond, il aggrave même le reproche, puisqu'il donne à entendre qu'il se serait tû par respect pour la dignité du grand-prêtre, mais sans changer d'avis sur sa conduite.

Mais, a-t-on dit encore, cette excuse, quelle qu'en fût la portée, était-elle sincère? Paul avait-il pu ne pas reconnaître le grand-prêtre à son costume, à la place qu'il occupait comme président du Sanhédrin? — La réponse est dans l'objection même. Si Ananias, en ce moment, avait présidé l'assemblée, s'il eût été assis, en costume de grand-prêtre, à sa place ordinaire et en face de l'accusé, l'excuse donnée n'eût pas été seulement un mensonge,

mais une palpable absurdité. Il faut donc nécessairement supposer que quelque circonstance expliquait l'erreur, expliquait l'excuse. Cette circonstance, nous n'essaierons pas de la trouver; mais, encore une fois, il serait absurde de penser que le grand-prêtre eût déjà parlé à Paul, eût été vu de Paul dans le costume ou le rôle de grand-prêtre, — et que Paul ou un Juif quelconque eût pu prétendre ne l'avoir pas reconnu.

D'autres détails encore manquent probablement dans ce récit; l'auteur, selon son usage, n'indique que les traits saillants et s'inquiète peu des intervalles. Ici donc, nous avons le commencement de la séance, marqué par l'incident dont nous venons de parler, puis, sans transition, la fin. On peut, il est vrai, admettre aussi que le premier incident fut aussitôt suivi du second, Paul ayant interjeté brusquement ce qui allait diviser l'assemblée.

Il savait que ces hommes, d'accord contre l'Évangile et contre lui, ne l'étaient point du tout entre eux. Les Pharisiens croyaient à une résurrection, à l'immortalité de l'âme, à un monde spirituel et invisible ; les Sadducéens, sans être absolument matérialistes, niaient tout cela, ou à peu près. Ni les uns ni les autres ne voulant suivre Paul sur le terrain de l'Évangile, il jeta la question sur le terrain de leurs discussions ordinaires. « Frères, dit-il (Act. XXIII, 6), je suis Pharisien, fils de Pharisien ; c'est à cause de l'espérance et

de la résurrection des morts que je suis mis en jugement. » Il ne dit pas, comme on a souvent traduit : « L'espérance *de la résurrection ;* » la résurrection n'était point pour lui une espérance, mais une attente certaine, inébranlable. Ce mot donc, l'*espérance*, employé ici absolument, signifiait l'*attente*, l'attente d'un avenir, par opposition à l'opinion de ceux qui n'attendaient rien, ni sous la forme ensuite mentionnée (résurrection des morts), ni sous aucune autre. Paul ne s'était pas trompé. A peine eut-il prononcé ces paroles, que la division éclata, et que les Pharisiens, sinon tous, du moins quelques-uns, furent entraînés à le défendre. « Nous ne trouvons, disaient-ils, aucun mal en cet homme ; si un esprit ou un ange lui a parlé, ne combattons pas contre Dieu. »

En le défendant contre les Sadducéens, les Pharisiens se trouvent l'avoir défendu encore contre ceux qui l'ont accusé d'avoir dissimulé, presque menti, en réduisant son christianisme à la croyance en une résurrection. « Si un esprit ou un ange lui a parlé, » disent les Pharisiens. Il avait donc commencé, comme la veille, par raconter sa conversion, par l'attribuer ouvertement à l'apparition et aux paroles de Jésus ressuscité ; ou si nous devons admettre qu'il ne dit en effet, dans le Sanhédrin, que ce qui nous est rapporté, les paroles des Pharisiens suffiront encore à montrer qu'on savait assez, parmi eux, ce qu'il était, ce qu'il prêchait. A quoi lui au-

rait servi de dissimuler, d'amoindrir? Il n'a donc nullement l'intention de faire croire que son ministère se réduise à prêcher la résurrection; il ne veut que montrer, entre les Pharisiens et lui, un terrain commun sur lequel ils seront forcés d'être ses alliés.

V

La querelle s'animait, et bientôt ce fut un grand tumulte. On l'entendait du dehors. Ce grand bruit n'était-il que celui de la discussion entre Sadducéens et Pharisiens, — ou bien Paul était-il redevenu le point de mire des arguments et des menaces? Il nous est dit seulement (xxiii, 10) que le tribun, craignant que Paul ne fut mis en pièces par eux, ordonna que les soldats descendissent pour l'enlever du milieu d'eux, et le ramener dans la citadelle. Le Sanhédrin se réunissait d'ordinaire dans un local situé près du Lieu-Saint, et dont l'accès eût été, par conséquent, interdit aux soldats romains. Mais il avait dans le grand parvis, au pied de la citadelle, un autre lieu de réunion; et ce fut là, probablement, que les soldats eurent à aller reprendre Paul.

Une sûreté meilleure que celle des murailles et des portes l'attendait dans cette prison devenue

son refuge. La nuit suivante, le Seigneur lui apparut et lui dit : « Paul, aie bon courage ; de même que tu as rendu témoignage de moi à Jérusalem, il faut aussi que tu me rendes témoignage à Rome. » Quand et comment? Le Seigneur ne le lui dira point encore, et Paul, d'ailleurs, ne le demandera pas. Il est prêt, et depuis longtemps, à sceller de son sang ce témoignage, à Jérusalem, s'il l'eût fallu, à Rome, s'il le faut. Mais le Seigneur a bien voulu l'avertir que ce ne serait, en tout cas, pas avant Rome. Il a donc du temps devant lui ; du temps, probablement, pour souffrir, mais aussi du temps pour travailler aux affaires de son maître, et c'est tout ce qu'il demande.

Mais les Juifs ne savaient pas de quel rempart invisible Dieu venait d'entourer son serviteur ; ils l'attendaient au sortir de ces murailles qui avaient arrêté leur rage. L'attente pouvait être longue ; quelques-uns voulurent l'abréger. Quarante, environ, dès le lendemain matin, se réunirent, et, « s'anathématisant eux-mêmes, » disent les Actes (XXIII, 12), c'est-à-dire sous la forme la plus solennelle, la plus terrible, firent vœu de ne manger ni ne boire qu'ils n'eussent tué l'apôtre. Ce vœu, ils le communiquèrent aussitôt, ainsi que le plan pour l'accomplir, à des membres du Sanhédrin ; nous disons « à des membres, » bien que l'historien semble plutôt dire tous. Mais il n'est pas admissible que tous fussent disposés à tremper dans un

assassinat; l'eussent-ils été, ce ne sont pas des choses que l'on communique d'avance à un grand nombre. Il suffisait de quelques-uns pour faire voter par l'assemblée qu'on prierait le tribun d'amener Paul une seconde fois; il suffisait même qu'on s'adressât au grand-prêtre, très-capable, lui, s'il faut en croire l'historien Josèphe, de prendre part à n'importe quel crime, et dont la mort violente allait vérifier, bientôt après, le mot prophétique de Paul : « Dieu te frappera toi-même ! » — Paul donc serait ramené de la citadelle au Sanhédrin; les assassins se trouveraient sur la route.

Un neveu de Paul, « le fils de la sœur de Paul, » eut connaissance, nous ne savons comment, de ce projet; il pénétra jusqu'à lui et l'avertit de ce qui se tramait. Si Rome ne lui eût été montrée comme un des lieux où son maître aurait besoin de lui, il se serait probablement demandé s'il ne devait pas aller au devant du péril, laissant à Dieu de l'en délivrer ou non. Mais puisqu'il devait vivre, il jugea que c'était Dieu qui avait voulu le sauver. Il envoya ce jeune homme au tribun; le tribun comprit à quel point cet assassinat public engagerait sa responsabilité. Il résolut donc d'envoyer Paul, avec une escorte, à Césarée, où résidait le gouverneur romain. Dès le soir, quatre cents soldats et soixante-et-dix cavaliers partirent de Jérusalem, et, au milieu d'eux, à cheval, le pri-

sonnier. Une si forte troupe semble indiquer qu'il y avait eu, dans la journée, d'autres projets que celui des quarante, et qu'on craignait un soulèvement populaire.

CHAPITRE TRENTIÈME.

CÉSARÉE.

I. Félix. — Son origine et ses vices. — Paul accusé devant lui. — Tertullus et sa tactique.

II. Paul répond. — Félix ajourne. — Paul devant lui et sa femme Drusille. — « Pour le moment, va-t-en! » — Paul retourne en prison. — Adoucissements.

I

A Césarée résidait donc le procurateur Félix, un des hommes les plus vils de cette triste époque. Ce n'est pourtant pas d'après les Actes que nous pourrions nous faire une si fâcheuse idée de son caractère et de ses mœurs ; il y a même lieu de s'étonner que l'historien appuye si peu sur les vices d'un homme qui retint deux ans Paul en prison tout en reconnaissant son innocence. Mais

Félix nous est connu d'ailleurs ; le rude pinceau de Tacite a eu pour lui quelques-uns de ces traits que les siècles n'effacent pas. « Claude, dit-il (Hist. V, 9), abandonna la Judée, depuis le moment où ses rois furent morts ou ruinés, à des chevaliers ou à des affranchis. Un de ces derniers, Antonius Félix, y exerça, parmi toutes sortes de cruautés et de débauches, un pouvoir de roi absolu avec une âme d'esclave. » Il était frère de cet autre esclave, Pallas, à qui la faveur d'Agrippine livrait Rome et l'Empire. Malgré l'appui de son frère tout puissant, Félix avait voulu donner à sa position en Judée une certaine base nationale : il avait épousé Drusille, fille d'Hérode-Agrippa et femme du roi d'Émesse, qu'elle quitta pour Félix. Mais ses rigueurs, ses vices, que ne relevait rien de brillant, sa basse cupidité, sa lâcheté dès qu'il cessait d'être cruel et voulait se rendre agréable, tout, en lui, était odieux aux Juifs ; et ce qui nous montre le mieux à quel point leur haine était fondée, c'est que Néron, deux ans après, fut obligé de leur faire justice. Félix fut rappelé, et, sans le crédit de son frère, il aurait payé de sa tête les turpitudes de son despotisme en Judée. Quoique l'auteur des Actes le traite, en apparence, beaucoup moins sévèrement que Tacite ou Josèphe, nous pourrons constater que c'est le même caractère, le même homme, qui ressort de son récit.

[illegible] im-
[illegible]
[illegible] Juifs
[illegible]

Les Juifs [illegible] pas. [illegible] après
que Paul [illegible] de-
[illegible] le
[illegible] et por-
[illegible] — Ananias, le
grand-prêtre, [illegible] du
Conseil, [illegible] Tertullus,
chargé de [illegible]. L'audience ou-
verte, Tertullus [illegible] qui com-
[illegible] savoient,
et [illegible] en-
vers [illegible] fait
régner, par sa sagesse, une [illegible] paix dans le
pays. [illegible] d'accu-
sation, c'est d'avoir [illegible] la paix publique.
Quoique [illegible] Paul, il
[illegible] « Nous avons
constaté [illegible] est une peste, qu'il pro-
voque la sédition parmi [illegible] les Juifs par tout

l'Empire, et qu'il est le chef de la secte des Nazoréens, » ou Nazaréens, disciples de Jésus de Nazareth; mais le changement de l'*a* en *o* formait un jeu de mots, et les *Nazaréens* devenaient des *gens de rien*. L'orateur des Juifs a donc eu soin de mettre en première ligne un crime que le gouverneur peut vouloir punir lui-même; mais il ne renonce pas à faire en sorte que Paul soit jugé par les Juifs, c'est-à-dire plus sûrement condamné. « Il a même, ajoute-t-il, tenté de profaner le temple, de sorte que nous l'avions saisi et que nous voulions le juger selon notre loi. Mais le tribun Lysias, étant survenu, nous l'a ôté des mains avec une grande violence, ordonnant, etc. » Le récit des faits, tel que nous l'avons présenté, nous dispense de relever les *arrangements* de l'avocat. Mais la conclusion, quoique sous-entendue, était claire : Paul devait être livré au Sanhédrin comme profanateur du temple.

II

Si Paul n'eût été citoyen romain, il est possible que Félix eût accueilli la demande, heureux de se faire à bon marché une bonne note auprès d'eux. Mais il était tenu d'y regarder de plus près, et, de lui-même, il fit signe à l'accusé de parler.

Paul commença par dire qu'il se félicitait d'avoir pour juge un homme qui résidait depuis si longtemps dans le pays. Ce n'était pas un compliment à Félix ni à sa justice, sur laquelle, sans doute, il comptait peu ; il voulait dire seulement que Félix devait connaître les Juifs, surtout leurs chefs, et savoir de quoi ils étaient capables. Mais il s'en tient à cette insinuation ; il n'exploitera pas la haine par laquelle Félix répond à la haine des Juifs, détestant, en particulier, Ananias, car ces deux hommes, qui se valaient, se rendaient mutuellement justice en se haïssant profondément. Paul, donc, se borne à se défendre. Il n'a passé à Jérusalem, dit-il, que quelques jours ; il n'a été vu disputant ni dans le temple ni dans les synagogues. Il reconnaît que sa manière de servir le Dieu de ses pères n'est plus celle des Juifs, mais celle « de cette voie qu'ils appellent secte ; » mais c'est par la Loi, par les prophètes, qu'il a été amené dans cette voie, laquelle, en somme, n'est autre chose que l'attente d'une résurrection. C'est cette attente qui est le mobile de sa vie et de tous ses travaux. Depuis bien des années, il n'avait pas revu Jérusalem. Il y est venu pour apporter à quelques frères pauvres les aumônes de frères d'autres pays, et il n'a fait, à côté de cela, que s'acquitter, dans le temple, des formalités de son vœu. C'est là que les Juifs d'Asie l'ont reconnu, l'ont saisi. Le Sanhédrin n'a pu le convaincre

d'aucun crime, à moins qu'il n'en ait commis un en se disant accusé uniquement pour avoir prêché la résurrection des morts.

L'historien ne dit pas si les Juifs tentèrent de le réfuter ; il dit seulement que le gouverneur « les remit à une autre fois. » Les mots qui suivent ont été souvent mal traduits. On les met dans la bouche de Félix, et on lui fait dire qu'il veut « s'informer mieux de ce qui concerne cette voie (le christianisme). » Le sens, au contraire, est : « Sachant bien ce qui concerne cette voie,» sachant bien ce qu'était le christianisme ; et il n'y a rien d'invraisemblable à ce que le gouverneur, tant vicieux fût-il, eût voulu se rendre un peu compte de la religion d'une partie de ses administrés. C'est ce que paraît indiquer encore le fait de conversations nombreuses qu'il eut, nous est-il dit (xxiv, 26), avec l'apôtre.

La première de ces conversations est la seule sur laquelle il nous soit donné des détails. La femme du gouverneur, juive de naissance, y assistait ; on ne nous dit rien de ses impressions, qui dûrent être bientôt assez semblables à celles de son mari, car les deux époux ne se ressemblaient que trop. Félix avait fait chercher Paul. « Il l'entendit (on l'écouta) parler de la foi en Christ, » nous disent les Actes ; et nous ne voyons pas que la question de doctrine ait été pour lui autre chose qu'un objet de curiosité. Mais Paul, comme tou-

jours, voulut arriver aux conséquences ; et c'est toujours aux conséquences que se heurtent les gens, même meilleurs, et de beaucoup, que Félix ou Drusille. « Il l'écouta parler de la foi en Christ ; mais comme Paul se mettait à parler de la justice, de la continence et du jugement à venir, » de la justice au despote injuste et cruel, de la continence au débauché dont le mariage même n'avait été qu'un scandale de plus, du jugement dernier à l'homme qui avait cherché sans doute dans les négations épicuriennes un refuge contre les dieux, — alors « Félix, effrayé, lui dit : Pour le moment, va-t-en ; quand j'en aurai le loisir, je te rappellerai. »

Il est probable que Paul, malgré cette promesse, s'attendait peu à être rappelé. Il le fut pourtant plusieurs fois. Nous ignorons, avons-nous dit, ce qui se passa dans ces entretiens ; nous savons, malheureusement, que le gouverneur ne devint ni plus juste dans son administration, ni plus respectable dans ses mœurs, et ne songea pas plus qu'avant à ce jugement à venir qui avait un moment troublé son âme.

Même envers Paul, qu'il paraissait traiter avec une certaine bienveillance, il resta ce qu'on l'avait toujours vu, cruel, égoïste, avide. Quoique convaincu de son innocence, il le retint indéfiniment prisonnier. C'était pour plaire aux Juifs, et diminuer au moins d'un la somme de leurs griefs ; et

quand, au bout de deux ans, il dut partir pour aller répondre, à Rome, à leurs plaintes enfin accueillies par l'empereur, il eut soin de le laisser en prison pour adoucir quelque peu, si possible, l'ardeur de leurs dénonciations. Ces calculs de son égoïsme, l'argent seul aurait pu le porter à y renoncer. « Il espérait aussi, disent les Actes, que Paul lui donnerait de l'argent pour qu'il le mît en liberté. » De l'argent, Paul n'en avait pas; et quand les chrétiens, même à son insu, auraient réuni une somme pour l'offrir à l'avide gouverneur, il nous serait pénible qu'un apôtre eût dû à ce moyen sa liberté ou même sa vie. Cette remarque a bien son égoïsme. Nous voulons que rien ne manque aux héros de notre foi; nous refusons courageusement en leur nom tout ce qui àllégerait, aux dépens de leur gloire, leurs souffrances. Mais, enfin, la remarque est bonne, et Paul, bien certainement, l'approuverait.

Félix, du reste, avait épargné à l'apôtre les rigueurs qu'il ne jugeait pas nécessaires; il avait ordonné « qu'on n'empêchât aucun des siens de le servir et de le visiter. » L'auteur des Actes, quoique étant un des *siens*, se tait absolument sur leurs relations avec lui pendant ces deux longues années; lui-même, dans ses épîtres, quand il parle de sa captivité, il ne distingue pas entre celle de Césarée et celle, plus tard, de Rome, de sorte que nous n'avons rien à placer avec certitude dans

cette première période. Mais on a beau ne vouloir rien avancer que de certain, et surtout ne rien inventer ; il est presque impossible de ne pas l'aller chercher dans cette prison de Césarée, et de ne pas se demander quelles étaient là ses occupations, ses pensées. Ses pensées, — nous avons assez vécu avec lui pour qu'il nous fût possible, sans trop de témérité, de les dire ; ses occupations, — nous ne pouvons pas douter qu'il ne consacrât à son œuvre toutes les facilités qui lui étaient laissées. Il pouvait recevoir, par ses amis, des nouvelles de toutes les Églises ; il pouvait, par eux, communiquer avec elles, et, d'ailleurs, rien n'indique qu'il n'ait pas eu la liberté d'écrire, puisqu'il l'eut à Rome, plus tard, jusqu'au dernier moment.

CHAPITRE TRENTE-ET-UNIÈME.

AUX COLOSSIENS; AUX ÉPHÉSIENS.

I. Trois épîtres écrites de Césarée, non de Rome. — Une objection facile à lever. — Indices graves.

II. L'épître dite aux Ephésiens. — Incertitude de l'adresse. — Deux hypothèses. — Ne serait-ce pas l'épître aux Laodicéens?

III. L'épître aux Colossiens la complète et l'éclaircit. — Quels judaïsants l'auteur a en vue. — Leurs doctrines. — Le *corps* et la *chair*. — Ne pas confondre.

IV. Doctrine des deux épîtres. — Jésus relevé à sa véritable place. — L'épître aux Colossiens, plus didactique; l'épître aux Ephésiens, solennel témoignage. — La pensée emportant le style.

V. Analyse. — Etat déplorable dont les païens ont été délivrés. — Foi; joie. — Croiront-ils, parce que Paul est prisonnier, que la cause est perdue? — Que Dieu les affermisse!

VI. Conseils pratiques. — Les deux épîtres, cours complet de morale évangélique. — Abondance, sagesse, variété. — Ce qu'est, pour saint Paul, la charité.

VII. Le *reste* des souffrances de Christ. — Discussion; sens probable. — Ce qu'est, pour lui, la souffrance. — Belle idée.

I

Mais nous voici devant une question controversée. Avons-nous quelqu'une des épîtres que Paul, très-probablement, écrivit pendant sa captivité de Césarée? Est-ce à cette période que nous devons attribuer trois épîtres qui sont d'ailleurs, chronologiquement, inséparables, — l'épître aux Colossiens, l'épître dite aux Ephésiens, l'épître à Philémon?

On incline aujourd'hui généralement dans ce sens; il y a même lieu de s'étonner qu'on ait tant tardé à s'apercevoir combien peu l'opinion contraire était fondée. Elle ne repose, en effet, sur aucune donnée sérieuse, ni extérieure, ni fournie par les épîtres mêmes; elle n'a dû son crédit qu'à la *souscription* des trois épîtres, qui les dit écrites « de Rome, » mais n'a aucune autorité critique, ces mots datant du ve siècle. Il est vrai que nous n'avons non plus, en faveur de Césarée, aucune donnée directe, absolue; mais les indices recueillis n'en forment pas moins, dans leur ensemble, une démonstration à laquelle on trouve bien peu à opposer.

L'unique objection de quelque valeur est celle

qu'on a tirée de l'état dans lequel nous voyons là les Églises d'Asie-Mineure. Pouvaient-elles, nous dit-on, à la date de la captivité de Césarée, être déjà ce que ces épîtres nous les montrent?

Nous avons vu, dans une discussion du même genre, combien le développement des erreurs était rapide. Or, ici, il ne s'agit même pas, comme précédemment pour l'épître à Tite et la première à Timothée, de choisir entre deux époques passablement distantes. Moins d'un an, quelques mois, séparent la captivité de Rome de la captivité de Césarée. Or, d'après les détails que l'apôtre donne à Philémon, il y a déjà longtemps que la captivité dure; donc, s'il écrit de Césarée, c'est peu avant le départ pour Rome, peu avant la captivité de Rome. Mais, d'autre part, si c'est à Rome qu'on lui fait écrire ces épîtres, on est forcé, d'après le contenu, de les lui faire écrire dans les deux premières années, c'est-à-dire avant qu'il s'attendît à une condamnation. Voilà donc qui rapproche encore les deux époques, et nous permet de dire que les détails donnés sur les chrétiens d'Asie-Mineure peuvent aussi bien dater de Césarée que de Rome.

Arrivons aux indices plus ou moins positifs.

Il nous paraît, d'abord, que la manière dont Paul, dans ces épîtres, parle de sa captivité, indique bien plus la captivité de Césarée que les premiers temps de celle de Rome. A Rome, il fut deux ans presque libre. Il habitait, non une pri-

son, mais (Act. xxviii, 30) « une maison qu'il avait louée ; » il pouvait, accompagné d'un soldat, aller où bon lui semblait. A Césarée, les adoucissements accordés par le gouverneur n'empêchaient pas qu'il ne fût *prisonnier*, à la lettre, habitant la prison, probablement enchaîné, car les Romains étaient prodigues de chaînes, au propre comme au figuré. Voilà la situation que paraissent plutôt indiquer les trois épîtres ; et quand, en particulier, l'apôtre parle des services que lui a rendus Onésime, l'esclave de Philémon, ces services ont bien plus l'air d'avoir été rendus à un prisonnier, dans une prison, qu'à un captif presque libre. Il est, en outre, peu vraisemblable que l'esclave eût fui de Colosses à Rome ; il est peu vraisemblable encore qu'écrivant à Philémon de si loin, Paul lui eût dit : « Je te prie de me préparer un logement. » Ces mots semblent indiquer, sinon une courte distance, du moins une arrivée assez prompte, assez directe ; or, supposez l'apôtre mis en liberté à Césarée, reprenant son projet d'aller à Rome, visitant, en chemin, les Églises d'Asie Mineure, — et celle de Colosses l'arrêtera une des premières. L'épître aux Colossiens ne mentionne pas ce projet ; mais comme c'est Onésime qui va la porter à Colosses en même temps que celle à son maître, et comme Tychique, compagnon d'Onésime dans ce voyage, portera aussi celle aux Éphésiens, — tout indice recueilli dans l'une des

trois s'applique aux trois. Ajoutez un argument négatif, commun aux trois. Dans l'épître aux Philippiens et dans la seconde à Timothée, écrites de Rome, tout indique Rome ; comment admettre que trois autres, écrites aussi de Rome, n'eussent pas un mot pour l'indiquer? Il faudrait, enfin, expliquer la présence à Rome de tous les personnages que l'apôtre nomme aux Colossiens comme l'entourant à ce moment. Or, pour cinq au moins, c'est impossible, tandis que leur présence à Césarée, si nous n'en avons pas rigoureusement la preuve, est au moins vraisemblable et ne heurte rien dans les Actes.

II

Mais venons-en aux épîtres mêmes, dont la valeur historique et religieuse est heureusement fort indépendante de ces discussions préliminaires.

Il est vrai que d'autres discussions ont menacé, de nos jours, l'authenticité d'une d'elles. L'épître aux Colossiens, inattaquable, a servi de point d'appui pour attaquer l'épître aux Éphésiens. On arguait, d'abord, des ressemblances, indices d'une contrefaçon, disait-on. Comme s'il était étrange qu'écrivant en même temps à deux Églises me-

nacées des mêmes dangers, l'auteur eût donné les mêmes conseils et reproduit çà et là les mêmes phrases! Un faussaire ne se serait-il pas attaché, au contraire, à varier? On arguait aussi des différences. L'épître aux Éphésiens, disait-on, nous transporte en plein second siècle; elle renferme des choses qu'un gnostique seul a pu écrire. Or, ces choses, à y regarder de près, n'ont réellement du gnosticisme que ce qu'on y en a mis en s'imaginant qu'il y était. On a exploité, enfin, quelques particularités de cette épître, surtout l'incertitude de sa destination. L'indication d'Éphèse, en effet, est reconnue fausse; le contenu ne permet pas de croire que Paul s'adresse à des gens chez lesquels il ait séjourné. Nous pourrions donc demander, ici encore, si le premier soin d'un faussaire n'eût pas été de se mettre en règle à cet égard, profitant de tout ce que nous savons des rapports de l'apôtre avec les Éphésiens.

Mais nous avons, pour lever toute difficulté, le choix entre deux hypothèses. La première fait de l'épître une sorte de lettre circulaire, portée par Tychique aux Éphésiens d'abord, puis, par Tychique ou par d'autres, à toutes les Églises d'alentour. Si nous disons « aux Éphésiens d'abord, » c'est parce que nous aurions là une origine très-naturelle de ce nom d'épître *aux Éphésiens*, si ancien et si répandu; mais nous n'avons non plus aucun motif de ne pas croire qu'elle ait été d'abord

portée à d'autres, peut-être aux Laodicéens, et nous aurions, dans ce dernier cas, l'explication d'un mot de l'apôtre recommandant aux Colossiens (IV, 16) d'envoyer à Laodicée la lettre qu'ils vont recevoir, et de lire eux-mêmes la lettre *de Laodicée*, c'est-à-dire venant de Laodicée. Mais ceci nous conduit à la seconde hypothèse, plus simple, émise dès le second siècle, longtemps abandonnée, et à laquelle on revient beaucoup aujourd'hui : c'est que l'épître aux Éphésiens devrait s'appeler épître *aux Laodicéens*, Paul l'ayant adressée à ces derniers, à eux seuls. Une foule d'indices ont été recueillis ; beaucoup sont assez concluants. Comme nous n'avons, d'autre part, aucune trace d'un séjour de Paul à Laodicée, l'absence de détails intimes, de salutations personnelles, s'explique suffisamment. Un seul point embarrasse. Si l'adresse primitive (I, 1) a été : « Aux saints qui sont à Laodicée, » on demande comment ce mot de Laodicée a disparu ; nous disons *disparu*, car les plus anciens manuscrits ne le remplacent par aucun autre, d'où résulte une phrase assez bizarre, complétée plus tard par « à Éphèse. » Mais une disparition est peu probable. Croyons plutôt que l'apôtre, préoccupé déjà de l'idée que sa lettre serait lue par d'autres que les Laodicéens, n'aura pas nommé ces derniers, la lettre devant, d'ailleurs, leur arriver directement par Tychique. Dans ce cas, les mots « *qui sont* » ne seraient pas de lui

non plus, et la phrase bizarre n'indiquerait que les tâtonnements de copistes peu judicieux.

III

Quoi qu'il en soit, le contenu des deux lettres explique assez le désir de l'apôtre que les mêmes lecteurs prennent connaissance des deux. Si quelques passages se répètent, ce qui rendrait la double lecture inutile, tout le reste, sans se répéter, se complète de l'une à l'autre, et les deux, en somme, n'en font qu'une. Si ce fut un avantage pour les lecteurs du temps, c'en est aussi un pour nous, sinon comme remède aux erreurs que l'auteur signale, et qui ont pris fin depuis longtemps, du moins comme détermination de ces erreurs. L'épître dite aux Éphésiens pouvait être, en soi, suffisamment claire pour ceux qu'elle concernait; nous, si nous n'avions l'autre, elle nous serait assez obscure, non pas dans les détails, si édifiants, si pratiques, mais certainement dans l'ensemble. Nous nous demanderions quel est le but de l'apôtre. Sous ces formes si douces, si profondément évangéliques, nous sentons une polémique; mais, encore une fois, contre quoi et contre qui? — La réponse est dans l'autre épître.

Cela ne veut pas dire que nous puissions tout

expliquer. Une difficulté, entre autres, a paru grande. En quoi les judaïsants que Paul attaque différaient-ils de ceux qu'il avait précédemment attaqués, surtout dans l'épître aux Galates? — Voici, d'après l'épître aux Colossiens, ce qu'il nous paraît qu'on peut croire.

Ces judaïsants, cela va sans dire, enseignaient l'obligation d'observer les préceptes cérémoniels de la Loi, — et Paul (II, 14) leur montre Jésus abolissant, par sa mort, tous ces préceptes, « les ayant cloués à la croix, » dit-il. Mais à côté de ce matérialisme religieux s'était formé, chez les mêmes hommes, un orgueilleux spiritualisme; ils trouvaient l'Évangile trop simple dans ses doctrines, trop faible comme loi et comme instrument de progrès. Les doctrines, en conséquence, ils y mêlaient leurs spéculations mystiques sur le monde invisible, s'occupant surtout beaucoup des anges, leur rendant à peu près un culte, leur attribuant un grand pouvoir, peut-être même la création du monde, et rabaissant d'autant le pouvoir, le rôle, la nature du fils de Dieu. La loi, d'autre part, l'Évangile considéré comme loi, ils lui donnaient pour base l'idée que la matière, le corps, est la source du péché, et que c'est le corps qui doit devenir, par les macérations, la source de la justice. Or, ce n'est pas seulement cette conséquence qui est fausse; le principe ne l'est pas moins. Le corps n'est point la source du péché, et ce serait une

grave erreur, dans ces questions, de confondre *corps* avec *chair*. « C'est du cœur, avait dit Jésus, que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, » et jamais Paul ne s'est départi de ce principe; jamais il n'a attaché le mal à la matière même de la chair, établissant entre la matière et l'esprit un antagonisme radical, nécessaire, absolu. La *chair*, pour lui, c'est le cœur charnel, irrégénéré; c'est le vieil homme par opposition au nouveau, celui que le Saint-Esprit crée en nous. Pour ce cœur charnel, pour ce vieil homme, le corps, sans doute, est fort souvent *l'occasion* du péché; mais vouloir qu'il en soit *la cause*, ce serait ou anéantir la responsabilité morale, ou entrer, comme ces hommes, dans la voie de la sanctification par le corps.

IV

Que fera donc l'apôtre? — Conséquences, principe, tout tombera devant un seul fait : l'œuvre de Christ, qui est parfaite, et par laquelle il a assuré à tout notre être, esprit, âme, corps, une entière victoire sur le péché comme sur la mort. Mais une pareille œuvre ne saurait avoir pour auteur le Christ amoindri, incomplet, des judaïsants de Colosses. L'apôtre commencera donc par le replacer à

la hauteur dont ils l'ont fait descendre. Il est « l'image du Dieu invisible. » — « En lui ont été créées toutes choses dans les cieux et sur la terre, les visibles, les invisibles. » — « En lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. » — Et ces dernières paroles (II, 9) font suite à celles où Paul montre encore une fois d'où sont venues toutes les erreurs qu'il combat. « Prenez garde que nul ne vous séduise (ne fasse de vous sa proie) par le moyen de la philosophie et d'une vaine erreur, selon la tradition des hommes, selon les rudiments du monde, et non selon Christ. »

Prenez maintenant l'épître aux Ephésiens, et vous n'aurez nulle peine à y découvrir le même but, poursuivi autrement, atteint de la même manière, c'est-à-dire par l'exposition nette et vive des vérités contraires aux erreurs que Paul a en vue. Mais, ces erreurs, il ne les formule pas, ne les indique même pas; le remède ira, de lui-même, chercher le mal au fond des esprits, des cœurs.

L'épître est donc comme un solennel témoignage de la foi de Paul en la puissance de la vérité chrétienne. Il parle à Dieu en même temps qu'aux hommes; il bénit Dieu en même temps qu'il leur montre de quoi ils ont à le bénir. Le style se ressent de ce double courant de la pensée. C'est l'enseignement devenu prière, chant de louange, adoration; c'est, comme l'a dit quelqu'un, un psaume évangélique. Mais si l'on cherchait, parmi les

psaumes, ceux auxquels cette épître pourrait le mieux être comparée, il faudrait prendre les plus riches de fond, les plus poétiques de forme. Nulle part, du reste, l'apôtre n'a plus hardiment secoué le joug de l'exactitude littéraire. Il va tant que dure le souffle de son puissant enthousiasme, ne s'arrêtant que lorsqu'il est, nous ne pouvons dire fatigué, mais suffisamment sûr que sa pensée est maintenant gravée dans notre esprit, que ce qui a débordé de son âme remplit maintenant la nôtre.

V

A peine a-t-il, au début, écrit la salutation ordinaire, qu'il s'abandonne à la contemplation des biens immenses que Dieu, par Jésus-Christ, a versés du ciel sur la terre; puis, à peine a-t-il dit que ses lecteurs sont de ceux à qui ces biens furent destinés, qu'il demande au Seigneur, par une fervente prière, de leur en faire de mieux en mieux comprendre la valeur inépuisable, infinie. Mais ils ont déjà, en eux-mêmes, un moyen de la comprendre : qu'ils se rappellent seulement dans quelle corruption, quelles ténèbres, ils étaient plongés comme païens. Une alliance avait cependant eu lieu entre Dieu et les hommes; mais ils étaient, eux, en dehors de cette alliance, et, quoique adorant des

dieux en foule, ils étaient « sans Dieu » dans le monde, puisqu'ils ignoraient le vrai Dieu. Maintenant ils sont dans l'alliance, car Jésus est venu qui a annoncé la paix et aux païens « qui étaient loin, » et aux Juifs « qui étaient près. » Ils sont « concitoyens des saints; » ils entrent dans la construction de l'édifice « dont la pierre angulaire est Jésus-Christ. »

Mais voici qu'un de ceux qui bâtissaient cet édifice, Paul, est prisonnier. Oublieront-ils, pour cela, que c'est lui qui a été spécialement chargé « d'annoncer parmi les Gentils les richesses incompréhensibles de Christ? » Ou bien craindront-ils que l'œuvre ne soit compromise? Dieu a son dessein, « arrêté dès avant les siècles. » Que les Gentils devenus chrétiens ne se découragent donc point « à cause des afflictions » de leur apôtre. Ces afflictions ne sont elles pas leur gloire comme la sienne? Prisonnier, il y a une chose qu'il pourra du moins toujours faire : prier pour eux. Et aussitôt : « Je fléchis les genoux, dit-il, devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous donne d'être puissamment fortifiés par son Esprit... et qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez, avec tous les saints... connaître la charité de Christ, qui surpasse toute intelligence. » Et il termine par cette doxologie magnifique : « A celui qui peut, par la puissance qui se déploie en nous,

faire infiniment au delà de tout ce que nous demandons et concevons, à lui la gloire dans l'Église, par Jésus-Christ, dans tous les âges et aux siècles des siècles ! »

VI

C'est à partir de là que viennent les conseils pratiques, conséquences, comme toujours, des grandes doctrines de la foi ; c'est aussi à partir de là que les deux épîtres se rejoignent. Aux Colossiens, Paul leur dira (III, 1) : « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. » Aux Éphésiens (IV, 1) : « Je vous conjure donc, moi qui suis prisonnier pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière digne de la vocation dont vous avez été appelés. » C'est, au fond, la même transition, conduisant aux mêmes idées ; mais si quelques passages vont se trouver à peu près identiques, non-seulement il n'y a pas lieu, comme nous l'avons dit, de s'en étonner, mais il y a lieu d'admirer, en maint endroit, la riche diversité que l'auteur a su introduire, ou, plutôt, car il n'y a évidemment pas songé, qui a coulé d'elle-même du riche trésor de son cœur. Ces cinq chapitres (deux de l'épître aux Colossiens, trois de l'autre)

forment un cours complet de morale évangélique. Humilité, sanctification, prière, usage de tous les moyens de progrès, charité sous toutes ses formes, devoirs de tous envers tous, devoirs particuliers des époux, des pères et mères, des enfants, des serviteurs, des maîtres, — tout y est, tout y apparaît dans sa liaison intime avec les hautes vérités que l'apôtre vient d'exposer, tout s'anime et tout vit de cette puissante vie que la foi créera chez le chrétien. Point de petits devoirs, car tous découlent de la même grande et sainte loi; point de petites fautes, puisque toutes, comme désobéissances, offensent Dieu dans sa grandeur, et, comme ingratitudes, dans son infinie bonté.

Paul ne dit pas littéralement cela, mais il fait mieux que de le dire : il nous force de nous le dire nous-mêmes. Et comme il jette, en passant, même à travers les plus simples détails, ces mots qui illuminent tout le champ de la vie chrétienne ! Point de paroles déshonnêtes, car ce serait « contrister le Saint-Esprit. » Point de ces œuvres qui se cachent, car nous devons marcher « comme des enfants de lumière. » Point d'illusion sur les choses de la terre, comme si la vie était là ; notre vie « est cachée avec Christ en Dieu. » Point de prétextes pour ne pas combattre le mal, même armé de toute la puissance du prince des ténèbres, car nous avons pour ce combat « toutes les armes de Dieu. » Paul se complaît dans cette dernière

image. Il énumère ces « armes de Dieu » qui sont les nôtres ; et quoiqu'il n'ait sûrement pas couru après une minutieuse exactitude, son « bouclier de la foi » et son « épée de l'Esprit » resteront à jamais d'une vérité frappante. Mais quelle image encore, frappante, touchante, que celle qui nous montrera, dans l'union du Christ et de son Église, le type du mariage chrétien ! Comme les deux choses, mutuellement, s'éclairent ! Comme le mariage sort de là plus grand, plus saint ! Comme l'amour de Christ pour son Église nous devient, par cette comparaison avec le mariage, plus saisissable, plus humain, sans cesser, pour cela, d'être divin ! Voyez, enfin, — car il faut se borner et l'on pourrait tout citer, — voyez que d'aperçus nouveaux, que de formes neuves, saisissantes, dans ce vieux sujet que l'apôtre, pourrait-on croire, a déjà épuisé plus d'une fois, — la charité ! Une image, surtout, lui fournit les plus heureux développements. L'Église est un corps dont Jésus-Christ n'est pas seulement la tête, mais l'âme ; les chrétiens sont les membres de ce corps. La charité est donc tout autre chose qu'un lien s'établissant entre nous par la pensée d'une commune origine, d'intérêts communs et de devoirs réciproques. C'est l'âme même de ce corps dont chacun de nous est un des membres ; c'est la vie divine qui circule en tous et en chacun.

VII

Parmi cette foule d'idées, il en est une qui a été quelquefois mal comprise ; et comme elle se lie aux circonstances où se trouvait l'apôtre, nous devons en dire quelques mots.

« Je me réjouis maintenant, dit-il aux Colossiens (I, 24), dans les souffrances que j'endure pour vous, et j'achève de souffrir en ma chair le reste des afflictions de Jésus pour son corps, qui est l'Église. »

On s'est demandé ce que voulait dire ce *reste.* Jésus a souffert tout ce qu'il avait à souffrir, et personne ne s'est jamais plus nettement exprimé que Paul sur la valeur infinie de ses souffrances, de sa mort. Et cependant, ici, on dirait que Jésus lui a légué quelques souffrances qui étaient encore nécessaires, et que lui, Jésus, n'a pas endurées. Contradiction donc, semble-t-il. Comment l'expliquerons-nous ?

On a supposé que ces « afflictions *de* Christ » signifiaient simplement « afflictions *pour* Christ, » pour l'Évangile. Paul, croyons-nous, dit plus que cela. D'autres ont vu, dans ce « reste des afflictions de Christ, » les afflictions spéciales que Christ n'a en effet pas souffertes, la captivité, par

exemple, soufferte actuellement par l'apôtre. Mais, alors, la difficulté subsiste ; Paul ferait de sa captivité un complément de l'œuvre du Christ. Ne serait-il pas possible, laissant aux mots leur sens ordinaire et naturel, de distinguer, dans les souffrances du Christ, deux caractères, dont l'apôtre, ici, n'aura envisagé qu'un ? Christ a souffert pour nos péchés, et ses souffrances, à ce point de vue, ont une valeur rédemptrice qui n'a appartenu et ne pouvait appartenir qu'à elles ; mais le fait même d'avoir souffert, d'être mort, est un fait humain et imitable, se reproduisant chez quiconque souffre et meurt pour la vérité. « Christ a souffert, dit saint Pierre, *vous laissant un exemple*, afin que vous suiviez ses traces. » Paul donc a suivi cet exemple ; il souffre ; il est heureux d'avoir été appelé à souffrir. Mais dans quel but souffre-t-il ? Encore une fois, ce n'est pas pour fonder, pour sauver l'Église, ce qui a été l'œuvre du Sauveur, mais pour l'étendre sur la terre, pour lui recruter des enfants, ce qui est l'œuvre de l'apôtre. Dira-t-on que ce mot « *le reste* des afflictions de Christ » paraît pourtant indiquer des afflictions de même nature et produisant un même résultat ? Mais ce mot, que nous employons à défaut d'un autre, est inexact, du moins si on y attache ce sens. Le mot grec ne signifie pas proprement « ce qui reste, » mais « ce qui vient après, ce qui résulte comme conséquence immédiate, » — et

voilà qui rentre pleinement dans notre explication. Si Jésus n'avait pas souffert, n'avait pas accompli son œuvre, il est clair que l'apôtre n'aurait pas à souffrir; si l'apôtre ne souffrait pas, c'est-à-dire n'avait pas affronté la souffrance, il est clair que l'œuvre du Christ, bien que complète et parfaite, serait restée, non-seulement incomplète, mais nulle, pour tous ceux à qui elle n'a été connue que grâce aux travaux, grâce aux souffrances de Paul.

Voilà donc, une fois la difficulté levée, un aperçu plein d'intérêt sur la manière dont l'apôtre envisageait ses souffrances. Tout ce qu'il en a dit et dans cette épître et dans les autres, nous pourrions maintenant le grouper autour de ce passage, et nous aurions le plus complet exposé des relations que la souffrance établit entre le chrétien et Jésus-Christ. D'un côté, rien de commun : Jésus reste la victime unique, parfaite; de l'autre, communauté, glorieuse et sainte unité. Paul ne s'arrêtera donc pas à cette pensée élémentaire, tout humaine, que peut concevoir le disciple et le serviteur de n'importe qui : « Mon maître a souffert; pourquoi ne souffrirais-je pas? » Il y a, chez lui, bien davantage; il y a tout ce que pouvait ajouter à cette pensée la nature même du lien dès longtemps établi entre un serviteur tel que Paul et un maître tel que Jésus. Ce ne sera donc pas simplement analogie, mais union, communion. Les souffrances du Christ, quoique passées, persistent,

vivent, chez son disciple. « Nous portons partout dans notre corps la mort du Seigneur Jésus, » écrit-il (2 Cor. IV, 10). Mais ce même disciple qui souffre ainsi *avec Jésus*, — il sait, il sent que Jésus aussi souffre avec lui. « Pourquoi *me* persécutes-tu? » avait dit le Seigneur à Paul; et cette parole qui lui était si souvent revenue à la mémoire comme un amer et humiliant souvenir, lui revenait, dans ses souffrances, comme une consolation et une gloire. Persécuté maintenant, son maître était donc persécuté avec lui; prisonnier, enchaîné, Jésus partageait sa prison, portait ses chaînes. Vienne le supplice un jour, — et il pourra presque se dire que son maître meurt avec lui, pour ne pas lui laisser traverser seul les horreurs de la tombe.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

A PHILÉMON.

I. Onésime. — Ses relations avec Paul. — Libre en Jésus, esclave selon la loi humaine. — L'esclavage. — Le nom de frère.
II. Comment Paul amène ce nom. — Touchants détails. — Il revient à la prière. — Il paiera, s'il le faut. — Comment cette idée s'ennoblit. — Conclusion.

I

L'épître à Philémon, que nous n'avons jusqu'ici envisagée qu'au point de vue chronologique, nous offrirait, malgré sa brièveté, les éléments d'une nouvelle et intéressante étude sur le caractère de Paul, soit comme apôtre, soit comme homme.

Philémon habitait Colosses. Converti par saint Paul, il est appelé par lui « notre compagnon d'œuvre, » ce qui paraît ne devoir être entendu ni

d'un apostolat au dehors, ni d'un ministère à Colosses, mais seulement du zèle de Philémon comme membre de l'Église de cette ville. Un de ses esclaves, Onésime, après quelque infidélité dont on ne peut pas bien, d'après l'épître, déterminer la nature, s'était enfui. Dieu lui fit rencontrer Paul; de quelle manière, nous l'ignorons. Il pouvait l'avoir vu dans la maison de son maître, et ce fut peut-être lui qui, se trouvant à Césarée, apprenant que Paul était en prison, eut l'idée de l'aller voir. Devenu chrétien, soit que l'esclave eût été déjà auparavant au-dessus de sa condition, soit que le christianisme eût amené rapidement chez lui un grand développement d'esprit et de cœur, il fut bientôt, pour l'apôtre, non-seulement un frère en Christ, comme tout autre chrétien, esclave ou libre, mais un ami, un frère tout particulièrement cher. Cette amitié, pourtant, l'apôtre n'hésita pas à se priver des douceurs intimes et des soulagements matériels qu'elle lui procurait dans sa prison. Onésime, selon lui, devait retourner chez son maître; Onésime, cédant à ses injonctions, partit. Mais il partit chargé de la lettre dont nous venons de tirer ces détails.

Il s'agit donc de recommander Onésime à la clémence de Philémon. Mais l'Onésime qui retourne n'est pas celui qui s'était enfui; esclave encore aux yeux de la loi humaine, il a reçu de Dieu, par l'Évangile, cet affranchissement spirituel qui lui

est désormais commun avec Philémon, son maître. Philémon sera-t-il tenu, pour cela, de l'affranchir? Paul ne le lui demande pas. Si Philémon tire cette conséquence, tant mieux; s'il ne la tire pas, Onésime, sans murmurer, prendra pour lui ce que l'apôtre a dit dans cette épître aux Colossiens dont il est aussi le porteur : « Esclaves, obéissez à vos maîtres selon la chair... et quoi que vous fassiez, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur, non pour les hommes. » Le christianisme, dans cette grande question de l'esclavage, a procédé comme fait ici l'apôtre; il a posé les principes, laissant aux hommes et au temps le soin de tirer la conclusion. Hélas! les hommes ne se sont pas pressés! L'apôtre, donc, posera le principe. Onésime est chrétien; Onésime doit être accueilli par Philémon, « non plus comme un esclave, mais comme un frère bien-aimé. »

II

Mais Paul sait bien que de pareilles distances ne se comblent pas d'un coup; il n'est pas de ces moralistes qui s'imaginent faire preuve de haute vertu ou de génie en posant l'idéal sans s'inquiéter de le rendre acceptable. Avant donc d'adresser

cette demande à Philémon, avant de lui parler d'Onésime comme d'un frère, il en parlera comme de son fils, à lui, Paul « Mon fils Onésime, dira-t-il, que j'ai engendré dans mes chaînes. » Mais, cette paternité sainte, Paul ne veut pas encore s'en prévaloir pour imposer à Philémon d'accueillir fraternellement Onésime. Il ne se prévaudra pas davantage ni de ses droits d'apôtre, ni de cet autre droit sacré que lui donnent son âge et ses souffrances. « Bien que j'aie en Jésus-Christ le droit de te commander ce que tu dois faire, moi, Paul, tel que je suis, avancé en âge, et même, en ce moment, prisonnier pour Jésus-Christ, — j'aime mieux te prier au nom de la charité. » Il est vrai qu'on pourrait traduire autrement. « J'aime mieux te prier au nom de la charité, étant ce que je suis, avancé en âge, prisonnier... » — et ces dernières circonstances seraient alors mentionnées, non pas comme augmentant l'autorité de l'apôtre, mais comme appuyant sa prière. N'importe. Il pourrait commander, — et il ne veut que prier, plaider. Onésime a été un bien mauvais serviteur; il sera un serviteur fidèle. Il l'a été pour l'apôtre, qui, bien volontiers, l'aurait gardé; mais c'eût été, dit-il, imposer à son maître une bonne œuvre, et toute bonne œuvre doit être volontaire. C'est Dieu qui veut qu'Onésime retourne chez Philémon; c'est Dieu qui a permis que l'esclave quittât son maître. « Peut-être n'a-t-il été séparé de toi pour quelque

temps, qu'afin que tu le recouvrasses pour toujours, » que tu le recouvrasses *perpétuel*, *éternel*, dit le texte ; — et ce n'est qu'après avoir établi, entre le maître et l'esclave, cette glorieuse fraternité du salut, de la vie éternelle et bienheureuse, que l'apôtre prononce enfin, sûr maintenant de ne plus choquer, ce nom nouveau, ce nom étrange, ce nom béni de *frère*. « Reçois-le comme un frère. »

Et cependant, même alors, il n'appuie pas ; il veut que l'adoption fraternelle se consomme, libre et silencieuse, dans le cœur de Philémon. Voici donc encore la prière. « Si donc tu me regardes comme étroitement uni à toi, reçois-le comme tu me recevrais moi-même. » Il va jusqu'à offrir de rembourser à Philémon la somme dont Onésime peut lui avoir fait tort. On a quelquefois cru devoir ennoblir ce détail en l'interprétant au figuré ; Paul aurait déclaré prendre sur lui, non pas la dette, mais l'offense. Comme si le sentiment qui a dicté son offre ne suffisait pas à l'ennoblir ! Les mots, d'ailleurs, se refusent absolument à cette interprétation. On a aussi objecté que Paul, si pauvre, aurait pu, par une telle offre, offenser Philémon, qui paraît avoir été riche. Philémon s'offensant aurait montré, répondrons-nous, peu de cœur, peu d'esprit ; il n'aurait eu, d'ailleurs, pour revenir de cette impression, qu'à poursuivre. Voyez comme l'apôtre replace aussitôt la question à sa véritable

hauteur. Je paierai, dit-il, oui, je paierai..... « pour ne pas dire que tu es aussi mon débiteur, et de ta propre personne. » Ce que tu me dois, ô Philémon, c'est *toi-même*, ta vie spirituelle, ton salut, fruits de ma prédication ; viens, après cela, viens réclamer le peu que te doit Onésime ! Mais il sait bien que Philémon n'en aura jamais la pensée. Il revient à sa première prière ; il n'admet plus que Philémon puisse refuser. « Oui, mon frère, que je reçoive de toi ce profit en Notre Seigneur... Si je t'ai écrit, c'est que j'étais persuadé de ton empressement à m'écouter, sûr même que tu feras au delà de ce que je dis. » Il le salue alors au nom de ses compagnons de travail et d'épreuves, Epaphras, fondateur de l'Église de Colosses, Marc, Aristarque, Démas, Luc ; il le bénit, lui, sa famille, les chrétiens qui se réunissent dans sa maison, et cette bénédiction fera d'eux tous autant de frères et d'avocats, s'il le faut, du pauvre esclave Onésime.

Que de choses seraient à remarquer dans cette lettre ! Quelle transformation, non-seulement religieuse, mais morale et sociale, que celle dont nous avons là un monument ! Quel contraste avec les avilissements, les corruptions, les cruautés de la civilisation païenne ! Quels tendres mouvements sous la main de fer de la vieille Rome ! Quand cette courte épître ne serait pas d'un immense intérêt comme monument chrétien, elle le serait encore

comme page importante de l'histoire de l'humanité.

Mais nous n'avions à l'étudier ici que comme appartenant à l'histoire de notre apôtre. Voilà, dirons-nous donc, comme il savait être puissant par la charité seule ; voilà comme il savait délicatement manier ces grandes idées qui allaient changer la face du monde. Ce n'est pas un sage qui enseigne ; ce n'est plus un prédicateur qui prêche ; c'est un homme se donnant à ceux qu'il veut conquérir, et, s'il peut se donner de cette manière à ses frères, c'est qu'il a commencé par se donner à leur Sauveur. Pour aimer ainsi les âmes, il faut avoir combattu et souffert avec celui qui les a rachetées.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

FESTUS, AGRIPPA, BÉRÉNICE.

I. Festus. — On reprend l'accusation. — Paul devant lui. — Son discours. — Appel à l'empereur. — Néron n'était pas encore Néron. — Détails sur l'appel.

II. Agrippa; Bérénice. — Détails. — Agrippa veut voir Paul. — Comparution. — Ce que représentaient les personnages de cette scène.

III. Discours de Paul. — Dignité; habileté. — La résurrection, folie. — Festus interrompt. — Réponse. — Paul continue. — Nouveau sens proposé pour l'explication d'un mot de Festus. — Vœu de Paul. — Sauf ces chaînes! — Impression favorable, mais stérile.

I

Félix avait donc laissé Paul en prison. Festus, son successeur, était à peine arrivé dans le pays, que (Act. xxv, 1) « le souverain sacrificateur et les principaux des Juifs comparurent devant lui contre Paul. » Ananias n'est plus nommé. Nous savons

qu'il périt assassiné par des brigands, restes de ceux que Félix avait mis en déroute ; mais nous ne savons pas si ce fut avant ce moment, et s'il eut part ou non à cette nouvelle tentative. Deux ans donc les ennemis de l'apôtre avaient attendu l'occasion ; deux ans ils avaient conservé leur projet d'embûches et de meurtre, car « ils demandaient comme une grâce que Festus le fît revenir à Jérusalem, » et ils avaient résolu de « le tuer en chemin. » Festus, qui n'était venu à Jérusalem que pour quelques jours, répondit qu'il allait retourner à Césarée, et que, là, il les entendrait. Les accusateurs le suivirent donc, et, dès le lendemain de son retour, « s'étant assis sur le tribunal, il ordonna qu'on amenât Paul. » Paul amené, les accusations commencèrent, répétition, sans doute, des anciennes ; Paul ne pouvait non plus que répéter son ancienne défense, et se justifier « de tout méfait, soit contre la loi des Juifs, soit contre le temple, soit contre l'empereur. » Festus, comme Félix, ne voyait en lui nul crime ; Festus, quoique bien plus juste et bien plus respectable que Félix, n'osa pas ou ne voulut pas faire aux Juifs le chagrin de l'absoudre. Seulement, pour se dispenser de prononcer, il lui demanda s'il voulait aller à Jérusalem et être jugé par les Juifs, jugé, lui dit-il, « en ma présence, » sous mon autorité, ce qui voulait probablement dire qu'il n'entendait pourtant pas l'abandonner absolument aux colères du Sanhé-

drin. Malgré cette promesse indirecte de protection, Paul refusa. « Je suis, dit-il, devant le tribunal de l'empereur. » Il disait vrai : le tribunal d'un procurateur romain était réputé celui de l'empereur même. Paul montre ensuite que si Festus ne commence par le déclarer coupable, Festus, représentant officiel de l'empereur, ne peut pas le livrer à une juridiction inférieure. Mais il en est une autre, supérieure, souveraine, et c'est celle-là qu'il choisira. « J'en appelle à l'empereur, » dit-il.

Tout citoyen en avait le droit, et cet appel suspendait toute procédure. « Festus, après en avoir conféré avec son conseil, répondit : Tu en as appelé à César ; tu iras à César. »

César, c'était Néron. Mais la vie de Paul est assez belle pour que nous n'ayons nul besoin de l'embellir, comme on l'a fait ici quelquefois, en supposant à l'apôtre la pensée d'aller au devant du martyre, pensée, d'ailleurs, comme nous l'avons montré, dont la valeur chrétienne est souvent assez contestable. Néron n'avait encore rien fait contre les chrétiens ; ce n'était d'ailleurs pas comme chrétien, mais comme séditieux, que Paul avait comparu devant Félix, devant Festus, et qu'il comparaîtrait, à Rome, devant l'empereur. Festus, comme Félix, n'osait, en le relâchant, s'aliéner les Juifs. Paul voulait donc un juge qui fût au-dessus de cette crainte. Ce juge était à Rome ; et non-seulement Néron n'était pas encore Néron, le Néron

sanglant de l'histoire, mais l'apôtre pouvait d'autant mieux croire à sa justice qu'il venait de destituer Félix, et de le remplacer par un gouverneur honnête homme.

Mais si rien ne nous autorise à supposer que l'apôtre ait par là volontairement cherché la mort, cela ne veut pas dire qu'une volonté supérieure n'eût inspiré la sienne, et préparé, par là, le dénouement. « Il faut, lui avait dit le Seigneur, que tu me rendes aussi témoignage à Rome ; » et cette parole put déjà contribuer à sa résolution de s'y faire conduire. Il n'a pu y arriver libre ; il y arrivera prisonnier. Dieu décidera si ce *témoignage* à rendre doit consister dans sa captivité même et dans sa mort, ou dans une hardie prédication de l'Évangile, ou, peut-être, dans les deux choses, — prédication d'abord, martyre ensuite.

II

Une belle occasion allait cependant encore lui être offerte à Césarée.

Festus reçut la visite du roi Agrippa II, accompagné de sa sœur Bérénice. Bérénice, qu'une tragédie célèbre a poétisée parmi nous, vivait dans le plus grand désordre ; Agrippa, non moins mépri-

sable par ses mœurs, l'était encore par les tristes moyens auxquels il avait dû sa couronne, et l'humble rôle qu'il jouait, comme roi, sous les Romains. Fils d'Hérode-Agrippa, petit-neveu d'Hérode-le-Grand, élevé à Rome, ses assiduités de courtisan lui avaient seules fait obtenir, après une longue attente, ce titre qui allait s'amoindrissant de règne en règne. Cette chétive royauté était d'ailleurs perpétuellement en lutte avec la sacrificature, et c'était à qui s'assurerait les bonnes grâces des Romains. De là cette visite pour « saluer » le nouveau gouverneur.

Le gouverneur lui parla de Paul. Ce qu'il avait vu, lui dit-il, de plus clair dans cette affaire, c'était que les Juifs avaient avec Paul « certaines disputes touchant leur religion, et touchant un certain Jésus, mort, que Paul affirmait être vivant. » Le mot que nous traduisons par *religion* signifie aussi *superstition*, et l'emploi d'un tel mot était peu respectueux, assurément, devant le successeur des David et des Salomon. Mais le roi n'en était pas à y regarder de si près. Il témoigna le désir « d'entendre aussi cet homme, » et Festus lui promit qu'il l'entendrait le lendemain. Il paraît que c'était déjà chose décidée, le gouverneur étant embarrassé pour le rapport à envoyer à Rome, et espérant qu'Agrippa, comme Juif, pourrait l'aider à éclaircir l'affaire.

Cette scène du lendemain, on l'a souvent dé-

crite. Agrippa, Bérénice, venus « en grande pompe; » Festus, le gouverneur, avec la pompe plus sévère qui convenait à l'autorité réelle; dans la salle, « les tribuns et les principaux de la ville, » païens et juifs ; puis, au centre, devant le roi, car il paraît que le roi occupait pourtant la place d'honneur, — celui qu'Agrippa avait appelé « cet homme. » Tous, d'ailleurs, sont plus que les personnages d'un tableau ou d'un drame, et personnifient, mauvaise ou bonne, une idée. Festus, c'est le Romain, un des moins mauvais de la décadence, mais aussi incrédule, évidemment, dans sa religion que dans toute autre, et prêt à traiter de folie toute affirmation sérieuse sur les choses de l'âme et de la mort. Agrippa, c'est l'homme qui veut bien accorder à la vérité un peu d'attention, un peu d'étude, et qui d'ailleurs en a reçu traditionnellement quelque partie, mais qui se soucie peu de la recevoir dans son cœur, et peu, surtout, de lui livrer sa vie à réformer. Bérénice, qu'en ferons-nous? L'histoire ne nous dit rien sur ses impressions de ce jour, et ne nous dit que trop sur tout le reste. Mais, pour Paul, nous ne sommes pas embarrassés; nous savons, dès longtemps, ce qu'il représente. Ce n'est pas seulement *une foi* nouvelle qui se lève; c'est *la foi* qui réclame sa place dans le monde, la vie qui demande à circuler librement. N'est-ce pas là ce qu'était l'Évangile? Et quand Juifs ou païens s'armaient contre lui, n'était-ce

pas bien moins contre ses doctrines que contre son principe même, — la foi, le règne de la foi?

III

Quand Festus eut invité Paul à parler, il commença par dire qu'il se félicitait d'avoir à parler devant le roi, mieux en état, comme Juif, de le comprendre, mieux disposé aussi à l'écouter avec patience. Ce qu'il raconte ensuite, nous l'avons déjà souvent rencontré sous sa plume ou dans sa bouche. Peut-être insistera-t-il plus encore qu'ailleurs sur l'union que la prophétie établit entre les deux économies. Il n'a commis d'autre crime, dit-il, que de croire à l'accomplissement d'une promesse dont les Juifs eux-mêmes proclament l'infaillibilité, mais qu'ils regardent comme non encore accomplie. Mais en cet endroit, tout à coup, soit qu'il eût aperçu dans l'auditoire quelque mouvement d'improbation, soit qu'il ne voulût que se jeter au devant de l'objection tant de fois faite: « Quoi! s'écria-t-il; il vous semble incroyable que Dieu ressuscite des morts! » Et la suite nous montre que ce qu'il avait en vue, ce n'était pas la résurrection en général, mais celle de Jésus-Christ, considérée comme la grande preuve de l'accomplissement des prophéties dans la personne du Sauveur.

Alors vient son grand argument, — le récit de sa conversion ; et nous avons montré ailleurs comment ce troisième récit, identique de fond avec les autres, a pu cependant prendre, dans sa bouche, une couleur appropriée aux circonstances, à l'auditoire. Il n'a donc fait, ajoute-t-il (xxvi, 19 et suiv.), que ce que Jésus ressuscité lui a commandé de faire ; et comme, encore une fois, Jésus ressuscité n'était que l'accomplissement visible, vivant, des prophéties, — il n'a prêché, lui, Paul, que ce que les prophètes et Moïse avaient prêché, en réalité, avant lui. Jésus *devait* souffrir ; Jésus *devait* ressusciter.

Mais c'en était trop pour Festus. Le scepticisme ne se contente pas de ne pas croire ; il n'aime pas que l'on croie, et, pour lui, toute croyance un peu vive, c'est folie. « Tu déraisonnes, Paul, dit-il ; ton grand savoir te met hors de sens. » Qu'entendait-il par ce « grand savoir ? » Etait-ce pure ironie ? Le mot grec signifie *ta grande littérature*, et paraît plutôt se rapporter aux nombreux passages prophétiques dont Paul avait sans doute accompagné ses assertions. Il y aurait, dans ce cas, moins d'ironie à l'adresse de Paul, mais plus de mépris pour le livre que Paul avait appelé en témoignage. Cette interprétation s'accorde mieux avec la réponse de l'apôtre. Il commence bien par répondre : « Je n'ai point perdu le sens ; » mais ce qu'il ajoute est moins sa propre défense que celle des Saints Livres.

Il en appelle au roi ; il le somme de rendre témoignage, sinon à Jésus-Christ, du moins à l'autorité divine des prophéties invoquées pour montrer en Jésus-Christ le Messie. « Crois-tu, roi Agrippa, aux prophètes ? Je sais que tu y crois ! » Et cette interpellation, non moins que ce qui précède, nous autorise à penser que la contenance du roi était celle d'un homme qui résiste, mais qui n'a cependant pas pu ne pas devenir attentif et sérieux.

Ce qui donne quelque importance à l'opinion que nous nous ferons de ses impressions à ce moment, c'est que nous n'avons pas d'autre moyen de déterminer le sens de sa réponse, fort controversé de tout temps. La difficulté tient à une de ces locutions familières qui — nous l'avons déjà remarqué — sont souvent peu claires pour nous. On traduit ordinairement : « Peu s'en faut que tu ne me persuades de devenir chrétien ; » et beaucoup de lecteurs tiennent à cette traduction par intérêt pour la gloire de Paul, dont l'éloquence aurait arraché au roi cet hommage. Mais il est bien peu vraisemblable qu'Agrippa, quoique saisi, jusqu'à un certain point, par la vive parole de l'apôtre, ait pu aller jusque-là, surtout devant Festus, qui vient presque d'accuser Paul de folie ; il est d'ailleurs impossible de trouver ce sens dans les mots, pour peu qu'on les serre de près. Mais c'est en les serrant que nous trouverons peut-être ce qu'on a en vain cherché dans le vague.

Le grec *persuader* signifie aussi, plus souvent même, *chercher à persuader*, prétendre à persuader. Les mots *en peu*, qui précèdent, signifient presque toujours *en peu de temps*. Cela posé, si nous nous rappelons combien l'interpellation de Paul a été brusque, combien vivement il a paru dire : « Si tu crois aux prophètes, tu dois croire en Jésus-Christ, tu y crois, » — un sens tout naturel se présente, et ce serait quelque chose d'approchant de notre locution vulgaire : « Tu vas bien vite en besogne, » ou, plus vulgairement encore : « Comme tu y vas ! » C'est donc comme si le roi disait, développant sa pensée : « Tu me demandes si je crois aux prophètes. Oui, j'y crois. Mais partir de là pour me sommer de devenir chrétien, mais conclure que je dois nécessairement le devenir, presque que je le suis déjà, — c'est un peu prompt, un peu fort ! »

Voilà ce qui concilie le mieux, nous semble-t-il, l'impression sérieuse que le roi a reçue, le peu d'envie qu'il a, néanmoins, d'être chrétien, et l'embarras, enfin, où il se trouve, soit vis-à-vis de Paul qui l'a sommé de se déclarer au moins israélite convaincu, soit vis-à-vis de Festus qui a traité Paul d'insensé, et qui n'estime pas plus le judaïsme que le christianisme. Ce sens est aussi celui qui amènera le mieux la réponse de Paul, fort peu claire autrement et réduite presque à un jeu de mots. Le lien, maintenant, est dans l'idée. Le roi

a dit : « Tu vas bien vite ; tu fais bien du chemin en peu de temps. » Paul répond : « Plût à Dieu que, soit en peu de temps, soit en beaucoup, » car peu m'importe le temps, la peine, pourvu que la chose se fasse, « plût à Dieu que, non-seulement toi, mais tous ceux qui en ce moment m'écoutent, devinssiez tels que je suis. » Ces derniers mots sont probablement une allusion aux paroles de Festus et à la *folie* de Paul ; mais, qu'on admette ou non ce détail, le tout est maintenant clair, et, croyons-nous, satisfaisant.

Mais Paul ajoute un mot qui n'a jamais pu être obscur, et qui achève admirablement, soit son discours, soit le tableau. « Plût à Dieu, a-t-il dit, que vous devinssiez tous tels que je suis ! » — *sauf ces chaînes*, ajoute-t-il. Et tout paraît indiquer que ce n'était pas une figure, que Paul était bien réellement, sinon chargé de chaînes, du moins lié d'une chaîne, l'usage étant que tout prisonnier portât cette marque visible de sa captivité. Nous ne pouvons donc pas ne pas le voir, à ces mots, ou abaissant son regard sur la chaîne, ou élevant la chaîne même, et la montrant au roi, à Bérénice, à Festus. Mais si l'apôtre ne peut pas faire que ce regard ou ce geste ne soit une protestation contre le déni de justice dont il souffre depuis deux ans, cette protestation sera du moins, dans sa forme, comme un nouvel échantillon de la foi pour laquelle il souffre. C'est un vœu, tout de

charité, pour ses juges et pour ses ennemis.

Aussi voyons-nous les trois principaux personnages se lever sous une impression favorable, « ainsi que ceux qui étaient assis avec eux. » — « Et s'étant retirés, poursuit l'auteur (Act. xxvi, 31), ils se disaient les uns aux autres : Cet homme n'a rien fait qui mérite la mort ou la prison. Et Agrippa dit à Festus : Cet homme aurait pu être relâché, s'il n'en avait appelé à César. » Mais Festus n'alla pas jusqu'à engager l'apôtre à retirer l'appel; il était probablement tout heureux que la stricte légalité l'obligeât de l'envoyer à Rome.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

LE NAUFRAGE.

I. Luc reparaît. — Sentiments de Paul envers ses compagnons d'œuvre. — Embarquement. — L'Asie proconsulaire. — Quelques détails sur la route suivie.

II. Vents contraires. — Côtes de Crète. — Tempête. — Détails divers. — Paul annonce que personne ne périra. — Les vies *données*.

III. La quatorzième nuit. — Paul rendant grâces. — On veut tuer les prisonniers. — Le naufrage.

IV. Malte. — Bon accueil. — La vipère. — Publius. — Guérison. — Départ. — L'Italie. — Frères venus au devant.

I

Nous nous arrêterons peu sur le voyage, raconté dans les Actes avec une précision qui ne laisse, en beaucoup d'endroits, qu'à copier, — à moins qu'on ne veuille, comme cela s'est fait dans des ouvrages spéciaux, entamer de grands développe-

ments géographiques ou techniques. Nous nous en tiendrons donc aux explications indispensables.

Luc, venu avec l'apôtre en Judée, s'efface totalement jusqu'au départ. Nous n'avons vu son nom que dans les salutations de deux épîtres, et nous ne savons pas s'il fut constamment avec l'apôtre; mais la manière dont il se remet alors en scène indique plutôt qu'il ne l'avait pas quitté, ou, du moins, qu'il se considérait comme indéfiniment attaché à sa personne. « On avait décidé, dit-il (XXVII, 1), *de nous envoyer* par mer en Italie. » Ce *nous*, comme on le voit peu après, comprenait Aristarque, désigné dans l'épître aux Colossiens comme « compagnon de captivité » de l'apôtre. Ceux qui regardent l'épître comme écrite de Rome ont cru pouvoir conclure de là qu'Aristarque avait été, à la lettre, au moins pendant quelque temps, prisonnier avec Paul; une tradition veut même qu'il ait été mis à mort avec lui. Si l'épître est de Césarée, cette interprétation tombe; Aristarque, d'après le récit des Actes, est évidemment libre et part librement avec Paul. Mais l'épître fût-elle, ce que nous ne pensons pas, de Rome, le mot « compagnon de captivité » ne prouverait pas davantage une captivité proprement dite. De même que Paul associe aux honneurs de l'apostolat, en les appelant ses « compagnons d'œuvre, » tous ceux qui ont travaillé ou travaillent aux progrès de l'Évan-

gile, — son humble gratitude associera aux honneurs de la persécution tout ce qui se sera dévoué à lui dans ses souffrances; et si Aristarque, dans l'épître, est appelé « mon compagnon de captivité, » tandis que Luc est appelé seulement « le médecin qui m'est cher, » cette difficulté peut tenir, comme tant d'autres, à des détails que nous ignorons, et ne saurait infirmer des conclusions tirées de tout un ensemble de faits.

Quand donc le moment fut venu, « on remit Paul et quelques autres prisonniers à un centurion nommé Julius, de la cohorte Augusta, » ou impériale. Sur ce dernier nom, les explications varient; on incline à penser que c'était, dans chaque légion, celui d'une des dix cohortes dont elle se composait. Le centurion prit passage, avec ses prisonniers et un certain nombre de soldats, sur un navire marchand « qui partait pour les côtes d'*Asie.* » Ce dernier mot a induit en erreur beaucoup de traducteurs et d'interprètes. On a entendu l'*Asie-Mineure*, et, arrangeant tout le reste en conséquence, on a supposé que le vaisseau devait se diriger vers le nord, côtoyant d'abord toute la Syrie, puis toute l'Asie-Mineure, et que le résultat des vents contraires avait été de le faire passer au-dessous de l'île de Chypre, tandis qu'il devait passer au-dessus. Or, dans les Actes, l'*Asie* est toujours l'Asie proconsulaire, à l'ouest de l'Asie-Mineure; et il serait bien peu vraisemblable,

d'ailleurs, qu'on eût choisi, pour mener les prisonniers à Rome, un vaisseau qui ne se dirigeât pas directement vers l'ouest. C'est donc bien vers l'*Asie*, vers l'Asie proconsulaire, que le vaisseau va se diriger; il commencera seulement par remonter, pour prendre ou pour compléter sa charge, jusqu'à Sidon, où « Julius, qui traitait Paul avec humanité, lui permit d'aller voir ses amis et d'user de leurs services. » Il s'agissait maintenant de traverser la Méditérranée, et, passant sous l'île de Chypre, de cingler droit vers la Lycie. Mais les vents poussent au nord-est. Il faut aller passer au-dessus de l'île de Chypre, et ce n'est qu'en longeant l'Asie-Mineure, en traversant (xxvii, 5) « la mer de Cilicie et de Pamphylie, » qu'on atteint le port de Myra, en Lycie.

Le navire était d'Adramytte, en Mysie, et probablement y retournait; on le quitta donc à Myra, et l'on en prit un autre qui arrivait d'Egypte et se rendait en Italie. C'était, pour le temps, un fort gros navire, car nous lisons plus loin qu'il se trouva ne porter pas moins de deux cent soixante-et-seize personnes.

II

Les vents continuaient de n'être pas favorables. Il fallut plusieurs jours pour atteindre Cnide, en

Carie, où l'on ne put même pas aborder; puis, de là, au lieu d'aller passer droit entre le Péloponèse et l'île de Crète, on fut poussé, vers le sud, jusqu'à côté de cette île. Ce ne fut même pas sans peine qu'on réussit à ne pas descendre davantage, et à aborder près de Lasée. Tout cela avait pris beaucoup de temps; la saison périlleuse était venue, car « l'époque même du Jeûne était déjà passée, » et le Jeûne (fête des Expiations) avait lieu le 10 du mois de Tisri, c'est-à-dire vers la fin de septembre. Paul était d'avis qu'on n'essayât pas d'aller plus loin. Mais le port n'était pas favorable à l'hivernage, et l'on voulait gagner celui de Phénice, situé sur la côte méridionale de l'île. On ne pouvait cependant songer à faire ces trente ou quarante lieues tant que soufflerait le vent du nord, qui avait déjà failli pousser le vaisseau jusqu'en Afrique. Un léger vent du midi s'éleva. On crut pouvoir partir, et, serrant de près la côte, on fit route à l'ouest. « Mais bientôt, ajoute l'historien, il s'éleva un vent impétueux soufflant le long de l'île, celui qu'on appelle Euroclydon. Et le navire ayant été entraîné et ne pouvant faire face au vent, nous étions entraînés sans plus combattre. Et ayant passé au-dessous d'une petite île appelée Clauda, nous parvînmes, non sans peine, à nous rendre maîtres de la chaloupe (que le vaisseau traînait derrière lui), et à la hisser. » C'est dire que l'on commençait à craindre sérieusement

un naufrage, et à songer aux moyens de salut. Pour consolider le vaisseau, on le « ceint par dessous, » probablement avec des cordes; et comme le vent, toujours plus fort, leur fait craindre « d'être jetés dans la Syrte, » on abaisse, non pas le mât, comme disent quelques traductions, mais la mâture, tous les agrès, tout ce qui donne prise au vent. Cette Syrte, dans laquelle on craignait d'être jeté, c'était la *Grande-Syrte*, à l'ouest de l'Égypte, redoutée pour ses bas-fonds. Le lendemain, la tempête augmentant encore de violence, on jeta à la mer la cargaison; le surlendemain, le « mobilier, » ce qui peut être entendu soit des agrès, soit des meubles proprement dits, et, en un mot, de tous les objets pesants qui pouvaient se trouver sur le vaisseau.

Le ciel était si sombre que, pendant plusieurs jours, on n'aperçut pas le soleil, et, pendant plusieurs nuits, aucune étoile; impossible, par conséquent, de savoir même dans quelle direction le vaisseau était emporté. La suite montra qu'au lieu de descendre vers l'Afrique, comme on l'avait tant redouté, on avait couru droit vers l'ouest. Mais tout espoir de salut semblait perdu. On oubliait jusqu'aux besoins ordinaires de la vie; on ne songeait plus à manger. Matelots habitués à tous les dangers de la mer, soldats habitués à tous les dangers de la guerre, tous avaient fini par ne plus savoir que s'abandonner à leur sort. Un,

pourtant, qui n'était ni un matelot ni un soldat, et dont les conseils, quelques jours avant, avaient pu paraître timides, — un seul, disons-nous, gardait toute sa sérénité, tout son courage. « Il fallait m'écouter, ô hommes, dit-il, et ne pas partir de Crète, et vous épargner cette détresse et cette perte. Je vous exhorte pourtant maintenant à prendre courage, car il n'y aura d'entre vous aucune perte de vie, et nulle autre que celle du vaisseau. » Ainsi disait l'apôtre, et, quand il n'aurait rien ajouté, son assurance eût déjà pu faire du bien. Celui qui promet la vie, fût-ce au hasard, on l'écoute toujours. Mais Dieu avait voulu que ce ne fût pas au hasard. « Un ange du Dieu à qui je suis et que je sers m'est apparu cette nuit, me disant : Ne crains pas, Paul ; il faut que tu comparaisses devant César, et Dieu t'a donné tous ceux qui naviguent avec toi. » Ainsi, ce n'est pas seulement pour sauver le prisonnier que Dieu sauvera ceux qui le gardent. Il les lui *donne;* il lui a fait comme cadeau de leur vie. Que de fois Dieu fait de ces cadeaux-là ! Que de vies pareillement accordées aux prières de ceux qu'il aime, vies, comme ici, sauvées des flots ou d'autres dangers matériels, vies, surtout, sauvées de ces autres tempêtes où le péril n'est pas pour les corps, mais pour les âmes ! « Prenez donc courage, ô hommes, poursuit l'apôtre, car j'ai confiance en Dieu que les choses iront comme elles m'ont été dites. »

III

La quatorzième nuit était venue, et le vaisseau continuait d'être affreusement ballotté « sur la mer Adriatique, » ce qui ne veut pas dire qu'il eût été poussé jusque dans le golfe qui porte aujourd'hui ce nom; le nom s'étendait à tout l'espace compris entre la Grèce, l'Italie, la Sicile et l'Afrique. Au milieu des ténèbres, on s'aperçut, à quelques indices, qu'on approchait d'une terre; chance de salut, chance de mort. On jeta la sonde; elle indiqua vingt brasses, et, peu après, quinze seulement. Il fallait, à tout prix, s'arrêter. On jeta quatre ancres. Elles tinrent; mais elles pouvaient, à chaque moment, céder, et on attendait avec impatience, on « implorait, » dit le texte, les premières lueurs du jour. Quelques matelots complotent de s'enfuir sans plus attendre, et, sous prétexte de se porter en avant pour jeter encore des ancres qui assureront la proue, les quatre autres assurant la poupe, ils commencent à descendre la chaloupe à la mer. Paul s'aperçoit de leur dessein. Si ces hommes, dit-il au centurion, quittent le vaisseau, tout est perdu. Perdu! N'a-t-il pas déclaré que personne ne périrait? Oui; mais si la puissance de Dieu peut se passer de tout concours

humain, souvent aussi ce concours est prévu et voulu par elle. Nous l'avons dit en parlant des miracles; nous pouvons le redire en toutes choses. Un malade sera sauvé, mais par tel ou tel remède; l'équipage sera sauvé, mais à condition que tous les moyens de salut soient mis en œuvre. On retint donc les matelots, et, sur l'ordre du centurion, les soldats coupèrent les cordes qui portaient la chaloupe. Plus d'évasion possible; mais la chaloupe était perdue, et, avec la chaloupe, une précieuse ressource.

Paul renouvela donc ses assurances. « Il ne tombera, dit-il, pas un cheveu de la tête d'aucun de vous. » Mais il les exhortait, en même temps, à manger, de peur que les corps exténués ne fussent pas capables des terribles efforts qui seraient peut-être à faire. « Voilà quatorze jours, leur disait-il, que vous n'avez rien pris ; » ce qui doit s'entendre, évidemment, non d'une abstinence absolue, mais d'une nourriture insuffisante et tourmentée. Joignant l'exemple à la parole, il prit du pain, et, « ayant rendu grâces à Dieu en présence de tous, il le rompit et se mit à manger. » L'action de grâces était un usage universel; on a donc eu tort de penser que les païens qui entouraient Paul durent être frappés de l'acte même. Ce qui les frappa, ce fut sans doute le ton, la profondeur de foi et d'assurance, l'invocation d'un Dieu nouveau pour eux, mais dont l'existence, dont la pré-

sence leur devenait visible, en quelque sorte, dans son courageux serviteur. Rien, d'ailleurs, n'empêchait des païens de croire à un Dieu de plus, et de s'associer, dans leur détresse, à la prière que Paul lui avait adressée, à la confiance que Paul plaçait si résolûment en lui. « Tous, nous dit l'historien, reprirent courage, et mangèrent aussi. » Puis, comme dernière mesure en vue du redoutable abordage qu'on tenterait au point du jour, on acheva d'alléger le vaisseau « en jetant le blé à la mer. » C'est de là qu'on a conclu que le vaisseau était chargé de blé. Mais si nous nous rappelons qu'on avait déjà jeté « la charge, » nous ne pouvons guère admettre que le blé maintenant jeté à la mer en fît partie. Il s'agit donc ou du blé embarqué comme nourriture, ou des vivres en général, traduction que le mot grec autorise, et qui explique mieux le caractère de mesure extrême, suprême, attribué à l'acte raconté.

Au point du jour, on se vit en effet près d'une terre, mais d'une terre que personne ne put reconnaître. Un peu d'espérance revint quand on aperçut « un golfe ayant une plage » où le vaisseau pourrait échouer sans trop de péril. Coupant donc les ancres et relevant une voile, on se laissa emporter vers ce rivage; mais le vaisseau en était encore assez loin, lorsqu'il toucha sur un bas-fond, « sur un lieu entre deux mers, » dit le texte, ce qui paraît indiquer un barrage fermant plus ou

moins l'entrée du golfe. La proue, fortement engagée et soulevée, restait immobile; la poupe se brisait sous la violence des vagues. Le moment décisif était venu; il fallait que chacun pourvût à son propre salut. Mais les soldats avaient à veiller sur les prisonniers; ils ne pouvaient se jeter à la nage sans manquer gravement à leur devoir, et la discipline romaine était inexorable. Placés donc entre leur devoir et la mort, ils voulurent tuer les prisonniers, pour n'avoir plus à songer qu'à eux-mêmes. Mais le centurion, qui tenait à sauver Paul, prit sur lui ce qui pourrait arriver si quelqu'un des captifs, à la faveur du tumulte, s'échappait. Il ordonna que quiconque savait nager, matelot, soldat ou prisonnier, se jetât à la mer; que ceux qui ne savaient pas nager s'aidassent des débris du navire, poussés par les flots vers le rivage. La promesse de Paul fut accomplie; tous abordèrent sains et saufs.

Ils se trouvaient dans l'île de Malte, et le lieu témoin du naufrage gardera probablement à jamais le nom de *Baie de Saint-Paul*, qui est le sien depuis tant de siècles. L'étude attentive de la baie a provoqué, il est vrai, quelques doutes sur la tradition qui en fait le lieu du naufrage. On cherchait une grande plage sablonneuse, et on ne la trouvait pas; les rochers arrivent presque partout jusqu'à la mer. Mais l'historien ne parle que d'un golfe « ayant une plage, » offrant quelque part un en-

droit où l'on pourrait échouer sans se briser, pourvu qu'on réussît à y conduire le vaisseau. Or, cet endroit existe, et, d'ailleurs, pouvait être alors plus apparent, car on sait que la mer modifie incessamment ses rivages. D'autres difficultés ont aussi pu être expliquées, et l'on est aujourd'hui assez généralement d'accord à considérer la tradition comme vraie.

IV

Les habitants de la côte se montrèrent pleins d'humanité; le nom de *barbares*, que l'historien leur donne, veut dire seulement qu'ils n'étaient ni Grecs ni Latins. Ils étaient, en effet, d'origine carthaginoise, et probablement parlaient leur ancienne langue, plus ou moins mêlée de latin, de grec, l'île se trouvant sur le chemin de tant de vaisseaux. Mais ce mot de *barbares* n'en a pas moins été cité en faveur du système étrange qui place le naufrage dans l'Adriatique actuelle, à cent cinquante lieues au nord de Malte, dans une petite île ayant à peu près le même nom. Quelques détails habilement exploités ne sauraient entrer en balance avec l'ensemble du voyage, avec cette constante appréhension d'être jetés sur la côte d'Afrique par un vent qui, en définitive, aurait

poussé le vaisseau jusqu'au milieu du golfe de Venise. C'est à Venise, du reste, que l'idée a pris naissance, et c'est l'orgueil national vénitien qui l'a, le premier, accréditée.

Revenons. — Un grand feu avait été allumé. Paul, en ramassant des broussailles, fut piqué par une vipère. Echapper au naufrage et mourir, un moment après, de la morsure d'un serpent, c'était, aux yeux des gens de l'île, peut-être aussi aux yeux de plus d'un Grec et de plus d'un Romain, l'indice de quelque grand crime que la justice divine ne voulait pas laisser impuni. Mais lorsqu'on vit l'apôtre secouer tranquillement la vipère dans le feu, et ne ressentir, ensuite, aucun mal : « C'est un Dieu, » disaient les barbares.

Dieu, le vrai Dieu, qui avait permis que son serviteur éprouvât, à la lettre, ce qui est écrit du fidèle bravant les morsures des serpents, permit encore à l'apôtre de le glorifier comme ministre de ses grâces.

Il y avait aux environs une terre appartenant à un Romain, Publius. Le père de Publius était malade. « Paul alla le voir, et, après avoir prié, lui imposa les mains et le guérit. » Cette guérison fit du bruit ; d'autres malades vinrent, et furent guéris aussi. « On nous combla de présents, dit Luc, et, au départ, on nous fournit ce qui nous était nécessaire. » Ferons-nous remarquer encore une fois combien cette parfaite simplicité du récit

donne créance au récit même? Celui qui nous parle là de guérisons miraculeuses, ce n'est pas seulement un homme qui parle comme ayant vu ; c'est l'homme qui vient de nous raconter un long voyage avec tous les détails, géographiques ou autres, qui pouvaient nous montrer en lui l'observateur exact et le narrateur fidèle.

On séjourna trois mois à Malte ; puis, au premier printemps, on s'embarqua sur un autre vaisseau d'Alexandrie. Aucun incident ne devait marquer cette dernière partie du voyage. On s'arrêta trois jours à Syracuse ; et comme cette ville est la première nommée, voilà un argument de plus, s'il en était besoin, contre l'idée qu'on fût parti, non de Malte, mais du fond de l'Adriatique. De là, en suivant les côtes, on arriva à Rhegium (Reggio), et, deux jours après, à Pouzzoles. Les chrétiens de cette ville retinrent Paul sept jours. Quelque bienveillant que fut le centurion, nous ne pouvons admettre qu'il l'eût permis s'il n'avait dû lui-même, pour quelque raison à nous inconnue, s'arrêter à Pouzzoles. Enfin, on s'achemina vers Rome. Au Forum d'Appius, ancienne ville des Volsques, on trouva des chrétiens venus de Rome au devant de l'apôtre ; un peu plus loin, aux Trois-Tavernes, lieu qui porte encore aujourd'hui ce nom, on en trouva d'autres. « Et les ayant vus, Paul rendit grâces à Dieu, et prit courage. » Deux ans de captivité à Césarée, une longue navigation, trois mois

à Malte avec la perspective d'une nouvelle captivité à Rome, voilà qui pouvait bien avoir usé quelque peu son énergie en même temps que ses forces, et lui rendre plus nécessaire ce qui peut le mieux, après Dieu, nous soutenir dans les grandes luttes, — la sympathie et l'affection.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

ROME.

I. La voie des triomphateurs. — Paul et les Juifs de Rome.
II. Brusque fin du livre des Actes. — Conjectures à ce sujet. — Les quelques lignes de Luc, vaste cadre. — Situation de Paul à Rome.
III. Ses travaux. — « Dans tout le prétoire. » — « Ceux de la maison de César. » — Discussion.
IV. Paul et Sénèque. — Conjectures. — On a trop affirmé ; ne nions pas trop. — Indices divers dans les ouvrages et dans la vie de Sénèque. — Christianisme et stoïcisme.
V. Le christianisme n'a pas commencé, à Rome, aussi humblement qu'on le croit. — Objection tirée de quelques mots de Tacite. — Réponse à faire.
VI. Deux années sans changement. — Causes cherchées.

I

Ce fut donc avec ce cortége de frères qu'il s'achemina vers Rome par la voie Appienne, le chemin des triomphateurs. Et quel triomphateur avait jamais remporté des victoires dont l'influence sur

le monde pût entrer en comparaison avec celle des travaux de Paul? Quel Romain devenu grand par des succès lointains, accueilli, aux portes de Rome, par le plus ardent enthousiasme, avait jamais rêvé de dominer Rome et l'Empire comme Paul allait le dominer? Mais la guerre entreprise, avant lui, par son divin maître, était celle où l'humilité fait la gloire. Jamais le soldat du Christ n'avait été si fort que depuis qu'il était captif; et ce qui allait mettre le sceau à son triomphe, lui ouvrir les siècles sur la terre en même temps que l'éternité dans le ciel, — c'était encore une défaite, la dernière et suprême défaite aux yeux des hommes, la mort.

Nous avons discuté, à l'occasion de l'épître aux Romains, une des difficultés que soulève ce dernier chapitre des Actes. Bornons-nous maintenant, sur ce point, aux faits.

Paul, arrivé à Rome, fait venir chez lui, dès le troisième jour, un certain nombre de Juifs, les principaux de la ville. Il désirait connaître leurs dispositions à son égard, et les assurer que, quant à lui, bien qu'il eût appelé à l'empereur, il n'avait point l'intention d'accuser les Juifs, mais uniquement de se défendre. Sa cause, d'ailleurs, ajouta-t-il, était celle de la nation juive, dépositaire des promesses de Dieu. « C'est à cause de l'espérance d'Israël que je suis lié de cette chaîne. » Les Juifs répondent qu'ils n'ont point reçu de lettres contre lui, mais qu'ils seraient bien aises de

connaître ses sentiments, car, disent-ils, « quant à cette secte, il nous est connu qu'elle rencontre partout de l'opposition. » Paul s'empressa de leur fixer un jour. Ils revinrent en plus grand nombre, et, « du matin jusqu'au soir, il leur exposait le règne de Dieu. » Comme toujours, quelques-uns acceptent, beaucoup résistent. Voilà bien, leur dit l'apôtre, ce qu'a prédit Esaïe. Ce peuple est condamné ou plutôt s'est condamné, par son endurcissement, à entendre sans entendre, à voir sans voir. « Ils ont ouï dur de leurs oreilles, ils ont fermé leurs yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse. » Et c'est ainsi qu'en répétant solennellement à Rome ce que Jésus avait déjà répété (Matth. XIII, 14) à Capernaüm, l'apôtre prononce définitivement, en quelque sorte, la condamnation des Juifs comme peuple, et l'appel des païens comme nouveaux héritiers des promesses. « Sachez donc que le salut de Dieu est envoyé aux Gentils, et qu'ils l'écouteront, eux! »

II

Malheureusement, c'est après avoir ouvert devant Paul ce vaste champ où s'exercera son zèle, et où

son sang, ensuite, coulera, — que l'historien nous quitte. Il est donc évident que le livre n'est pas fini. A-t-il existé une fin? On ne peut guère le penser, car il n'y en a nulle part aucune trace, et les anciens auteurs qui ont le plus hardiment raconté, à partir d'ici, les travaux de Paul, ne se sont jamais autorisés du nom de l'auteur des Actes. Pourquoi donc s'est-il arrêté ici? Nous l'ignorons ; mais il nous paraît hors de doute qu'en traçant les dernières lignes, il n'avait pas l'intention d'en rester là. On ne finit pas ainsi une histoire à laquelle on a mis, durant tant de pages, tout son cœur, et, de plus, comme le début l'annonce, un certain soin de rédaction. Voici donc ce qui nous paraît, nous n'osons pas dire probable, mais possible. Luc aura fait pour Rome ce que nous lui avons vu faire pour Antioche, pour Éphèse, pour Corinthe, pour Césarée, marquant la durée du séjour, et se taisant presque absolument sur le détail des travaux de l'apôtre. Cela admis, deux suppositions se présentent. Ou l'historien a écrit vers la fin des deux années dont il parle, et, par conséquent, n'avait rien de plus à dire, ou il a écrit plus tard, connaissant la fin de la vie de Paul. Dans les deux cas, on ne peut douter qu'il n'ait eu l'intention de poursuivre ; dans les deux cas, ou cette intention ne s'est pas réalisée, et nous ignorons pourquoi, ou, ce qui est encore possible, mais peu probable, la fin du livre s'est immédiatement perdue.

Que nous reste-t-il donc pour achever l'histoire de Paul? — Quelques lignes de Luc sur les deux premières années, deux épîtres de Paul écrites plus tard, mais ne fournissant rien qui puisse combler l'intervalle, et, enfin, dans l'histoire de Néron, quelques dates, quelques faits qui peuvent servir de contrôle. Quant aux traditions, nous verrons combien elles sont peu sûres.

Les quelques lignes de Luc dessinent un vaste cadre dont l'ampleur fait regretter d'autant plus que nous ayons si peu pour le remplir. Quant il nous dit que Paul demeura « deux années entières » à Rome, enseignant « avec toute liberté et sans aucun empêchement, » — ces expressions, dont l'historien ne s'est encore servi nulle part, autorisent à penser que Paul se trouva en effet, à Rome, plus libre dans son ministère qu'il ne l'avait encore été en aucune ville; et ce témoignage est celui d'un compagnon de ses travaux, arrivé à Rome avec lui. On est pourtant allé trop loin, ce nous semble, lorsqu'on s'est figuré l'apôtre ayant le droit de mener où bon lui semblait le soldat chargé de le garder, et qui, selon l'usage, devait s'attacher au bras la chaîne rivée au bras du prisonnier. L'historien dit seulement (XXVIII, 16) qu' « on permit à Paul de demeurer seul avec le soldat qui le gardait, » et, plus loin (30), qu'il resta deux ans dans ce logement loué par lui, où « il recevait tous ceux qui venaient le voir. » Mais il est probable que

nous serions aussi au delà du vrai si nous allions conclure qu'il ne pouvait sortir. Des règles que nous ne connaissons pas régissaient sans doute ce genre de captivité.

III

Quoi qu'il en soit, avec ce que nous savons de l'activité ordinaire de l'apôtre, et, en outre, de l'ardeur avec laquelle il avait désiré voir Rome, prêcher à Rome, nous ne pouvons que le voir usant avec le plus grand zèle de cette liberté de prédication qu'on lui laissait. Ce zèle resta-t-il enfermé dans un petit cercle, ou, du moins dans un cercle obscur? Il était plus difficile, sans doute, d'attirer les regards à Rome qu'à Éphèse ou à Corinthe; mais Rome, pourtant, comme centre intellectuel, comme ville de philosophes, d'écrivains, d'écoles, ne pouvait guère ignorer longtemps la présence d'un homme qui remuait tant d'idées, et si hardiment, et, à sa manière, si éloquemment. Paul, écrivant aux Philippiens, les saluera au nom des fidèles de Rome, et « principalement, dira-t-il (IV, 22), de ceux de la maison de l'empereur. » Au commencement de l'épître, il se félicitera de ce que sa captivité contribue aux progrès de l'Évangile, tellement, ajoutera-t-il (I, 13), que ses chaînes

« sont devenues notoires en Christ (nous traduisons littéralement) dans tout le prétoire et chez tous les autres. » Ces mots « dans tout le prétoire » ont été quelquefois pris dans un sens qui nous paraît trop étroit. On a cru qu'il s'agissait seulement de la garde prétorienne, dont beaucoup de soldats dûrent avoir successivement, un à un, la charge de garder l'apôtre; et il est probable, en effet, que beaucoup ne purent le voir de si près sans être atteints, plus ou moins, par sa parole. Mais de même que la garde *prétorienne* était la garde *impériale*, c'est-à-dire de l'empereur considéré comme *préteur* suprême, chef militaire de l'Empire, — le *prétoire*, à ce point de vue, signifiait tantôt la résidence, le palais même de l'empereur, tantôt ce que nous appellerions sa *maison militaire*, tout ce qui l'entourait comme chef suprême de l'armée; aussi le *préfet du prétoire* n'était-il pas seulement le chef des prétoriens, mais le ministre de la guerre, ou, plus exactement encore, dans ce gouvernement tout militaire, le premier ministre, le premier personnage de l'empire après l'empereur. Mais quand nous entendons par le *prétoire* le *palais*, nous n'excluons pas, pour cela, les prétoriens. Ils occupaient, hors de la ville, un vaste camp permanent; mais ils venaient chaque jour en certain nombre monter la garde, comme nous dirions, au palais, où ils avaient une caserne. A cette caserne était jointe, très-probablement, une prison. Or, à l'époque où

l'apôtre parle du prétoire, il n'était plus, comme pendant les deux premières années, presque libre ; et quoique nous ne puissions savoir au juste quel changement s'était fait dans sa situation, il n'y a nulle invraisemblance à penser que la prison prétorienne était maintenant la demeure du prisonnier des prétoriens. Mais nous n'avons pas même besoin de cette dernière hypothèse pour saisir une liaison entre les deux affirmations de l'apôtre, — l'Évangile au prétoire, l'Évangile parmi les gens de la maison de César.

IV

Mais il y a plus. Ce préfet du prétoire à qui le centurion, en arrivant, avait remis (Act. XXVIII, 16) le prisonnier, et qui, dès le premier jour, lui accorda presque la liberté, c'était Burrhus, le sage Burrhus, — et nous touchons ici au problème le plus curieux peut-être de cette portion de notre histoire.

Si l'apôtre, ce qui est extrêmement probable, a été en quelque relation avec Burrhus, il ne peut guère ne pas l'avoir été plus ou moins avec l'ami de Burrhus, Sénèque, dont les écrits sont incontestablement les plus *chrétiens* de l'antiquité païenne. Mais pourquoi le sont-ils? Trois supposi-

tions sont possibles. Ou le *christianisme* de Sénèque n'est autre chose que le stoïcisme, modifié, attendri par certains progrès de l'humanité et certaines tendances mélancoliques, poétiques, particulières à l'auteur ; ou le christianisme, le vrai, s'était déjà assez infiltré partout pour qu'un écrivain païen le laissât pénétrer dans ses écrits ; ou, enfin, Sénèque a connu saint Paul, et a, dans une certaine mesure, accueilli sa doctrine. Ces trois hypothèses, du reste, ne s'excluent pas l'une l'autre. Si Sénèque, de lui-même, a imprimé au stoïcisme une tendance qui le rapprochait de la philosophie chrétienne, ou si, avant de connaître Paul, il a subi, le sachant ou non, l'influence du christianisme, — dans les deux cas c'est une raison de plus pour qu'il ait voulu connaître Paul. Un historien, Dion Cassius, rapporte que Sénèque retravailla tous ses ouvrages dans les derniers temps de sa vie. Ainsi s'expliqueraient les traces chrétiennes qu'on croit voir dans ce qu'il avait écrit avant d'avoir pu connaître Paul ; ainsi s'expliquerait, en même temps, pourquoi de si belles idées sont quelquefois, chez lui, comme perdues dans un milieu tout autre. C'est le païen qui a écrit ; c'est un autre homme qui aura modifié ou ajouté.

La tradition s'est emparée de ces possibilités, et les a, selon son usage, amplifiées. Sénèque est devenu un chrétien. Si ses ouvrages, décidément païens encore en une foule d'endroits, s'étaient

perdus, son nom, très-probablement, serait celui d'un martyr et d'un saint.

Mais que ces amplifications ne nous rejettent pas trop en sens inverse. Il est plus difficile de supposer Sénèque n'ayant jamais vu Paul, que de le supposer le connaissant; il est plus facile d'expliquer par des relations avec Paul certaines idées, certains sentiments du philosophe, que d'attribuer au hasard seul de si singuliers rapprochements.

Une lettre de Sénèque, assez mystérieuse, pourrait bien aussi avoir là son explication la plus naturelle. Il raconte à Lucilius, son ami, un changement qui, dit-il, s'est fait en lui par certaines lectures, changement profond, et qui lui est un bonheur ineffable; puis : « Je t'enverrai donc les livres mêmes; et pour que tu n'aies pas la peine de les feuilleter, je mettrai des marques, afin que tu trouves aussitôt les endroits que j'estime et que j'admire. » On s'est demandé ce que pouvaient être ces écrits, si remarquables, selon lui, si puissants, et cependant inconnus de lui jusque-là, inconnus de Lucilius, bien que les deux amis fussent probablement fort au courant des publications philosophiques. Remarquez qu'il ne parle pas d'un écrit, mais de plusieurs, auxquels il attribue la même pensée, la même vertu. Remarquez encore qu'il ne nomme pas l'auteur, n'en fait aucune mention, — chose étrange s'il s'agissait d'un philosophe ordinaire, chose naturelle s'il s'agit d'un

chrétien, d'un Juif, d'un homme, enfin, dont le nom et la religion étaient peu propres à bien disposer Lucilius en faveur de ses écrits.

D'autres indices pourraient être tirés de la vie même de Sénèque. Ce changement intérieur dont il parle dans la lettre à Lucilius, nous le verrions se manifester au dehors, et, ici, c'est Tacite qui nous fournirait les détails. Peu après la mort de Burrhus, en 64, Sénèque demande à Néron de reprendre les richesses dont il l'avait comblé. Il ne veut plus que ses clients viennent, selon l'ancien usage, le saluer le matin, et l'accompagnent par la ville. Sa table, longtemps splendide, devient simple. Il ne se montre presque plus. Tout annonce un homme décidé à chercher sa paix et sa gloire ailleurs que dans les joies et les distinctions de la terre. Sans les lettres à Lucilius, nous pourrions très-bien ne voir là qu'un réveil de sévérité stoïcienne; mais il a parlé d'un changement, d'une transformation, et ces noms ne peuvent convenir à ce qui aurait été, au contraire, l'application de principes professés par lui depuis longtemps. Chronologiquement, enfin, bien que nous ne puissions songer à établir une concordance détaillée entre le séjour de Paul à Rome et les dernières phases de la vie du philosophe, il est certain que la concordance, en gros, existe pleinement.

Et cependant, redisons-le : il nous paraît impossible de faire de Sénèque un chrétien, même

caché. Ni les ménagements que lui commandait sa position, ni la faiblesse de son caractère, n'expliquent comment il eût pu, étant chrétien, ne jamais le dire, ne jamais le laisser entendre. Si ses livres renferment beaucoup de choses qu'un chrétien, un saint Paul, aurait pu écrire, il y en a beaucoup aussi qu'un chrétien n'aurait pas écrites ou n'aurait pas pu ne pas effacer; beaucoup, d'autre part, sont omises, qu'un chrétien n'aurait pu omettre, et, pour n'en citer qu'une, la plus importante assurément, — l'idée de la rédemption n'apparaît point. Sénèque est donc resté fidèle au principe stoïcien, profondément opposé, nous l'avons vu, au principe chrétien. Il veut que la force de l'homme soit en l'homme, — et peut-être avons-nous là le vrai mot, la conciliation de tous les indices pour et contre. Sénèque, dirions-nous donc, a vu saint Paul, a connu le christianisme, mais n'en a pris que ce qui pouvait s'accommoder à son système; il ne l'a accepté que comme une philosophie augmentant les forces de l'homme, aidant l'homme à tirer toujours plus de son propre fond, mais uniquement de son propre fond. Si sa peinture du vrai sage (épître XLI) renferme des traits auxquels il est presque impossible de ne pas reconnaître Jésus-Christ, — l'ensemble n'en est pas moins le portrait d'un stoïcien, et, encore une fois, malgré tout ce que le stoïcien et le chrétien peuvent avoir de commun, un abîme

les sépare. C'est cet abîme que Sénèque n'aura jamais franchi, quoique tendant, par-dessus, la main à Paul.

V

Mais dussions-nous renoncer, quant à Sénèque, à rien conclure de tout ce qui précède, nous tirerions pourtant une conclusion générale : c'est qu'il y a lieu, ce nous semble, à modifier notablement ce qui se dit et s'écrit d'ordinaire sur l'obscurité des commencements du christianisme à Rome. Non que le christianisme, assurément, ait besoin que l'on sache qu'il a eu de bonne heure, dans cette capitale, des adhérents haut placés; mais il ne faut pas non plus que la vérité historique, si elle est là, s'efface devant l'antithèse qu'on se plaît généralement à établir entre les débuts du christianisme, si humbles, et le christianisme, ensuite, montant sur le trône des Césars. Quelques mots dans les Actes, quelques mots d'une épître, c'est peu, sans doute; mais ce peu dit cependant beaucoup plus qu'on ne lui a souvent fait dire, soit en vue de l'antithèse, soit, au contraire, de peur d'exagérer. Non : le rôle de notre apôtre n'a pu être, à Rome, aussi obscur que beaucoup le pensent; et si sa gloire, comme celle de la religion qu'il prêchait,

comme celle du maître qu'il servait, n'est aucunement intéressée à ce que cette opinion se modifie, ce n'était pas une raison pour que cette question, dans son histoire, ne nous arrêtât pas quelques moments. — Un mot donc sur une dernière objection.

Si le christianisme a pénétré, dès cette époque, jusqu'à des gens aussi haut placés qu'un Sénèque, comment se fait-il que Tacite, écrivant bien des années plus tard, ait parlé des chrétiens comme d'une secte misérable, et de leurs croyances comme n'en ayant évidemment, lui, aucune idée?

L'histoire des religions est pleine de ces singularités. Toute religion dominante tient en mépris ceux qui se détachent d'elle ; et les organes de cette religion, même fort peu dévots personnellement à ses croyances, deviennent, sur ce terrain, les échos de sa pensée, de ses antipathies. Que penserait-on, dans quelques siècles, des protestants et du protestantisme, si l'on jugeait sur ce qu'en écrivent, nous ne dirons pas certains auteurs catholiques, nécessairement hostiles, mais beaucoup d'autres? Quelle ignorance et de l'origine et des doctrines ! Quelle légèreté, même chez des hommes d'ailleurs graves, historiens, philosophes ! On s'étonne que Tacite, dans ses Annales, que les empereurs, dans leurs décrets, parlent des chrétiens comme d'une poignée de misérables. Voyez seulement comme parlent des protestants français les

édits des rois du XVIe siècle. Henri II, par exemple, —qui se douterait que les gens qu'il proscrit dans de pareils termes comptassent dans leurs rangs une partie de la première noblesse du royaume? Et quand un illustre orateur du XVIIe siècle nous peint le protestantisme proscrit « portant sa rage et *ses faux dieux* parmi les nations étrangères, » est-il beaucoup plus près de la vérité que Tacite, lorsque le grave historien ne sait appeler le christionisme que « superstition pernicieuse? » Tacite, du reste, s'est réfuté lui-même. S'il parle des chrétiens comme d'une secte obscure, — ailleurs, à l'occasion de Pomponia Græcina (Annales XIII, 32), il se plaindra que cette « superstition » envahisse les premiers rangs du patriciat romain. L'envahissement pouvait donc avoir commencé sous notre apôtre.

VI

Une autre question, moins intéressante pour nous, est celle-ci : Pourquoi l'apôtre fut-il deux ans à Rome sans qu'aucun changement, mauvais ou bon, se produisit dans sa situation? — Nous n'avons, en effet, aucun indice que son procès eût marché. La phrase des Actes paraît même indiquer positivement le contraire.

Nous ne pouvons guère répondre à cette question que par des questions. Attendait-on de Judée des gens chargés de soutenir devant l'empereur l'accusation portée devant Félix et devant Festus? On a cru pouvoir, d'après la jurisprudence romaine, l'affirmer; mais il a été objecté que le procès avait maintenant changé de nature, que nous n'avons eu, à Césarée, lors de l'appel interjeté, aucune mention de Juifs partant pour Rome, que ni les Actes ici, ni Paul plus tard, quand il parle de son procès, ne mentionnent l'absence ou la présence d'accusateurs venus de Judée; bref, que cet élément paraît, depuis Césarée, totalement en dehors de l'affaire. Il est donc possible ou que l'enquête se poursuivît par lettres, ce qui ne pouvait aller vite, ou qu'elle fût suspendue par une de ces négligences familières aux gouvernements absolus, ou que des influences bienveillantes eussent cherché, dans l'intérêt de Paul, à traîner les choses en longueur. Ces influences, nous en avons peut-être la trace dans le fait même de cette demi-liberté maintenue pendant deux ans. On s'est aussi demandé quelle put être la part de l'impératrice Poppée dans ce qui fut fait pour ou contre Paul. Païenne de naissance, mais prosélyte juive, nous savons par Josèphe que les Juifs eurent à se louer d'elle dans certains démêlés entre eux et le roi Agrippa. Chercha-t-elle aussi à leur plaire en agissant contre Paul? La fin des deux années paraît

coïncider avec l'époque de sa plus grande faveur, alors que son mari l'éleva presque au rang de déesse. Si Paul, à cette époque, fut mis en liberté, le fut-il malgré elle ou grâce à elle ? Si Paul, au contraire, passa d'une demi-captivité à une captivité complète, ne doit-on pas penser que Poppée y fut pour quelque chose ?

On pourrait multiplier ces questions ; mais toutes aboutissent nécessairement au grand problème qui va se poser devant nous. — Paul fut-il libéré ? Est-ce dans une seconde captivité à Rome qu'il reçut son arrêt de mort, ou dans la continuation de celle-ci ?

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

UN GRAND PROBLÈME.

I. Paul a-t-il été deux fois captif? — Tradition sans autorité réelle. — Hypothèse dont on peut se passer. — Clément de Rome. — Seconde épître à Timothée.

II. Ce que paraît indiquer la fin des Actes. — Impossibilité de remplir authentiquement d'autres années. — Impossibilité de croire que la seconde épître à Timothée soit postérieure à 64.

I

Une tradition fort ancienne veut que Paul, au bout des deux ans, ait été mis en liberté. Il serait alors retourné en Orient, aurait visité les Églises, aurait laissé Timothée à Ephèse, Tite en Crète. De là, passant ou ne passant pas par Rome, il aurait fait ce voyage en Espagne que nous avons vu être un de ses vœux, — et ce serait en revenant d'Espagne qu'il aurait été arrêté, emprisonné de nouveau à Rome, et, enfin, mis à mort.

Voilà le système. — Nous dirons le pour et le contre.

Mais le *pour*, à y regarder de près, se réduit à la tradition qui affirme, et à certaines convenances, chronologiques ou autres, dont aucune ne s'impose assez absolument pour devenir une véritable preuve. Nous avons déjà vu que l'épître à Tite et la première à Timothée, qui semblaient si impérieusement indiquer un nouveau voyage en Orient, peuvent trouver leur place à une époque antérieure. Le voyage en Espagne n'a pour lui, dans tout le volume, que le désir exprimé par l'apôtre, désir qui ne prouve rien quant à l'exécution. Quelques mots de Clément de Rome, dans son épître aux Corinthiens, ont passé longtemps pour une mention formelle, qui, sous la plume d'un contemporain, d'un compagnon d'œuvre de saint Paul, suffirait en effet pour écarter toute discussion. Mais les mots eux-mêmes sont discutables, et le morceau entier est d'un caractère vague, hyberbolique, qui interdit de presser le sens des détails. Rien de formel non plus chez les écrivains postérieurs, jusqu'au moment où ils se mettent à enregistrer la tradition sans lui demander ses titres. Aussi ce voyage est-il aujourd'hui abandonné par beaucoup de ceux mêmes qui croient devoir maintenir l'autre, le voyage en Orient, comme nécessaire à l'explication des épîtres.

Or, la seule pour laquelle nous aurions encore à

montrer que cette nécessité n'existe pas, c'est la seconde à Timothée ; celle aux Philippiens est hors de cause, ne renfermant rien qui ait pu paraître une allusion à ce voyage.

Prenez donc la seconde à Timothée, et voyez comme tout peut s'expliquer autrement. Quand l'apôtre (IV, 17) dit qu'il a été « tiré de la gueule du lion, » le contexte n'indique point une mise en liberté, mais seulement le bon effet produit par son premier plaidoyer devant le tribunal de l'empereur. Quand il parle (II, 17) de faits qui ont lieu à Éphèse, rien, dans le contexte, n'indique qu'il ait été lui-même dernièrement dans cette ville. Quand il prie Timothée (IV, 13) de lui apporter le manteau et les livres qu'il a laissés à Troas, rien n'empêche d'admettre que ces objets fussent à Troas depuis longtemps, depuis le voyage mentionné au chap. XX des Actes ; le temps fût-il encore plus long, cela prouverait seulement que Paul n'a pas eu, depuis lors, l'occasion de faire venir ce manteau et ces livres. Quand il parle (IV, 20) de Trophime laissé malade à Milet, le mot grec peut signifier également *j'ai laissé* et *ils ont laissé*. Avec ce dernier sens, la difficulté disparaît, car il s'agit alors d'Onésiphore et d'Éraste, laissant à Milet, malade, leur compagnon de route ; or, ce sens est de beaucoup préférable, car « j'ai laissé » indiquerait que Paul vient d'arriver à Rome, — et toute l'épître indique qu'il y est depuis longtemps.

II

C'est aussi à toute l'épître que l'on pourrait en appeler contre l'idée d'une délivrance antérieure. Que l'apôtre, écrivant à Timothée, ne racontât pas cette délivrance, — rien de plus naturel; Timothée l'aurait sue depuis longtemps, peut-être même en aurait été témoin. Mais que l'épître ne renferme aucune allusion à ce sujet, que la situation décrite fasse si parfaitement suite à celle que nous connaissons par les épîtres antérieures, notamment par l'épître aux Philippiens, qui, dans cette hypothèse, appartient à la première captivité, — voilà qui serait bien étonnant. Et ne pourrions-nous pas reprendre ici, à ce point de vue, la fin des Actes? Si nous ne pouvons savoir ce que Luc allait ajouter au moment où il a posé la plume, nous pouvons, du moins, relire sa dernière phrase en nous demandant à quoi elle paraît conduire. Relisez-la donc; pesez ces mots que Luc a multipliés pour nous dire combien Paul eut de liberté deux ans, — et certainement vous sentirez que la phrase allait aboutir à un contraste, qu'elle n'a pu être écrite ainsi pour arriver à la mention d'une liberté plus grande encore, d'un acquittement par l'empereur. Bref, si vous la lisiez sans

savoir qu'elle est la dernière, — ce n'est pas un acquittement que vous attendriez à la suivante, mais une continuation, plus grave, de la captivité.

On objecte que si Paul eût été encore prisonnier à Rome en 64, il aurait infailliblement péri dans la persécution qui suivit l'incendie de Rome. — Mais, d'abord, est-on sûr qu'il n'ait pas péri à cette époque? La tradition, tout en le faisant mourir vers 67, a longtemps fait de lui une des victimes de la persécution de 64; on ne s'inquiétait pas d'accorder les deux assertions. A-t-on de quoi prouver que la seconde est inexacte, que Paul n'est pas mort en 64 ou 65? A-t-on de quoi remplir authentiquement d'autres années? Si la plus tardive a été le plus en faveur, c'était en vue d'une autre tradition, celle qui veut que Paul et Pierre aient subi le martyre ensemble, mais après que Pierre eut longtemps habité Rome. Rien, toutefois, ne nous oblige absolument d'affirmer que Paul ait péri dans la persécution même. Il n'était pas captif, nous l'avons déjà remarqué, comme chrétien, mais comme séditieux. Le chrétien, sans doute, s'était amplement montré pendant les deux premières années; mais s'il fut, ensuite, emprisonné tout de bon, il put continuer à n'être considéré que comme accusé politique. Tout cela, nous en convenons, est vague; mais ce serait aux partisans du voyage, de la seconde captivité, à donner des

preuves positives, et nous ne pouvons être tenus qu'à montrer qu'ils n'en donnent point.

Voici, d'ailleurs, encore une objection à laquelle il est étonnant qu'on ait si peu songé, et qui ramène avec une singulière force la date la plus ancienne. Si Paul a survécu à la grande persécution, qui expliquera, qui comprendra, dans ses dernières épîtres, l'absence de toute mention, de toute allusion sur ce point? Tant de détails sur ses propres souffrances, — et pas un mot sur celles de tant d'autres! Des centaines, des milliers ont péri, — et il parlera de sa mort prochaine comme d'un fait jusqu'ici nouveau, unique! Lui que nous avons vu si empressé à louer, à bénir, non-seulement ceux qui souffraient, mais ceux qui simplement travaillaient pour l'Évangile, — il oublierait absolument ceux dont les tortures ont ému jusqu'à ce grand mépriseur du christianisme et du Christ, — Tacite! A-t-on pesé cette énorme invraisemblance? Tant qu'elle subsistera, qu'on ne nous parle pas des difficultés de détail que peut soulever la négation d'une seconde captivité. Quand il y en aurait que nous ne pourrions résoudre, — l'argument resterait intact.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

L'ÉPITRE AUX PHILIPPIENS. — LA SECONDE A TIMOTHÉE.

I. L'épître aux Philippiens. — Impressions diverses de l'apôtre. — Quelles funérailles il demande.

II. Éloges aux Philippiens. — La perfection. — Plan complet de la vie chrétienne. — Chagrins de l'apôtre à Rome. — Doit-il désirer la mort? — Derniers conseils et derniers vœux.

III. La seconde épître à Timothée. — Date et circonstances. — Timothée probablement à Ephèse.

IV. Dernières pages écrites par l'apôtre. — Au-dessus des conseils de détail, grand but : Tracer l'idéal du ministère.

V. Courage et charité. — La charité, grande force. — La Parole de Dieu vaincra. — Paul humble jusqu'au bout.

I

Mais, après tout, dans cette question, que nous importe ce qui sera ou ne sera pas prouvé? Un fait subsiste : c'est que Paul a été prisonnier pour

l'Évangile, martyr de l'Évangile, car, de quelque manière que les Romains aient envisagé son procès, nous ne connaissons, nous, que l'apôtre et que le martyr. Si nous ignorons les circonstances et n'avons nul espoir de les retrouver jamais, n'avons-nous pas, à côté de l'histoire qui se tait, la parole même de Paul, toujours plus intime à mesure que le procès s'acheminait vers sa redoutable issue? — Arrivons donc à ses deux dernières épîtres.

L'épître aux Philippiens sert de transition, pour ainsi dire, entre les trois de Césarée et la dernière de Rome, qui sera comme le testament de notre apôtre; et si nous étions en présence d'une histoire fictive, nous dirions que l'auteur a mis une singulière habileté à ménager ses nuances, à préparer son dénouement. Mais le drame est réel, et, d'habileté, il n'y en a point. Paul s'abandonne, avec une simplicité parfaite, à toutes ses impressions, dussent-elles sembler contradictoires. Il a laissé clairement voir (I, 20) que sa captivité pourrait bien finir par le martyre; et le voilà, peu après (I, 26), persuadé que les Philippiens le reverront. Mais poursuivez, — et vous vous convaincrez que c'était bien moins persuasion, espérance, qu'indulgente pitié pour la douleur de ses amis. Ils ont besoin de croire que Paul leur sera rendu; qu'ils le croient! Mais il les replacera bientôt en face de la réalité. Seulement, voyez la

forme. C'est par le côté glorieux, joyeux, qu'il les invite à envisager avec lui cette redoutable chance. Il emprunte à l'ancien culte une image qui va relever encore, et, dirions-nous volontiers, poétiser la situation. La Loi voulait qu'après l'immolation d'une victime, on répandît autour de l'autel une libation de vin. « Quand je devrais, dira-t-il donc (II, 17), servir de libation en officiant dans le sacrifice de votre foi, je m'en réjouis. » Ainsi, le voilà d'abord sacrificateur : il offre à Dieu, comme un « sacrifice de bonne odeur, » la foi de tous ceux qu'il a amenés à l'Évangile, et, spécialement, de ses Philippiens bien-aimés. Mais, par une rapide évolution de sa pensée, en même temps qu'il s'est vu sacrificateur, il s'est vu victime ; la liqueur à répandre autour de l'autel, ce sera peut-être son sang, non pas expiatoire, comme celui du Christ, mais libation, comme le vin lévitique, offrande agréable au Seigneur. Il est prêt ; il se réjouit ; il invite les Philippiens à se réjouir avec lui. — « Réjouissez-vous de même, et soyez avec moi dans la joie. » Voilà les saintes funérailles qu'il demande aux Philippiens de lui faire, s'ils viennent à apprendre que son sang a en effet coulé comme libation dernière « dans le sacrifice de leur foi. »

Mais nous avons déjà signalé ce même trait quand nous parlions des relations établies, dès l'origiue, entre Paul et les Philippiens, ses pre-

miers enfants en la foi sur la terre d'Europe. Nous n'avons donc pas à revenir sur ce que cette épître a d'intéressant et de touchant comme peinture des sentiments paternels de l'apôtre; et quoique l'analyse ne puisse en être, dès lors, que bien imparfaite, les sentiments se mêlant partout aux idées, voici, en quelques mots, ce que nous trouvons.

II

L'Église de Philippes avait envoyé à Paul, par Épaphrodite, une somme pour ses besoins; Paul, on se le rappelle, qui avait souvent refusé les dons d'autres Églises, acceptait ceux des Philippiens. Épaphrodite, à Rome, tomba malade et fut même près de la mort; rétabli, il désira retourner auprès des siens, et ce fut lui qui leur porta l'épître.

Il avait donné à l'apôtre beaucoup de détails sur leur Église, et ces détails étaient, en grande partie, satisfaisants. L'apôtre donc (I, 3-6), bénit Dieu de la fidélité qu'ils ont montrée « depuis le premier jour jusqu'à maintenant, » et, quant à l'avenir, il a en eux pleine confiance. Il ajoutera bien (III, 2-3) l'invitation de prendre garde aux « mauvais ouvriers, » aux hommes de la « fausse circoncision, » ceux qui enseignent à chercher le salut dans des observances, tandis que la « vraie

circoncision, » toute spirituelle, le cherche en Jésus-Christ; mais il ne paraît pas croire que les Philippiens aient donné accès à ces doctrines, et il compte sur eux pour les repousser le cas échéant. Il ne quittera cependant pas ce sujet sans résumer encore une fois sa pensée sur cette grande lutte qui a rempli sa vie. Il avait, dit-il, avant de connaître l'Évangile, autant de raisons que qui que ce fût de « se confier en la chair, » c'est-à-dire en la justice des œuvres; mais maintenant, « à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ, » il ne voit plus en toutes ces choses qu' « une perte, » car elles l'empêcheraient de « gagner Christ, » et d'acquérir « la justice qui s'acquiert par la foi en Christ. » Mais, cette justice, se glorifiera-t-il de la posséder pleinement? Non. Il n'est point « arrivé à la perfection; » il n'y arrivera pas. Mais il marche comme pouvant, comme devant y arriver; il laisse ce qui est derrière lui, s'avance vers ce qui est devant lui. Ce qui est devant lui, ce que ses regards ne quittent pas, c'est « le prix auquel Dieu nous appelle d'en-haut en Jésus-Christ. »

Ainsi se trouve encore une fois tracé tout le plan de la vie chrétienne. Salut acquis, payé, par Jésus-Christ; obligation, néanmoins, de travailler comme s'il était à acquérir, à payer; obligation de ne s'arrêter jamais dans cette marche glorieuse vers la perfection, vers le ciel. Voilà ce que feront

les Philippiens, imitant, ajoute l'apôtre (III, 17-19), ce dont il a tâché de leur offrir en lui-même l'exemple, non ce qu'ils verront chez certains hommes pour qui la terre est tout, tandis que, pour nous, « notre bourgeoisie est dans les cieux. » Viennent alors quelques conseils de détail, appropriés à l'ensemble et au caractère de l'épître. Être joyeux « dans le Seigneur; » être doux envers tous; être sans inquiétude, mais prier, toujours prier; occuper sa pensée de tout ce qui est honnête, pur, juste, aimable.

C'est au milieu, et, en quelque sorte, au travers de toutes ces choses, que Paul jette en passant ce qui se rapporte à sa personne et à sa captivité. Nous avons noté ailleurs ce qu'il dit du succès de sa prédication. D'autres, ajoute-t-il, « encouragés par ses chaînes, » annoncent aussi la Parole plus hardiment que jamais. D'autres, il est vrai, ne sont hardis que « dans un esprit de contention, » et veulent « ajouter l'affliction à ses chaînes. » On a beaucoup cherché ce que pouvaient être ces derniers. Paul ajoutant qu'il se réjouit, en définitive, de ce que Christ est annoncé par eux, il ne peut être question là de ces fausses doctrines que nous lui voyons condamner partout ailleurs. Si donc, comme c'est probable, il s'agit de judaïsants, ce devaient être des judaïsants modérés, moins éloignés de Paul par leurs doctrines que par leurs sentiments, et nous comprenons, dès lors, que Paul

ait pu oublier leur jalousie pour ne plus voir que leur zèle. Mais il n'en est pas moins triste de penser que Paul se fût retrouvé, même à Rome, même dans les fers, en présence de cette opiniâtre hostilité. Ce chagrin, du reste, il l'accepte comme devant tourner à son salut, mais, ajoute-t-il, « par vos prières et par le secours de l'Esprit de Jésus-Christ, » car il sait bien que, sans ce secours, le vieil homme pourrait se relever et l'aigreur prendre le dessus. Avec ce secours, au contraire, il ne sera « confus en rien, » et il est bien sûr que, soit par sa vie, soit par sa mort, Jésus sera glorifié.

Mais voici : Est-ce par sa mort, est-ce par sa vie qu'il doit désirer le plus d'être appelé à glorifier son maître? Christ est sa vie; la mort, qui lui donnera Christ, lui est « un gain. » Mais, ce gain, doit-il le désirer immédiat? — Oui, s'il pense à lui-même; non, s'il pense à tous ceux qui ont encore besoin de lui. Que les Philippiens s'en remettent donc, comme lui, à la volonté de Dieu. Qu'ils doivent ou non le revoir, l'important est qu'ils se conduisent « d'une manière digne de l'Évangile, » et qu'un même combat, soutenu par lui à Rome, par eux à Philippes, les unisse à lui, devant Dieu, par le plus glorieux et le plus saint des liens. Quant à lui, ce qui pourra le mieux rendre parfaite la joie qu'il éprouve déjà d'avoir à souffrir pour l'Évangile, ce sera de savoir qu'ils sont unis, doux, humbles, humbles comme Celui qui a pu,

sans usurpation, se dire égal à Dieu, et qui néanmoins s'est abaissé jusqu'à la mort de la croix. Lorsque Paul était au milieu d'eux, ils ont été heureux de lui obéir; maintenant qu'il est absent et qu'ils ne le reverront jamais peut-être, qu'ils lui obéissent mieux encore, ou plutôt à Dieu, à Dieu seul, qui seul donne « le vouloir et le faire. » Alors l'apôtre pourra, « au jour de Christ, » se glorifier de « n'avoir pas couru en vain ni travaillé en vain. » Mais pourquoi douterait-il d'eux? Ces dons que leur charité vigilante a fait parvenir jusqu'à Rome, il y voit plus et mieux qu'une simple aumône destinée à lui procurer une aisance dont il aurait su se passer, habitué qu'il est à être content également dans l'abondance, dans la disette; il y a vu une manifestation de leur foi, un « parfum d'agréable odeur, » un « sacrifice approuvé de Dieu; » et c'est Dieu, dit-il, qui, « dans sa richesse, » leur rendra largement en dons spirituels, glorieux, ce qu'ils ont fait pour le prisonnier de Rome.

III

Quel temps s'écoula entre cette épître et la seconde à Timothée? — Des recherches également sérieuses ont conduit, là-dessus, à des résultats

très-divers. Avec la seconde captivité, l'intervalle pouvait être fort long; dans l'autre système, il l'est moins, mais ne peut cependant être très-court. En annonçant aux Philippiens qu'il leur renvoyait Épaphrodite, Paul parlait de leur envoyer bientôt Timothée. Le voici maintenant qui écrit à ce dernier, sans rien dire, il est vrai, qui indique une séparation déjà ancienne, sans rien dire, non plus, qui en indique une toute récente. Le désir qu'il exprime de revoir bientôt son disciple ne nous fournit, sur ce point, aucune lumière. Si l'on peut dire, d'un côté, que la vivacité de ce désir suppose une absence déjà longue, on peut dire, de l'autre, que l'affection de Paul pour Timothée, que les ennuis de la captivité, que l'approche d'un dénouement sanglant, que tout, enfin, explique suffisamment ce désir, l'absence eût-elle été fort courte. Laissons donc cette question. Laissons aussi celle du lieu où l'épître alla chercher Timothée. Quelques détails, vers la fin, indiqueraient Éphèse; d'autres, ainsi que l'ensemble, indiqueraient plutôt une tournée faite par Timothée dans les Églises d'Asie-Mineure et de Grèce, et nous aurions là où placer la visite annoncée aux Philippiens. Il n'est pas probable, en effet, que cette annonce indiquât une visite à eux seuls, puisque Paul avait eu tout récemment de leurs nouvelles. C'est donc d'une tournée que Timothée a été chargé par l'apôtre; c'est dans le cours de cette tournée

qu'il a reçu l'épître, à Éphèse peut-être, où probablement il s'arrêta plus qu'ailleurs.

IV

Nous voici donc devant les dernières pages de saint Paul, les dernières, du moins, qui aient été conservées; ce qui est sûr, c'est qu'elles ne sauraient présenter mieux ce caractère solennel que nous cherchons dans les dernières paroles de tout homme. Que Paul ait vécu encore quelques mois, ou ait été bientôt, comme il le disait, « immolé ; » qu'il ait revu Timothée, ou que Timothée, quoique venu « au plus tôt, » ne l'ait plus trouvé vivant, — cette épître n'en est pas moins son testament d'apôtre, sa dernière instruction à l'Église de Jésus-Christ en même temps qu'à son bien-aimé disciple. Lors de sa première épître aux Thessaloniciens, — ce n'est pas sans émotion, disions-nous, qu'on lit les premières lignes tombées de sa plume; que sera-ce donc aux dernières? Aussi l'Église a-t-elle, dans tous les temps, entouré cette épître d'une vénération particulière. On recueille, avec un redoublement de piété, les exhortations de l'apôtre; on se sent béni des bénédictions que son cœur appelait sur Timothée.

Mais nous avons déjà pris dans cette épître pres-

que tout ce qui concernait personnellement Timothée, sa famille, son éducation, ses travaux, son dévouement à l'apôtre, et la tendre affection dont Paul payait ce dévouement. Nous n'y reviendrons donc pas. Voyons le reste.

Le reste est un ensemble de conseils sur le ministère pastoral, tels que pouvait les donner, près de mourir, un homme qui les avait si fidèlement mis en pratique. Au fond, nous n'avons ici rien de plus que dans la première épître à Timothée; mais la forme, le ton, certaines expressions, certains détails, tout, enfin, même abstraction faite des endroits où l'apôtre parle de sa mort prochaine, tout indique une âme arrivée au seuil de l'éternité. Il donnera bien encore à son disciple, chemin faisant, quelques directions spéciales; mais son but est évidemment plus élevé. Il veut rappeler à Timothée les grands principes qui doivent diriger sa vie; il veut le laisser enveloppé, pénétré, de cette sainte et vivifiante atmosphère que le soldat du Christ doit respirer à pleins poumons. Voilà longtemps, sans doute, que Timothée la respire; il a même eu — et c'est par là que l'apôtre commence, — le bonheur d'en être entouré dès ses premières années. Mais voici venir des combats de plus en plus rudes; voici le moment, bientôt, que Timothée devra marcher seul, combattre seul. « Je t'exhorte, lui dit l'apôtre, à raviver le don de Dieu qui est en toi par l'imposition de mes mains. » Et

le mot que nous traduisons par *raviver* renferme l'idée d'un feu dont la lumière éclate, dont l'activité redouble ; belle image de ce feu que Dieu allume dans un cœur, et qui, au souffle des orages, se ranime, éclaire, échauffe, brûle. « Dieu ne nous a point donné un esprit de timidité, mais de puissance, en même temps que de charité et de sagesse. »

V

Ces deux dernières lignes sont comme le sommaire de tout ce que Paul va dire.

D'abord point de timidité. Que Timothée n'ait honte ni de l'Évangile, qu'il est chargé de prêcher, ni de Paul, prisonnier, mais prisonnier pour l'Évangile. Qu'il prêche donc ; qu'il insiste « en temps et hors de temps ; » qu'il reprenne, censure, exhorte. Courageux au dedans, qu'il le soit aussi au dehors, en face du paganisme et des puissances de la terre. « Affronte les souffrances, comme un bon soldat de Jésus-Christ. » Et après quelques mots sur la guerre, où nul ne va, dit-il, « s'embarrassant des choses de la vie, » sur les combats de la lice, où « nul n'est couronné qui n'ait combattu selon les règles, » — voici une troisième image. Nul n'a droit aux fruits de la terre s'il n'a

d'abord péniblement labouré. Les dangers, les souffrances, voilà le labourage d'un apôtre. Ce vaste champ, le monde, veut être fécondé de ses sueurs et de son sang.

Mais à côté de tout ce courage, il faut la charité. « Le serviteur du Seigneur doit être doux envers tous, ne se lassant point d'enseigner, patient, redressant avec mansuétude ceux qui contredisent sa parole. » Il faut aussi un esprit de sagesse, de modération en toutes choses. Point de querelles de mots, de questions vaines. « Il ne faut pas que le serviteur du Seigneur aime à contester. »

Et qu'il ne craigne pas que cette douceur, cette sagesse, affaiblissent jamais ni son courage, ni cet « esprit de puissance » que Dieu lui a donné. Plus il sera charitable et modéré, mieux les hommes se sentiront, devant lui, sous l'influence d'une volonté persévérante, d'une autorité dont la source n'est pas en lui, mais en Dieu. N'est-ce pas là ce que Timothée a éprouvé, depuis tant d'années, auprès de Paul? Pourquoi lui a-t-il été si fidèle, si soumis, bien sûr qu'en lui obéissant il obéissait à Dieu même? Parce que tu voyais, lui dit l'apôtre, « ma manière d'enseigner, ma manière d'agir, mon but (toujours le même), ma foi, ma douceur, ma charité, ma patience, et, poursuit-il, — c'est le couronnement de tout le reste, — mes persécutions, mes souffrances. » Tout cela, donc, tout ce que Dieu lui a donné d'être, de faire, de souffrir,

c'étaient les éléments de cette « puissance » qui a été la sienne, et, s'il s'en glorifie, c'est après avoir dit et redit que Dieu seul en était l'auteur, que toute la gloire en est à Dieu. Ainsi sera fort, ainsi vaincra, comme lui, même dans les chaînes, quiconque sera fidèle. « Je suis lié comme un malfaiteur ; mais la Parole de Dieu n'est point liée. »

Et voilà sa consolation, sa joie, sa gloire. Elle vaincra, cette divine Parole. Elle a vaincu avec lui ; elle vaincra maintenant sans lui, car, dit-il, « le temps de mon départ est arrivé. » Mais il a « combattu le bon combat, » et la mort qui l'attend ne peut plus être qu'un triomphe. Aussi ne craint-il pas de parler de cette « couronne » qui, dit-il, lui est réservée. Il l'appelle « couronne de justice ; » mais nous savons bien ce que ces mots, dans sa bouche, veulent dire. Quand Jésus couronne un des siens, il ne fait que se couronner lui-même, puisque c'est lui qui a été leur force et leur justice. Si l'apôtre a paru un moment se l'adjuger, cette magnifique récompense, pour ses travaux d'apôtre et ses souffrances de martyr, — le voici qui la partage humblement avec tous ceux qui, apôtres ou non, appelés ou non aux grands travaux et aux grandes souffrances, auront simplement désiré, attendu, *aimé*, dit-il, l'avènement du Christ, c'est-à-dire soupiré après le jour où ils seraient recueillis dans son sein. Le grand apôtre ne voit rien au dessus du bonheur et de la gloire de devenir, au

ciel, un simple membre du troupeau dont Jésus sera le pasteur. Il sait qu'il aura besoin jusqu'au bout, sur cette terre, de cette miséricorde qu'il a annoncée aux autres, de cette assistance divine sans laquelle tout homme redevient esclave du péché. « Le Seigneur, dit-il, me garantira de toute œuvre mauvaise, et me sauvera dans son royaume céleste. A lui soit gloire aux siècles des siècles! » C'est le dernier mot de l'épître, car les lignes qui suivent ne sont que des salutations à quelques frères ou de la part de quelques frères; c'est la dernière parole que saint Paul ait léguée au monde.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

LA MORT DE PAUL. — L'ENSEMBLE DE SA VIE.

I. La mort de Paul. — Aucun détail connu. — Est-ce réellement à regretter? — Ce qui a fait le mérite de sa mort, c'est sa vie. — La mort du Christ; la mort de Paul.

II. Nous n'avons pas voulu faire un panégyrique. — A l'Évangile, à Jésus-Christ, à Dieu toute la gloire. — Paul, presque toujours combattant. — Il le fallait; il le faut souvent.

III. Sa théologie, doctrine vivante. — Le dernier mot de toute question est dans son cœur. — Sa vie, commentaire perpétuel de ses doctrines. — Ce que Dieu permet qu'il soit pour nous.

I

Malheureusement, c'est aussi la dernière ligne de son histoire, et, après l'avoir rapportée, il faut finir. La tradition même se tait sur les circonstances de sa mort. Il fut, nous dit-elle, décapité, ce que rend vraisemblable sa qualité de citoyen romain, et l'exécution eut lieu hors de la ville, sur la route

d'Ostie. Mais de ses derniers jours et de ses dernières heures, de ses dernières paroles, de tout ce que nous voudrions surtout savoir, — rien; et si nous nous rappelons combien l'époque même est incertaine, nous pourrons dire, en toute vérité, que saint Paul, son œuvre accomplie, disparaît.

Mais est-ce bien « *malheureusement* » qu'il faut dire? — Il est impossible, sans doute, de ne pas regretter que ni Luc, ni Timothée, ni tant d'autres qui certainement ont connu les détails de la mort de Paul, ne nous en aient transmis le récit. On voudrait, quelque douloureux que le spectacle pût être, y assister; on sent que la mort de Paul a dû être digne de sa vie, digne des dernières paroles que nous avons de lui. Mais, d'autre part, puisque nous avons cette assurance, pourquoi voudrions-nous davantage? Il y a toujours quelque chose d'un peu charnel à considérer la souffrance, la mort, comme ayant, en soi, plus de valeur que toutes les autres manifestations du courage et du dévouement. Cette forme, au contraire, la plus saisissante, est souvent la moins difficile. Pour peu qu'une certaine excitation se soit produite, on souffre, on meurt plus facilement qu'on ne se serait dévoué à un labeur persévérant, obscur, ingrat; et il est sûr, par exemple, sans sortir de l'ordre d'idées auquel Paul empruntait sa noble image du « bon combat, » il est sûr, disons-nous, que le courage militaire n'est point chose difficile;

preuve en soit le très-petit nombre d'hommes qui en sont décidément incapables. Appliquons-nous cette conclusion à Paul? Non; nous disons seulement que ce qui a surtout fait le mérite de sa mort, c'est sa vie, et que, puisque nous savons sa vie, nous en savons assez. Quand le dévouement sous cette forme n'est que la suite naturelle du dévouement sous toutes les autres; quand ce complément s'y ajoute, non pas une fois, tout au bout, mais d'avance, longtemps d'avance, et que, dès les premiers pas dans la carrière, le sacrifice est consommé silencieusement, joyeusement, chaque jour, au fond du cœur, — alors, dans une parfaite harmonie, tout se tient. Les plus humbles travaux, même à l'abri de tout danger actuel, reflètent les grandes souffrances et en prennent la majesté; les grandes souffrances empruntent aux humbles travaux cette simplicité qui en devient le plus beau caractère, et qui, même devant les hommes, en fera surtout le prix. Voilà l'unité de la vie de Paul; voilà comment sa vie nous a d'avance dit sa mort, et nous console de n'en pas savoir les détails.

Dieu, d'ailleurs, a peut-être eu ses desseins en permettant que la mort de Paul s'enveloppât pour nous de cette ombre, et qu'un événement qui avait eu Rome pour théâtre, qui a dû retentir douloureusement dans tant de villes évangélisées par l'apôtre, ne laissât à peu près aucune trace. La

mort du Christ, il fallait que le monde en connût les moindres détails, car cette mort était le salut du monde ; mais, celle de l'apôtre, tant grand fût-il par sa foi, par son zèle, par tout ce que le Seigneur lui avait donné de faire, — c'était la mort d'un simple homme, martyr comme beaucoup d'autres allaient l'être, comme l'avait été, bien avant lui, cet Étienne dont le sang avait rougi ses mains et préparé la transformation de son âme. Dieu donc peut n'avoir pas voulu que le spectacle de sa mort, s'ajoutant aux grands souvenirs de sa vie, risquât de détourner sur l'homme l'attention due tout entière aux grands enseignements qui avaient passé par sa bouche, et surtout à cette autre mort qui doit rester l'événement central de l'histoire du genre humain, comme elle fut le point central de la prédication de Paul. Ce qu'il écrivait aux Corinthiens bien des années avant sa mort : « Est-ce que Paul a été crucifié pour vous? » — il nous le redirait non moins vivement aujourd'hui. Sa vie, en somme, malgré tant de lacunes, nous est assez connue pour tout ce qui appartient réellement, intimement, à l'histoire de sa prédication, de ses écrits, — et c'est surtout à étudier parallèlement l'homme et l'apôtre que nous avons consacré le travail au terme duquel nous arrivons.

II

Jetterons-nous, en terminant, un coup d'œil sur l'ensemble? — Tout ce que nous aurions à dire ici, nous l'avons dit chemin faisant, et, si nous avons réussi à bien exprimer notre pensée, nos lecteurs tireront assez eux-mêmes la conclusion.

Nous n'avons ni voulu faire ni fait un panégyrique de saint Paul. Quand nous l'avons occasionnellement loué, admiré, ce qui ne pouvait pas ne pas être, nous l'avons fait dans l'esprit qui fut constamment le sien lorsqu'il parlait de lui-même, de ses travaux, de son zèle, de ses souffrances, de la couronne qu'il croyait pouvoir espérer. Prédicateur de l'Évangile, s'il a été, en outre, un grand chrétien, il ne l'a été, il n'a pu l'être qu'à la gloire de l'Évangile, reflété dans sa vie; ambassadeur de Jésus-Christ, s'il a montré, dans cette auguste charge, un zèle, un courage admirables, c'est que Jésus, son maître, était en lui, vivait en lui. C'est donc l'Évangile, c'est Jésus que nous avons cherché, trouvé, loué, admiré chez son apôtre; c'est Jésus que chercheront avec nous, et, nous osons l'espérer, que trouveront comme nous ceux qui liront ces pages comme elles ont été écrites, avec simplicité, avec prière, avec amour.

Regretterons-nous que Paul ait été si souvent conduit, dans ses prédications, dans ses épîtres, à n'exposer la vérité chrétienne que sous forme d'attaque ou de défense? — Nous comprenons qu'il y ait pour quelques âmes plus de charme à planer, avec saint Jean, sur les hauteurs de la pensée chrétienne, oubliant les contradictions, les luttes, et contemplant face à face tout ce que Dieu nous a révélé de vérité; même, d'ailleurs, même après avoir vivement goûté l'ardeur de Paul, on aime à se reposer, avec Jean, dans ces régions où la vérité brille d'une lumière plus douce, et où la charité n'a plus même, semble-t-il, à supporter, à pardonner, mais uniquement à aimer. Gardons-nous cependant de nous figurer, pour cela, ou que saint Paul ait moins bien compris la tâche du prédicateur de l'Évangile, ou que l'œuvre à lui assignée ait été moins belle, moins sainte que celle de son collègue. Il fallait, aux temps apostoliques, il a fallu, plus tard, dans toutes les grandes crises, il faudra, en tout temps, ce christianisme de Paul, plus actif que contemplatif; c'est de Paul qu'ont toujours procédé plus directement les missionnaires, les martyrs, les fondateurs de grandes œuvres, les héros, enfin, du *bon combat*, n'importe sous quelle forme. Abaissons-nous, pour cela, les autres apôtres? Otons-nous, en particulier, quelque chose à celui qui avait porté, entre tous, le nom de disciple bien-aimé, et dont la parole est si

chère aux âmes? Non; nous constatons seulement que le maître commun n'avait pas appelé un Paul, un Jean, à travailler de la même manière, et n'avait pas accordé à tous deux, au même degré, les mêmes grâces. Mais l'œuvre n'en est pas moins une, une en soi, une pour nous, et c'est le cas de redire avec Paul : « *Tout est à vous*, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, » soit Jean, ajouterons-nous, comme Paul l'aurait certainement ajouté, si Jean avait eu aussi un parti à Corinthe. Oui, tout *est à nous* dans l'histoire de la prédication de l'Évangile; tout *est à nous* dans ce qui nous reste des apôtres, vivants pour nous dans leurs écrits; tout, chez eux, *est à nous*, si nous servons le même maître, et si nous lui appartenons comme eux.

III

La théologie de saint Paul, que tant de gens ont faite si aride, s'est présentée à nous comme une doctrine vivante, profondément mêlée à toutes ses facultés, à tout son cœur. Partout, sous les idées, le sentiment palpite; partout, sous le sentiment, il y a l'idée, positive, claire, logique. Jamais nous n'avons vu se développer, chez lui, ni la foi de tête aux dépens de la foi de cœur, ni la foi de cœur aux dépens de la foi de tête. Il a compris qu'elles ne

font qu'un; il n'a pas eu même à le comprendre, tant l'harmonie entre les deux s'est établie naturellement, chez lui, dès le premier jour qu'il fut chrétien. On pourrait même dire que ce changement n'a pas été un des fruits de sa conversion, mais sa conversion même. Juif, il ne savait voir dans la religion qu'un système, système à accepter, système à imposer, fût-ce par la prison et les supplices. Chrétien, la religion lui est bien encore un système; mais ce système, à ses yeux, n'est complet, n'est vrai, que s'il transforme et régénère le cœur comme l'esprit. Voilà pourquoi toutes les questions, chez lui, même quand il a commencé par les poser sur le terrain du raisonnement, qu'il les a épuisées par la plus sévère analyse, se résolvent, en définitive, dans son cœur. Si la logique, parfois, le conduit jusqu'au bord des ténèbres insondables, c'est de là qu'il s'élance dans ces régions supérieures où tout devient lumière parce que tout devient amour. Tantôt, pour y arriver, il lui suffit d'un mot, et ce mot nous y transporte avec lui; tantôt, s'élevant peu à peu, mais d'un vol égal, ferme, sûr, il veut, dirait-on, nous laisser le temps de l'atteindre, et presque de le devancer. Toutes les routes lui sont bonnes pour nous mener à ce temple invisible où la croix se dresse au milieu des bénédictions des élus; et l'unité de son christianisme, déjà si belle dans les déductions de sa pensée, l'est davantage encore dans ce sentiment d'humilité, de recon-

naissance, de foi, d'amour, en lequel se résout pour lui chaque démonstration, chaque doctrine. Il ne peut pas ne pas recueillir les fruits de vie dont l'Évangile se couvre sous sa main ; il ne peut pas ne pas s'arrêter, fût-ce au milieu du raisonnement le plus rapide, pour en bénir le Seigneur.

Ainsi se trouvent résolues dans sa personne, dans sa vie, ces questions difficiles que beaucoup de gens n'ont pas su voir résolues dans ses écrits. Elles l'étaient, cependant, autant du moins qu'elles peuvent l'être ici-bas, et nous espérons l'avoir montré; mais ceux qui n'en seraient pas aussi convaincus que nous, nous leur dirions : Voyez l'homme. En lui se concilient ces éléments que la logique humaine voudrait déclarer inconciliables; et comme cet ancien sage qui, devant un sophiste niant le mouvement, se mit à marcher, — il marche, lui, à travers nos difficultés misérables, dans la pleine et parfaite aisance d'une âme en qui elles se sont résolues, d'elles-mêmes, par la vie et l'amour. Voilà ce que nous avons constamment vu. Contradictions! dira-t-on; mais nous répéterons, nous : harmonie. Harmonie chez lui; harmonie — ce que nous avons surtout tenu à constater — dans les doctrines mêmes et non pas seulement chez lui. Il y a ici, redisons-le, tout autre chose qu'un homme exceptionnellement sage, pieux, zélé. Cette prétendue exception, c'est la règle. Ce que le christianisme a fait de Paul, il pourrait, il

devrait le faire de tout homme ; ce que le christianisme a été chez Paul, il pourrait, il devrait l'être chez tous, car, ce qu'il a été chez Paul, c'est ce qu'il était, ce qu'il est, ce qu'il sera éternellement dans la pensée et dans le cœur de Dieu.

Mais Dieu, pourtant, n'exige pas qu'un tel homme ne nous soit rien. Lui-même, lui qui disait, dans une si profonde humilité : « Qu'est-ce que Paul? » — nous l'avons vu exhorter souvent ses disciples au nom de son affection pour eux, de leur affection pour lui. Non! Dieu n'exige pas que l'homme, pour nous, disparaisse, qu'aucun lien ne nous unisse à l'apôtre. C'est un lien, déjà, que d'appartenir au même maître, sainte fraternité des chrétiens à travers les siècles; et comment ne nous serait-elle pas, cette fraternité, avec un si grand serviteur de Dieu, plus sainte, plus précieuse, plus féconde qu'avec tout autre? Que le Dieu de saint Paul, le Dieu de l'Église apostolique, le Dieu, à toute époque, des plus humbles fidèles comme des héros de la foi, resserre lui-même et bénisse ces liens formés à sa gloire!

FIN.

TABLE.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.



